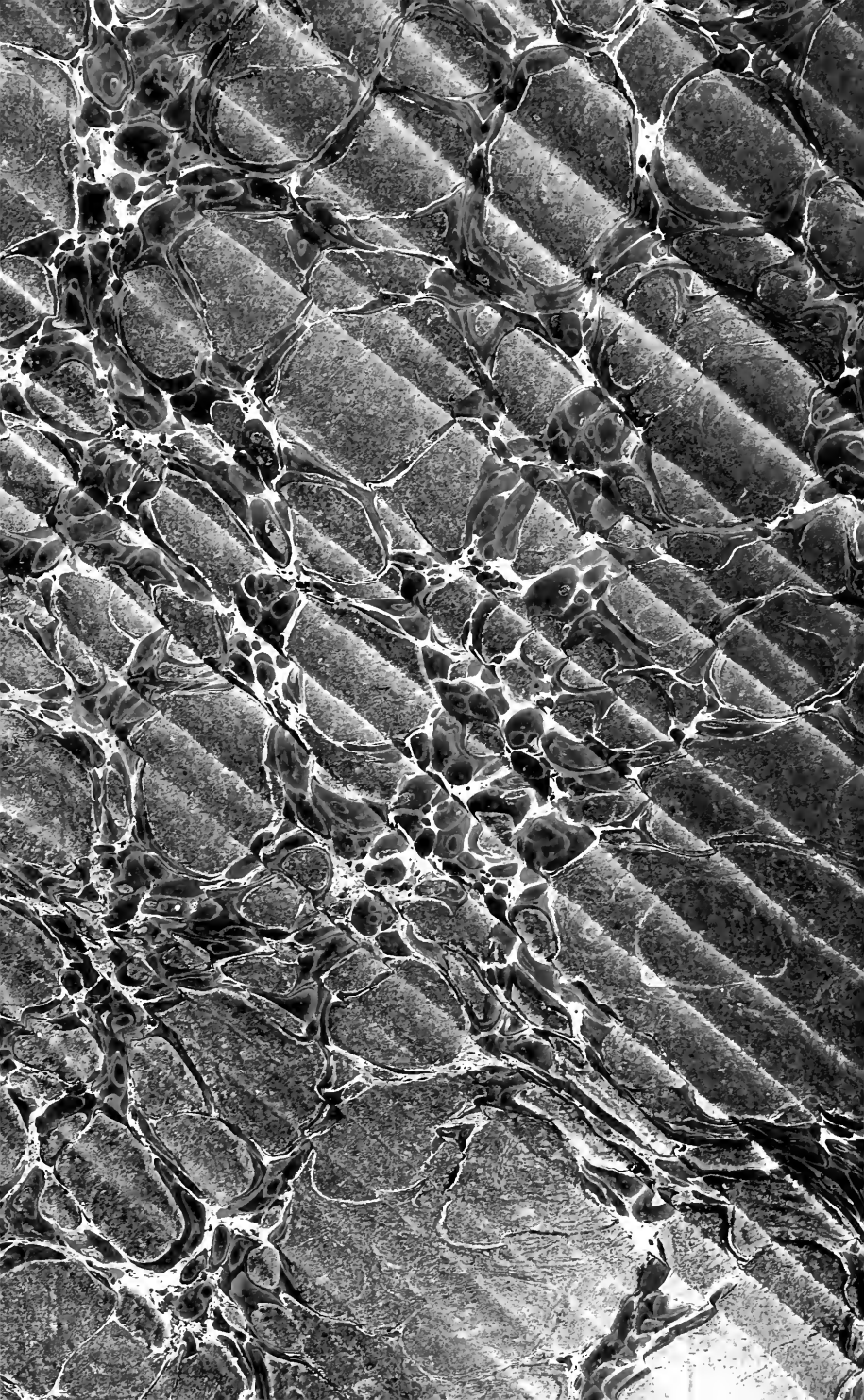
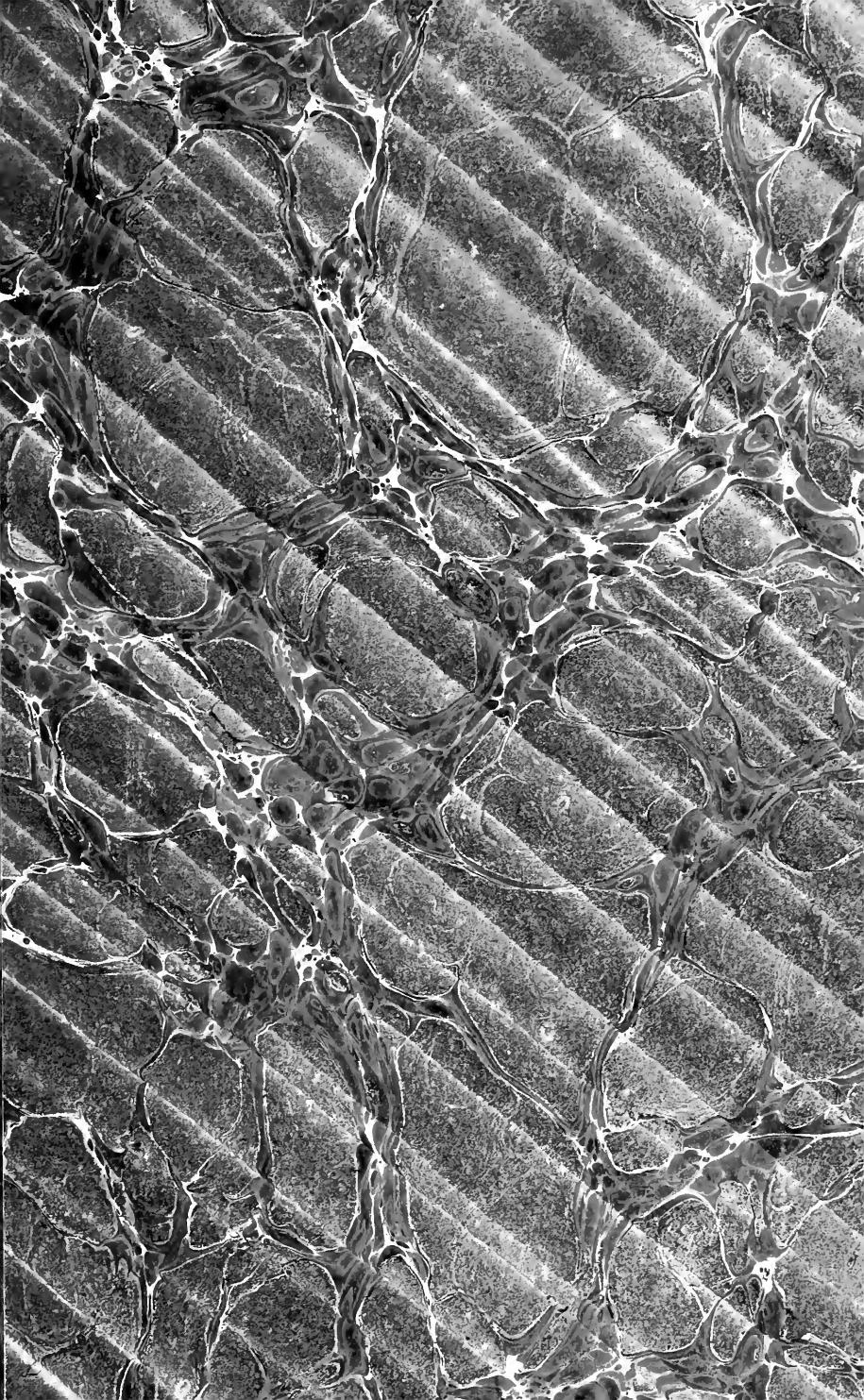
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti06pari

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT ET JULIEN VINSON

et la collaboration de divers savants français et étrangers.

TOME SIXIÈME

Ier Fascicule — Juillet 1873

30469

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN,

ESTHÉTIQUE DU VERS ALLEMAND.

La poésie est l'âme des peuples. Toute littérature poétique nous initie au développement moral d'une nation. Mais si les idées appartiennent à l'humanité entière, la façon de les exprimer varie essentiellement avec les pays.

La langue allemande, qui est à tort réputée âpre et rude, s'est montrée flexible et élastique au contact des autres littératures. Il existe en Allemagne une littérature cosmopolite comme on n'en saurait trouver dans aucun autre pays. Les manifestations intellectuelles de presque tous les peuples ont passé dans la langue allemande par des traductions souvent admirables ou des imitations hardies et heureuses. Par suite l'horizon s'est élargi et on a eu le bon goût de ne pas demander de passe-port au génie.

Il est évident que l'idiome national ayant été adapté à tant de moules différents, le caractère a dû parfois en être altéré. — Le résultat de ces changements ne fut pas toujours malheureux, car de nobles efforts ont enrichi le vocabulaire et augmenté la force comme la souplesse de la phrase germanique; mais en d'autres cas ces éléments étrangers s'y sont introduits au détriment de l'harmonie et de l'originalité.

Pour se rendre compte du génie d'une langue, il faut donc remonter aux plus anciens écrivains. C'est à leurs ouvrages dictés par l'inspiration pure, sans souci

de rivalité ou d'imitation, que nous devons de pouvoir juger ce qu'il y a de naturel ou d'emprunté dans les créations postérieures. L'étude approfondie de leurs écrits nous fait découvrir les règles que leur nature d'élite leur a conseillées et qu'ils nous ont imposées.

De la valeur rhythmique de la syllabe allemande.

Dans chaque syllabe allemande il y a trois choses essentielles à remarquer:

1°. Le poids, qui varie suivant le nombre et le genre des consonnes;

2°. Le coloris, qui dépend de la nature et de la quantité des voyelles;

3°. L'accent, élément constitutif de l'idiome germanique et qui change avec le sens ou la position.

Ainsi dans le mot composé *stein-reich* les deux syllabes ont la même valeur quant au poids des consonnes et au coloris des voyelles; néanmoins la première vibre plus que la seconde, parcequ'elle porte l'accent; l'autre reste comme sourde et insonore.

L'accent fournit une série de vibrations, depuis les plus fortes jusqu'aux plus faibles.

On pourrait composer ainsi cette série:

1°. Les radicaux longs et alourdis par le nombre des consonnes et la quantité des voyelles:

Furcht, peur; *breit,* large;

2°. Les radicaux brefs, qui ne renferment qu'une voyelle brève suivie d'une double consonne:

Gott, Dieu; *voll,* plein;

3°. Les radicaux qui deviennent sourds en occupant la seconde place dans les mots composés:

König*reich*, royaume; Frei*staat,* république;

4°. Les anciens radicaux, qui servent de suffixes, tels que: *schaft, thum, heit, keit, lich,* etc. Ex. Freund*schaft,* amitié; Reich*thum,* richesse; Klug*heit,* prudence; lieb*lich,* gracieux;

5°. Les désinences des verbes, noms, adjectifs, pronoms, dont l'unique voyelle est *e.*

Cette lettre est moins que brève; elle n'a aucun son et si on la fait sentir dans la prononciation, on rend le mot presque inintelligible pour un Allemand.

Il en est de même des préfixes

be, ge, er, ver, zer, ent.

Ex. *Kirschbaum, Kirschenbaum,*
1 3 1 5 3
Gebirge, lobenswerther etc.
5 2 5 1 5 1 5

Ainsi, l'on peut reconnaître 5 degrés d'accentuation dans les syllabes allemandes.

Toutes les syllabes, à l'exception toutefois des désinences, peuvent dans certaines positions, et suivant le sens, varier d'un ou de deux degrés d'accent. Le poète qui se permettrait une licence plus grande choquerait le génie de la langue.

Un certain nombre de monosyllabes varient entre le 1er et le 4e degrés, c'est le sens de la phrase qui en détermine la valeur. Tels sont les pronoms personnels. Ex.:

A. Du bist *nicht* da gewesen, tu n'as *pas* été ici;

B. Ich *bin* hier gewesen, j'ai été ici;

Ich s'efface devant l'idée *bin,* et le pronom n'a guère plus que l'accent 4.

A. Du warst hier? Tu étais ici?

B. Ich wäre hier gewesen? Moi, j'aurais été ici?

Ich a plus d'importance et monte d'un degré.

Ich bin der da ist, je suis celui qui est; les deux mots *ich* et *bin* ont égale valeur dans cette phrase, à cause de l'importance suprême de *Ich.*

A. Wer hat das gethan? Qui a fait cela? B. Ich bin's gewesen, c'est moi; *Ich* l'emporte de beaucoup sur *bin* qui s'efface devant l'affirmation vigoureuse de la personne. L'accent qui relève ici le mot *Ich* a toute l'intensité que la langue peut fournir.

C'est un phénomène de linguistique générale que l'on accentue plus ou moins les mots, qu'on les prononce avec plus ou moins de force suivant l'importance momentanée qu'ils ont dans la phrase. — Mais ce principe n'a en poésie française qu'une importance de diction, au lieu qu'en allemand ce n'est pas la diction seule, c'est la facture même du vers qui doit se modifier puisque la quantité étant remplacée par le même assemblage de syllabes forme tour à tour un pyrrhique, un trochée, un iambe ou un spondée.

Le vers est donc constitué par le retour alternatif de syllabes plus ou moins accentuées, et cette différence d'accent lui donne son caractère propre. Ainsi l'alternation de syllabes du 1er et du 3^{e} degrés sera tout aussi trochaïque que l'alternation de syllabes du 1er et du 5^{e} degrés. Néanmoins la première aura un caractère presque grave et spondaïque; la seconde une allure légère et sautillante.

Notre remarque sur l'atonie des désinences nous amène naturellement à conclure que c'est le radical, c'est à dire, la première syllabe, qui est accentué dans les dissyllabes et la 1re ou la 2^{me} dans les polysyllabes. L'immense série des verbes (reden, wollen etc.), des pronoms (dieser, mancher), des substantifs (Reise, Lobgesang etc.), appuie cette loi. Elle est encore confirmée par la présence très fréquente d'un préfixe, qui fait tomber l'accent sur la deuxième syllabe. Ainsi, dans le mot *horchen* (écouter), *horch* est radical, *en* est désinence; c'est sur *horch* que porte l'accent. Dans le verbe *gehorchen*, la

première syllabe n'est que préfixe; le radical du nouveau mot est toujours *horch*, et c'est sur cette syllabe *horch* que reste invariablement l'accent.

Au reste, tout monosyllabe est radical et dans la plupart des cas il est même racine; car toute racine est monosyllabique. Le rôle de la racine est de renfermer l'idée-mère du mot. C'est pourquoi elle porte l'accent qui fait ressortir l'idée. Dès qu'un autre radical vient se joindre au premier, il le réduit à un rôle secondaire, car l'accent rejaillit sur le nouveau radical. C'est pour cela que dans notre premier exemple *stein-reich*, le radical *reich* a perdu son accent. Les radicaux perdent aussi l'accent, lorsqu'ils prennent le préfixe *un*. Cette syllabe correspond à ἀν- ἀ- priv. des Grecs. Elle donne un sens négatif au radical et on dit: *un*schön (déplaisant), *un*klug (imprudent), *un*lieb (désagréable), en appuyant sur la première syllabe. On pourra observer un fait analogue pour les composés du préfixe *miss:* Missheirath, mésalliance, etc.

On voit que l'accent en allemand n'est pas plus stable que la quantité en latin ou en grec.

Ajoutons encore aux changements d'accent celui-ci: Au commencement d'un vers la valeur du mot dépend presque uniquement de la volonté du poète. Ainsi en prose on dirait *Wild*wüthend, en appuyant sur *Wild*. Schiller dit en parlant du feu:

Wild*wüth*end mit des Donners Krachen
Zersprengt es das geborstne Haus. (1)

et une autre fois:

Berg*trümm*er folgen seinen Güssen. (2)

---

1) Dans son aveugle rage avec le bruit du tonnerre il (le métal fondu) fait éclater et sauter la maison.

2) Des blocs de rochers suivent ses torrents.

Citons encore les vers iambiques de Bürger:

Knapp' sattle mir mein Dänenrosz
Dasz ich mir Ruh' erreite (1)

Ce dernier exemple est certes le plus décisif de tous; car *Knapp'* est radical et fortement accentué; il se trouve à la place d'un mot atone et toutefois le vers est beau et d'une allure ferme et frappante. A l'appui de notre théorie et comme preuve finale nous allons encore apporter les vers suivants de Schiller:

Wenn güte Reden sie begleiten,
Dann fliesst die Arbeit munter fort.
So lässt uns denn mit Fleiss betrachten
Was dürch die schwache Kraft entspringt.
Den schléchten Mann muss man verachten,
Der nie bedacht was er vollbringt.
Das ist's ja was den Menschen zieret
Und dázu ward ihm der Verstand,
Dass ér im innern Herzen spüret
Was ér erschafft mit seiner Hand. (2)

Tous les mots par lesquels commencent les vers de Schiller sont atones. Dans la variante qui suit, ces mêmes vers commencent par les mêmes mots; mais tous ces mots y portent un accent fort:

---

1) Varlet, bride mon coursier danois, je veux m'en aller chercher ainsi le repos.

2) Quand de bons discours l'accompagnent, la besogne avance gaîment. Observons donc avec attention ce que va produire notre faible pouvoir; il faut mépriser le pauvre homme qui jamais ne médita sur ce qu'il exécute. Car enfin c'est là ce qui honore l'homme, et la raison lui a été donnée pour sentir au dedans de son cœur ce qu'il crée de sa main.

Wénn die Reden sie begleiten,
Dánn fliesst Arbeit munter fort;
Só lasst uns mit Fleiss betrachten
Wás durch schwache Kraft entspringt,
Dén muss man als schlecht verachten,
Dér nie denkt was er vollbringt.
Dás ist's was den Menschen zieret
Únd dazu ward ihm Verstand,
Dáss er tief im Herzen spüret
Wás er schafft mit seiner Hand.

Je soutiens que l'oreille la plus délicate ne saurait être choquée par ces vers.

Cela nous conduit naturellement à parler de cette particularité exclusive du vers allemand, de pouvoir commencer par des syllabes qui sont en dehors de son mètre régulier. Ces syllabes non accentuées qui précèdent au nombre d'une, de deux et même parfois de trois, la première syllabe forte du vers se nomment l'*Auftakt*. Nous trouvons dans le „Graf von Habsburg" de Schiller un exemple tout à fait remarquable de l'effet et de l'irrégularité de l'*Auftakt:*

„*Und* wie in den Lüften der Sturmwind saust,
Man weisz nicht von wannen er kommt und braust,
Wie der Quell aus verborgenen Tiefen
„*So des* Sängers Lied aus dem Innern schallt. (1)

On observe une chose à peu près analogue à la fin des vers, où pour les besoins de la rime on peut ajouter une ou deux syllabes. Cette irrégularité par la-

1) Comme le vent d'orage bruit dans les airs, sans qu'on sache d'où il vient, et gronde — comme la source jaillit des profondeurs cachées: ainsi la romance du chanteur s'échappe du fond de son cœur.

quelle le poète obtient parfois des effets singulièrement harmonieux s'appelle *Nachschlag*.

Du vers en général.

La condition d'existence du vers, en allemand comme dans toute autre langue, c'est l'union de l'harmonie et du rhythme. On sait qu'il peut y avoir de la musique où un de ces deux principes se trouve tellement développé que l'autre disparaisse presque entièrement. Ainsi la marche du tambour qui soutient l'ardeur des soldats est une musique rhythmique sans harmonie ni mélodie. Le chant Grégorien qui exalte les cœurs des croyants est une musique souvent riche en harmonie et en mélodies, mais absolument dénuée de rhythme.

Pour un vers bien fait le concours des deux éléments est absolument nécessaire. Les syllabes fortes et faibles, ou plutôt accentuées ou atones, créent le rhythme semblable à la mesure en musique. Chaque mot a son harmonie, sa sonorité; et le sens motivant les modulations de la voix, crée une mélodie simple, naturelle qui arrive jusqu'à l'intelligence en frappant agréablement l'oreille.

Au reste, les voyelles forment une échelle semblable à celle des octaves. Cette échelle commence par *u* (prononcez *ou*); elle continue par *o*, puis par *a*, *ö*, *e*, *ä* et *ü*; elle se termine par *i*. Quant au rôle des mots rimants le premier est comme la septième en musique, qui demande et trouve sa résolution dans le deuxième mot rimant.

Telle est l'impression générale que nous laisse cette musique des voyelles et des mots, dans toute langue qu'il nous est donné de comprendre.

De la façon dont il faut scander les vers.

Jusqu'à présent nous n'avons pas parlé de la quantité qui en latin et en grec est l'élément constitutif du vers. Un grand nombre de critiques ont aussi proclamé cette loi en allemand. Ils ont fait plus; ils ont baptisé de noms latins et grecs les vers allemands et leurs parties. Mais l'expérience a prouvé une fois de plus qu'avec des noms classiques on ne fait pas des Romains et que la nation dirige en souveraine l'idiome dont elle se sert. C'est elle, qui le développant avec une lente persévérance par un usage continuel, a fini par l'imposer aux savants, qui s'étaient servis d'un autre idiome; et elle les force de jour en jour à accepter les innovations. *L'accent est l'élément constitutif du vers allemand* et il conserve cette propriété pour ceux même qui ont déclaré le contraire. Une syllabe longue pourra donc être atone pendant qu'une syllabe brève sera accentuée. C'est ce qui a lieu en effet. Nous l'avons vu déjà.

Dans les premières créations poétiques on ne se souciait que des syllabes accentuées; de sorte qu'un nombre inégal de syllabes atones se trouvait intercalé dans un nombre determiné de syllabes fortes. Ainsi, deux vers, dont l'un se composait de quatre syllabes toutes accentuées, et l'autre de dix syllabes dont quatre fortes seulement appartenaient à la même catégorie.

La plus vieille poésie allemande qui nous soit restée, probablement une de celles que Charlemagne fit recueillir, est un fragment de la chanson de Hildebrand et de Hadubrand; elle fut écrite au 9e siècle; mais elle appartient au 8e, peut-être même au 7e; car les traditions païennes y sont en pleine vigueur.

So hört' ich sagen:
Es riefen hervór sich zum Einzelkámpf
Hildebrand und Hádubrand únter zwei Héeren,
Sóhn und Váter légten die Rústung an,
Warfen das Wáffenhemd über, gürteten Schwérter
Ueber die Pánzer, die Hélden, da sie gingen zum Kámpf.
Hildebrand sprách, der édlere wár er,
An Géist der stärkere; zu frágen begánn er,
Mit klúgen Wórten: wer sein Váter wäre
Aus den Männern im Vólke — und wélches Geschléchts
bist du?
„Wénn du mir éinen nennst, wéisz ich die ándern auch,
„Du Kínd im Kónigreiche, kúnd ist mir álles Volk. (1)

Les vers precédents qui, de l'idiome du 8e siècle — du dialecte franconien — ont été traduits par Götzinger en allemand moderne avec autant de mesure que d'habilité, donnent une idée très juste du vers allemand de cette époque. Qu'on appuie fortement sur les quatre syllabes accentuées de chaque vers, et on se trouvera en face de vers harmonieux et réguliers malgré leur irrégularité apparente. L'oreille sera satisfaite quoique disent les yeux de leur inégalité. Dans les vers suivants de la chanson de Louis, qui date de la fin du 9e siècle, on peut constater le même procédé:

---

1) Voilà ce que j'ai entendu dire: De deux armées différentes, Hildebrand et Hadubrand se provoquant en duel, le père et le fils mettaient l'armure, prenaient la cotte de mailles, ceignaient leurs glaives sur leurs cuirasses. Hildebrand qui était le plus noble, et le plus intelligent, dit — en interrogeant avec des paroles prudentes: Qui est mon père parmi les hommes du peuple — et de quelle race es-tu? Si tu me nommes un seul, je connais tous les autres. O, toi, enfant du royaume, je connais la nation entière.

Einen Kóenig wéisz ich,
Er héiszet Lúdwig,
Der gérne Gótt dient;
Als Kínd war er váterlos,
Ersátz ward ihm báld,
Der Hérr nahm séiner sich an,
Ward séin Erzíeher. (1)

La preuve du peu d'importance que possèdent les syllabes atones dans cette sorte de vers ressort de la pièce suivante que nous citons dans le texte même. Les syllabes atones y disparaissent souvent entre deux syllabes accentuées.

Lúdowíg ther *snélló* thes wísdúames fólló,
Er Óstaríchi ríhtitál, so *fráncóno* kúning scál
Úbar *fráncóno* láut géngit — éllu sín gewált
Tház ríhtit só ih der *zéllú*, thin sín *ǵuvált éllu*
Thémo si íamer heilí jóh sálida *gimeini*.
Drúht in hóhemó thatz gúat ioh fréuve mo
emmigen thaz muat. (2)

Pourtant ces vers, qui ont l'air peu déterminé, le sont beaucoup en réalité: car une loi inébranlable fait rigoureusement tenir compte du nombre des syllabes fortes.

Un exemple curieux du pédantisme qu'on y apportait est le beau poème de Henry le „Glychesaere".

---

1) Je connais un roi, qui a nom Louis, servant Dieu avec joie. Enfant il perdit son père, mais bientôt il trouva une compensation, car le seigneur l'adopta et l'éleva.

2) Louis le prompt, plein de sagesse, règne sur le pays de l'Est comme le doit faire un roi des Francs. Toute sa puissance embrasse le pays des Francs, qui, comme je vous le dis, se trouve sous sa domination. Que le bonheur public et le salut viennent le combler. Que le seigneur lui réjouisse l'âme.

Cet illustre poète s'étant permis certaines licences, son œuvre fut impitoyablement remaniée par les Malherbe de l'époque, qui osèrent coudre à la fin du poème ces vers:

Hie endet ditze maere
Daz hat der Glichesaere
Her Heinrich getihtet
Und lie die rime ungerihtet;
Die rihte sît ein andermann,
Der ouch ein teil getihtes kann:
Und het daz maere hat verlan
Ganz rehte als er ouch was ê
An sümelich rîme sprach er mê
Dan ê drau weere gesprochen
Ouch hat er abe gebrochen
Ein teil, da der worte was ze vil.(1)

On y veillait donc; les poètes du 13e siècle avaient déjà la cohorte des critiques derrière eux; car l'exemple que nous venons de citer n'est pas isolé; ainsi *Strîker* a remanié la *chanson de l'empereur Charles par le „Pfaff Kunrad.“* Il en a fait ce qu'on appelle de nos jours une nouvelle édition, revue, augmentée et corrigée. Le résultat en était parfois presqu'aussi piteux.

A côté de ces vers de longueur différente la chanson (das Lied), en se développant pour être chantée

1) Voilà la fin de ce conte; le „Glichesaere“ le sieur Henry l'a composé sans beaucoup de jugement dans l'arrangement des mètres et des rimes. (Les syllabes fortes).

Un autre est donc venu les corriger, un homme qui s'entend aussi tant soit peu à l'art de faire des vers; et il s'y est pris de façon à ne pas altérer le conte (c'est à dire, la matière); mais il a ajouté à certains vers des choses qui ne s'y trouvaient pas avant; (parcequ'ils étaient trop courts). Aussi en a-t-il retranché une partie quand il y avait trop de mots.

avec un accompagnement de guitare, fit naître au commencement du 15e siècle, des vers où l'alternance des syllabes fortes et faibles fut régulière. Nous pourrions citer un nombre très considérable d'exemples puisés dans les poésies de Nîthart de Riuwenthal et surtout dans celle de l'illustre Walther von der Vogelweide. L'influence des études classiques pouvait donc faire consacrer les différences des mouvements d'après une certaine analogie, — mais le mouvement régulier existait bien avant que les études classiques fussent connues en Allemagne.

Voici des pièces de vers qui aujourd'hui seraient nommées iambiques:

Der guote wîn wirt selten guot,
Wan in dem guoten Fasze. (1)

Voici des vers trochaïques:

Dicke schalschaft, zêren blint
Zungen, ougen, ôren sint.
Leider alze frîer
Hüetent wol der drîer. (2)

Nous pouvons donc constater qu'il y a deux sortes de vers vraiment allemands:

1°. *Ceux que l'on mesure d'après les syllabes fortes seulement;*

2°. *Ceux qui se composent de deux ou plusieurs pieds d'une seule espèce.*

Les études classiques ont fait naître une troisième forme:

---

1) Le bon vin devient rarement bon s'il ne se trouve dans une bonne cuve.

2) La langue, les yeux et les oreilles sont de mauvaise compagnie, ils n'entendent point l'honneur. — Malheureusement ils sont par trop libres — surveillez les, tous les trois.

L'imitation des vers antiques; c'est-à-dire *des mo saïques de différents pieds savamment combinés.*

Des pieds.

Chaque langue a son mouvement propre, son mètre par excellence, celui qui s'accorde le mieux avec sa nature.

Ce qui, en musique, serait marqué $^2/_4$, c'est-à-dire, l'iambe ou le trochée, est le mouvement le plus fréquent en allemand parcequ'il est le plus naturel. Les dactyles ne réussissent que rarement, parceque les désinences se terminent et commencent trop souvent par des consonnes. La prononciation s'en alourdit et rend les vers raboteux et désagréables. Un exemple rendra ce fait très clair:

Armuth in || Ehren,
Furchtbar im || Streite,

voilà deux bons dactyles.

Armuth ver||achtend,
Furchtbar die || Worte,

voilà des dactyles assez lourds, car le choc des consonnes entre les deux syllabes faibles est gênant.

Armuth kein || Unglück,
Furchtbar beim || Streite,

voilà des dactyles vraiment détestables; et il faut le dire, les dactyles de ce calibre sont bien plus communs que des dactyles harmonieux.

Cependant les trochées et les iambes arrivent si naturellement qu'il s'en glisse des séries assez considérables dans la prose élevée. Dans Gœthe cette prose entremêlée de fragments de vers est assez commune.

Notons donc (avant de donner la série complète des pieds de vers possibles) les trois formes communes:

— ⏑ *Le trochée* (employé parfois pour le vers tragique, très souvent pour des poésies détachées).
⏑ — *L'iambe* (élément constitutif du vers tragique).
— ⏑⏑ *Le dactyle* (qui a servi aux poètes épiques de l'époque classique).

A. Pieds de deux syllabes.

1⁰. ⏑ ⏑ *Le pyrrhique:* oder (ou), wider (contre)
2⁰. — — *Le spondée:* Der Herr spricht (le seigneur parle), Heerschaar (armée), Sturmwind (tempête).
3⁰. ⏑ — *L'iambe:* Der Uebel grösstes ist die Schuld (le plus grand des malheurs, c'est la faute).
4⁰. — ⏑ *Le trochée:* Stürmisch pocht mein Herz (mon cœur bat violemment).

B. Pieds de trois syllabes.

1⁰. ⏑ ⏑ ⏑ *Le tribraque:* Trotz|ige Be|fehle (des ordres arrogants), freund|liche Be|suche (des visites aimables).
2⁰. — — — *Le molosse:* Blut spritzt auf (le sang jaillit), Karl kämpft stark (Charles lutte violemment).
3⁰. ⏑ ⏑ — *L'anapeste:* Und erdenkt für die Lie|be ein lieb|liches Lied (et il trouve une chanson charmante pour son amour).
4⁰. — ⏑ ⏑ *Le dactyle:* Hebet die | Blicke, die | trübe sich | senken (relevez les regards qui s'abaissent mélancoliquement).
5⁰. — — ⏑ *Le bacchique:* Rings säuselt | Luft, dorten | fliehen Wolken, (l'air murmure partout, et au loin s'envolent les nuages).
6⁰. ⏑ — — *L'antibacchique* (palimbacchique): Erklimmt nun | die Berghöh', (gravit maintenant le sommet des montagnes).
7⁰. ⏑ — ⏑ *L'amphibraque:* Wenn's immer, | wenn's immer, | wenn's immer so wär', (si cela pouvait rester toujours ainsi).
8⁰. — ⏑ — *L'amphimacre* (crétique): Sanft in Wind|stille ruht | dort das Meer (exempte de toute brise la mer repose doucement.

C. Pieds de vers de quatre syllabes.

1⁰. ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ *Le procéleumatique*: Fürcht|erlichere (plus terrible).
2⁰. ‥ — ˙ — *Le double spondée:* Seemundvorrath (provisions de mer);

3°. ⏑ ⏑ – ⏑ *Le double ïambe:* Ein Regenstrom | aus Felsenriss|en (un torrent de pluie jaillissant des crevasses des rochers).

4°. ⏑ – ⏑ – *Le double trochée:* Nachtigallen melodien (mélodies des rossignols).

5°. – ⏑ ⏑ – *Le choriambe:* Seele der Welt | kehrst du als Hauch | ein in die Brust (Ame du monde, rentres-tu comme souffle dans le sein des hommes).

6°. ⏑ – – – ⏑ *L'antipaste:* Er springt freudig (il saute joyeusement), er stürzt muthig (il s'élance courageusement).

7°. ⏑ ⏑ – – *L'ïonique ascendant:* Die Erinn'rung an den Tag naht (le souvenir du jour approche).

8°. – – ⏑ ⏑ *L'ïonique descendant:* Wohlthätig erscheint immer der Lenz uns, den Genes'nen, (le printemps nous paraît toujours bienfaisant, à nous qui sommes guéris).

9°. – ⏑ ⏑ ⏑ 1er *péon:* Scherzet mit dem hämischen Gezücht' nicht (ne plaisantez pas avec cette race bilieuse).

10°. ⏑ – ⏑ ⏑ 2me *péon:* Die Vögel in | dem Walde besingen die|se Liebe (les oiseaux dans la forêt chantent cet amour).

11°. ⏑ ⏑ – ⏑ 3e *péon:* Wenn der Schimmer von dem Monde | in die Wälder | sich ergiesst, (lorsque les rayons de la lune s'épanchent dans la forêt).

12°. ⏑ ⏑ ⏑ – 4e *péon:* Der Beherrscher, er verbreitet immer Segen oder Fluch, (le maître suprême répand toujours bonheur ou malédiction).

13°. ⏑ – – – 1e : In Sturmwinds Weh'n | erreicht mein Schiff | die Felsbucht dort, (au milieu des orages mon navire atteint ce port formé par des rochers).

14°. – ⏑ – – 2e : Stolze Prunksucht | setzt das Denkmal, (un vain orgueil pose le monument).

15°. – – ⏑ – 3e : Dank, Dank dem Herrn, | Heil gab er mir, (grâce, grâce au seigneur, il m'accorda le salut).

16°. – – – ⏑ 4e : Weh, weh, weh den | Blutaussaugern, (trois fois malheur aux vampires).

Dans l'ouvrage remarquable de Götzinger: „Die deutsche Sprache," l'auteur, auquel j'ai emprunté en partie les exemples que je viens de citer, a fait remarquer que la plupart de ces pieds existent en théorie plutôt qu'en pratique. J'ajouterai seulement qu'un nombre assez

considérable de ces vers perdrait en régularité mais gagnerait en liberté d'allure si on les scandait autrement. Cela a surtout trait aux pieds de quatre syllabes. Quant aux pieds qui réunissent un trop grand nombre de syllabes d'égale valeur, on en rencontre à peine à de longs intervalles, et seulement lorsque le poète veut atteindre un but particulier.

Voici un des rares exemples de Molosses (trois syllabes fortes):

Er | schickte nach | *eins, zwei, drei,* | vier Un'vers'täten,
Er | fragte bei | *eins, zwei, drei,* | vier Fakultäten. [1])

De la césure et du repos.

Si la fin des mots coïncide avec la fin des pieds du vers, le vers aura mauvaise tournure et manquera d'élégance.

La césure allemande est employée moins régulièrement qu'en latin ou en grec, mais elle est bien plus fréquente. Qu'on en juge par le vers suivant, fameux pour l'élégance de sa tournure:

Wir hatten sechzehn Fähnlein aufgebracht. [2])

Voilà donc quatre césures dans un vers de cinq pieds. La césure donne au langage poétique ce je ne sais quoi qui le relève au-dessus de la prose. La césure n'est pas un luxe, mais une nécessité; si elle fait défaut, les vers sont plats et fades, comme ceux de Haller et consorts.

Das Vieh verlässt den Stall und grüsst den Berg mit Freuden. [3])

---

[1]) Il envoya à une, deux, trois, quatre universités, il demanda à une, deux, trois, quatre facultés.

[2]) Nous avions fini par trouver seize compagnies.

[3]) Le bétail quitte l'écurie et s'approche joyeusement de la montagne.

Pour imiter les mètres antiques, il faut laisser à chaque mot son accent ordinaire; et pour que cet accent ressorte, il faut faire coïncider le mot avec le pied du vers:

Wās ermāhnt ihr | zu dem Siegsmāhl | um den Kronhirsch, | mich den Waidmann?[1])

Ces ïoniques ascendants de Voss sont bien faits, mais ils ne sont pas fort beaux. Le poète fait bien d'indiquer le rhythme qu'on ne saurait trouver si l'on n'est pas „du métier“. Ces plantes exotiques ne peuvent être appréciées que par „les experts en versification“, par ceux qui veulent trouver de l'érudition jusque dans la poésie, qui aiment partout le tour de force et qui voudraient ranimer les grâces attiques quand même. Je trouve qu'on a bien fait d'intituler ces mauvais rejetons du tronc puissant de la poésie allemande „de la prose possédée“ (tollgewordene Prosa).

Excepté en quelques sortes de vers, l'hémistiche s'accommode au sens de la phrase et ne repose pas sur une loi immuable, il n'a rien à faire avec les pieds de vers.

La fin d'un mot sera la borne naturelle de l'hémistiche:

Hebet die Blicke, | die trübe sich senken.[2])

L'hémistiche peut être masculin ou féminin. Il est masculin, lorsque le repos a lieu après une syllabe forte. On l'appelle féminin si la dernière syllabe de l'hémistiche est faible. Ainsi, dans les vers suivants de Platen, le premier hémistiche est masculin, le premier hémistiche du deuxième vers est féminin:

---

[1]) Que me dites vous de prendre part au festin solennel du cerf royal — moi le chasseur?

[2]) Relevez les regards qui s'abaissent mélancoliquement.

Wen die Natur zum Dichter schuf, den lehrt sie auch zu paaren
Das Schöne mit dem Nützlichen, das Neue mit dem Wahren. [1])

De la longueur des vers.

Les vers allemands peuvent varier entre 2 et 8 pieds. Il nous paraît nécessaire de donner un exemple de chaque sorte, afin que le lecteur puisse juger par lui-même de quelle façon le génie préserve le poète de hacher la phrase en vers de peu de pieds, et comment il le conduit par un arrangement habile à diviser des vers trop longs. Exemple de vers de 2 pieds:

Was ich thue
Und vollbringe,
Ich erringe
Nie die Ruhe. [2])

Exemple de vers de 3 pieds:

Erst hat das Stück gefallen,
Dann ist das Stück gefallen.
O Bühne, Bild der Welt,
Wo man gefällt, und fällt. [3])

Jusqu'ici le repos ne se fait pas sentir. Dans les vers de quatre pieds il paraît déjà, et il s'accentue de plus en plus à mesure que le vers s'allonge.

---

[1]) La nature instruit celui qu'elle a sacré poète à réunir le beau et l'utile, le nouveau et le vrai.

[2]) Quoique je fasse, quoique j'accomplisse je n'obtiens jamais le repos.

[3]) D'abord la pièce a plu, puis la pièce est tombée. O théâtre, image du monde, où l'on plait et tombe.

Exemple de vers de 4 pieds:

Die Eile des Laufes, das Schrecken des Rufs,
Verdoppeln den Donnergaloppschlag des Hufs. [1])

Certaines tragédies ont été écrites en vers trochaïques de 4 pieds:

Denn es ist fürwahr nicht billig,
Dass die Strafe der Beleid'gung
Nicht einmal so lange währe,
Ach, als der Beleid'gung Schmerz. [2])

Le mètre tragique réellement allemand, adopté par Lessing, est le vers de 5 iambes. — Pour des poésies détachées il est un peu trainant et n'a été que rarement employé. Parfois, pour donner plus d'ampleur et de majesté à l'allure du vers iambique on lui a donné 6 pieds:

Da zürnte sie, und drohend sprach sie dieses Wort. [3])

L'alexandrin allemand, qui a servi à faire tant de mauvaises tragédies avant la régénération de la littérature germanique, n'a de commun avec l'alexandrin français, que la longueur des hémistiches. Il en diffère essentiellement en ce que les 12 syllabes sont rangées en 6 pieds isolés dans lesquels le dactyle est impossible, ce qui le rend fort monotone.

Ich dachte, könnt' ich doch die junge Fürstin sehn,
Am Geiste männlich stark, am Körper weiblich schön. [4])

---

[1]) La rapidité de la course, la terreur du cri, redoublent le vacarme tonnant du palefroi galopant.

[2]) Car en effet il n'est pas juste que la punition de l'offense ne dure pas même aussi longtemps que la douleur que l'injure a causée.

[3]) Alors elle s'irrita, et dit cette parole menaçante.

[4]) Je pensais alors, ah! si je pouvais la voir, cette jeune princesse, à l'âme virile et au corps si gracieux et beau.

C'est un phénomène singulier qu'une syllable faible qui précède le 2e hémistiche rende l'alexandrin allemand si harmonieux. Ce vers qu'on appelle le „Nibelungenvers" a dû sa valeur à la plume d'Uhland. Exemple:

Es stand vor alten Zeiten ein Schloss so hoch und hehr,
Weit glänzt es über die Lande bis an das blaue Meer. [1])

Le vers hexamètre a si souvent servi à de grands poètes qu'il s'est assoupli peu à peu, et qu'aujourd'hui il est réellement allemand malgré son origine grecque et latine. Au lieu de l'imitation exacte des dactyles entremêlés de spondées (qui en allemand sont souvent de nature trochaïque), suivis d'un spondée ou d'un trochée final, Kleist, dans son poëme le printemps, a eu la malencontreuse idée de commencer le vers hexamètre par une syllabe faible; de cette façon les hexamètres se suivent et se confondent, parceque le trochée final forme, à la lecture, un dactyle avec la syllabe atone qui commence le premier pied. Exemple:

Ach, wär' es auch mir vergönnt, in euch ihr holden Gefilde
Gestréckt in wankende Schatten, an Ufer schwatzhafter Bäche
Hinfört mir selber zu leben, ohn' Leid und niedrige Sorgen. [2])

Si le vers s'allonge au delà de six pieds, le repos du milieu est tellement prononcé que le vers en est coupé en deux parties, ou plutôt en deux vers. Qu'on

---

[1]) Jadis s'élévait un château bien haut et bien majestueux; il brillait au loin à travers le pays, jusqu'au bord de la mer azurée.

[2]) Ah! s'il m'était permis de vivre dorénavant au milieu de vous, contrées charmantes, d'être couché dans les ombres vaccillantes au rivage des ruisseaux qui murmurent, de vivre pour moi, sans douleur et sans vils soucis.

en juge par les exemples suivants qui en différentes éditions sont imprimés de diverses manières:

Er schmierte wie man Stiefel schmiert, | vergebt mir diese Trope,
Und war ein Held an Fruchtbarkeit | wie Calderon und Lope. [1])
Auf jenem Gebirg' wo die Hoffnung wohnt, | ist's ganz wie im Land der Schlaraffen,
Und der Himmel wie Glas, und die Erde wie Sammt | und die Wolken wie Flocken von Purpur. [2])

Les vers de huit pieds ont été popularisés par Rückert et Platen et ne sont absolument que deux vers écrits en une seule ligne:

Wüstenkönig ist der Löwe, | will er sein Gebiet durchfliegen,
Wandelt er nach der Lagune, | dort in tiefem Schilf zu liegen. [3])

Du sens du mot „Reim" (rime).

Le mot „*Reim*" ne signifiait pas rime, mais nombre. „*Reimen*" ne voulait donc pas dire rimer, mais compter, ou mesurer: c'est-à-dire: parler ou écrire le langage poé-

[1]) Il (Kotzebue) barbouillait, comme on barbouille des bottes, pardonnez-moi cette figure de rhétorique; quant à la fécondité, il fut un héros comme Caldéron et Lope.

[2]) Sur ces montagnes où demeure l'espoir c'est comme dans le pays de cocagne; le ciel est comme du verre, la terre comme du velours, et les nuages comme des flocons de pourpre.

[3]) Le lion est le roi du désert; s'il veut traverser ses domaines il va aux lagunes, il s'y couche au fond des roseaux.

tique. Comment le sens du mot *Reim* a-t-il été restreint au dernier mot du vers? Après avoir désigné tout ce qui se rapporte à la diction poétique, il ne porte plus que sur un mot final. On explique ce fait d'une façon assez satisfaisante. A une certaine époque la poésie dégénérait; on ne faisait que des „Knittelverse"; c'est-à-dire des lignes qui se suivaient sans aucune règle, et ne se distinguaient de la prose que par les mots rimants. Ces mots qui frappaient l'oreille du peuple — ces derniers indices de l'existence d'un langage poétique — ces mots, dis-je, ont accaparé le titre qui autrefois résumait tous les éléments du vers. Toutefois le peuple donne encore maintenant au mot *Reim* des attributions assez variées: 1° On dit en Allemand: Le mot *Gold* est la rime de *hold.* 2° On appelle des *rimes,* certaines phrases proverbiales dans lesquelles le mot de la fin rime avec le mot du commencement. Ex.: Heute *roth,* morgen *todt, Jugend* hat nicht *Tugend.* 3° On appelle aussi *Reim* une poésie faite à une occasion particulière. Ainsi on nomme „*Hochzeitsreim*" une pièce de vers composée à l'occasion d'un mariage. „*Trinkreim*" ou „*Tanzreim*" des élucubrations versifiées en honneur d'un banquet ou d'un bal. 4° On prend encore, mais seulement dans certaines locutions idiomatiques, le mot *Reim,* dans le sens abstrait du mot *Reimung;* c'est-à-dire l'art où la façon de rimer.

„Le français donne aussi différents sens au verbe „rimer; mais le sens le plus étendu se prend souvent en „mauvaise part. Boileau se moquait de Chapelain dans ce „vers celèbre:

„Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?"

(Ach. Guillard).

La rime, dans son sens restreint, qui est le retour du même son à la fin de différents vers consécutifs ou croisés, n'appartient pas à l'antiquité. C'est au moyen-âge

que les troubadours et les trouvères l'ont inventée pour suppléer à la délicatesse de l'oreille, qui se perdait chez les barbares.

Remarquons qu'en allemand les syllabes qui forment la rime ne doivent pas commencer par les mêmes lettres.

Si les initiales se correspondaient, la rime serait dite riche: mais chose assez bizarre, la rime riche est bien plus désagréable à une oreille allemande que celle que l'on qualifie de rime pauvre.

La rime allemande, telle qu'on s'en sert depuis Luther n'est point la première qui ait existé. Elle est composée de plusieurs sortes de rimes, qui l'ont précedée en ordre chronologique.

1° *L'allitération* (der Stabreim) consiste dans la répétition des consonnes initiales des mots:

*F*reude und *F*reiheit, (joie et liberté), ou: Zu*l*etzt sind *L*eiden der *L*ohn der *L*iebe. [1])

2° L'allitération peut aussi avoir lieu pour les consonnes finales, (der Ausklang): Sum*pf* und Dam*pf* (marécage et vapeur), Re*cht* und Pfli*cht* (droit et devoir).

3° *L'assonance* (der Stimmreim) repose sur l'égalité des voyelles: Das Thor mit dem gothischen Bogen, (la porte à l'arc gothique).

4° La réunion de l'allitération et de l'assonance: *Ba*ch, *Ba*nd. *Wa*llen, *wa*chen.

5° La réunion de l'assonance et des allitérations des initiales et des finales:

*K*lin*g* und *K*lan*g*, *S*in*g* und *S*an*g*.

6° La réunion de l'assonance et des allitérations finales *(la véritable rime allemande), mein, dein, sein, rein, kein, Lein, Wein, Bein, fein, nein* etc.

---

[1]) Finalement des souffrances sont la récompense de l'amour.

7° La réunion de l'assonance et des allitérations des initiales et des finales c'est-à-dire la rime riche.

Quant à la place occupée par la rime, elle n'est point déterminée en allemand comme en français. Il est vrai que la fin du vers lui est communément assignée; toutefois on la rencontre souvent au milieu:

Wo Mondschein die *duftige* Primel um*lebt*,
Da werde der *luftige* Reihen *gewebt*, [1])

ou au commencement des vers:

Leben wollen sie wie die *Herr'n*,
Geben wollen sie niemals *gern*. [2])

Il peut y avoir des mots rimants dans le même ligne. Ainsi Gœthe dit:

Sie kommen und *zeigen* und *neigen* sich all',
Unzählige, selige Leute. [3])

A côté des rimes le poète fait souvent usage des allitérations et des assonances:

Die *Ra*tte sie *ra*schle so l*a*nge sie m*a*g. [4])

De la nature des rimes actuelles.

Les mots rimants comptent d'ordinaire une ou deux syllabes. Dans le premier cas les rimes sont masculines: Mann, kann; Heer, schwer. Dans le deuxième cas elles sont féminines: lieben, schieben; rücken, drücken.

---

[1]) Là où la lueur de la lune brille aux alentours des primevères parfumées, c'est là qu'il faut danser la danse aérienne.

[2]) Ils veulent vivre comme les seigneurs, mais ils n'aiment pas donner de l'argent.

[3]) Elles viennent et se montrent toutes, elles font des révérences, ces gens innombrables et bienheureux.

[4]) Que le rat frôle, tant que cela lui plaira.

On ne rencontre que rarement des rimes dans lesquelles une syllabe forte est suivie de deux syllabes faibles (gleitende Reime). Dans le genre léger ces rimes sont d'un effet fort agréable:

Mich dünkt, es war ganz neuerlich,
Ein Wirth, er hiess Hans Theuerlich,
Sein Braten war nicht käuerlich,
Sein Wein war etwas säuerlich. [1])

La rime masculine doit toujours porter sur des syllabes fortes. Des rimes comme: beschuld*igen*, verächt*lichen*, sont désagréables, et des rimes comme *Herr*, gott*loser*, sont absolument mauvaises.

Les élisions et les contractions ayant pour but de faire rimer un mot naturellement dissyllabique avec un mot monosyllabique sont presque toujours regrettables: *Still — Will'; leg' — Steg'; Halm — zermalm'; Un'vers'täten — Fakultäten.* Il est aussi vicieux d'allonger des monosyllabes afin de les faire rimer avec des dissyllabes: *Zoren* (pour Zorn) — *verloren.*

En général les rimes féminines sont fort monotones en allemand, parcequ'elles se terminent communément en *e* ou *en.*

Celles en *er, el, end* sont plus rares et on rencontre seulement de loin en loin des rimes allemandes féminines comme: *Klarheit, Wahrheit*; *heilig, eilig;* qui frappent par leur sonorité.

Pour remédier à ce manque d'harmonie on a imaginé de faire rimer les avant-derniers mots des lignes correspondantes en ayant soin de faire suivre ces mots du même mono- ou dissyllabe:

[1]) Il me paraît que dans ces temps derniers il y avait un aubergiste du nom de Jean Chérot; son roti fut difficile à avaler, son vin était tant soit peu aigre.

Wenn der Herbst am *Ort ist,*
Wenn die Schwalbe *fort ist.* [1])

On a même fait rimer entre eux les derniers deux mots de chaque vers:

An meinem *Munde gesunde,*
Aus dem *Grunde gesunde.* [2])

La forme la plus complète de ces travaux minutieux de versification est celle où dans chaque ligne il y a deux mots formant des rimes pures avec deux mots du vers correspondant:

Süsser, holder, *wonniger Schatten,*
Auf der Grüne *sonniger Matten.* [3])

Ces rimes de même que: *Waldhorn, schallt vorn,* font l'effet de rimes féminines pendant que *Wellenschaum, Quellensaum* sont masculines.

Il est assez curieux que les syllabes faibles entre des syllabes fortes rimantes ne soient d'aucune importance. Ainsi: Trank in Ruh' — Dank dazu; Ross im Streit — Schoss gar weit; sont des rimes fort gracieuses et pourtant les syllabes du milieu ne correspondent point.

Quoique l'orthographie allemande soit phonétique, les poètes qui ont voulu rimer pour les yeux ont fait de mauvaises rimes: *Fuss, muss,* est une mauvaise rime malgré l'orthographie correspondante; *muss* et *Fluss* au contraire donnent une bonne rime parceque les deux syllabes ont la même quantité. L'oreille ne sera pas non plus choquée par les rimes suivantes: *ehren, nähren, Bären, schweren*; malgré les façons différentes d'épeler ces mots.

---

[1]) Lorsque l'automne est venu, lorsque les hirondelles sont envolées.

[2]) Guéris à ma bouche, guéris entièrement.

[3]) Une ombre douce, charmante, agréable, sur la verdure des préaux exposés au soleil.

Le poète qui possède bien sa langue, qui en ménage habilement les effets se sert des rimes allemandes, des allitérations et des assonances pour faire naître l'harmonie imitative. Il est évident qu'on n'en saurait produire les effets en observant des règles fixes et généralement reconnues. Il me paraît toutefois que les effets de l'harmonie imitative proviennent spontanément de la répétition de certaines lettres. En les prononçant la bouche fait des mouvements qui reproduisent certains bruits connus. Ainsi les allitérations en *s* serviront à imiter des sifflements, l'f une tempête, v (w) une brise légère, *v* un roulement ex.:

„Und hurtig mit Donnergepolter entrollte der tückische Marmor."

Ce vers rend admirablement le bruit d'une pierre roulant sur la pente rugueuse d'une montagne. Les *r* reproduisent les frottements, les *m* les chocs et les *o* et les *u* (ou) le bruit sourd qui accompagne la chute.

De la strophe.

La strophe est une suite déterminée de vers, qui se repètent plusieurs fois dans le même poème. Une des conditions essentielles de la strophe est de renfermer une idée entière. La strophe doit, grammaticalement parlant, se terminer par un point. Sans cette coupe nécessaire elle n'aurait pas son unité et ne serait pas séparée de la strophe suivante. En effet, il y a trois sortes de strophes: celles où le poète considère seulement le nombre des vers sans se préoccuper des irrégularités que peut renfermer chaque vers. C'est ici qu'on pourrait rappeler tout le poëme de Wieland „Oberon":

Noch einmal sattelt mir den Hypogriphen ihr Musen
Zum Ritt in das alte romantische Land.

Wie lieblich um meinen entfesselten Busen
Der holde Wahnsinn spielt! Wer schlang das magische Band
Um meine Stirne? Wer treibt von meinen Augen den Nebel,
Der auf der Vorwelt Wunden liegt?
Ich seh', in buntem Gewühl, bald siegend, bald besiegt
Des Ritters gutes Schwert, der Heiden blinkende Säbel. [1])

Deuxièmement: il peut y avoir des strophes dont les éléments, c'est-à-dire les vers, se ressemblent entre eux; telles sont la plupart des romances, des ballades, des poésies narratives:

Auch mir ist alles wohlgerathen,
In allen meinen Herrscherthaten
Begleitet mich des Himmels Huld,
Doch hatt' ich einen theuern Erben,
Ihn nahm mir Gott, ich sah ihn sterben,
Dem Glück bezahlt' ich meine Schuld. [2])

Enfin les strophes peuvent consister dans la répétition régulière de vers de longueur et de nature différente; tels sont à côté de certaines poésies modernes toutes les strophes antiques imitées par les Allemands et dont nous allons parler tout à l'heure.

---

[1]) Muses, bridez de nouveau, pour une dernière fois, l'hypogriphe, pour le vieux pays romantique. Quelle douce ivresse flatte mon sein agité! Qui a entouré mon front du ruban magique, qui dissipe devant mes yeux les brouillards, couvrant les places des temps passés? J'aperçois au milieu d'une brillante mêlée, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, le bon glaive du chevalier, ou les sabres étincelants des payens.

[2]) A moi aussi tout a réussi: dans tous les actes de mon règne la faveur du ciel m'accompagne. Cependant j'avais un héritier chéri: Dieu me l'a pris: je l'ai vu mourir; j'ai payé ma dette à la fortune.

Les vers peuvent être rimés ou ne pas l'être. S'il n'y a pas de rimes, la fin du vers est marquée par un repos rhythmique semblable à celui du milieu. Si la fin des vers coïncidait toujours avec la fin des phrases ce serait aussi monotone, aussi disgracieux que lorsque les mots coïncident avec les pieds de vers.

Thiere wimmern
Unter Trümmern,
Alles rennet, rettet, flüchtet,
Taghell ist die Nacht gelichtet.
Durch der Hände lange Kette
Um die Wette
Fliegt der Eimer. [1])

Il est évident que dans des vers blancs ce passage d'un vers à l'autre aura lieu plus souvent que dans des vers rimés. Du reste rien n'est plus délicat que le choix des mots, qui doivent terminer le vers.

Il est assez scabreux de terminer le vers par une préposition; il est presque impossible de le faire finir par un article, et il est ridicule de briser un mot, en terminant une ligne par les premières syllabes et en commençant la ligne suivante par les dernières. Cependant certains poètes se sont servis de cette forme; ils en ont exploité le côté comique, et on pourrait citer des vers fort plaisants, qui ne sont pas spirituels en eux mêmes, mais qui le deviennent par l'emploi habile de ces barbarismes:

Hans Sachs war ein Schuh-
Macher und Poet dazu.

---

[1]) Le bétail gémit sous les ruines; chacun court, sauve son bien, s'enfuit. — La nuit brille aussi claire que le jour. A l'envie par la longue chaîne des mains, le seau vole.

La rime est excessivement répandue. Des strophes simplement iambiques ou trochaïques sans rimes ne sont guère gracieuses. Toutefois le poème du Cid a été traduit par Herder en strophes non rimées.

Pauken, Clarinetten tönet,
Uebertönet Klag' und Seufzen,
Denn der Cid befahl es da
Und begleitet auf die Seele
Eines Helden, der entschlief. [1])

Dans l'imitation des mètres antiques les rimes sont excessivement rares. A ma connaissance il n'y a guère que Gottschall, poète et littérateur de mérite, qui ait essayé d'appliquer la rime dans la strophe saphique. Nous pensons que ces essais sont regrettables, parcequ'ils font perdre à la forme antique sa saveur toute particulière de simplicité.

Les strophes ne peuvent pas compter moins de deux lignes et en allemand elles en comptent rarement plus de huit à dix. Toutefois le sonnet peut, sous certaines conditions que nous allons mentionner, être regardé comme une strophe de quatorze vers.

I.

Les strophes de deux pieds sont ce qu'on appelle „Reimpaare“ (rimes accouplées).

Die Flamme wächst vom Zug der Luft und mehrt den Zug,
So hält sich Leidenschaft durch Leidenschaft im Flug. [2])

---

[1]) Résonnez timbales et clarinettes; dominez les plaintes et les soupirs. C'est le Cid qui l'a ordonné. Accompagnez au ciel l'âme d'un héros qui a fermé les yeux pour toujours.

[2]) La flamme s'accroît par le courant d'air et l'augmente. C'est ainsi que la passion est soutenue par la passion.

C'est ici qu'il faut rappeler les admirables imitations des distiques grecs. Ils se composent d'un hexamètre et d'un pentamètre. Les spondées dont les anciens savaient si bien tirer profit sont dans la plupart des cas remplacés par des trochées:

Im Hexameter steigt des Springquells flüssige Woge,
Im Pentameter drauf fällt sie melodisch zurück.

II.

Les strophes de trois vers ont toujours au moins deux vers de rimés. Si l'on représente les mots rimants par des lettres, la forme la plus commune serait *a x a*, c'est-à-dire le premier vers rime avec le troisième, le deuxième vers ne rime point. Parfois le deuxième vers d'une strophe rime avec le premier et le troisième de la deuxième strophe, de sorte qu'il s'établit une suite non interrompue de rimes croisées: *a-b-a, b-c-b, c-d-c,* etc.

Doch wie die Form auch starr gefroren sei,
Es bleibt ihr Zweck auch so den Geist zu ehren,
Der zwar von ihr gebunden, doch ist frei,
Das Ganze fordert Schranken, doch es wehren
Die Schranken nicht dem Einzelnen sich froh
Dem ewig Schrankenlosen zuzukehren. [1])

Il est plus rare de rencontrer le modèle suivant: a-a-a, b-b-b, etc.

---

[1]) Quelque froide et raide que soit la forme (du poème) son but restera quand même de rendre hommage à l'esprit. Car l'esprit est libre quoique renfermé par elle. Un tout veut des limites, mais des limites n'empêchent point la parcelle de tendre joyeusement à l'infini.

Flackernd steigt die Feuersäule
Durch der Strassen lange Zeile,
Wächst es fort mit Windeseile [1])

III.

La strophe de quatre pieds est la plus usitée. Les successions de rimes les plus communes sont: 1° a-b-a-b.

Willst du immer weiter schweifen?
Sieh' das Gute liegt so nah',
Lerne nur das Glück ergreifen,
Denn das Glück ist immer da. [2])

2° *a-a-b-b*, c'est-à-dire deux couples de rimes qui par la liaison des idées forment une seule strophe:

Was gleichet uns freudigen Schiffern im Kahn?
Wir wissen die schmeidigen Fische zu fah'n,
Wir sitzen und schweben geflügelten Lauf,
Wir tanzen und heben die Füsse nicht auf. [3])

3° *a-b-b-a*. Parfois les rimes sont dans l'ordre suivant:

Mondbeglänzte Zaubernacht,
Die den Sinn gefangen hält,
Wundervolle Märchenwelt
Steig' auf in der alten Pracht. [4])

---

[1]) La colonne de feu monte pétillante, par la longue avenue l'incendie croît aussi prompt que le vent.

[2]) Veux-tu toujours t'envoler au loin? Regarde: le bonheur est si près de toi. Apprends seulement à le saisir, car il est toujours à ta portée.

[3]) Qu'est ce qui nous est comparable, à nous joyeux navigateurs, dans nos canots? Nous savons prendre les poissons frétillants. Assis, nous planons comme dans une course ailée. Nous dansons et nous ne levons pas les pieds.

[4]) Nuit enchanteresse, éclairée par la lune, nuit qui captive les sens, monde de la fable si plein de merveilles, ressuscite dans ton ancienne splendeur.

4° Il est rare de ne rencontrer qu'une rime pour les quatre lignes, c'est-à-dire *a-a-a-a-* etc.

Droben auf dem schroffen Steine steht in Trümmern Antafort,
Und der Burgherr steht gefesselt vor des Königs Zelte dort. —
Bist du's, der mit Schwert und Liedern Aufruhr trug von Ort zu Ort,
Der die Kinder aufgewiegelt gegen ihres Vaters Wort? [1])

5° Souvent la strophe de quatre vers n'a que deux vers rimés: *x-a-y-a:*

Du bist wie eine Blume
So schön, so hold, so rein.
Ich seh' dich an und Sehnsucht
Schleicht mir in's Herz hinein. [2])

Les trois sortes de strophes antiques dont les admirables imitations méritent une mention toute spéciale, comptent aussi de quatre vers et seraient donc à citer en ce lieu.

6° La strophe choriambique dont voici le mètre:

— ⏑, — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ —, ⏑ —
— ⏑, — ⏑ ⏑ — | — ⏑ ⏑ —, ⏑ —
— ⏑, — ⏑ ⏑, — ⏑
— ⏑, — ⏑ ⏑ —, ⏑ —

[1]) Sur le sommet des rochers escarpés s'élèvent les ruines d'Antafort. Le seigneur du château porte des chaînes et se tient debout devant la tente du roi. „C'est donc toi qui par le glaive et les chants as porté la révolte de ville en ville, c'est toi qui as irrité les enfants contre les ordres de leur père?

[2]) Tu ressembles à une fleur, tu es aussi belle, aussi charmante, aussi pure. Je te regarde, et un vague désir envahit mon cœur.

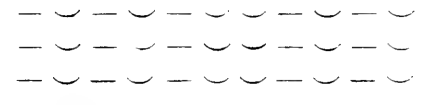
Diese Erd' ist so schön, wann der Lenz sie beblümt,
Und der silberne Mond hinter dem Walde steht,
Ist ein irdischer Himmel,
Gleicht den Thalen der Seligen. [1])

Parfois les trois premiers vers se ressemblent et le quatrième seulement est plus court. Parfois aussi le deuxième et le quatrième vers se ressemblent de sorte que cette strophe n'est que la succession de deux distiques choriambiques.

7° La strophe alcaïque:

Pflanzt einen Eichenbaum über das Grab mir hin,
Der fröhlich rauschend mir in der Ruh der Nacht
Erzähle, wie von Wald zu Walde
Männlicher Muth und die Freiheit wohne. [2])

8° La strophe saphique:



[1]) Cette terre est si belle lorsque le printemps la couvre de fleurs et que la lune argentée brille derrière les cimes de la forêt. C'est un ciel terrestre semblable aux vallées habitées par les bienheureux.

[2]) Plantez un chêne sur ma tombe. Les bruissements joyeux de son feuillage me raconteront dans le silence de la nuit que les forêts abritent des hommes courageux et libres.

Stille wird's im Walde, die lieben kleinen
Sänger prüfen schaukelnd den Ast, der durch die
Nacht dem neuen Fluge sie trägt, den neuen
Liedern entgegen. [1])

Beaucoup de versificateurs ont fait changer de place le dactyle pour remédier à une certaine monotonie qui semble caractériser cette strophe, de sorte que leur modèle était:

— ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑
— ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑
— ⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑
— ⏑ ⏑ — ⏑

IV.

La strophe de cinq lignes est rarement employée. Elle n'est qu'une strophe de quatre vers précedée ou suivie d'un cinquième. Ce cinquième vers est souvent mis au milieu et rime ou ne rime pas avec les autres vers. Comme la place où le poète peut l'intercaler n'est point déterminée, le nombre des variantes est excessivement considérable.

Les formes les plus communes sont: 1⁰ *a-b-a-b-x.*

Ich bin vom Berg der Hirtenknab',
Seh' auf die Schlösser all' herab,
Die Sonne scheint am ersten hier,
Am längsten weilet sie bei mir,
Ich bin der Knab' vom Berge. [2])

---

[1]) Le bruit s'éteint dans la forêt; les charmants petits chanteurs se balancent sur les branches comme pour les éprouver, car pendant la nuit les branches les portent jusqu'à ce qu'il prennent un nouveau vol, et chantent de nouvelles chansons.

[2]) Je suis le berger des montagnes, c'est au-dessous de moi que j'aperçois tous les châteaux. C'est ici que le soleil luit tout d'abord.

A-x-b-a-b, *a-b-x-a-b*, *a-b-a-x-b*, *x-a-b-a-b* produisent des effets d'harmonie tant soit peu différents. L'effet est absolument autre si le cinquième vers rime avec les autres. Ainsi nous obtiendrons les successions suivantes de deux rimes: *a-b-a-a-b*, *a-b-b-a-b*, *a-a-b-a-b*, *a-b-a-b-b* etc.

V.

Les strophes de six vers se composent d'ordinaire d'une strophe de quatre vers et d'un couple de rimes: *a-b-a-b-c-c*. Toutefois on rencontre *a-a-b-c-c-b*. Il est évident que les variantes sont aussi nombreuses que les strophes de quatre vers. *a-b-a-b-a-b*, *a-a-b-b-c-c* etc.

VI.

La strophe de sept vers, assez rare du reste, présente les mêmes traits caractéristiques que celle de cinq vers. Le septième vers rime ou ne rime pas avec les autres: *a-b-a-b-a-b-x*, *a-b-a-b-a-b-b* etc.

VII.

La strophe de huit vers, la stance, est d'origine italienne, mais elle est tellement acclimatée en Allemagne qu'on peut l'appeler la reine des strophes allemandes. La véritable stance n'a que trois rimes dans l'ordre suivant: *a-b-a-b-a-b-c-c*.

Wer dürfte da mit kaltem Herzen sagen,
Es zieme nur dem thörichten Gemüth,
Sein ganzes Glück für eine Gunst zu wagen,
Die plötzlich naht und kaum genossen flieht?

C'est chez moi qu'il reste le plus tard. C'est moi qui suis l'enfant de la montagne.

Nein, Flammen sind's, die aus dem Busen schlagen,
Das Leben ist's, das aus den Funken sprüht;
Zum neuen Sein schmilzt Geist und Geist zusammen
Und glänzend steigt ein Phönix aus den Flammen. [1])

Les variantes les plus communes sont:

a-b-a-b-c-d-c-d, *a-b-b-a-c-d-d-c*,
a-b-a-b-c-c-d-d, *a-b-b-a-c-c-d-d*,
a-a-a-b-c-c-c-d, *a-a-b-b-c-d-c-d*. etc.

Il ressort de ces modèles que dans bien des cas la stance allemande se compose de deux strophes de quatre vers.

VIII.

Résumons en ce dernier paragraphe

1° les strophes de neuf vers, analogues à celles de cinq et de sept,

2° les strophes de dix vers, composées d'une hémistrophe de six vers et d'une deuxième de quatre; une autre combinaison serait deux strophes de quatre vers et un couple de rimes.

Je ne connais pas de poëme écrit en strophes de onze vers.

3° Les strophes de douze vers, qui sont plus souvent composées de trois strophes de quatre vers que de deux strophes de six vers.

[1]) Qui aurait le cœur assez froid pour dire, qu'il n'y ait que des âmes insensées qui hasarder aient le bonheur d'une vie pour une faveur unique, Une faveur soudaine qui s'évanouit dès qu'on en a joui! Non des flammes sortent du sein et la vie jaillit de ces étincelles. Une âme s'unit à l'autre pour vivre d'une existence nouvelle et un phénix s'élève brillant du milieu de ces feux.

IX.

Certains poètes ont fait des Suites de sonnets (Sonnettenkränze). — Quinze sonnets portent dans ces poëmes sur le même sujet et, d'après notre première définition de la strophe, chaque sonnet est une strophe du „Sonnettenkranz."

Le sonnet allemand a la même contexture que le sonnet français, toutefois il y a des variantes nombreuses dans la succession des rimes.

Pour les deux „quadernari":

[1])	[2])	[3])	[4])
a	a	a	a
b	b	b	b
b	a	a	a
a	b	b	b
a	a	b	b
b	b	a	a
b	a	b	a
a	b	a	b

pour les deux tercets:

[1])	[2])	[3])	[4])	[5])	[6])	[7])	[8])	[9])
a	a	a	a	a	a	a	a	a
b	b	b	b	b	b	b	b	a
a	a	b	c	c	c	b	a	b
b	a	b	a	b	b	a	b	b
a	b	a	b	c	a	c	c	c
b	a	a	c	a	c	c	c	c

Il reste encore un mot à dire de certains effets d'harmonie obtenus par des efforts remarquables du versificateur et qui, d'après moi, n'ont pour l'art poétique proprement dit bien souvent pas plus d'importance que les tours de force d'un pianiste pour l'art musical.

1) Les „gazelles“, imitées de l'arabe, sont des poésies de quinze à trente vers dans lesquelles il n'y a d'ordinaire qu'une seule rime qui revient aux lignes paires. Platen et Rückert les ont mises à la mode et tout le monde en a fait en dépit du bon sens.

2) La glose est d'origine espagnole. Le poète prend pour sujet une strophe de quatre vers. Il la commente en quatre strophes, dont chacune se termine par l'un des vers de la première. Cela donne, par les rimes aussi bien que par la liaison des idées, une grande unité à ce jeu spirituel de l'imagination.

3) Dans la sestine (d'origine italienne) la succession des rimes est excessivement compliquée. Cette pièce se compose de six strophes de six lignes, et d'une strophe de trois lignes. Voici l'arrangement des six rimes dont le poète se sert pour les 39 vers de ce tour de force de versification.

I^re^ strophe:	a	b	c	d	e	f
II^e^ „	f	a	b	c	d	e
III^e^ „	e	f	a	b	c	d
IV^e^ „	d	e	f	a	b	c
V^e^ „	c	d	e	f	a	b
VI^e^ „	b	c	d	e	f	a
Strophe de trois vers:				a	c	e
ou:				b	d	f

4) La Canzone a été importée de Provence. Parmi les formes assez nombreuses qu'elle a revêtues, celle qui lui a été donnée par Pétrarque est la plus connue. Elle se divise en trois strophes dont deux sont égales entre elles (pied); la troisième plus courte s'appelle „coda.“ Le nombre des vers est au choix du poète.

5) Le rondeau (Ringelgedicht) a émigré de France en Allemagne; ce changement de nationalité ne lui a pas

réussi: il serait difficile d'en citer un véritablement beau. Le rondeau ne compte pas plus de deux rimes dans ses douze ou quatorze vers. Les premières paroles du premier vers doivent être répétées après le quatrième et après le dernier.

6) Le madrigal n'a pas moins de six vers et pas plus de onze. Il ne doit pas y avoir plus de deux ou de trois rimes.

7) Le triolet compte huit vers. Le premier vers doit se répéter comme quatrième et comme huitième, de sorte qu'il n'y a guère plus de deux rimes dans ces strophes souvent fort belles.

8) Le „Cancion" (espagnol) consiste en trois strophes de quatre vers. Les deux dernières strophes sont la paraphrase de la première, dont les rimes sont répétées fidèlement dans la dernière.

9) La prose rimée des „Makamen de Hariri" imitée de l'arabe par Rückert est un tour d'adresse merveilleux, étincelant par la légèreté prodigieuse de l'allure et par la grâce parfaite de cette prose doublée de poésie.

„Als der Kadhi das angehört, ward er ganz verstört,
und als wie bethört, warf er ihnen hin einen Dinar. —
den erschnappte der Alte wie ein Aar; und als er
seinen Raub verschlungen, sprach er zum Jungen:
Die eine mein Antheil am Schatz, die andere Hälfte
nehm' ich an deinem Platz, als Schadenersatz. —"

Le refrain si commun dans les poèmes français est assez rare en allemand; les poètes de la pléiade classique ne s'en sont guère servis. Il n'y a, parmi les écrivains illustres, que L. Uhland qui l'ait employé avec succès.

* * *

Nous nous sommes efforcé de rester fidèle à la synthèse que nous avons voulu appliquer en ce travail. De la valeur de la syllabe, nous avons passé aux pieds de vers, de là aux vers mêmes et aux strophes. Celles-ci se construisent alors afin de former des unités poétiques dont nous avons effleuré quelques unes qui ont des moules invariables; mais le poëme proprement dit, cette unité indéterminée, sort des limites restreintes de cette grammaire de la versification.

A côté de cette considération, il en est encore une autre qui nous empêcherait de faire un code artistique. C'est que nous sommes convaincu que le véritable artiste obéit seulement à une nécessité souvent inconsciente, à son inspiration. La véritable œuvre artistique semble parfois enfreindre toutes les règles du beau et elle peut bien le faire, car elle est le beau même sous une forme nouvelle.

Aussi cette esthétique du vers allemand sera-t-elle vraie jusqu'à ce qu'un génie à venir s'éveille, de son souffle puissant renverse ce qui paraît solide, et de sa voix harmonieuse rebâtisse de nouveaux monuments.

Charles Wiener.

RECHERCHES SUR UNE ANCIENNE PROPHÉTIE EN LANGUE MAYA.

Le Maya était vraisemblablement, comme l'on sait, le plus cultivé, littérairement parlant, des dialectes de l'Amérique précolombienne. Il ne nous reste malheureusement que fort peu de choses des monuments écrits en cette langue, avant la découverte. Tout se réduit, on peut

le dire, aux cinq prophéties recueillies par Lizana et publiées d'après lui, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, dans sa chrestomathie Maya. Effectivement, l'on ne parle ici que des documents à nous abordables. Quant à ceux qui sont écrits en caractères calculiformes, tels que les trois manuscrits de Paris, de Dresde et d'Espagne, et que les innombrables inscriptions dont sont couverts les palais en ruines d'Uxmal, de Chichen-Itza et de Palenqué, ils sont laissés de côté, comme étant demeurés à peu près complétement indéchiffrables jusqu'à ce jour. Nous extrayons aujourd'hui, d'un travail par nous entrepris, depuis assez longtemps déjà sur la Chresthomathie Maya, une interprétation analytique de la plus courte des prophéties sus-mentionnées. Le lecteur remarquera, à la fois, l'extrême concision du texte qui souvent le rend difficile à entendre, et la présence de certaines formes archaïques, déjà, sans doute, hors d'usage du temps de Beltram. Bien que Lizana, suivant en cela l'exemple de tous les missionnaires de son temps, veuille, en quelque sorte, trouver un sens chrétien à ces prophéties, on peut, sans crainte, affirmer leur inspiration purement païenne. Elles ont trait à des superstitions et des croyances indigènes dont nous remettrons l'exposé à une autre fois.

PROPHÉTIE DE NAPUCTUM, PRÊTRE.

Texte Maya.	*Traduction française de M. l'abbé Brasseur.*
1° *Elom ti cab pet, ahom Canal.*	1° Quand finira par le feu, cette péninsule, [1]) celui qui domine au-dessus de l'écume. [2])

[1]) Ou peut-être „cet Univers."

[2]) Ou bien, „se levera en haut, s'élevera."

2° *Ox uahom kuuil ua ahtan uchmal.*	2° Se dressera, triple divinité, sans doute, en présence [1]) des jours à venir. [2])
3° *Elom ti cab, elom sip tu Katunil Uchmal Tulom-é.*	3° Devant finir par le feu ici-bas, [3]) le superbe [4]) sera consumé, suivant les décrets cycliques, [5]) incrustés sur les vieux palais.
4° *U-bi xan bin ylic, y-ál ú-than.*	4° Celui qui le verra, sera [6]) celui qui dira sa parole.
5° *Bin y-okté u-num yail.*	5° Pleurera ses nombreuses douleurs.

Traduction espagnole de Lizana.	*Traduction française d'après l'espagnol.*
1° En la ultima edad, segun está determinado.	1° Au dernier âge, selon ce qui a été décreté.
2° Avra fin el culto de dioses vanos.	2° Prendra fin le culte des vaines divinités,
3° Y el mundo sará purificado con fuego.	3° Et le monde sera purifié par le feu.
4° El que esto viere sara llamado dichoso.	4° Celui qui verra ces choses, sera dit heureux,
5° Si con dolor llorare sus pecados.	5° s'il pleure ses péchés avec douleur.

[1]) Ou peut-être „l'orateur, le parlant; celui qui annonce."

[2]) Ou bien „passés, évènements anciens."

[3]) Ou peut-être „l'Univers, le Monde."

[4]) Ou mieux „l'orgueil."

[5]) Ou peut-être „l'orgueil des inscriptions cycliques des vieux palais „*id est*" „les inscriptions orgueilleuses."

[6]) Le verbe *être* paraît ne se trouver pas plus sous-entendu dans le texte, qu'il n'y est formellement exprimé; trad.: „celui qui le verra, dira sa parole *ou* racontera ses récits."

I.

Elom. „Devant brûler", litt. „Au devoir brûler". Cette forme nous rappelle un peu, ici, l'ablatif absolu du latin, le génitif absolu du grec. — Radic. *El* ou *Elel* „brûler", verbe intransitif. — *Om,* finale archaïque, marquant, nous dit M. l'abbé Brasseur, le participe absolu et le futur dans les verbes neutres. *Om* n'est autre chose, dans son sens propre et primitif, que notre préposition „pour." On conçoit sans peine, que, par la suite, cette particule soit tout naturellement devenue signe du futur. C'est justement ce qui a eu lieu pour la finale postpositive *ko* ou *go* „pour" du Basque; ex. dans *Yango det* „Je le mangerai"; litt. „pro τῷ manducare habeo eum" ou „est hoc mihi". L'emploi de cette finale *om* comme signe du futur est évidement archaïque. On ne le retrouve plus chez Beltram que d'une façon toute exceptionnelle, au futur de l'auxiliaire *Coch, Cuch,* forme archaïque (d'après Bonaventure), qui isolé, signifie „charger, prendre un fardeau, porter, gouverner." Joint à d'autres verbes, la forme *Cochom* marque spécialement le futur antérieur de l'indicatif et le futur du subjonctif ou conditionnel, p. ex. dans *Nac-en ili cochom* ou *cuchom,* „j'aurai monté"; litt. „Τὸ ascendere ego consuetudine laturus"; *Hi nacac-en ili Cochom,* „je serais monté"; litt. „Τὸ fieri ascensurus ego": *In tzicah ili cochom,* „je lui aurai obéi"; *Hihuil in tzice cochom;* „je lui aurais obéi." *Ili* correspond à peu près à nos expressions „habituellement, en retour." Quant à la forme *Cuchi,* au contraire, elle signifie comme adverbe isolé „anciennement, autrefois" et, employée sous forme de suffixe, marque, nous dit M. l'abbé Brasseur, le passé absolu dans les verbes. Nous la rencontrons prise comme auxiliaire pour certains temps secondaires du parfait; p. ex.: *Nacal-in cah cuchi,* „j'étais monté"; litt. „Τὸ ascen-

dere ego agere ferens." *Cuchi* est d'ailleurs la 3e pers. régulière de l'imparfait indicat. de *Cuch* ou *Coch*. Nous remarquerons que cette finale pronominale *i* ne se rencontre point isolée, et elle n'apparaît guère que comme suffixe du verbe intransitif, aux temps et modes que nous venons de citer; p. ex. *Naci*, „il monta." Peut-être l'idée de passé résulte-t-elle ici de ce seul fait que le verbe précède le pronom qui lui même n'est suivi d'aucune autre forme verbale. En vertu de sa seule position, le verbe serait donc censé mis au génitif, et ce cas, comme l'on sait, n'est guère moins propre à rendre le passé, que le possessif en *ko*, dont nous avons déjà parlé, à rendre le futur. En Basque, p. ex., nous avons *yan dot* „je l'ai mangé", avec *n* génitif final; litt. „ex Tω manducare est hoc mihi."

Ti; comme préposition, veut dire „A, avec, en, pour", et même „de", lorsque cette particule n'a point un sens possessif. Ex.: *La ex ixim ti tzimin;* „donnez du maïs au cheval", — *Uahé u ti Pedro*; „le pain est pour Pierre." — *Lox ti ché;* „frappe le du *ou* avec le bâton." — *Ti Hó;* „à la ville." Comme adverbe, *ti* signifie „là." Employé substantivement, ce monosyllabe correspond à nos expressions „lieu, endroit." Telle fut, sans doute, sa signification primordiale, dont toutes les autres, à la rigueur, pourraient être considerées comme dérivées. Ce ne serait point, au reste, le seul exemple que ces dialectes nous offriraient de particules ayant, à l'origine, possedé un sens concret. Cette préposition existe en Mam où elle sert à former des possessifs. Ex. *hu*, „lui" et *tihu*; „à lui, son, sien."

Cab. M. l'abbé Brasseur traduit ce terme par „Péninsule" et spéc., dit-il, la péninsule Yucatèque. Nous ne contestons point le sens spécial ici donné. Il semble même clairement justifié par l'emploi de la particule

numérale *pet*, dont nous allons parler tout-à-l'heure. Ce qu'on ne saurait nier, c'est que *Cab* n'ait souvent une valeur beaucoup plus étendue et ne corresponde à nos expressions „Terre, Globe, Monde, Univers." Ainsi, les Mayas modernes appellent le Saint-Père *Yumcab*; litt. „Père universel, Père du monde entier"; de la rac. *Yum*, père. Citons encore les expression Yucatèques *Yok Cabil*, „Sur terre; Au dessus de la terre, en ce monde"; de *Yok*, „Sur, Au dessus"; *Cab*, et de la déterminative finale *il*, dont nous parlerons tout-à-l'heure; *Yokolcab*, „Monde, ce qui vit sur la terre", de *Yokol*, „Sur, Au dessus", forme secondaire de *Yok*. Malgré l'avis contraire de M. l'abbé Brasseur, nous croyons ce radical *Cab*, dans le sens de „terre, pays", complétement différent, au point de vue psychologique, de son homonyme *Cab* „Miel." Ce dernier se retrouve exactement sous la même forme et avec un sens identique en Quiché.

Pet. C'est une de ces particules ou explétives numérales dont l'emploi est aussi fréquent chez les Mexicains et les peuples du Centre-Amérique que chez ceux de l'Extrême-Orient. Beltram nous dit que *pet* s'emploie pour compter les „champs, jardins, pâturages" et sans doute, aussi, les divisions géographiques. Comme substantif, *pet* signifie proprement „cercle, rond." C'est, peut-être, ce qui a fait dire à M. l'abbé Brasseur, que cette particule sert à compter les choses rondes et plates. Nous venons de voir que cette allégation n'est pas complétement exacte et ne nous donne point une idée suffisante du rôle assigné à *pet*.

Ahom, litt. „possesseur de l'écume, qui domine sur l'écume *ou* sur les flots"; de la particule *Ah* indiquant possession, tant en Quiché qu'en Maya; p. ex. dans *Ahau*, (M et Q). „Prince, seigneur"; litt. „porte-collier", de *Hau* „collier" — M. *Ahtzib*, „Écrivain, peintre", de *tzib*, Écrire

peindre." — M. *Ahmiatz* „lettré, instruit, sorcier", de *Miatz* ou *Miatzil* „Sagesse, science." — Q. *Ahtih* „Maître, qui enseigne", de *Tih*, „Enseignement" etc. *Om* a, comme substantif, le sens d'„Écume"; comme adjectif, celui d'objet „Qui revient sur soi, qui revient en tournant." Comme verbe, il possède le sens de „S'envelopper, tourner sur soi." Employé en guise de particule, il équivaut à notre préposition „Pour." Toutes ces valeurs devaient naturellement, on l'a déjà vu, conduire à prendre *Om*, comme suffixe du futur. Si toutefois, on attribue ici à *Ahom*, la valeur de futur du verbe *Ahal*, „Se lever, se dresser", indiquée par M. l'abbé Brasseur, le sens du membre de phrase deviendrait tout différent. Il faudrait traduire *Ahom canal* par „se devant lever en haut."

Canal. „En haut, au dessus." De là, les verbes *Canalcun* „élever, hausser"; *Can*, en composit. a le sens de „Place, assise." — *Canalcunzah*, „Faire grandir, élever."

II.

Ox, litt. „trois", tant en Maya qu'en Quiché. M. l'abbé Brasseur traduit fort justement par „Triple". En effet, les idiomes du groupe Mam-Huastèque, si riches en particules numérales de diverses sortes, paraissent manquer à peu près absolument de formes collectives. Elles se confondent avec les cardinales.

Uahom, „Se levera" ou mieux „Se devoir lever." De la racine *Uah* „Mettre *ou* se mettre debout; lever, se lever" et de la finale archaïque en *Om* du futur, dont nous avons déjà parlé. Ce verbe *uah* paraît bien apparenté au Quiché *Va*, „Se tenir debout, se dresser." Le *h* final du Maya disparaît quelquefois en Quiché; p. ex. dans l'homophone *va* „Tortille, galette de maïs", en Maya *Uah*.

Kuuil „Divinité, le dieu." Le sens exact serait peut-être difficile à préciser avec une rigoureuse exactitude

Le terme en question est formé de la racine *Kún* ou *Kú*, „Dieu, divinité, chose sainte, sainteté“ et de la finale *il*, dont le rôle est multiple. Entre autres, elle joue parfois, pour ainsi dire, le rôle d'un article défini. P. ex. *Ya*, „douleur“ et *Yail* „la douleur“ — *Katun*, un cyde, hiéroglyphe marquant une période de 20 ans“ et *U-tzolan Katunil*, „Série des cycles“. D'autres fois, *il* final entraînerait plutôt une idée de Généralisation; p. ex. *Uinic* „Homme“ et *Uinicil* „Humanité“. — *Tunich* „Pierre“ et *Tunichil* „Qui est de la nature de la pierre“, comme p. ex. dans l'exemple que fournit le grand dict. Maya de M. l'abbé Brasseur. *Oci ti tunichil ú-chuplil Lot.* „La femme de Loth se changea en pierre“; litt. „Ingressa est in naturam-petrae ejus-uxor Loth“. Peut-être, cette finale *il* se rattache-t-elle directement à *Il* „puissance, grandeur, pouvoir“. Ce même monosyllabe se retrouve en Quiché, avec le sens de „beaucoup, grand“. En tout cas, ce terme *kú* paraît emprunté aux dialectes des Grandes Antilles. Dans l'ancienne langue de Haïti, *cu* voulait dire „temple, lieu sacré“.

Ua „certes, sans doute“; Tantôt suffixe et tantôt affixe, cette particule donne à la phrase, un sens plus ou moins vague, tantôt disjonctif, tantôt interrogatif. Comme adverbe, elle correspond à notre expression „Est-ce-que“. Elle entre dans la composition d'un assez grand nombre de mots; p. ex. *Uabax, uabaax;* „Quelque, quelqu'un“, de *Bax* ou *Baax* „Qui, quoi“. (Quiché *Bax,* mem. sign.) — *Uabahun*, „combien“, de *Bahun* (mem. sign.); prob. lui-même de *Bax* et *Hun,* „Un“; litt. „Quid unum“. — *Uabal* „Quelque chose“ de *Bal;* „Quoi, quelque chose“. — *Uabici,* „Comment, comme“. Cette même racine reparait dans *Bicil* „Comment, comme“, de *Bi* „Être comme“ et *Ci* „Où, d'où, vers“. Citons enfin *Uabikin* „Un jour, quelque jour que ce soit“, de *Bikin* „Quand, quel jour,

quel temps?" Enfin *Ua* ne serait-il pas formé lui-même de *U*, pronom possessif de la 3e pers. „Son, sien) et de *A*, qui signifie „Est-ce que" en Maya, mais avait certainement autrefois la valeur d'un pronom de la 3e pers. „Il, lui, celui"; litt. „Le sien; à lui le sien". C'est ainsi qu'en Maya, pour rendre „Le chapeau de Pierre", on dira „*U-poc Pedro*"; litt. „Son chapeau *à* Pierre"; de même en Quiché, où cet *U* Maya reparait sous la même forme et avec le même sens, p. ex. *U-mun*, „Son esclave" et *U-mun Ahau* „l'esclave du prince". *A* joue encore quelquefois en Maya, le rôle d'une particule finale affirmative. Ex. *Le Uinic-a;* „cet homme-ci". Nous ne parlons point du *a* pris comme signe du pronom de la 2e pers., tant en Quiché qu'en Maya, parce que la racine semble être toute différente, mais nous ferons observer que dans plusieurs dialectes de la famille Mam-Huastèque il a conservé son sens bien clair de pronom de la 3e pers. p. ex. en Mam, *Aïn* ou *a-in*, „Je, moi (non uni à un verbe)"; litt. „Ille ego"; en Quiché *A* signifie „Celui, celui-là"; d'où la forme composée *Aré*, „Voici, il, celui". Le *a* est quelquefois employé, en Quiché, à la fin d'un mot, soit comme interjection ou signe de vocatif, soit, plutôt, comme lettre purement euphonique; p. ex. dans *Raxa Nanahuac*, pour *Rax Nanahuac*, „Le vert, *id est*, le puissant *Nanahuac* ou *Nanahuatl;* ô puissant *Nanahuatl!*" Il existe, du reste, en Maya, une racine homophone *Ua*, „Guidon, signal" qu'il serait malaisé de rattacher à la précédente. En revanche, nous pouvons, ce semble, avec plus de certitude, identifier la particule Yucatèque avec le Quiché *Va* „Celui-ci, ceci"; *Va* et *Vaé*, „Cela, c'est cela". De cette racine, s'est formé l'adverbe composé du Quiché *Varal* „Ici". Le relation établie entre le Maya *Uah* et le Quiché *Va* cessera de surprendre, s'il l'on se rappelle ce que nous avons dit sur la chute éventuelle du *h* final en

Quiché. Le même motif nous autorise à rapprocher le *Va* „dresser, se dresser“, de ce dernier idiome à la fois du *Ua* „Guidon“ et du *Uah* „Se lever, se dresser“ du Maya. Maintenant, cette particule *Va* ou *Ua* se retrouve en Tzendale, comme une espèce d'ancien article incorporé au nom.; p. ex. dans *Valum* ou *Valumil* „terre, la terre“; en Maya *Lum* „terre“; en Quiché *Lum* „Amonceler de la terre“. — *Votan* (pour *Va-Otan*), nom du prince mythique de la nation des *Chanes* ou Serpents. Il ne paraît signifier autre chose que l'„Othomie“ et c'est à tort, nous enconvenons, que nous avons cru y retrouver une réminiscence du nom du *Buddha* Indou, personnage astronomique et génie de la planète Mercure. Le terme de *Votan* ou mieux de *Otan* se retrouve à peine modifié dans celui de *Oton*, le héros éponyme, le prétendu civilisateur de la nation Othomie, peut-être même dans celui de *Odon* ou *In-Odon*, porté par le génie présidant au premier jour du mois et correspondant par suite au *Votan* du calendrier Chiapanèque. Cet emploi d'un pronom démonstratif comme article de la part des Tsendales, n'a rien qui nous doive surprendre. C'est toujours de cette façon que se forme l'article, lequel ne semble nulle part avoir été une forme primitive. L'Espagnol, l'Italien, le Français ont tous tiré cette partie du discours du Latin *ille*. Quant à l'incorporation de l'article au nom, on en a des exemples dans plusieurs dialectes de l'Europe moderne; p. ex. en Français *Lierre*, de „Illa hedera“; en Italien *Lordura* „Ordure“. Enfin cette syllabe préfixe du Tzendale se prononce elle-même, comme si elle était précédée d'une forte aspiration gutturale qui n'est point indiquée dans l'écriture. Il faudra donc lire *Valum-Votan*, comme s'il y avait *G'hwaloum-g'hwotann*, c'est donc par l'intermédaire du Tzendale que nous pourrons légitimement rattacher à la syllabe *ua* ou *va* du Maya et du

Quiché, l'article *gua* de l'ancienne langue de Haïti, qui peut-être était parfois lui-même, incorporé au nom. En tout cas, l'on citerait un assez grand nombre d'exemples de son emploi; voici ceux que fournit le fragment de vocabulaire Haïtien de M. l'abbé Brasseur: *Caiarima* et *Gua-caiarima*; „Les fesses". — *Camaya* et *Gua-camaya;* „Ara" — *Iabano* et *Gua-iabano;* „Annone de la grande espèce" — *Yac*, „Saint, sacré" et *Gua-yac* ou *Guayacan*, „Le bois de Gayac"; litt. „Le *bois* sacré, le *bois* saint". — *Ili* et *Gua-ili;* „Les fils, les rejetons". — *Inaba* et *Gua-inaba;* „Goyave, fruit". — *Ma* et *Gua-ma* „Pois doux". — *Maonocon* et *Gua-maonocon*; l'un des titres de la divinité. — *Nabano* et *Gua-nabano;* „Annone, fruit." — *Nara* et *Gua-nara;* „Retraite, lieu retiré". — *Nin* et *Gua-nin* „Or de qualité inférieure". — *Ra* et *Gua-ra* „Place, naissance". — *Rabana* et *Gua-rabana;* „Arbre analogue au cèdre et portant de gros fruits". — *Tiao* et *Gua-tiao;* „frère". — *Uana* et *Gua-uana*, esp. de fruit. *Gua* nous est dailleurs indiqué dans le vocab. Haïtien déjà cité, comme ayant les sens divers de „Le, celui-ci, tel". Quant à la présence d'une gutturale euphonique, devant un *u, ou, w* ou *v* initial, on en signalerait la présence au sein d'une foule d'idiomes appartenant aux familles les plus diverses. Ainsi l'Espagnol a formé *Guadalquivir* de l'Arabe *Ouéd-el-Kébir*, litt. „Le grand cours d'eau, le grand fleuve"; *Guadiana*, de l'Arabe *Oued-Ana*. N'avons-nous pas en Français *Gui*, du Latin *Viscus* — *Gué*, de *Vadum* — *Guillaume*, de l'Allemand *Wilhelm* ou de l'Anglais *William*. L'on trouve en Breton, *Gwin*, „Vin" du Lat. *Vinum* — *Gwerch*, de *virgo* etc.

Ahtan, prob. pour *Actan* ou *Actaán*, „devant, en présence", ou peut-être „Parlant, qui déclare", pour *Ahthan*. Ce dernier mot signifierait litt. „Maître *ou* possesseur du discours, de la parole". L'on devra, dans le pre-

mier cas, rendre *Ahtan Uchmal*, par „En présence des jours, des temps éloignés (passés ou futurs)“, ainsi que l'a fait M. l'abbé Brasseur, et dans la seconde hypothèse *Ahthan Uchmal* voudrait dire „Annonçant, prophétisant les événements éloignés ou à venir“. D'après la traduct. de M. l'abbé Brasseur *Actan* serait formé de *Ac* „sur, au-dessus, élevé, placé au-dessus d'une autre chose“ et de *Tan* ou *Taán*, „Au milieu de, dans“. Ex. *tan bé* „Au milieu du chemin“, — *tan cah*, „Dans la ville“, — *tan boóy* „À l'ombre“. Ce *tan* s'emploie quelquefois comme suffixe; p. ex. dans *likintan*, „Au levant, vers l'Orient“, de *Likin*, „levant“. Remarquons la singulière affinité de cette syllabe prise comme suffixe avec la postposition *tlan* du Mexicain, p. ex. dans *Utzumatzin-tlan*, litt. „auprès des seigneurs singes“, nom de rivière; aujourd'hui l'„Uzumacinta.“ — *Yzcuin-tlan*; litt. „auprès de *l'Itzcuintli* ou chien comestible“; aujourd'hui *Ezcuintla* (ville du Guatémala). Nous avons, toutefois, bien de la peine à croire qu'il en ait été ainsi. Dans le cas où il y aurait eu emprunt d'un idiome à l'autre, ce serait plutôt le Mexicain qui aurait pris aux dialectes du Centre-Amérique que ceux-ci à la langue du Plateau d'Anahuac. En effet, la particule *tan* se retrouve en Quiché, avec le sens de „alors.“ On ne s'expliquerait guères comment deux idiomes tels que le Quiché et le Maya, qui, bien qu'apparentés d'assez près, se sont néanmoins separés de bonne heure et ont mené chacun, une existence indépendante, se seraient accordés à prendre tous les deux, la même particule à la langue du Mexique. *Tan* ou *taán* est dailleurs, quant à sa valeur propre et primordiale, une forme verbale. M. l'abbé Brasseur y voit le participe présent et passé du verbe *ta* „faire, être, mettre“; d'où le verbe *tahjal* du Huastèque, qui a le même sens. Nous pensons qu'il serait plus exact d'y voir un participe passé passif,

analogue à *Nacan* „Monté, chose que l'on a montée", de *Nacal*, „monter". — *Cambezahan* ou *Cambezan* „Enseigné, chose enseignée" de *Cambez*, „enseigner". Ce participe *taán* ou *tan*, aurait, dans la suite, été pris dans un sens abstrait, et aujourd'hui, la particule en question, préfixée à un verbe indique le Présent. Ex. *taán ú-hánal;* „étant à manger, mangeant", litt. „étant *ou* faisant son manger", ou, comme nous dirions en Français, „Étant en train de manger". Le Maya emploie ce radical *ta* qui, comme verbe, a les sens ci-dessus indiqués et comme nom, la valeur de „Lieu, endroit, place", comme caractéristique du présent de l'indicatif et du subjonctif et de l'imparfait de ce dernier mode, au moins dans les verbes transitifs. Ex. *ten* ou *tén* (pour *Ta-en*) *Cambezic;* „Je l'enseigne"; litt. „Nunc ego docens *eum* ou docere *eum*". — *Ten in Cambez;* „Que je l'enseigne" etc. Remarquons, du reste, que dans les dialectes Cakchiquel et Zutuhil, *Ta* ou par abrév. *T* est également, un signe du présent. Ex. *Tin* (pour *ta in*) ou *T'in Ganeh,* „J'aime". — *Ta* ou *t'a* (pour *ta a*) *ganeh*, „tu aimes". Le sens propre de *actaán* ou *actan* serait donc „Sur le milieu", et par suite „En face." Ne terminons point cette digression, sans faire remarquer l'origine de cette finale en *an* du participe. Elle pourrait bien n'être autre chose que la racine même du verbe *anal* „Se soutenir, se tenir debout, supporter".

Uchmal: „dans un temps plus ou moins éloigné, passé ou futur, mais plus spécialement passé". Comme substantif *Uchmal* signifie particulièrement „antiquité, temps ancien". M. l'abbé Brasseur traduit par „peinture du passé"; de *Mal* „Marque, maculature" et de *Uch*, radical inusité seul, mais que nous retrouvons comme élément de certains composés, avec un sens de „Passé, d'ancienneté". Citons, p. ex. *Uchben* „antique, ancien", de *Uch* et de *Ben*, „marche, voie descendue". Ce terme *ben* a,

par suite, été employé comme signe du participe futur et passé passif de certains verbes; p. ex. *Cimzah*, „tuer“ et *Cimzahben*; „Qui doit être tué“. De là, les formes secondaires, substantive et verbale *Uchbenhal* „devenir antique“ et *Uchbenhil* „antiquité, ancienneté“. A la même racine, nous rapporterons encore *Uchci*; „Après que, aussitôt que“, de *Uch* et de la suffixe *ci* dont les valeurs sont diverses. D'ordinaire, elle ajoute le sens de lieu „Où, d'où, vers où“, la chose s'est accomplie. Parfois, jointe à un radical verbale, elle équivaut à notre conjonction „depuis que“. Ex. *Cimci in náa* „depuis que ma mère est morte“. Observons toutefois, que *Uch* figure comme radical dans deux verbes défectueux, et dont aucun n'emporte avec lui, l'idée de passé; ce sont *Uchac* ou *Uchuc* „pouvoir“ et *Uchúl* „Avoir lieu, arriver, survenir“. D'où nous sommes en droit de conclure que le sens passé n'est point inhérent à la racine en question, qu'il n'en est, pour ainsi dire qu'un sens secondaire. La valeur primitive serait, suivant tous les apparences, celle qui s'est conservée dans *Uchúl*. Ainsi *Uch-ci* répondrait régulièrement à une tournure dans le genre de celle-ci „par suite de ce qui arrive“ et conséquement „après, après que“. — *Uchben* nous paraîtrait se pouvoir rendre à peu près exactement, par „descente, *id est* conséquence de l'événement, de ce qui se passe“; donc „Chose accomplie, passée“, et comme adjectif „Antique, ancien“. Le sens propre de *Uchmal* serait, en tout cas, moins „peinture du passé“, comme le traduit M. l'abbé Brasseur, que *Vice peractâ*; „autrefois“.

III.

Elom: Voyez plus haut.

Ti-Cab. M. l'abbé Brasseur joint ces deux mots, par un trait d'union et traduit par „ici-bas“. Cette inter-

prétation nous semble difficile à admettre. Dans son grand dictionnaire, l'auteur sus-nommé rend lui-même *ti-cab,* non point par „ici-bas", mais par „en bas". D'ailleurs, puis qu'il a traduit, au premier vers par „La péninsule, de la péninsule (*ou* du monde)", pourquoi adopter ici, une nouvelle version? Est-ce parce que la particule numérale *pet* fait défaut? Mais ne serait-ce pas attacher là trop d'importance à une bien légère omission? L'emploi de ces particules n'était pas, sans doute, en toute circonstance, consideré comme rigoureusement indispensable.

Elom. Voyez plus haut.

Sip, „orgueil, enflure". M. l'abbé Brasseur traduit par „le superbe", mais le sens substantif semble mieux convenir, puisqu'il est seul donné par le dictionnaire. Le même savant regarde *sip,* comme formé de *si* „enflé, gonflé" et de *ip,* „combler, emplir: spec. de liquide", litt. „Gonflé à l'excès". Avouons que la légitimité de cette étymologie nous inspire bien des doutes. Ne vaut-il pas mieux voir dans *sip,* non un mot composé, mais une racine simple que l'on retrouve dans la forme composée du Quiché *Zipak;* „S'enfler, se tuméfier". On sait que le *s* Maya, lequel fait défaut en Quiché, permute souvent avec le *Z* de ce dernier idiome.

Tu; „d'après, suivant, le *ou* les." On écrirait plus régulièrement *t'u*; de *ti,* préposition dont il a été question plus haut, et de *u,* pronom possessif; litt. „de son, d'après son", et par suite „du, d'après le". Dans tous ces idiomes, la voyelle finale de la préposition, s'élide volontiers devant *u;* ainsi en Quiché *pu* ou mieux *p'u* „sur le, au-dessus de" pour *pa-u.*

Katunil „Ensemble des époques ou cycles de 20 ans; ensemble des hiéroglyphes indiquant ces mêmes cycles", de *Katun,* „ère, période de 20 années", et de la finale collective *il,* dont nous avons déjà parlé. *Katun* est lui-

même un mot composé; de l'impersonnel *Kati* „Creuser, interroger" ou plutôt de *Kat* „Interroger, demander". C'est la racine de *Kat,* et elle bien pu, à l'origine, avoir, ainsi que cette dernière, le même sens de „Creuser". Ainsi donc, *Katun* signifierait „Pierre creuse", pour *Kat-tun.* L'on sait, en effet, que le Maya, n'admet guères la rencontre de deux consonnes identiques au milieu d'un mot composé; l'une d'elles doit tomber. Citons p. ex. *Xibalba,* nom de Pays, pour *Xib-balba;* litt. „Patrimoine, pays des *Xibes,* des hommes par excellence".

Uchmal (déjà expliqué). Cet adjectif se rapporte nécessairement au substantif *tulom-é* qu'il précède. C'était la règle invariable en ancien Maya. Si la langue moderne s'en écarte parfois, c'est un résultat de l'influence exercée par le Castillan.

Tulom-é „enceinte, forteresse". Ce terme ne se trouve dans le dict. Maya de M. Brasseur, que sous la forme *tulum*; mais l'on sait que les voyelles *o* et *u* permutent souvent en Yucatèque. Il n'y a donc là qu'une simple variante graphique. *E* apparaît souvent, employé à la fin d'une période, pour lui donner plus de force et d'élégance, sans en modifier réellement le sens. Tout au plus, pourrait-on la comparer à notre interjection finale „*eh*", ou mieux encore, à notre point d'exclamation. *Tulom* ou *tulom-é* est donc bien certainement un singulier; néamoins, on ne saurait reprocher à M. l'abbé Brasseur, de l'avoir rendu par un pluriel. Le signe du nombre s'omet souvent, comme l'on sait, en Maya, ainsi que dans beaucoup d'autres idiomes agglomérants des deux continents.

IV.

U-bi: „Son être, sa présence". Le dictionnaire de M. Brasseur, ne donne à *bi,* que la valeur verbale de „être comme, aller, se mouvoir." Certainement, il doit se prendre

ici pour un substantif. C'est ce que prouve, nous le verrons tout-à-l'heure, l'ensemble même de la phrase. D'ailleurs, avec un verbe intransitif comme *bi*, la 3e personne du singulier serait régulièrement *bi-ú-cah* ou *biil-ú-cah*, comme *Nacal-ú-cah;* „il monte", puisque ce sont deux verbes intransitifs. Il est plus conforme, pensons nous, au génie des langues américaines en général, et à celui de la langue Maya en particulier, d'écrire en un seul mot, le nom et le pronom possessif ou plutôt la préfixe possessive dont il est précédé, que de les séparer, ainsi que nous faisons dans nos langues d'Europe. C'est cette fusion, que pour ne pas trop dérouter le lecteur, nous indiquons au moyen du trait d'union. Un exemple nous fera comprendre que le Maya ne voit réellement guères dans le possessif, qu'un simple préfixe. Si nous voulons analyser la forme *a-çhac-ob-ex*, „Vos lits, de *Çhac*, lit", nous voyons que *ob* constitue, à proprement parler, la finale plurielle du nom; Ex. *a-çhac-ob* „tes lits". Quant à *Ex*, c'est le signe pluriel du pronom de la 2e personne; ainsi *a-çhac-ex*, „votre lit". Nous voyons donc que la finale plurielle du pronom se trouve séparée de ce dernier, à la fois par le nom et le signe de nombre afférent à ce dernier. C'est un exemple frappant de cette méthode d'incorporation qui joue un si grand rôle dans le système grammatical de la plupart des dialectes du Nouveau-Monde. Peut-être les termes Quichés *bi* „Nom" et *bi* „Qui, quoi?" ont-ils une origine commune avec le *bi* du Maya? Nous remarquerons, d'ailleurs, que *U-bi*, quoique régime, commence la phrase, ce qui n'est pas l'ordre régulier en Maya; mais, sans doute, l'on a voulu suppléer, par cette inversion, à l'absence du pronom relatif, lequel manque au Maya, comme à la plupart, si non la totalité des dialectes américains, et indiquer le caractère indirect de la phrase.

Xan „Aussi, également", et comme substantif „retard". Cette particule ne jouerait-elle pas, elle aussi, en quelque sorte, ici, le rôle de suppléant du pronom relatif?

Bin ylic, Bin ilic ou plus correctement *„bin Y-ilic"* „Verra, il verra". *Bin* est le radical du verbe *binel* „aller, s'en aller" (*binic* en Quiché). On l'emploie en Maya, pour former le futur simple; ex. *Bin in Cambez* „je l'enseignerai"; litt. „ire ego docere". — *Bin nacac-en* ou *bin naccen*, „je monterai"; litt. „ire ascensurus ego." Ainsi, en Français, nous dirions „je vais voir, je vais vous dire" pour „je verrai, je dirai sous peu, à l'instant." Observons que la finale *ic* n'est point régulière, du moins pour le futur. Elle est spéciale au présent. Il faudrait *bin ilé, bin ilac, bin ilab* ou *bin ilob* pour „Je verrai", puisque ce verbe se conjugue sur le modèle de T*zic* „Obéir". Au reste, la conjugaison offre certaines singularités, ou même irrégularités dont il convient de dire un mot. D'abord, les auteurs l'écrivent tantôt *Ylah*, tantôt *Ilah*. La première de ces orthographes semblerait mieux indiquer la prononciation réelle, car la voyelle initiale est certainement longue. La forme archaïque mentionnée par Beltram était, dit-on, *Ilmah*. Comment alors, ne se trouve-t-elle pas employée dans les prophéties? Lorsque ce verbe est à la voix intransitive, il fait au prétérit *Il nahi* et au futur *Ilnah*. Beltram a soin de nous rappeler que, commençant par une voyelle, il fait sa conjugaison pour le passé et le futur, au moyen du pronom de la 4e classe; p. ex. *Bin u-ilé*, „je le verrai"; *bin y-uilé* „Il le verra", tandis que l'on dirait, aux mêmes personnes *bin in tzice* „Je lui obéirai"; *bin u-tzice* „il lui obéira etc. La racine *il* signifie également „voir" en Quiché.

Bin y-aál „dira, il dira, il le dira". M. Brasseur traduit, à tort, selon nous par „Celui qui dira". Rien ne révèle ici le sens relatif. Le *y* est ici pour *u*, à cause

de la voyelle initiale du radical verbal. On écrit parfois *Al* au lieu de *Aal*. Nous en avons déjà vu un exemple dans *Yilic*. Ainsi encore, l'on dira *Y-ohel* „il sait“ pour *U-ohel* — *Y-al* „sa fille“, pour *U-al*. Quant à la forme *aál* ou *al* pour le futur, c'est une contraction, usuelle dailleurs, pour *alé* ou *alab*, formes régulières.

U-than „Sa parole *ou* sa louange“. Le *th* marque ici la détonnante du *t*. *U* préfixe possessif devant une voyelle. *Than*, pris substantivement, „parole, discours, louange“ et comme verbe „parler, dire, adresser des éloges“.

V.

Bin y-okté. „Pleurera, il pleurera“. *Bin*, auxiliaire du futur; *Y* pour *u*, déjà vu et *Okté*, contract pour *Okolté* inusité. *Okol* appartient à cette classe de verbes qui à leur état transitif, bien que formés de deux syllabes seulement, se conjuguent sur le modèle de *Canante*. „Garder *le*“. On le retrouve en Quiché, sous la forme *Og* ou *Oc* „pleurer, gémir“. On sait que l'une et l'autre de ces consonnes finales sont l'équivalent du *K* ou détonnante gutturale des Mayas.

U-num „Son nombreux, sa nombreuse, sa grande“. *U* possessif et *Num* „Grand, considérable, nombreux“; comme adverbe „En grand nombre, considérablement“. C'est, très probablement, le même radical que l'on retrouve dans le Quiché *Nim* „Grand, gros“. *Num*, étant adjectif, précède naturellement le nom auquel il se rapporte. On remarquera, en outre, qu'aucun signe du pluriel n'est joint ni à l'adjectif, ni au nom. Cependant, en Français, l'on rendrait plus volontiers par le pluriel.

Yail „douleur *ou* douleurs, souffrances“. *Il* a ici une valeur collective, comme dans *Uinicil*, „humanité“, car la construction même du membre de phrase ne permet pas de lui assigner celle d'article. Cf. le Quiché *ra* „dou-

leur, infortune". On sait que le *r* des dialectes occidentaux, qui n'existe point en Maya, s'y trouve d'ordinaire remplacé par un *y*.

H. de Charencey.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'ÉTUDE DES DIALECTES ROUMAINS.

(Suite.)

CHANTS POPULAIRES.

Tous ceux qui ont étudié les chants populaires roumains [1]), savent qu'ils se divisent en quatre classes:

---

[1]) Voici la liste des principales publications consacrées aux chants populaires roumains:

1. *Poesii populare ale Românilor*, adunate si întocmite de Vasile Alecsandri. Bucuresci, tipografia Lucrătorilor asociăti, 1866, in-8°.

Édition de luxe avec texte encadré et portrait d'Alecsandri, publiée par l'administration de l'Asile Hélène, pour être vendue au profit de cet établissement. La première édition de ce recueil avait été donnée en lettres cyrilliennes (*Iaši*, 1852-1853, 2 vol. in-8°); elle est moins complète que la seconde. Les remaniements faits par le poëte ont sans doute augmenté le charme littéraire des compositions populaires, mais leur ont enlevé une partie de leur intérêt linguistique. M. Alecsandri a lui-même publié une traduction française de son recueil, sous ce titre: *Ballades et Chants populaires de la Roumanie (Principautés danubiennes)*, recueillis et publiés par V. Alexandri, avec une introduction par M. Ubicini. Paris, Dentu, 1865, in-12.

2. *Poesia popurala. Colinde*, culese si corese de At. Marianu Marienescu. Pest'a, cu tiparĭulŭ luĭ J. Herz, 1859, in-8°.

3. Poesia popurala. *Balade*, culese si corese de At. Marianu Marienescu. Pest'a, cu tiparĭulŭ luĭ Herz, 1859, in-8°. — *Poesia poporala. — Balade,* culese si corese de At. Marianu Marienescu. Brosiura II. Vien'a, editur'a autorului, 1867, in-8.

1° Les *Ballades*, ou chants d'autrefois, petits poëmes relatifs à des faits historiques ou à des actions héroïques.

2° Les *Doine*, que l'on a rapprochées, au moins quant au nom, des *doínos* lithuaniennes, chants de tristesse et d'amour.

3° Les *Hore*, chants d'allégresse destinés à être chantés en dansant.

4° Les *Kolinde*, chants religieux, analogues à nos anciens *noëls*.

Les chants que nous publions ci-après appartiennent à la classe des *Doine;* ils ont été, comme l'histoire de Cendrillon, recueillis par M. Popetsŭ, dans son village natal, à l'exception du No. XVI qui provient du petit village de Briebŭ, près de Zolentsŭ-Marie (Nagy-Zorlencz), dans le comitat de Krassó. Nous les avons reproduit tels qu'ils nous ont été donnés, sans nous permettre une

---

Ce que nous avons dit des remaniements faits par M. Alecsandri s'applique aussi aux corrections de M. Marienescu.

4. *Dorulŭ. — Cullegere de Cânturĭ naţionale şi popolare.* Editiunea a şésea arengeată *(sic)* din nou, revĕdiută şi adaogită cu mai multe cântece nuoi şi vechi. Bucurescĭ, H. C. Wartha, 1865, in-16.

Ce recueil contient à la fois des romances, des couplets chantés au théâtre et des chants populaires proprement dits; il compte en tout 175 n^os^. Il en a paru une ou plusieurs éditions depuis 1865.

5. *Balade populare române,* adunate de Mironu Pompiliu. Iassi, tipografia Societĭi *(sic)* Junimea, 1870, in-12.

Les balades populaires publiées par M. Pompiliu ont été pour la plupart recueillis dans le village de Steiŭ, situé sur le Krišŭ (Kőrös) Noir, en Hongrie. Les autres proviennent de Gura Rĭului, près de Sibiu (Hermannstadt), en Transylvanie. L'éditeur a eu le soin de ne rien changer au langage populaire.

Nous pourrions citer une foule de publications contenant des poésies populaires roumaines; nous nous bornerons aux suivantes:

6. *Romänische Dichtungen*, in's Deutsche übersetzt von S. M(ikesch). Hermannstadt, Druck und Verlag von Theodor Steinhaussen, 1851, pet. in-8°.

seule modification. Nous n'avons pas même essayé de corriger les fautes de prosodie les plus grossières. Ceux qui voudront se livrer à ce travail trouveront des renseignements assez incomplets, il est vrai, dans un ouvrage de M. Cipariu intitulé: *Elemente de poetica, metrica si versificatiune* scrisa de Tim. Cipariu. (Blasiu, cu tipariulu seminariului, 1860, in-8°). Le savant chanoine qui traite avec quelque développement de la métrique grecque, latine et même arabe, a été avare de détails sur la métrique roumaine.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur le caractère des chants nationaux qui suivent. Ils sont empreints de cette tristesse commune aux productions populaires roumaines. Un peuple qui a si longtemps souffert ne sait guère faire entendre autre chose que des plaintes; il est triste jusque dans la joie. Les passions rustiques sont exprimées dans une forme naïve, souvent pleine de charme. Nous n'y

---

Ce recueil contient à la fois des poésies populaires et des morceaux extraits de divers auteurs. Le texte roumain figure en regard de la traduction allemande. L'éditeur, S. Mikesch, suivant en cela l'exemple de la plupart des pasteurs saxons de la Transylvanie, s'est fait connaître par son hostilité contre les Roumains. Tout en publiant des fragments de leurs poésies, il croit devoir leur prodiguer l'injure dans sa Préface.

7. *Banater Liederbuch in bunter Reihe.* Sammlung deutscher, ungarischer, serbischer, romanischer, kroatischer, slavonischer und böhmischer Volks- und Gesellschafts-Lieder, wie man sie täglich hört. Aus mündlichen und gedruckten Quellen zusammengetragen von Ehrenfest Peregrin. Temesvar, gedruckt und zu haben bei Förk und Comp. (1863), in-18 carré.

Cette collection, très-complète pour les chansons allemandes, au nombre de 250, l'est moins pour les chants roumains. Elle en contient pourtant 60, analogues pour la plupart à ceux que nous publions ci-après et, tirés, quant au reste, d'auteurs connus. Il serait à désirer qu'on fît des chants roumains du Banat qui ne se trouvent pas ailleurs, une édition séparée et plus correcte.

voyons rien qui justifie les reproches que Mikesch, dans un accès de ridicule pruderie [1]), adresse à ces innocentes compositions.

Poezii populare pun'akum nepublikate ale Romunilor din Benat.

I.

Fe me, Doamne, še mi faše; [2])
Fe me, Doamnĕ, lemn de tufe
Še me taie mundra 'n furke,
Še me duke 'n šedzetoare,
Še me tsine 'n bretsišoare!

Poésies populaires inédites des Roumains du Banat.

I.

Fais-moi, Seigneur, ce que je désire, [3])
Fais-moi, Seigneur, [le] bois de [la] broussaille,
Que ma bien aimée me taille en quenouille,
Qu'elle m'emmène à la veillée,
Qu'elle me tienne dans ses petits bras!

---

8. Divers journaux de la Transylvanie, de Bucarest, de Iaši et d'ailleurs ont publié des chants populaires qui sont aujourd'hui dispersés et qu'il serait difficile de réunir. Citons en particulier le *Traianŭ*, de Bucarest, qui pendant sa courte existence, en a fait connaître un assez grand nombre. Outre ceux qu'avait recueillis M. Pompiliu (et dont une réimpression, avec changements et additions a été faite à Iaši, comme nous l'avons déjà dit), on y trouve des chants de la vallée de Rodna, au nord de la Transylvanie, recueillis par M. M. Domide et Šoroboteanŭ, des chants de la Bucovine, recueillis par M. Simeon, Fl. Marianŭ etc.

[1]) „Die meisten dieser Gedichte sind voll schmutziger, unfläthiger Ausdrücke oder Scherze." *Romänische Dichtungen*, p. v.

[2]) Comparez cette pièce et la suivante à la *doine* du *Banater Liederbuch* (p. 9) qui commence ainsi:

„Fame Dómne ce mi face,
Trandafirule, etc."

[3]) Mot à mot: ce qui me fait, ce qui m'importe.

II.

Fę mę, Doamňe, śe mi faśe,
Fę mę triesfie pre baltę,
Fę mę subtsirie ši 'naltę,
Sę mę kosaskę kosašiĭ,
Sę mę stringę robodašiĭ,
Sę mę fakę tot pęloaňe,
Sę mę ià boiĭ pre koarňe,
Sę m'arunśe preste kap,
Įn poaľiľe, kui m'i drag.

III.

Kukurudz ku frundza 'n sus,
Tsukui okiĭ kui fe o pus;
Kę f'o pus ku patru boi,
Tsukui okiĭ amęndoi.

II.

Fais-moi, Seigneur, ce qui me tient au cœur,
Fais-moi le roseau du marais,
Fais-moi mince et élevée,
Que les faucheurs me fauchent,
Que les gens de corvée me ramassent,
Que l'on me mette en meule,
Que les bœufs me prennent dans leurs cornes,
Qu'il me jette par dessus la tête,
Dans son sein, celui qui j'aime.

III.

Maïs, dont le feuillage se dresse en l'air,
J'ai baisé les yeux à [celle] qui t'a planté;
Elle t'a planté avec quatre bœufs,
Je [lui] ai baisé les deux yeux.

IV.

Pre kęrarea mụndri mieľe
Sęmęnat'am viorieľe:
Ręsęrit'o dor ši ǰeľe;
Sęmęnat'am bosiok:
Ręsęrit'o dor ši fok.

V.

De la miňe pụn' la mụndra,
Fękui drumu ka oglinda;
De la miňe pụn' la ľeľea,
Fękui drumu ka ši pieľea.

VI.

D'ai šťi mụndro, śe štiu ieu
T'ai rugà la Dumňedzieu

IV.

Sur le chemin de ma bien-aimée,
J'ai semé des violettes:
Le désir et la tristesse ont poussé;
J'ai semé du basilic:
Le désir et le feu ont poussé.

V.

De chez moi jusque chez ma bien-aimée,
J'ai rendu la route [unie] comme [un] miroir;
De chez moi jusque chez ma bien-aimée,
J'ai rendu la route [unie] comme la peau.

VI.

Si tu savais, ma bien-aimée, ce que je sais,
Tu prierais Dieu

Sę moarę berbatu fęu,
Sę fe ięu, mundrutso, ieu!

VII.

Frundza vierde de urdișĭ, [1])
Ia viredz, mundro, șeĭ p'aișĭ,
Kę ĭ plin kodru de voinișĭ,
La tot fagu kufe șinșĭ;
Dar sub fagu hul marie,
Dzaśe badea de lungoarie,
Ku mundrutsa la pișoarie:

Que ton mari meure,
[Afin] que je t'épouse, moi!

VII.

Feuillage vert des orties, [1])
(Çà), vois, mon bien-aimé, ceux [qui sont] par ici,
Car la forêt est pleine de braves,
Sous chaque hêtre, [il y en a] cinq;
Mais sous le grand hêtre,
L'amant est étendu, [malade] de langueur,
Avec sa bien-aimée à ses pieds:

---

[1]) Ces mots *Frundzę vierde* sont le commencement typique des chants populaires roumains. Toutes les fois que les paysans ne savent comment entrer en matière, ils ont recours à cette forme consacrée. Voy. à ce sujet la note de M. Alecsandri *(Poesiĭ pop.*, éd. 1866, p. 92, et ce que dit M. Cipariu (*Elem. de poetica*, pp. 194 sq.). Ces deux auteurs ont observé que la même formule se retrouve en Italie. Si en effet l'on étudie les *Stornelli* de la Toscane, on y verra sans cesse ces formules: *Fior di scarlatto, fior di ginestra, fiore di canna, fiore di stipa, fiore d'ombrente, fiorin di mela, fiorin di more, fiorin di grano, fiorin di pepe, fiorin fiorello*, etc., etc., employées de la même manière que dans les chants roumains. Voy. *Canti popolari toscani* raccolti e annotati da Giuseppe Tigri; Firenze, Barbèra, 1860, in-12, pp. 329 sqq.

„O mor, baďeo, o ťe skoalę,
„O ịm dę ši mie boalę;
Kę mie mi śo uruṭ . . . .[1])

Kępęţęňiul tot mutụnd
Ši la kap, ši la piśoarie,
Ši la umbrę, ši la soarie,
Ši sara, ši ďimiňeatsa,
Pụnę m'am uruṭ viatsa."

VIII.

Śiňe 'm trieśe pre uľitsę?
Trạndafir ši ku Giorgitsę.
Męrię šcďe 'n portitsę
Ku mụňiľe supt kętrintsę.

„(Ou) meurs, mon amant, ou lève-toi,
Ou tu me rends malade, moi aussi,
Car je me sens mal à l'aise . . . .

Changeant toujours [ton] oreiller
Et à la tête et aux pieds,
Et à l'ombre et au soleil,
Et le soir et le matin,
Tant que j'en déteste la vie."

VIII.

Qui passe près de moi dans la rue?
Trandafir avec Georges.
Marie est assise sur sa petite porte
Avec les mains sous son tablier.

---

[1]) Il manque ici au moins deux vers.

— „Hai! Merie,[1]) tu ku noi
„Se munkem mierie de roi!“
Kuntę kuku 'n pelišoanę,
Mariutsę 'ĭ ka o ikoanę:
Sunę pietrišeua 'n apę,
Merię plunje de krieapę
Kę n'are dreguts śe 'ĭ plakę.
Numa draku i de vinę
Kę ĭ o fost Giorgie la munę.
— Frundzę vierde, frundz' albastrę:
„Skoafe 'ts kapu pre fiercastrę;
„Ťe uitę pre drum la vaľe,
„Viňe Giorgie pre kerare.“
— „Ieš, Merię, pun' afarę“
— „Ba, ieu, Giorgie, n'oi ieši,

— „Allons, Marie, [viens] avec nous,
„Que nous mangions du miel d'une ruche!“
Le coucou chante dans la clairière,
Mariette est comme une image;
Les cailloux résonnent dans l'eau,
Marie pleure à en mourir
De n'avoir pas un amant qui lui plaise.
Le diable seul est coupable,
Si Georges s'est présenté à elle.
— Feuillage vert, feuillage bleu:
„Passe la tête par la fenêtre,
„Regarde sur la route là-bas,
„Georges vient par le chemin.“
— „Sors (dehors), Marie.“
— „Non, Georges, je ne sortirai pas,

---

[1]) Nous avons dit plus haut, en parlant de la déclinaison, que le vocatif en *o* est seul usité dans le Banat; voici pourtant une exception.

„Kę mę tem m'oi bieteǰì."
— „Šfiu, Męriç, śe ts' i Ieaku;
„'Ts' i Ieaku Pietru [1]) sęraku;
„Kuṭ i fì si i trę̀ì
„Juňe kriets tu nu iubì
„Viňe sara, te iubieśte,
„Dzioa 'n sat te poviešte."

IX.

Kuṭ i tsara ungurieaskę, [3])
Nuĭ ka fata rumuňeaskę,
Kę ku bruṭu roš se 'nśinǰe;

„Car je crains d'être malade."
— „Je sais, Marie, quel est ton remède;
„Ton remède, c'est ce gueux de Pierre [1]).
„Tant que tu seras et vivras,
„N'aime pas le jeune homme frisé;
„Quand vient le soir, il t'aime,
„Le jour, au village, il trahit ton secret." [2])

IX.

Jusqu'où s'étend le pays hongrois, [3])
Il n'est [jeune fille] comme la jeune roumaine
Alors qu'elle ceint sa rouge ceinture;

[1]) On met ici un nom quelconque; celui du rival que l'on croit heureux.

[2]) Mot à mot: il te raconte.

[3]) Comparez dans le *Banater Liederbuch*, p. 60, le chant qui commence ainsi:

„Multe fete sentu pre lume,
Frumóse, si 'ncantatóre,
Daru cá tine, romancutia,
Nu-i pe lume nici o flore, etc."

Kụnd o viedz, iňima 'ts plụnje;
Košitsa plinẹ de flori,
Kụnd o viedz, fe iau fiori.

X.

Arđe lumina pre masẹ
Śiňe m'i drag nu ĭ akasẹ,
Kẹ s'o dus ši m'o lẹsat;
Noapfe bunẹ š'o luat.
Arđe luminutsa biňe,
Śiňe m'i drag nu mụĭ viňe.

XI.

Kum nu i dor marie kụňe?
Presfe kufe đealuri viňe

Quand tu la vois, ton cœur soupire,
Corbeille pleine de fleurs,
Quand tu la vois, le ravissement s'empare de toi.

X.

La lumière brûle sur la table,
Celui qui m'est cher n'est pas à la maison,
Car il est parti et m'a laissée;
Il m'a souhaité le bon soir. [1])
La petite lumière brûle bien,
Celui qui m'est cher ne revient plus.

XI.

Le désir n'est-il pas un grand chien?
Par-dessus combien de montagnes vient-il

---

[1]) Mot à mot: il s'est pris la bonne nuit.

Şi se bagę 'n sin la miňe?
— De m'įntrieabę de śersei,
Siňe o dat baňi pre iei?
— „Hụl ku oki mikuśei
„Şi ku bụt ku giośei.“
Şi mįntrieabę de męrǰele:
Śiň' o dat baňi pre iele?
— „Hụl ku budze subtsirieIe
„Şi ku bụtu tot kurieIe.“

XII.

Draga-mi fętitsa mikę
Kę 'm dę gurę şi de frikę;
Draga-mi fętitsa 'naltę,
Kę 'm dę gurę preste baltę.

Et se glisse-t-il dans mon sein?
— S'il m'interroge sur [mes] boucles d'oreilles:
Qui m'a donné de l'argent pour les [acheter]?
— „Celui qui a de petits yeux,
„Et qui porte un bâton [garni] de petits os.“
Il m'interroge sur [mes] perles:
Qui m'a donné de l'argent pour les [acheter]?
— „Celui qui a les lèvres minces,
„Et qui porte un bâton tout [garni] de courroies.“

XII.

Ma bien-aimée est la petite jeune fille,
Qui m'embrasse en tremblant; [1])
Ma bien-aimée est la grande jeune fille
Qui m'embrasse au-delà du marais.

---

[1]) Mot à mot: qui me donne la bouche de peur.

XIII.

Frundzę 'n prun, frundzę supt prun; [1])
Am o mụndrę ši n'o spun,
K'am mụĭ spus'o io o datę,
De m'o štiut ši lumiea toatę,
De m'o štiut ši bun ši rẹu,
M'o štiut kiar ši fibirẹu.
Tsukuts, mụndro, oki tẹi
Kę frumos mę kauts ku iei;
Tsukuts, mụndro, gura fea
Kę frumos vorbeštĭ ku ia.

XIV.

Paseruikę de pre lak;
Mult mę mir s'oi sę mę fak,

XIII.

Feuillage sur le prunier, feuillage sous le prunier;
J'ai une maîtresse et ne le dis,
Car si je le disais une fois,
Tout le monde (me) le saurait,
Saurait de moi et le bien et le mal,
Le *főbiró* lui-même le saurait.
Je baise tes yeux, ma bien-aimée,
Car tu es belle quand tu les tournes vers moi; [2])
Je baise ta bouche, ma bien-aimée,
Car tu es belle quand il en sort une parole. [3])

XIV.

Petit oiseau du lac,
Je ne sais en quoi me transformer, [4])

[1]) Ce vers équivaut à *Frundzę vierdę*, c'est une de ces entrées en matière dont le sens est indifférent et qui ne sont là que pour la rime.
[2]) Mot à mot: Car tu me cherches joliment avec eux.
[3]) Mot à mot: Car tu parles joliment avec elle.
[4]) Mot à mot; *Miror quid me faciam.*

K'o dzis mụndra ke nu i plak.
Frundzẹ vierde, foionfie,
Niśi ia nu 'm plaśe mie.
— Ts'aduśí tu, ňeikuts', aminfe
De a mieĺe dulśí kuvụnfe
Kụnd šeđeam pre bẹtẹturẹ,
Ši šeđeam gurẹ la gurẹ,
Kụnd šeđeam pre paviešte,
Ši 'm vorbiei de dragošte,
Ši mẹ tsiňeai pre ǰenunkie,
Ši 'm spuňiei la miĭ ši sufe?

XV.

Frundzẹ vierđe de nẹdai;
De mikẹ mẹ mẹritai,
Ši riea soakrẹ 'm kẹpẹtai.

Car ma maîtresse a dit que je ne lui plais pas.
Feuillage vert, broussailles (?);
A moi non plus, elle ne [me] plaît pas,
— Te rappelles-tu, ma chérie,
Mes douces paroles,
Quand nous étions assis sur l'aire,
(Et étions) assis la bouche contre la bouche,
Quand nous étions assis dans la prairie
Et que tu me parlais de tendresse,
(Et) que tu me tenais sur les genoux,
(Et) m'en disais des mille et des cents?

XV.

Feuillage vert de l'ivraie;
Toute jeune je me suis mariée,
Et j'ai eu une méchante belle-mère.

Šieďe 'n vieatrę ši mę latrę,
Ši spuňe kę nu s' bęrbatę,
Tunę 'n kasę kà o koasę;
Ši dziśe kę nu s' frumoasę.
Mę męnę la sęśerat,
Singurę fęrę bęrbat.
Sęśerai kụt sęśerai:
De l'o vriemie mę lęsai.
Vędzuì soarie nęluśịnd
Maïśilie ku prundz vęňịnd;
Dar la miňe n'are śiňe. [1])
Sęśerai kụt sęśerai
Tarie ręŭ kę mę tęiai.
Putsin sụnje kurse,
Marie dor m'ajunse

Elle s'assied au foyer et aboie après moi,
(Et) me dit que je ne suis pas courageuse;
Elle se précipite dans la maison, comme une faux,
Et dit que je ne suis pas belle.
Elle m'emmène à la moisson,
Seul, sans [mon] mari.
J'ai fauché autant que j'ai [pu] faucher.
Depuis un temps, je me suis relâchée;
J'ai vu le soleil paraître,
Les mères venir avec leurs enfants,
Mais chez moi personne ne peut venir ainsi [1])
J'ai fauché autant que j'ai [pu] faucher,
[Si bien] que je me suis très-grièvement coupée.
Le sang a peu coulé,
[Mais] un grand désir m'est venu

---

[1]) Il manque ici un vers, en sorte que *śiňe* n'a point de rime et que le sens général est assez obscur.

De fratsĭ mieĭ, de surori,
Şi de grędina ku flori
Viĭ' o mikę turturikę [1])
Sę lęsę pre brieazde mieĭe,
Şi kuntę ašà ku ĭeĭe.
Ieu dzisei kę de śe kuntę?
„Taśĭ tu, mundro, nu kuntę,
Şi te du la maika miea,
Şi 'm i spuńe iei ašà,
Sę nu 'm vindę tsoaĭeĭe, [2])
Sę ĭ'adukę 'ntre hotarę,
Sę ĭe đeie fok şi parę!
Sę s'audzę viesťe 'n tsarę
Kum sę dau fieťitsieĭe
Dup'un kuńe de bęrbat. [3])

De [revoir] mes frères, mes sœurs,
Et du jardin aux fleurs
Est venue une petite tourterelle,
Elle s'est posée sur mes sillons
Et a chanté (ainsi) avec tristesse.
Je lui demandai pourquoi elle chantait:
„Tais-toi, ma chère, ne chante pas,
Mais va chez ma mère
Et dis-lui (ainsi),
Qu'elle ne vende pas mes habits,
Qu'elle les apporte à la limite [du champ],
Qu'elle les livre au feu et aux flammes!
Qu'on apprenne dans [tout] le pays
Comment les jeunes filles se moquent
D'un scélérat [4]) d'homme.

[1]) Il s'est ici perdu un vers.
[2]) Ici encore, il paraît manquer un vers.
[3]) *Bęrbat* n'a pas de rime.
[4]) Mot à mot: un chien d'homme.

De frikę sę i dzik ǰupụn,
J̌upụn, draku, i or mụi dziśe,
Kę n'are męlai sę munśe."

XVI.

Škoalę, baďe, du-f'a kasę,
Kę ši soarieľe sę viearsę.
Ai! Num'akuma, doruľe;
Muňe sarę, puiuľe!
Škoalę-te, bętut de sfeľe,
Kę ši soarieľe ręsęre.
Ai! Num'akuma, š. h. l.
Kę nu ĭ vriemia de dormit,

De peur elle lui disent: Monsieur [1])
[Ah!] parbleu, elle lui diront encore Monsieur!
[A lui qui] n'a pas de pain [2]) à manger!"

XVI.

Lève-toi, ami, va-t-en chez toi,
Car déjà le soleil paraît.
Hélas! Plus maintenant, [mon] amour,
Demain soir, [mon] tourtereau!
Lève-toi, [homme] agité par les étoiles,
Car déjà le soleil surgit,
Hélas! Plus maintenant, etc.
Car il n'est pas temps de dormir,

---

[1]) *J̌upụnŭ* est un titre inférieur à *Domnŭ*. On le donne aux paysans et aux petits marchands.

[2]) Mot à mot: pas de *męlai*. On appelle ainsi une pâte de farine de maïs qui est avec la *męmeligę*, la principale nourriture des paysans roumains.

Numa ĭ vriemia de porňit.
Ai! Num'akuma, š. h. l.
  Astędz patru dześ de dziľe
De kųnd nu 'm stau lakręmiľe
Ai! Num'akuma, š. h. l.
  De amar ši de ňekas
Sųnje 'n miňe n'oręmas.
Ai! Num'akuma, š. h. l.
  Tętę noapťea šed pr'afarę,
Dar įňima 'm arďe 'n parę
Ai! Num'akuma, š. h. l.
  Ćemai doktor sę mę koote,
Sę mę skępę de la moarťe.
Ai! Num'akuma, š. h. l.
— „Doktoruľe, dragu mieu,
Viedz de miňe kę m'i ręu."

Il n'est temps que de se retirer.
Hélas! Plus maintenant, etc.
  [Il y a] aujourd'hui quarante jours
Que mes larmes ne s'arrêtent pas.
Hélas! Plus maintenant, etc.
  D'amertume et de tourment,
Il n'est plus resté de sang en moi.
Hélas! Plus maintenant, etc.
  Toute la nuit, je suis assise dehors,
Mais mon cœur est tout en feu.
Hélas! Plus maintenant, etc.
  J'ai appelé le docteur pour m'examiner,
Pour m'arracher à la mort.
Hélas! Plus maintenant, etc.
— „Docteur, mon ami,
Tu vois que j'ai grand mal."

Ai! Num'akuma, š. h l.
  Doctoru mụna 'm luà
Ši din gur' ašà 'm dziśeà:
Ai! Num'akuma, š. h. l.
  „Nu 'ts i moarfea din kutsit
„Śi 'ts i moarfea din iubit.“
Ai! Num'akuma, doruľe!
Mụňe sarẹ, puiuľe!

XVII.

  De kụfeva dziľe,
  Plụnj' ịňima 'n miňe;
Tot ịm plụnje ši suspinẹ
  Ke n'are odihnẹ.
I tot dzik ịňimi mieľe
Ši mụĭ buňe ši mụĭ rieľe:

Hélas! Plus maintenant, etc.
  Le docteur m'a pris la main
Et (de sa bouche) m'a parlé ainsi.
Hélas! Plus maintenant, etc.
— „Ce n'est pas un couteau qui te tue,
„(Mais) ce qui te tue, c'est l'amour.“
Hélas! Plus maintenant, mon amour,
Demain soir, mon tourtereau!

XVII.

  Depuis quelques jours,
  Mon cœur est affligé
Sans cesse il se plaint et soupire
  A n'avoir pas de repos.
Sans cesse je dis à mon cœur
Et du bien et du mal:

Taś, įñimę, tę́še [1])
Kę tu te vi duśe
La mę́ru hụl dulśe
Ši dušmana miea.
Vieñì, rupse krieanga
Dar tulpina ašà 'm plụnje
De 'm viearsę lakrę́m' ku sụnje,
I'atụtea 'm o vę́rsat
D'o fę́kut fụntanę 'n sat
Fụntanę ku tri izvoarę; [2])
Siñ' o bieà din ia sę moarę.
Dak' o bieà maikutsa miea,
S'o pędzieaskę Prieđesta;
Dak' o bieà tęikutsul mieu
S'o pędzieaskę Dumñedzieu;

Tais-toi, [mon] cœur, tais-toi
Car tu vas aller
Au doux pommier.
Et mon ennemie
Est venue, a rompu la branche,
Mais le tronc pleure vers moi,
Comme s'il versait des larmes avec du sang,
Il (m') en a tant versé,
Qu'il a fait une fontaine au village
Une fontaine avec trois sources;
Qui en a bu doit mourir.
Si ma mère en boit,
Que la Vierge la garde;
Si mon père en boit
Que Dieu le garde;

[1]) Cette forme: tę́če pour *tači* ne se trouve dans les grammaires qu'avec la négation: *nu tę́če.*

[2]) Izvoarę pour *izvoare,* afin de rimer avec *moarę.*

Dak' o bicà dušmanu mieu.
Sę mi 'l batę Dumňedzieu,
Niś muĭ biňe, niś muĭ reu
Numa kum į gundesk ieu.

XVIII.

Ašà dziśe mundra miea
Kę nu i gurę ka la iea;
Ba iesfe, dzeu, ši mui dulśe
Numa nu mę pot ieu duśe
Kę 'm i kalea lunekoasę
Ši mundrutsa prea frumoasę.

XIX.

Šti tu, mundro, śe ts' am spus?
La kules de kukurus,

Si mon ennemi en boit,
Que Dieu le frappe,
Ni plus ni moins,
Seulement comme je le lui souhaite.

XVIII.

Ma bien-aimée dit (ainsi)
Qu'il n'est pas de bouche comme la sienne;
Si, parbleu, il en est et de plus douce [encore];
Seulement je ne puis aller [où elles sont],
Car le chemin (m') est trop glissant,
Et ma maîtresse [est] trop belle.

XIX.

Sais-tu, ma belle, ce que je t'ai dit?
A la cueillette du maïs

Undor ti oamieñi mu̯ĭ multsĭ
La miñe se̯ nu te uitsĭ;
Und or ti mu̯ĭ putsiñei,
S'arunś oki preste ici;
S'arunś oki preste ru̯t,
Se̯ dzike̯ ke̯ ne am uru̯t,
S'arunś oki pretse sat,
Se̯ dzike̯ ke̯ ne am le̯sat.

XX.

Dra̯je 'mi s' tietitsele
Ku̯nd le re̯se̯r tsitsele,
Ku̯nd u̯ĭ tsitsa ku̯t nukitsa;
D'o pots prinde ku guritsa!

Où seront beaucoup de gens,
Ne regarde pas vers moi.
Là où seront les moins nombreux,
Tourne les yeux vers eux,
Tourne les yeux vers la prairie,
Que l'on dise que nous nous sommes haïs,
Tourne les yeux vers le village,
Que l'on dise que nous nous sommes quittés.

XX.

J'aime les jeunes filles
Quand leur sein sort,
Quand leur sein est comme une noix.
Si je pouvais le prendre dans ma bouche!

XXI.

Draĵe 'mi s' fiefitseĺe
Toamna, primęveriĺe.
Kund sę duk ku pundzeĺe
Ieu Ie tsin kęręriĺe
Le sęrut guritseĺe.

XXII.

Dragu 'mi o tręi biňe,
Dar mę tem k'oi morì muňe.
Ši mundrutsa kui ręmuňe?
Lemnilor ši pietrilor
Pre muna stręinilor.

XXI.

J'aime les jeunes filles
A l'automne, au printemps,
Quand elles vont avec leur toile [1])
Je prends leur chemin,
[Je] leur baise la bouche.

XXII.

Mon bien-aimé va vivre bien portant,
Mais je crains de mourir demain.
Et l'amante à qui restera-t-elle?
Aux bois et aux pierres,
Aux mains des étrangers.

[1]) Quand elles portent la toile qu'elles ont tissée pour la faire blanchir dans l'eau courante.

XXIII.

Pre tsermurĭ de Dunęritsę
Pašte kalu lu Ionitsę,
Un fir pašte, unu lasę,
Ke s'o dus mụndra d'a kasę.

XXIV.

— — — — — — — — [1])
Somnu m'i. Kum aš durmi?
Pre pierinę de fuior,
Pre mụnutsa kui m'dor,
Pre pierinę de bumbak,
Pre mụnutsa cui m'i drag?

XXV.

Frundza vierde de Iemn dulśe;
Sui-fe, mụndro, 'n deal la kruśe,

XXIII.

Sur les bords du Danube,
Paît le cheval de Ioanitsa,
Il mange un brin [d'herbe], laisse l'autre;
C'est que la bien-aimée est sortie de chez elle.

XXIV.

— — — — — — — — — — — — — — — [1])
J'ai sommeil? Comment dormirais-je
Sur un coussin de chanvre,
Sur la main qui cause mes douleurs,
Sur un coussin d'étoupe
Sur la main qui m'est chère.

XXV.

Feuillage vert du doux bois;
Rends-toi, ma bien-aimée, sur la colline, au sommet,

[1]) Il manque au moins un vers, au commencement de cette pièce.

De viedz baďea kum sę duśe
Ku pierul ňepieriat,
Įn gurę ňesęrutat.
Sus la munte ploaie, ňinje,
Jos la tsarę ĭ vriemie riea;
La Logoj uĭ mundra miea,
Intr'o šatrę mikutsę.
Stau dušmaňiĭ sę 'm o ià!
Lu'or pre drak, śi nu ia,
Kę mundra ĭ pre muna miea.

XXVI.

Śiňe are dor pre lumie
Šfie luna kund apuňe,

Pour voir comment s'en va ton amant
Sans avoir les cheveux coiffés,
Sans avoir reçu de baiser sur la bouche.
Là-haut, sur la montagne, il pleut, il neige,
Ici, dans la plaine, le temps est mauvais:
Ma bien-aimée est à Lugoš
Dans une petite chaumière.
Que [mes] ennemis se lèvent pour me l'enlever!
Ils enlèveront le diable, mais non pas elle,
Car ma bien-aimée est à l'ombre de mon bras.

XXVI.

Celui qui soupire après le jour,
Sait quand la lune se couche;

Śiňe are dor supt soarie,
Šfie luna kund reşerie. [1])

XXVII.

Maika miea tsitsa m'o dat,
K'un pišor m'o Iegenat,
Ku gura m'o blestemat,
Drumurĭ marĭ se numa gat.
Niś in lung, dar niś in lat
Io de kapet nu I'am dat.

XXVIII.

Mie 'm spuňe visu mieu
Śe goje oi petsi ieu,
Ke io akol' oi murì

Celui qui soupire après la nuit, [2])
Sait quand la lune se lève.

XXVII.

Ma mère m'a donné le sein,
D'un pied elle m'a bercé
De la bouche elle m'a maudit
Pour que je ne fisse pas de grands voyages,
Ni en long, ni en large;
À la fin, je ne les ai pas faits.

XXVIII.

Mon rêve me dit
Quels malheurs je souffrirai,
Que je mourrai là-bas

[1]) Mot à mot: qui soupire sous le soleil.
[2]) *Reşerie*, au lieu de reşere, pour la rime.

Undʒe ñimie n'o gunʤi,
La o furkę de funtanę, [1])
Fęrę lumunarie 'n munę,
Fęrę pundzę pre obraz,
K'am murit de mult ňekaz,
Fęrę pundzę de supt šeʦe
K'am murit de mulʦe ʤeʦe,
Fęrę luminę de śearę
K'am murit in altę tsarę,
Fęrę luminę de sieu
Fęrę om din satu mieu,
Fęrę pundzę pr'ungę miňe,
Tot gunʤind, mundro, la tsiňe.
Tot gunʤind, mundro, la fiňe,
N'o remas iňimę 'n miňe.

Où personne ne pensera
Contre la basculе d'un puits, [1])
Sans cierge à la main,
Sans drap sur le visage,
Car je suis mort misérablement,
Sans linceul sur les épaules
Car je suis mort d'un grand chagrin,
Sans cierge de cire
Car je suis mort dans un pays étranger,
Sans bougies de suif,
Sans personne de mon village,
Sans drap sur moi,
Toujours pensant, ma bien-aimée, à toi.
Toujours pensant, à toi, ma bien-aimée,
Il n'est pas resté de souffle en moi.

---

[1]) Il s'agit ici d'un de ces puits roumains, munis d'une basculе pour tirer de l'eau.

D'aš fi trẹit tot aša,
Ka iearba m'aš Iegẹnà.

XXIX.

Frundzẹ vierde de nẹdai;
Voinik tinẹr m'ịnsurai,
Fatẹ de gazdẹ 'm luai
De gazdẹ, ku patru boi;
Asta, taikẹ, nu ĭ de noi.
Adẹ, Doamňe, o boalẹ griea,
Sẹ moarẹ muierica miea,
Sẹ iau alta mụĭ sẹrakẹ,
Numa oki iei sẹ 'm plakẹ;
Ku oki ňegrĭ ka ňegina,
Gura dulše ka smokina!

Si j'avais toujours vécu ainsi,
Tu me bercerais comme [un brin d'] herbe.

XXIX.

Feuillage vert de l'ivraie,
Vaillant jeune homme je me suis marié,
J'ai épousé une fille riche,
Riche, avec quatre bœufs;
Celle-là, [mon] père, n'est pas des nôtres.
Envoie, Seigneur, une bonne maladie
Que ma femme meure,
Que j'en prenne une autre plus pauvre,
Que ses yeux seuls me plaisent;
[Une autre], aux yeux noirs comme une nielle,
[A] la bouche douce comme une figue!

(A suivre.)

E. Picot.

NOTE SUR LES MOTS ÉTRANGERS EN KURDE.

Dans les excellents travaux que nous possédons sur la langue kurde l'on a trop peu remarqué, semble-t-il, que cet idiome a accueilli dans son glossaire non-seulement des mots turcs, arabes, parfois aussi syriaques et géorgiens, mais encore qu'il s'est approprié des mots néo-perses qui sont employés à côté de leurs formes-sœurs kurdes, et, grâce à leur grande ressemblance avec ces dernières, se trouvent regardées comme étant kurdes elles-mêmes. Dans sa grammaire du néo-syriaque, Nöldeke est le seul, à notre connaissance, qui ait donné à entendre cet état de choses. Vu la proche parenté du kurde et du néo-perse il est souvent difficile de décider si un mot est purement kurde ou s'il provient du néo-perse. Assurément parmi les vocables kurdes les suivants, entre autres, sont purement perses: *baχšíš* don, pour-boire, *dīn* foi, *yasmin* jasmin, *dana*, jaspe; *bazirgān* marchand, *eferín* louange, *bazár* marché, *tū* mûre, *usek* panthère, *šimšyēr* sabre, *taktaravana* litière, *χerdál* moutarde, *moor* cachet, *šehrestān* ville, *pōlád* acier, *gunē* péché, *dumbala* truffe, *pirusa* turquoise, *be bakt* malheureux (néo-perse *bed baχt*), *mei* vin, et nombre d'autres. Les mots que la langue littéraire allemande — laquelle, comme l'on sait, procède d'un idiome moyen-allemand, — a emprunté au saxon (bas-allemand) tels que *torf* tourbe (vieux-haut allem. *zurfa*, sanskrit *darbha*), *boot* canot, esquif (angl. *bóat*, anglo-sax. *bāt*), *teer* goudron (angl. *tar*, lithuanien *dervà* bois résineux, v. haut-allem. *zār*, hessois *zehr*) sont aisés à reconnaître en cela qu'ils manquent de la sub-

stitution consonantique [lautverschiebung] du haut-allemand, mais pour décider si un mot est kurde ou persan il n'y a point de recours, la majeure part du temps, à un critérium aussi sûr. Cependant, nous pouvons établir le principe induisant rarement en erreur, que le mot d'emprunt persan est toujours celui dont la forme se trouve la plus proche de la forme employée en persan, tandis que le mot purement kurde est plus gâté ou s'éloigne davantage, en général, du type persan. S'il ne s'offre à nous qu'une seule forme en tant que kurde, il faut alors admettre qu'elle appartient en commun au kurde et au persan en tant qu'ils sont parents d'origine, bien que, même dans ce cas — vu l'accord fréquent dans les deux idiomes — il soit admissible de supposer que le kurde a perdu le mot qui lui était propre et a accueilli le vocable persan. Sous ce rapport le kurde en a agi largement avec le persan tout comme avec l'arabe et le turc. Pour les conceptions et les choses les plus habituelles il a échangé ses vocables iraniens contre des mots turcs, et le peuple kurde — qui, d'après les récits des voyageurs qui demeurèrent sans parti pris dans son sein, Rich, Lerch et autres, se distingue fort avantageusement de son phlegmatique dominateur turc par ses talents et ses nobles facultés — présente sous ce regard un phénomène fâcheux, car l'on sait combien procurent de force à une nation et imposent même à un puissant ennemi la conscience nationale et la garde des coutumes et de la langue domestiques.

Puis il faut remarquer que les Kurdes — autant qu'ils dépendent de l'autorité du Sultan, — n'ont admis la plupart du temps les mots persans que par l'entremise du turc; ceci trouve déjà son explication dans le fait que ceux des Kurdes dont il s'agit ne se trouvent pas en contact avec les Perses et dans nombre de cas l'on peut

reconnaître que dans leur langue les mots néo-perses sont prononcés à la façon turque. Même phénomène pour beaucoup des mots arabes — la plupart peut-être, — bien qu'ici il soit arrivé fréquemment que les mots syro-arabes aient pénétré en kurde directement; par ex. le kurde *trâr* tasse, écuelle (Garzoni Grammatica e Vocabolario della lingua kurda p. 121) fut directement emprunté aux Arabes-Bédouins de la Syrie; voyez dans le Journal de la Société orientale de Leipzig (t. XXII, p. 80, l. 18) le conte en dialecte 'aneza, publié par Wetzstein, où *dlāl* دْلَال (plur. de *dalla* دَلَّة) signifie „cafetières de cuivre".

Nous allons ci-dessous discuter quelques mots kurdes d'emprunt et montrer d'après l'observation phonétique la marche de l'emprunt.

Lerch (Forschungen über die Kurden) désigne en tant que kurde, dans son glossaire, le mot *h'āv*, sommeil; dans ses textes ce mot se trouve dans la traduction d'une fable turque (1. partie, p. 28, l. 3). Mais à côté apparait le kurde *χaun* que Garzoni, p. 250, écrit *kahhu'n*. Il n'y a aucun doute que *h'āv* soit le perse *χvāb* خواب qui est également usité en turc auprès du mot domestique *uyuqū* اويقو, tandis que *χaun* est le mot kurde primitif et est plus rapproché que le perse de l'arménien *k'un* քուն et du vieux baktrien *qafna* 𐬐𐬀𐬯𐬌.

En kurde „viande" se dit *gōšt* et *gōvd*. Le premier est le mot perse emprunté *gōšt* گوشت; le dernier présente une loi phonétique spécifique du kurde et est donc la forme kurde. L'apparition de *v* à la place de *š* s'explique sans doute ainsi: *š* s'est aminci en un souffle (comme dans *gōh*, oreille, persan *gōš* گوش), puis il tomba entièrement, sur quoi, d'après le *ō*, l'on développa la spirante labiale; ou bien l'on peut admettre que la spirante *h*

se transforma en la labiale *v*, permutation qui a fréquemment lieu, comme l'on sait, dans les langues romanes et germaniques. Le k. *tővil*, écorce, semble être formé de la même façon: pers. *tōz* توز, lithuan. *toszis*, écorce de bouleau; tandis que dans *cāv*, œil (baktr. *cašman* 𐬌𐬀𐬱𐬨𐬀𐬙, pers. چشم) le *š* changé en *h* est tombé et *v* est né de l'affixe *man*.

Le néo-perse *χvāhar* خواهر se trouve dans le kurde *χoár-zi*, neveu (pers. *χvāhar zāda*, prononcé actuellement *χāher zāde* خواهر زاده) tandis que le terme pur kurde est *k'oéńg* qui approche fort près du baktr. *qaŋha* (nomin.). On donne également comme exprimant en kurde le mot „sœur" le terme *kusk* (Garzoni p. 250), *chusk* (*ch* = *χ*, Klaproth, Mines de l'Orient IV. 316), *chuschg* (Sandreczki, Reise von Mosul nach Urumia II. 229); ce mot ne semble signifier rien autre chose que „affinis, proche parente" et être identique au néo-perse *χvēš*, actuellement prononcé *χiš*, *χīš* خویش.

En kurde „cœur" se dit *dil:* c'est le pers. *dil* دل. Mais le mot proprement kurde, qui a gardé le *z* initial primitif devenu *d* dans les dialectes de la Perse, est *zer*; il est tombé presque entièrement en désuétude: de nombreuses phrases avec *dil* ont été admises en kurde, de même que *dil* pénétra aussi en turc.

Le „buffle" se dit en kurde *ghamesc* (c. à d. *gameš*, Garzoni p. 102), *gamesch* (bœuf, Klaproth, Asia polyglotta p. 79) et *kōmíš* (Lerch). Si nous nous tournons vers les formes de ce mot dans les idiomes iraniens (mazend. *gūmiš*, gil. *gōmīš*, armén. *gomeš* գոմէշ) *kōmíš* nous apparait comme étant la forme kurde pure et *gāmeš* comme ayant été emprunté à la langue littéraire persane, mot qui, puisé à la même source, passa également dans des langues non-apparentées:

géorgien *gameši*, syriaque *gāvmūš*, *gāvmeš*, *gāmeš*, hurkanien (dans le Caucase) *gāmuš* (Schiefner, Hürkan. Studien p. 158), arabe *jāmūs* جاموس. Le mot provient, comme l'on sait, du pers. *gāw* گاو, sk. *gō* et *mahišá*, buffle.

Dans Garzoni, p. 193, „neige" se dit *báfer*, dans Lerch *barf*. Ce dernier est le persan *barf* برف, mazend. et gil. *varf*. Le premier est le vrai mot kurde qui, n'ayant pas encore subi la métathèse, se rapproche plus que les autres du baktrien *vafra*.

En kurde „brebis" se dit *mēš* et *mi*. C'est ce dernier qui est le mot kurde: nous avons déjà rencontré, en cette langue, la chute d'un *š* s'étant préalablement changé en *h*.

Les noms kurdes de „beau-père" sont *kasu* (Garzoni p. 259) et *χaur* (Lerch, Bullet. de l'Acad. de Pétersbourg XIV. 83). Ici de nouveau le kurde est caractérisé par la chute de *s*, qui, en persan, est maintenu tandis que *r* tomba: *χasūr*, *χasū* خسور, خسو, vieux baktr. *qaçura*.

Le véritable mot kurde pour „langue" est *zemáń;* le terme *zewāń* est emprunté au persan: *zubān* ou *zuwān*, زبان, زوان.

Le „lièvre" s'appelle en kurde pur *kergú*, avec chute de *š* terminal; le mot emprunté au persan est *kerôšk:* pers. *χargōš* خرگوش, *χargōšak* خرگوشك.

„Colombe" en pur kurde est *kevúk;* le mot emprunté au persan est *kebuder*, ou le contracté *koter*. Le mot *kevúk*, pour *kebúd-k*, avec affixe diminutif, égale précisément le sanskrit *kapōta* (diminut. *kapōtaka*) et semble signifier — non pas „ayant beaucoup de petits" selon la dérivation indienne d'après *ka* et *pōta*, — mais bien l'„oiseau bleu" d'après le plumage bleu-obscur du pigeon domestique, et il parait être identique à l'arménien *kaput* կապուտ „bleu".

Le „jour" se dit en kurde *rō, rū:* le terme tiré du persan est *rōž;* pers. *roz* روز.

Pour „proche" le vrai mot kurde est *nizík,* le terme d'emprunt est *nižḏik:* pers. *nazdīk* نزديك.

Le mot kurde habituel *him,* aussi, est le néo-perse *ham* هم, tandis que le terme kurde de parenté primitive est *hev.* De là le mot *hemsér,* ami (au propre „ayant la même tête") est le mot étranger pers. *hemser* همسر.

La préposition baktrienne *fra* 𐬞𐬁, néo-perse *far°* فر, change son *f* en la spirante gutturale *h* et le *r* en *l* de sorte qu'à ce *fra* correspond en kurde *hel* — (préfixe verbal, par ex. *hel-gírt* il prit, il déroba, qui répondrait à un „fragerepta" baktrien). — Dans l'arménien ար *ar* et dans l'ossète *ar* même résultat. Il s'en suit que les composés kurdes où se montrent *far* ou *fer* sont tous des mots d'emprunt, — tout comme dans l'arménien ceux commençant avec *hra°,* tirés du perse (pehlvi) durant la domination parthe.

Cet emprunt s'étend jusqu'aux pronoms. Non seulement il s'agit ici de différents adverbes dérivés des pronoms, mais nous trouvons même le formatif du pron. de la prem. pers. *min,* devenu nominatif en persan, qui prend la place du kurde pur *ma* ou *me.* Les noms de nombre de 11 à 19 sont pleins d'enseignement. Garzoni, Klaproth, Lerch et autres citent *yānzdéh, dunzdéh, sēzdéh, cārdéh, pānzdéh, šānzdéh, heftdéh, heištdéh, nōzdéh,* qui tous sont empruntés. Lerch a seul trouvé des termes purement kurdes; ils sont remarquables en ceci qu'ils s'écartent, quant à la formation, de ceux du persan, de l'ossète, du béloutche, etc.: en effet ils posent la dizaine en premier terme de sorte qu'il faut dans le corps du mot suppléer un „et". Le mot „onze" manque par malheur. Les suivants sont: *ḏaudú, dausḗ, daucár, daupēnj,*

daušéš, dauháft, dauhést, dauněh. Cette formation concorde de la façon la plus précise avec celle de l'arménien: *tasn-erku* (տասն-երկու 12), *tasn-erekʿ* (տասն-երեք 13) etc., et — ne l'oublions pas — également avec le turc, le géorgien, l'avare, le hurkanique, l'abchasique, le kasikumuque, ainsi avec les diverses langues caucasiennes, parmi lesquelles, pourtant, l'udien et le tchetchenzique s'accordent avec le persan.

Nous trouvons assez souvent que le mot persan emprunté possède, à côté du mot kurde, une nuance significative. Ainsi pour „barbe" vaut le mot kurde *rē*, pour „laine" le persan *rīš:* l'un et l'autre remontent au baktrien *raêša.* En kurde „ville" se dit *basciéra, bascéra* (Garzoni 112. 202), *badjar* (Klaproth, Asia polygl. 80), *bāžēr* (Lerch): le néo-perse *bāzār* بازار s'emploie en kurde avec le sens néo-perse de „marché". Les deux mots sont originairement identiques et signifient un lieu de commerce; le plus ancien terme perse (pehlvi) est *vājār* واجار (cf. Hamza Ispahan. éd. Gottwaldt, p. 47, l. 11), armén. *wacar* վաճառ.

Ce qui concerne l'expression pour „chien" est remarquable. Le mot connu *sah* (Garzoni 106) *sa* ou *sē* (Lerch I, 92 n. 3) correspondant au vieux baktrien *çpan,* au vieux médique *spaka* (chienne), au russe собака, parait ne pas être purement kurde, mais avoir été emprunté au persan: *sag* سگ. Le vrai mot kurde est *kúcik.* Mais ce terme semble être arrivé aux Kurdes, vraisemblablement avec une certaine espèce de l'animal, à travers le Caucase, ainsi qu'en témoignent les formes suivantes en diverses langues: ossète *kʾud,* thush *kaç,* tchetchenzique *kēzi,* hurkanique *kaça* (jeune chien), kasikumuque *kaći,* udien *kućan* (jeune chien, mots que l'on peut trouver tous dans les écrits de Schiefner sur ces langues), voloche

kützel; on rencontre même dans le tongouse de Barguzinsk *katchikan* (кашкань, Pallas Vocab. II, p. 75 a), en korièque *koscha,* en kamtchadale *kossa.* Si nous admettons que tous ce mots soient parents, nous avons alors ici un mot qui, vers l'occident, a voyagé jusqu'en Esthonie et en Lithuanie: lette *kucca* (chienne), esthonien *kutsuk,* illyrien *kučak,* hongrois *kutya,* syriénique *kücjan* (Diefenbach, Goth. Wörterb. II, 584) et, vers le sud, non-seulement vers les Kurdes, mais encore a pénétré dans la langue des Béloutches (*kuchak,* ch = č) et dans quelques dialectes du Népaul (v. Hunter, a Dictionary of the non-aryan languages of India p. 116). L'on a dans l'Inde le Gurgī ou chien géorgien et il est possible que le nom de ce chien était l'hindoustani *kuttha,* l'hindi *kuttā* que l'on ne peut pas rapprocher du sk. *kukkura.*

Parfois nous trouvons qu'un mot étranger fut d'abord „kurdifié" et que plus tard ce même mot étranger fut introduit à nouveau, trahissant ici son origine étrangère d'une façon plus évidente que dans sa première transformation. C'est le même phénomène que dans le français *pitié* et *piété, chétif* et *captif, saison* et *station, fraile* et *fragile, noël* et *natal,* à part qu'ici il ne s'agit pas de mots étrangers. Les noms du chêne et du marronnier se trouvent dans le cas qui nous occupe: *dār-i berú* (Lerch) et *sciáh balót* (Garzoni 108). Tous deux viennent de l'arabe *ballūṭ* بلّوط, mais, en changeant *l* en *r* et en laissant tomber la consonne terminale *berú* a dissimulé son caractère étranger. En kurde le dirhem s'appelle *dráf* (danaro, Garzoni 129), mais la drachme s'appelle *drahm* (Garzoni 137); le premier mot remonte au pers. *diram* درم, arabe *dirham* درهم (avec changement de *m* en *f,* comme dans *daf,* piège, pers. *dām* دام, *lāghāf,* bride, pers. *lagām* لگام): le second mot, provenant du

néo-grec, n'a pénétré que dans les temps récents, grâce au trafic.

Avant de terminer, encore quelques exemples des voies différentes qu'ont suivies en kurde les mots d'origine étrangère. Ces sortes de mots proviennent:

1) Du perse par l'entremise du turc: *kišnîš*, coriandre, est pris au turc *kišniš* qui, à son tour, n'est qu'une prononciation grossière du pers. *kišnij, kišniz* كشنيز, كشنيج. Le nom kurde du sucre est *šuḳir* (Lerch) qui s'explique d'après le pers. *šakar* شكر, le turc *šekr*, tandis que l'arabe a *sukkar* سُكَّر. Le *š* correspond mieux à la sifflante de l'expression-mère indienne *çarkarā*. En kurde „chou" se dit *kalam* (Garzoni 109) d'après le persan *kalam* كلم qui est aussi usité en turc à côté de *lah'ana* (le kurde a également *lahaná*, du grec λάχανον), tandis que l'on emploie en arabe une autre forme prise au grec, à savoir *kromb* كرنب (Berggren, Guide français arabe-vulgaire 180). En kurde „céleri" se dit *kerefs* (Garzoni 241), emprunté au pers. *kerefs* كَرَفْس, tandis qu'en arabe l'on dit *kerfes* كَرَفَس. Pour le vif-argent Lerch cite *jûvę*, qui est le pers. *jīwa, živa* جيوه, ژيوه tandis que Garzoni 93. 185 donne la forme *zibaq* empruntée à l'arabe *zibaq* زيبق. Un oiseau, qui n'est point caractérisé d'ailleurs d'une façon plus précise s'appelle en kurde *péri kośik* (Lerch) „oiseau des fées": *péri* est le mot persan bien connu, baktr. *pairika*, qui arriva également aux Turcs avec les contes persans; quant à *kośik* c'est le turc *qūš* قوش, oiseau, avec l'affixe possessif *i* appuyé en kurde sur *k*.

2) Du perse par l'arabe dans le turc, et de là en kurde: le soufre, en kurde, se dit *kibrît* (Garzoni 249),

mot qui, du kurde, passa aussi en néo-syriaque, *kibrīt*, Nöldeke p. 117. En arabe le mot est *kibrit* كبريت, peut-être d'après l'hébreu *gāfrīt* גָּפְרִית, et en turc l'on dit aussi, par ex., *kibrīt ūjāġy* كبريت اوجاغى, fonderie de soufre. Ce mot arabe, arrivé en kurde par l'entremise du turc, provient lui-même du persan *gogird* گوگرد que nous voyons aussi dans le mazender. et gilan. *gugerd*, l'afghan *kokurt*, le géorgien *gogirdi*, le suane, thush *gogird* et le néo-syriaque *kugurd* (ce dernier auprès de *kibrīt* ci-dessus mentionné). En kurde l'orange se dit *nārénj*, en arabe *nārinj* نارنج: la forme persane est *nārang* d'après l'indien *nāraṅga*, oranger. La pistache s'appelle en kurde *fistik* (Lerch), forme arabe (*fustuq* فُسْتُق du pers. *pistah* پسته qui était déjà connu dans l'antiquité: Nikandros de Kolophon, dans les Deipnosophistes d'Athénée XIV, ch. 61 p. 649 d., nomme ce fruit φιττάκια, Poseidonios le stoïcien l'appelle βιττάκιον. Au surplus Garzoni p. 184 donne pour la lentisque (pistacia lentiscus) alliée à la pistacia vera le terme kurde *mstékki*, emprunté à l'arabe *maṣṭakī* مصطكى qui devint en espagnol *almáciga:* l'espagn. *másticis* provient du lat. *mastix* qui, de son côté, est né du grec μαστίχη dont dérive l'arabe *maṣṭakī;* cf. Pott dans la Zeitschr. für die Kunde des Morgenlandes VII, 101. Le nom kurde du vitriol est *zaǧ* (c. à d. *zāj*, Garzoni 274) d'après l'arabe *zāj* زاج qui provient du pers. *zāg* ou *zāǧ* زاگ, زاغ. La pierre précieuse hyacinthe se dit en kurde *zamrút scin; scin* signifie „bleu“ *zamrút* „émeraude“. Ce mot est en turc *zümrüd*, en arabe *zumurd* et *zumurrud*, par contre, en persan, *zamrad, zamarrad,* sanskrit *marakata,* d'après le grec σμάραγδος, cf. Blau Journal de la Société orient. d. Leipzig XXIII 279.

Puis il y a nombre de mots qui sont absolument les mêmes en persan, en arabe et en turc et l'on ne peut, en conséquence, déterminer précisément celle de ces langues à laquelle le kurde les emprunta. Toutefois, et du moins dans le vocabulaire que nous trouvons dans Lerch, Rhea et Garzoni, l'on peut admettre à priori que c'est au turc que l'emprunt a été fait directement. Lerch remarque cependant (Bullet. de l'Académie de Pétersbourg XIV, 78) que la plupart des prisonniers de guerre kurdes retenus à Roslawl possédaient aussi le turc.

Ferdinand Justi.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DU SERBE.

Je pense avec M. St. Novaković (voyez ci-dessus, V p. 263) que la transcription croate des caractères serbes ne mérite pas une approbation entière. Toutefois je ne puis m'associer complétement aux réformes qu'il propose. Je me permettrai de présenter ici mes vues personnelles sur ce sujet.

Tout d'abord je pense qu'il faut éviter de rendre un caractère unique serbe par un double signe latin. Cela s'applique en premier lieu à la transcription de ђ. Ainsi que le dit M. St. Novaković le ђ est rendu tantôt par *dj* (c'est la transcription la plus commune), tantôt par *gj* (Vuk Stefanović, Daničić); évidemment il faut écarter le premier mode — *dj* — pour la raison donnée par M. St. N.; mais si la transcription par *gj* n'offre point le même inconvénient, elle n'en est pas moins fâcheuse en ce fait qu'elle rend un signe unique par deux signes. J'écarte donc *gj* tout aussi bien que *dj*, et je

transcris ѣ par *j:* en ceci je me fonde sur l'analogie de њ transcrit par *ć*. M. Novaković use de *đ* à la façon des Tchèques, mais le système analogique me semble préférable.

Le même procédé analogique me fait rendre џ par *j:* comparez ч rendu par *č*. D'ailleurs *dž* pour џ figure encore par deux signes un caractère unique.

Au lieu de *nj* pour њ M. St. Novaković adopte *ň* — à la façon tchèque. — Je pense qu'il est plus exact de s'en tenir encore à l'analogie croato-serbe elle-même et de rendre њ par *ń*.

J'en dirai tout autant de љ, que je ne rendrai pas plus par *ł* (Novaković) que par *lj* (système ordinaire), mais bien par *l'*.

Je propose donc le schème suivant:

ч *č*, џ *j*.
њ *ć*, ѣ *j*, њ *ń*, љ *l'*.

D'autre part je pense qu'il est fort bon de s'en tenir à l'ancien signe ѣ, transcrit légitimement par *ě*, prononcé, selon les dialectes, soit *ije*, soit *je*, soit *i*, soit *e*. Ce caractère ѣ et sa transcription *ě* se prêtent d'eux-mêmes aux divers modes de prononciation qui leur peuvent être affectés, et, de la sorte, mettent chacun d'accord, ce qui est un avantage inappréciable.

Ab. Hovelacque.

LES RACINES VABH, VAP ET L'ALLEMAND *WEBEN*.

L'on range habituellement sous une racine VABH, non-seulement le gr. ὑφή, ὕφος, tissu, ὑφαίνω, je tisse, le sk. *ûrṇavâbhi*, — araignée, mais encore l'allemand *weben*, tisser, dont le *b* représenterait légitimement un BH organique.

Cette attribution de *weben* à une racine VABH n'est peut-être pas aussi certaine qu'on le pourrait penser au premier abord.

Si en effet nous nous rappelons que les langues germaniques ont été soumises, non-seulement à un traitement de renforcement des explosives (lautverschiebung de Grimm), mais encore à cet autre phénomène qui conduisit les explosives organiques P, T, K à devenir parfois en allemand moderne des *b, d, g,* et cela grâce à la sériation suivante:

P	f	v	b
T	Þ [1]	đ [2]	d
K	h [3]	h [4]	g,

si nous songeons, disons-nous, à ce second phénomène [5]), nous serons tentés d'assigner plutôt *weben* à une racine VAP.

Les quatre formes de la consonne organique auraient été: p, f, v, b, ainsi que l'expose le schème suivant:

---

[1]) Valeur du *th* anglais dit fort: thick.

[2]) Valeur du *th* anglais dit faible, ou doux: there.

[3]) Valeur approximative du *ch* allemand dans: noch.

[4]) Valeur approximative du *g* allemand dans: sagen.

[5]) Nous l'avons signalé dans ce recueil, II pp. 310—313.

1° — Etat organique: P. Comparez, sans doute, le sk. *vapus,* — forme, corps.

2° — Application du renforcement germanique. Cette couche apparait encore dans le suédois *väf,* tissu. Comparez l'ancien nordique *vef,* je tisse.

3° — Variation de pôle: *f* devient *v*. Le bas-allemand en est à cette période. Anglais *to weave,* holland. *weven*.

4° — Allemand *weben*.[1])

En somme l'élément simple serait le même dans *weben* et ὑφή — à savoir VA, — mais les dérivatifs primaires auraient été différents.

Allem. *geben*.

Après les nombreuses et malheureuses tentatives faites pour expliquer l'allemand *geben,* nous estimons que M. Chavée a proposé avec succès de regarder le *g* initial de cet mot comme représentant un Y organique. L'échange de *g* et de la demi-voyelle *y* sur le terrain du germanisme est un fait bien connu, et nous pensons que l'auteur cité en a su tirer une heureuse application dans la circonstance dont il s'agit.

D'après lui, DA, élément simple primordial, aurait admis l'intercalation d'une demi-voyelle, de là DYA[2]), puis, la consonne initiale tombant, l'on aurait eu YA, d'où YABH. Le got. *giban,* donner, aurait son *b* régulièrement pour un BH organique.

---

[1]) Les exemples analogues sont loin de manquer. Entre autres nous pouvons citer: I sk. *upari*, gr. ὑπερ. II. got. *ufar,* anc. nord. *yfir*. III. angl. *over*, holl. *over*. IV. allem. *über*. — I. *septem*. II. anglo-sax. *sëofon*. III. angl. *seven*, holl. *zeven*. IV. got. *sibun*, allem. *sieben*. — Etc.

[2]) Le mot *gott*, lui aussi tellement discuté, s'expliquerait de la même façon, et serait parent de *deus*, tout comme *giban* de *dare*. Cette double interprétation nous semble hautement probable. Toutes les autres, sans exception, sont, à nos yeux, inadmissibles.

Toutefois, nous pouvons nous demander si c'est bien YAвн et non YAр que l'on doit regarder comme forme radicale. La seconde transformation nous apparaitrait dans le suédois *gifmild*, généreux, libéral, la troisième dans le got. *giban*, l'angl. *to give*, le holland. *geven*, la quatrième dans l'allem. *geben*.

Pour l'intelligence de ce phénomène, et dans le but de ne pas nous répéter inutilement, nous renvoyons le lecteur à la notice précédente (p. 101) sur le mot *weben*. Il y est traité de cette filière *p, f, v, b*.

A. Hovelacque.

CORRECTIONS AU TOME V.

P. 396 l. 30, 31, 34 : à
„ 405 „ 26 : этнографическая
„ 422 „ 9 : en tant
„ 416 „ 1 : du suomi; 28 : on ne saurait nier; 34 : dravidienne

CORRECTIONS AU TOME VI.

P. 16 l. 26, 29, 31, 33 : l'épitrite.

L'abondance des matières nous fait remettre au prochain cahier la suite du Bulletin bibliographique de M. Dureau.

Pour le même motif nous renvoyons au fascicule d'octobre un certain nombre de compte-rendus.

En vente à la librairie E. Leroux (28 rue Bonaparte): Langues, races, nationalités par A. Hovelacque. 1873. Prix: 40 centimes.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT ET JULIEN VINSON

TOME SIXIÈME

II^ème^ Fascicule — Octobre 1873

PARIS

MAISONNEUVE ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

LETTERE CRITICHE.

Zoological Mythology or the Legends of Animals, by Angelo De Gubernatis; in two volumes; London, Trubner & Co., 1872 (I vol., p. XXV e 432; II vol., p. 442; in-8°).

Voi mi eccitate, pregiatissimo amico, a mandarvi qualche lettera critica sulla parte che gl' Italiani prendono a quegli studj cui di preferenza voi vi date, e volete che io vi scriva senza smettere la lingua che parlo. Della doppia gentilezza vi so molto grado, e vorrei potervi promettere, in prova della mia riconoscenza, una lunga serie di lavori. Ma nelle circostanze in cui verso, altro ahimè per ora non posso se non invocare l'indulgenza vostra sulle scarse note che oggi vi porgo intorno alla *Mitologia zoologica* del nostro De Gubernatis; opera assai cospicua, che abonda di pregi e di difetti, e non ha peranco esercitato, che io sappia, la critica italiana.

Quei rami della scienza istorica, ne' quali entrano i nostri studj comuni, si rallegrano oggidì in Italia, come ben sapete, di un numero di cultori tutt' altro che scarso. La tendenza a investigar profondamente la ragione istorica delle cose, a ricostruire con evidenza scientifica le cause e le infinite evoluzioni dei fenomeni morali e letterarj, questa tendenza è ormai vivissima anche fra noi, e anche fra noi si affronta lietamente la smisurata distesa di fatti che ridomanda senza posa e con risultanze sempre

più squisite e feconde, l'opera metodica e vivificatrice di un' ermeneutica senza illusioni. Il vecchio tipo delle esercitazioni nutrite di scarsa analisi, che faccian principal fondamento sulla dialettica, e la dialettica ajutino con le ali della fantasia, e l'opera istorica riducano per buona parte a una ginnastica intellettuale in cui si debbano ammirare la destrezza e le vedute arditamente vaste dell' autore (come se al sapere importasse delle persone degli autori), è un tipo che pur di qua dall' Alpi sta ormai per tramontare, e anzi forse vi si trova più vicino al tramonto che in altri luoghi non sia. Ma tuttavolta non si può negare, che la trasformazione, a cui è andata incontro questa parte della cultura nazionale, non appare sempre ben compiuta pur tra i migliori uomini che la rappresentano, ed è lecito dire che sotto qualche rispetto ancora prevalga un' ultima fase di transizione, precorritrice, più o men prossima, del nostro assetto definitivo. Un confronto fra i diversi modi in cui si manifesta l'attività scientifica dei tedeschi, che a tutti andarono innanzi in questo campo, e quella dei nostri migliori che pur li vorrebbero emulare, legittimerebbe facilmente la mia affermazione. Così avverrà difficilmente, che fra i tedeschi e quegli italiani a cui io alludo, si discordi in sensibil guisa circa le vie per le quali lo scibile intiero e ciascuna delle complesse parti dello scibile abbia veramente a progredire. Tuttavolta, quando siamo alla distribuzione dei cómpiti, gl' italiani sono ancora ben lungi da quella sobrietà, che è la vera forza dei tedeschi. Rassegnarsi a modesti confini, rassegnarsi a quell' ampiezza che non proviene se non dalla profondità o dagli ingrandimenti del microscopio, è cosa ancora ben rara fra noi. Ripugnano a questo le antiche abitudini delle scorrerie illimitate, la presunzione, forse non vana, di una particolare attitudine a quell' opera connettiva che altrove

par diventata impersonale, o la presunzione, non del tutto vana anch' essa, che il gran dilatarsi di ogni singola provincia non vieti ancora all' ingegno italiano quella versatilità che ha permesso ad Amedeo Peyron di stampar così profonde orme sopra campi tanto disparati. V'ha inoltre, come fu già detto, che il numero degli operaj non è ancora proporzionato alla quantità dell' opera che si vuole. Ma la sproporzione viene ogni giorno scemando, e questo è tal miglioramento che porterà seco di necessità tutti gli altri.

In Angelo De Gubernatis s'impersona poi un momento affatto speciale di questa che io dico l'ultima fase della transizione. Nato poeta, artista per eccellenza, il De Gubernatis vagheggia un nuovo connubio della Scienza con l'Arte. Egli disdegna naturalmente quel tipo storico-letterario, in cui la verità andava lesa o ridotta o negletta, se aveva la disgrazia di non conciliarsi coi periodi rotondi e sonori o di trovarli già coniati e lucenti. Ma, d'altra parte, egli non è un poeta orientalista alla guisa di Augusto Guglielmo Schlegel o di Federigo Rückert. Ben sa anch' egli mirabilmente assoggettare la fervidissima intelligenza al paziente conquisto di minuti veri; ma allorchè si tratta di far parlare questi veri, sia sublimando l'analisi, sia ricorrendo a ricostruzioni sintetiche, il poeta e lo scienziato non vogliono più essere in lui due persone diverse, poichè a lui par sua missione di compenetrare e fecondare il Vero con quella prontezza impetuosa che gli è ispirazione nell' Arte, ma nella Scienza gli diventa inciampo.

Il nostro poeta filologo spazia con natural predilezione nel regno dei miti, dove si fa più che mai feconda la sua attività portentosa, ma insieme gli si rende più che mai difficile il tener confine tra la fantasia e l'acume. I due poderosi volumi, che abbiamo dinanzi, son

da lui dedicati a uno studio descrittivo, storico e comparato delle *leggende degli animali*. La *leggenda* è *mito* imprima, e nasce perciò nei cieli; ma poi diventa poema, canzone, fiaba, superstizione, proverbio. Nascendo nei cieli, la *leggenda degli animali* s'intreccia e si confonde con la teogonia; e i fenomeni della luce firmamentale, come son simboleggiati negli Iddii, così il sono nelle bestie mitologiche, le quali si accompagnano e anche danno lo scambio agli Iddii medesimi. Noi ora dobbiamo entrar nei secreti della poesia primeva, per chiarirci i fenomeni naturali diventati persone, e l'origine dei racconti simbolici in cui si ritraggono le vicende di quelli; rifar la via per la quale le creazioni poetiche si vennero assodando in miti tradizionali e in credenze; ricomporre le ragioni etiche e le ragioni istoriche ed etnologiche da cui dipende lo svolgersi e il propagarsi di queste finzioni che anche diventano potentissimi dogmi; e mostrar finalmente com' esse ridiscendano dalla religione, e dalla poesia alta ed eroica, al verso incredulo, alla parodia pur lasciando nei volghi qualche scoria di pregiudizj, o perdurando con qualche efficacia nel contenuto vago e inconsapevole di un proverbio o di un motto. Questo concetto essenzialmente storico, siccome quello in cui si presume una reale continuità di successioni, è suppergiù il concetto del nostro autore, il quale principalmente lo applica alla leggenda ariana. Così egli vi discorrerà imprima della *vacca* nel mito vedico, cioè nel mito che di regola ci rappresenta la fase più antica e genuina delle creazioni leggendarie degli indo-europei; poi vi parlerà dello stesso animale nelle tradizioni indiane posteriori al Veda; e studiatolo ancora, al di là dell' Imalaja, nelle leggende irane, passerà finalmente a considerarlo nella mitologia, nel romanzo, nelle fiabe e nei proverbj delle genti ariane dell' Europa. Tuttavolta, il quadro del De

Gubernatis non riducesi punto al solo mondo ariano, ma si estende assai largamente anche per le regioni che dicono *turaniche*, e raggiunge in qualche punto anche il territorio dei Semiti. Qui l'abondanza incomincia a nuocere alle ragioni del sistema e del metodo; poichè l'autore non solo non discerne o discute le cause istoriche o ideologiche delle identità o delle somiglianze che fra Arii e non Arii egli avverte, ma anzi mostra di non curarsene affatto. Eppure egli di certo non presume che le tradizioni di questi e di quelli vadano congiunte fra di loro per gli stessi vincoli di continuità istorica onde si stringono in un medesimo fascio le tradizioni ariane; nè del resto par possibile che egli presuma una uguale specie di continuità per tutte le tradizioni o le leggende che ricorrono fra gli Arii stessi.

L'assunto, ad ogni modo, è amplissimo, e l'autore non lo piglia temerariamente, ma vi si pone con un corredo vastissimo di erudizione e di dottrina. Il mito indiano, in ispecie, è svolto di solito con bell' ampiezza, attraverso ai monumenti delle principali età; ma insieme cogli Iddii e con gli Eroi dell' India, ci sfilano sempre dinanzi, in lunghissima schiera, pur gli Iddii e gli Eroi di ogni altra gente ariana, tutti evocati a darci stretto conto delle attenenze per cui si collegano con gli animali della terra, dell' aria e dell' acqua. Un vero tesoro di fatti, di citazioni, di ricordi, di ravvicinamenti peregrini ed arguti, sta rinchiuso in questi bei volumi; e a chi osasse dire al De Gubernatis che tutto ciò ch' egli ha raccolto è ancora poco in confronto della messe infinita, egli potrebbe rispondere con ben migliori difese che già non sia quella di averlo veduto e confessato egli stesso. Nondimeno, alla povertà delle notizie mancherebbe, in qualche punto, ogni buona discolpa. Così nel capitolo dell' *elefante* (II, 91—95), al quale potrebbe venir qualche

incremento sin da un lavoro che ormai conta mezzo secolo, ed è uno schizzo geniale di A. G. Schlegel (*Ind. bibl.*, I, 212 segg.).

Ma come si spiega, che un *indozoomitografo* non ricordi, se non in modo affatto incidentale, che la testa del dio di ogni sapienza è una testa di elefante (II, 68), e non si fermi a questa apoteosi animalesca, anzi non ne tocchi punto, nel capitolo ch' egli dedica al gran pachidermo? O come si spiega, che un così valoroso indianista ci dica e ci ripeta che Indra fu proscritto dal cielo degli Indiani e divenne per costoro un mal démone (I, XIX, 75, cfr. 76), confonda, cioè, in un punto così elementare e così caratteristico, la mitologia degli Indi con quella degli Irani? Si spiega, come ogni altra singolarità, buona e cattiva, di questo libro, dall' estro impetuoso di chi l'ha scritto. Il dotto professore ha radunato, con illuminata diligenza, dati e notizie di ogni sorta; ma il soffio del poeta ha poi voluto animare, con subitaneo sforzo, quella congerie di cose, e ne uscì come uno sbozzo, geniale bensì e attraente e grandioso, ma guasto in molte parti dalle trascuranze e dagli arbitrj di una fantasia rapidissima e altiera. La sicurezza, con la quale il nostro autore procede, si direbbe molte volte la sicurezza di un vate, che vive nel mito e a sua posta lo estende, e assoggetta cose e parole al pensiero fatidico. La facilità estrema, con la quale egli afferma l'affinità o l'identità sostanziale ed istorica di fenomeni mitologici o leggendarj che sono tra di loro per varia ragione ben disgiunti [1]), è il minor male che dalla sua foga derivi; si può anzi dire, che, in sino a un certo punto, i ravvicinamenti, per quanto bruschi e temerarj, giovino a chi-

[1]) Cfr. I, XX, 11 n., 16, 38, 55, 85, 115, 117, 121, 124, 124–5, 130, 131, 247, 268, 270, 324, 367, 367 n., 386, 393, 398; II, 92, 265; ecc.

legge o ristudia. Il vero danno o l'abuso incomincia, quando più non sia il caso di mera aggregazione di fatti, ma nell' affermazione o nell' interpretazione s'implichi un lavoro sottinteso, e come secreto, della mente o della fantasia dello scrittore. Così è detto nudamente (I, 12), che *il mostro*, contro il quale Indra combatte, porta diversi nomi, tra cui: *Vala*, *Vṛtra*, *Çuṣṇa*; alla quale affermazione è preceduta, nella mente dell' autore, e nel libro rimane sottintesa, la riduzione di tre diverse persone mitologiche in una persona sola. Altrove (I, 44) si afferma una special ragione dell' uso indiano di significare per *ṛṣabha* (toro) un individuo che sia squisito nella sua specie; ma non si spende alcuna parola per difendere questa dichiarazione contro chi obiettasse che ugualmente usano gl' Indiani anche altri nomi di animali potenti (*çârdûla* o *vyâghra*; *sîṁha*). Parlando in un terzo luogo (I, 275—6) dell' ambrosia che *purifica e fa lucide* le vie del firmamento, l'autor fa susseguire, alle parole che sottolineammo, le voci sanscrite: *dîrghaya* (l. *dîrghâya*) *ácakṣasê*, che altro non devon dire, secondo la sicura sentenza dei più insigni vedisti, se non: *per essere veduto da lungi*. Il De Gubernatis si discosta manifestamente da tale sentenza, e scopre un' allusione mitologica, di cui gli altri dovranno stentare non poco a rendersi conto; ma egli non si ferma a chiarire con una sola parola le vie che il suo rapido pensiero ha qui percorso. E ben più ardite combinazioni della sua mente egli ci vuol condannati a indovinare, quando afferma, senz' alcun comento, che *ṛtásya yóṣâ ná minâti dhâma* (la sposa non porta detrimento all' ordine delle sacre pratiche) [1]) si

---

[1]) V. *Benfey* nel gloss. al Sâmav. s. *mi*; *Roth* nel Skr. Wört., I 1047, III 942, V 765; e ora anche il *Bergaigne* nella Revue Critique del 5 aprile 1873.

abbia a intendere: *come una moglie (o donna) ella prepara la dimora del sole* (I, 38). Qualche lavoro imaginativo, che io non mi attento a rifare, deve anche entrarci nel passo che segue (I, 56): „poichè la luna, qual *rajanîkara* „(colei che dà luce alla notte), assume un aspetto be„nigno". Ma *rajanîkara* dice semplicemente: *che-fa-notte.* Credo all' incontro d'indovinare come sia avvenuto che il nome *Çunaḥçêpa* (coda di cane) dica pel nostro autore: *quel dalla coda luminosa* (I, 78 n.). Egli ha imaginato che la forma reale di questo nome ne presupponga un' altra (p. e. *çauṇaçêpa*), di cui sia una tarda trasfigurazione; ma tutto questo lavoro della sua fantasia non essendo espresso in verun modo, il lettore che sa d'indiano stenta a credere ai proprj occhi, e l'indotto ci guadagna una falsa traduzione. Pur dove il mito non c'entra, trascorre il De Gubernatis a riformare di suo arbitrio la parola. Così, occorrendogli di addurre il nome *çârṅgadhanvan* „quegli il cui arco è lo *çârṅga* (il Corneo)", egli non ci offre già *-dhanvâ*, come dovrebbe secondo l'uso suo di dare al nominativo i nomi che cita, ma ci viene innanzi con uno *çârṅgadhanvant*, che è un tema inventato da lui, sempre lasciando sottintesa tutta la sua ricostruzione ideale, e traduce: *quegli che tira col corno* (I, 60). Ognun vede, come di questa guisa il nostro autore diventi facile bersaglio a critiche mordaci o malevole; e se egli può sfidar legittimamente chi osi attribuire ad imperizia gli effetti della sua audacia sempre onesta, a nessuno è però lecito negare, che la critica avrebbe diritto di farsi tanto più rigorosa, quanto più chiaramente un autore presume di sottrarsi alla legge comune in grazia del non comune beneficio che dall' opera sua derivi. Anche nella parte meramente ragionativa e nella economia del discorso e nello stile, il De Gubernatis deve essersi accorto assai di frequente che egli si esponeva a

facili censure; ma deve pur qui essersi tranquillato con la pericolosa considerazione che il suo era un lavoro di getto, e che bisognava tollerare i difetti della fusione in grazia dei pregi da cui non si possono disgiungere. Intanto i pedanti potranno far gazzarra, e sfogarsi persino intorno al titolo dell' opera. Poichè, veramente, cosa dice: *Mitologia zoologica*? Non già la *mitologia delle bestie* o *le bestie nella mitologia*, ma sibbene, pressappoco: *Mitologia della scienza delle bestie*, e potrebbe piuttosto passare come titolo d'un' aspra censura di qualche ardita teoria zoologica. E anche in ordine alle affermazioni generali sui limiti e la sodezza della scienza dei miti, la critica cipigliosa potrà dimenticare qualche bellissimo passo (p. e. I, 324—5), per l'offesa troppo grave che in qualche altro il poeta le arrechi (p. e. I, 89).

Non manca il nostro autore di dar la meritata importanza agli effetti della parola sul mito, cioè all' azione che esercitano sui miti le significazioni diverse che vengono a mano a mano assumendo, nel linguaggio, le parole per le quali primamente essi furon nominati, oppur l'azione che su di loro esercitano le significazioni di parole che sono intrinsecamente affatto diverse dai lor nomi originali, ma coincidono, più o men compiutamente, con questi. Anche su cotesto campo, è tale non di rado l'opera del nostro autore, che non si possa o non sia facile dissentirne (p. e. I, 11—12, 19, 23); ma spesse volte la critica pur qui trova a ridire, e noi qui ancora ripeteremo ogni menda da quelle cause generali che già a sufficienza indicammo. Primamente va notato, che il De Gubernatis suol valersi, con piena fiducia, di tali voci o significazioni, che altra guarentigia per sè non hanno all' infuori della nuda affermazione di un più o men tardo lessicografo indiano. Di certo, dev' esser parso al nostro autore, che le sue combinazioni convalidassero gli asserti,

non punto sicuri per sè medesimi, dei vocabolaristi dell' India; ma egli non rende mai avvertito il lettore della precisa condizione delle cose, non gli lascia mai discernere quanta fede meriti, per sè stessa, la testimonianza che egli allega, e quanta le ne reputi aggiunta per l'opera sua propria. Esempio affatto singolare s'ha di ciò nel passo che segue: „Io qui mi limiterò a notare la pa„rentela mitologica fra *picus* e il *corvus pica*, affin di ri„tornare all' equivoca parola vedica *vṛka*, la qual signi„fica lupo e corvo, donde surse eziandio e si mantenne „(fostered itself) la confusione fra la lupa che allatta gli „eroi gemelli del Lazio ed il picchio, che si presenta, „nella leggenda stessa, come nutritore di quegli eroi (II, „265)". Ora la verità è, che *vṛka* dice *lupo*, e unicamente *lupo*, così nel Veda come nella letteratura posteriore; e possa all' incontro dire, stando a singole e affatto inattendibili affermazioni lessicografiche, pur *cane, cornacchia*, ecc. Non meglio accertato è il *mêha*, montone, sul quale il nostro autore si fonda (I, 402), oppur *gô* nel significato di *luna* (I, 18). E il trascorso si fa ancora più grave (ma può averci qualche colpa la stampa) in un passo dove il sinonimo affatto incerto è anzi dato per la voce normale (*uṣâ* = vacca, I, 26).

L'ultimo esempio mi conduce a qualche particolare osservazione intorno a quell' importante complesso di parole, in cui il toro o la vacca si viene a confondere coi fenomeni della luce del cielo. Le parole a cui alludo, tutte riducentisi al tema *usra*, son queste (Bochtl.-Roth, I, 1015–16): *usrá* toro, *usrâ* vacca; *usrikâ* picciol bue; *usríya* taurinus; taurus; *usríyâ* vacca; — *usrá* mattutino; raggio; *usrâ* mattino, chiarore, chiaro cielo; *usríyâ* chiarore. E surgono i seguenti quesiti: si tratta di un' unica parola, di un unico *usra*, o non piuttosto di due diverse parole che solo foneticamente coincidano? e nel

primo caso, ciascuna delle due diverse significazioni scaturisce indipendentemente da una significazione anteriore che in sè le comprenda entrambe, oppure abbiamo dinanzi a noi un traslato, e quindi il nuovo quesito se dall' animale si passi alla luce (cfr. p. e. la successione di significati che ci è offerta da *gâvas*, buoi, astri, raggi), o non piuttosto dai raggi alle mandre? finalmente, e in ispecie se son due *usra* fontalmente diversi (ma che ad ogni modo nel mito si toccano e si confondono), che cosa è a noi dato di allegare sotto il rispetto delle ragioni etimologiche? Il fatto che *usrấ* (od *uṣâ*, v. sopra) dica „aurora" e „vacca", si adduce dal De Gubernatis tra le prove dell' essersi l'aurora identificata con la vacca, nel cielo mitologico dei Vedi; e insieme egli dice, che l'una e l'altra si chiami *usrấ*, „siccome cosa rossa e lucente (which indiscriminatly express aurora and cow as the red and brilliant one)". Se l'intendo bene, egli dunque vorrebbe che le due diverse significazioni sgorgassero, ciascuna per sè, da un' identica significazione anteriore (come già l'Aufrecht, nel giornale di Kuhn, IV, 257), ma che poi l'identità del nome giovasse a confondere insieme le due cose. Il Benfey, alla sua volta (gloss. al Sâmav., s. *usrâ*), affermò il traslato, ritenendo che la voce sia propria del raggio, e passi poi a significar l'animale (i *raggi del sole* = tori del Sole, i tori di Elio, Apollo ecc.), che sarebbe il traslato inverso di quello che ci è offerto da *gô*, bove, raggio, come già avvertimmo. Ma il Dizionario di Pietroburgo separa anche etimologicamente l'un *usra* dall' altro, ovveramente l'una serie lessicale dall' altra; e mentre anch' egli deriva *us-ra*, mattino ecc., da *vas* risplendere (*us* = *vas* + *ra*; della qual derivazione non potrebbe diffidare se non forse chi volesse assunto dal mattino, per traslato, il nome del toro), rimanda all' incontro per *usra*, toro, ad *úṣtar*, toro all' aratro (Pflug-

stier), che va con *úṣṭra*, buffalo, e anche, secondo l'autorità medesima, con *ukṣán*, toro. Io per me confesso, che la questione non mi sembra ancora capace di soluzione sicura, e mi limiterò ad offrire alla vostra perspicacia due poverissime noterelle mie. La prima è, che in favella ariana si determinarono assai anticamente due diversi *vas (us)*, l'uno col significato di „rischiarare", „risplendere" (sscr. *vas*, 3ª pl. del. perf.: *ûṣ-us*; *uṣ-ás*, aurora, ecc.), l'altro con quello di „ardere", „bruciare" (sscr. *uṣ*, urere; *uṣ-man*, ardore, bollore), due diversi verbi che nelle origini ne formarono di certo uno solo (cfr. p. e. *çuć*, rischiarare, splendere; bruciare); e che se dal verbo per „mandar chiarore, nitore" deriva naturalmente l'„alba", l'„aurora" ecc. (cfr. *çvit, çvêta*), altrettanto naturalmente dal verbo per „ardere" o „bruciare" deriva l'„affocato", „bollente", „veemente", „fiammeggiante", „rosso" (da *çuć*, cioè dal verbo che in sè riunisce entrambi i significati, derivan così: *çućі*, puro, e *çukra [çukhra]*, chiaro, puro, bianco, nell' India, e rosso nell' Irania). Quindi i due *usra* (cioè: candido = dilucolo; affocato = toro) potrebbero essere sostanzialmente identici, ma la differenza del loro significato ripetersi tuttavolta dalla duplice determinazione del verbo onde si spiccano. E la seconda noterella sarebbe questa: che il mandare *usra*, toro, con *uṣṭar* ecc., come fa il Lessico di Pietroburgo, implica, secondo io credo, l'ardimento grandissimo di raddurre *usra* a *vah*, portare; poichè i sanscriti *uṣṭar uṣṭra* non si possono staccare, come io penso, dall' *uṣṭra* zendo, nè questo da *vaṣṭar* (vaz = vah) animal da soma, zendo esso pure, di che riparlo altrove (vedete intanto, se vi piace, gli *St. crit.*, II, 129). Per me, se il nome del toro e della vacca dovesse avere altra radice da quello dell' aurora, ricorrerei piuttosto ad

**uç-ra* (cfr. *uç-iǵ*), vorrei cioè la stessa radice che è in *vaçâ*, vacca.

Ma ritorniamo al nostro De Gubernatis, per esaminare uno ancora di cotesti tentativi sugli effetti che i miti risentono dalla parola. Verte questo intorno alla leggenda della „battuta dell' ambrosia" e alle voci sanscrite *kaçyapa* e *kaććhapa*, che entrambe dicono „testuggine" (II, 360—3). Si trattava di agitare e sollevare le acque dell' oceano; l'agitatore, il *mandara* (onde poi si sarebbe fatto un monte), dovette essere un bastone colossale, il re dei bastoni, il *kaçapa*; ma in un periodo posteriore, la consuonanza di *kaçapa* (re de' bastoni) e *kaććhapa* (testuggine) venendo a confondere le cose, il nome della testuggine si sarebbe alterato in *kaçyapa* e il re de' bastoni si trovava alla sua volta convertito in una tartaruga. Ora io lascerò ai mitologi il muover le obiezioni che son di lor particolare competenza, e non voglio d'altronde negare che sia grandemente ingegnoso tutto quanto il De Gubernatis aggiunge nell' intento di crescer fede al *kaçapa*, che per attrazione di *kaććhapa* si fa tartaruga, ma insieme riesce ad alterare il nome del rettile. Senonchè, a tacer dello stento che importa per sè stessa la ipotesi di quest' attrazione scambievole, va imprima avvertito, che il *kaçapa*, onde si ripete il doppio miracolo, altro non è che una creazione del nostro mitologo. Egli ha cioè trovato, nel Dizionario di Pietroburgo: *kaça*, sferza; ne ha fatto un bastone, e compostolo poi con *-pa*, signore, n'ebbe il re dei bastoni; del qual procedimento del suo pensiero, egli del resto non rende conto in alcun modo al povero lettore. Quanto poi al tener *kaććhapa* per forma più genuina di *kaçyapa*, bene è vero che l'etimologia di cui egli si compiace (*kaćća-pa*, custode delle rive) non si adatterebbe a *kaçyapa*; ma vero è insieme, che *kaçyapa* è delle due forme quella che più

anticamente ricorre nelle fonti indiane, ed è eziandio, che importa ben di più, la forma zenda; il quale *kaçyapa* indo-irano così si rifiuta, dall' un canto, all' ipotesi della modernità della sua forma (ipotesi ch' era d'altronde suggerita da un' altra ipotesi affatto insussistente), e dall' altra si oppone a quell' etimologia di *kaććhapa* che il De Gubernatis adotta, poichè *kaćća* è di certo, anche nel significato di *riva (orlo)*, una forma pracritica di *kakṣa*, e *kaçyapa* mal si combina con uno *kakṣapa* di fase anteriore. *Kaçyapa* e *kaććhapa* son di certo genuini e legittimi entrambi; e se io non presumo di qui dire alcun che di definitivo sulla etimologia della lor base comune, non mi pare inutile di ricordare sin d'ora, che entrambe le voci si possono raddurre normalmente a un anteriore *kaçćyapa* (ka-skya-pa), così come, a cagion d'esempio, *praç (fraç)* zendo e pur sanscrito *(praç-na)*, ed il sanscrito *praććh*, rivengono entrambi a *praçć*[1]).

Non ispiacerà per avventura a voi, pregiatissimo amico, od all' autore, che io abbia più specialmente considerato quella parte della *Mitologia* che ci mantiene nell' Asia. Ma vien da sè, che pur nella sezione europea, od altrove, se il tempo e le forze ci concedessero di continuare, potremmo rinvenir mende consimili e affatto caratteristiche, come dappertutto ritroveremmo gli stessi pregi della infinita ricchezza di ragguagli e della splendida lucidezza della forma. Volete voi che affatto non restiamo senza esempj? Eccovene uno di singolarissimo. Ovidio canta:

Bos tibi, Phœbus ait, solis occurret in arvis,

e il De Gubernatis interpreta: *cioè, ti verrà incontro sulla via, che il sole percorre nel cielo* (or, on the path of the

[1]) Cfr. *Fonol. indo-italo-gr.*, p. 227. Nella riduzione pracriteggiante: *ććh* = *çćy*.

sun in the sky; I, 272). Come gli si adatti questa interpretazione col contesto, non si vede bene; ma ben si vede all' incontro, come il nostro poeta, dove i miti non ci sono, se li crea. *Solis* gli vale per genitivo singolare (del sole); ma *solis* fa due lunghe nel nostro verso, ed è quindi un dativo-ablativo plurale; nè altro perciò abbiamo se non „ti verrà incontro nei campi solitarj". Eppure il De Gubernatis è un latinista valentissimo! Ora un altro strano caso, semi-biblico, concernente la relazione tra S. Luca ed il bue. Nessuno di certo vorrà credere cosa ignota al nostro autore che S. Luca si simboleggi nel bue, come S. Marco nel leone e S. Giovanni nell' aquila, e che tutto ciò provenga dalla gran visione di Ezechiello. Nulladimeno, sentite in qual modo frammentario e singolare egli riversi nel suo libro la notizia di S. Luca simboleggiato nel bue! „Per la stessa ragione „che la vacca o l'anitra (anche l'anitra è l'aurora), „Berta, è consacrata a S. Lucia, la cui apparenza ella „assume, il toro (il sole) è sacro a S. Luca, la cui festa „si celebra a Charlton presso Londra .... (I, 254—5, „cfr. 253)". Poi: „In Inghilterra, come già dissi, il toro „o il bue è sacro a S. Luca (ib. 264 n.)". Finalmente: „Il bue e il leone sono anche dipinti insieme nelle chiese „cristiane (ib. 279; Du Cange)."

Ma la lettera è ormai troppo lunga, e il bue di S. Luca mi darà il motivo per la perorazione. Io lo ho sempre dinanzi, in un monumento de' bassi tempi e di cattivo stile, con le sei ali, che gli vengon dalle quattro di Ezechiele; ma le ali che son rimaste, se pur diminuite di numero, al fiero e poetico leon di S. Marco, mal si poteron mantenere al mansueto e prosaico animale di Luca. Orbene, come le ali non vanno al bue di S. Luca, così non vanno affatto all' indagine nostra, che è lenta per sua natura, cauta, timida, peritosissima, e infinita-

mente laboriosa. Con uno sforzo mirabile, con un prodigio d'arte, le ali il De Gubernatis ben gliele ha fatte spuntare; ma egli di certo poggerebbe tanto più alto, quanto più presto gliele recidesse. Se tuttavolta non gli sarà dato di operare il gran taglio, egli si potrà sempre confortare con la sicura coscienza che il suo spirito, alato com' è, non solo affascina chi lo segue, ma diffonde il sapere e lo accresce.

Vi stringo la mano con divota affezione, e sono il vostro

G. I. Ascoli.

Milano, 30 giugno 1873.

SUR L'ORIGINE DU MOT *THUKI-IM* „PAONS" DE LA BIBLE.

Dans le livre des Rois et dans celui des Chroniques (paralipomènes), aux chapitres qui célèbrent la gloire de Salomon et énumèrent ses richesses, il est un passage qu'on a remarqué depuis longtemps, parce qu'il est réellement fort important et fort intéressant pour l'histoire. C'est la première indication précise de relations entre l'Inde et l'Occident. Il y est parlé de navires que 'Hîrâm, roi de Tyr, envoyait à 'Ophîr; il y est dit aussi que, tous les trois ans, un navire appartenant à Salomon rapportait au grand roi de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et „des paons".

C'est le mot du texte hébreu qu'on a traduit par „paons" que je me propose d'examiner ici.

Ce mot est différemment orthographié dans les deux passages: on le lit en effet תֻּכִּיִּים avec *qibbuz* dans le livre

des Rois (I, x, 22) et תוּכִּיִּים avec *ṣurek* dans les Chroniques (II, ix, 21). Nous devons transcrire *ThuKIyîM* et *ThûKIyîM;* nous aurons donc un singulier *ThuKI* ou *ThûKI* „paon". Ce mot est étranger au vocabulaire syro-arabe; d'où provient-il?

Il est tout naturel d'en demander d'abord l'origine à la langue du pays où les navires de Salomon allaient chercher les paons. Malgré l'obscurité du texte de la Bible, il semble généralement admis jusqu'à présent que ce pays était *'Ophir.* Qu'est-ce donc qu'Ophir? — Les sanscritistes, et au moins MM. Albrecht Weber et Lassen, ont vu dans ce mot le nom géographique indien (sanscrit) *abhîra* qui désignait la région maritime avoisinant l'embouchure de l'Indus.

On était donc en quelque sorte en droit de supposer que les marins hébreux ont, vers l'an 1000 avant notre ère, emprunté le mot *thuki* ou *thûki* à des peuplades parlant une langue dérivée du sanscrit et qui devait habiter la côte occidentale de la presqu'île indienne. On a conséquemment dressé la liste de tous les mots sanscrits ayant la signification de „paon"; celui qui s'est trouvé ressembler le plus à la transcription hébraïque est *çikhi-n.*

Mais, plus tard, quand on connut mieux les langues de l'Inde, on rencontra un mot ressemblant encore davantage à *thûki:* c'est le tamoul *tôgei* (écrit *tôkei*).

Il parut tout simple de voir dans *tôgei* un dérivé de *çikhi-n* et on formula la proposition que Lassen rappelle en ces termes: „in *t u k h i - î m* hat man das in„dische *ç i k h i n* mit dekhanischer aussprache des *ç* als *t* „gefunden (*indische alterthumskunde*, t. I). M. Renan *(histoire générale des langues sémitiques*, t. I, 3e éd., p. 209) ne fait guère que citer Lassen quand il dit: „תוּכִּיִּים =

„शिखो prononcé selon les habitudes du Décan“.[1]) M. Max Müller (cité par Caldwell, *comparative grammar of the Dravidian,* p. 66) abonde également dans ce sens.

Il y a plusieurs objections à présenter. Dès 1853, M. A. Weber en formulait quelques-unes dans son mémoire *die verbindungen Indiens mit den ländern im westen* (Indische skizzen, p. 74) de la manière suivante: „aber „theils ist nicht ersichtlich, wie die Abhîra dazu kommen „sollten, das wort dekhanisch auszusprechen, theils lässt „sich die bedeutung *Pfau* für *çikhin* erst spät nach- „weisen“ et en note: „woher weiss man denn überhaupt „so genau, dass, was jetzt dekhanische aussprache oder „im malabarischen häufig ist, auch 1000 v. Chr. bereits „ebenso statt fand?“ Le même auteur est revenu sur ce sujet, dans un article relatif à la transcription des mots indiens par les Grecs et *vice versâ*, en ces termes: „dass תכיים [2]) mit *çikhin* zusammenhänge, kann ich mir... „nicht denken; *çikhin* hat in der zeit, um die es sich hier „handelt, schwerlich bereits *Pfau* bedeutet! auch das „angeblich malabarische *togeï*, das man zur verbindung „herangezogen hat, ist wohl kaum aus *çikhin* entstanden, „eher etwa ein dekhanisches wort, und könnte dann „immerhin seinerseits ganz wohl dem hebräischen worte „zu grunde liegen“ *(Monatsbericht der Kön. Akad. der Wiss.* zu Berlin, 1871, p. 622).

Je voudrais développer, préciser et compléter ces objections; je voudrais notamment examiner si le phénomène de „prononciation décanique“ allégué est véritable c'est-à-dire si, phonétiquement parlant, il est possible que

---

[1]) On voit que ces deux auteurs citent assez inexactement; ici, l'aspiration est déplacée.

[2]) Autre citation inexacte; l'aspiration est omise et l'un des *Yod* oublié.

çikhin soit devenu *tôgei* dans les langues dravidiennes. Auparavant néanmoins, il convient de rechercher quel est le pays d'origine du paon, pour se rendre compte du sens primitif et de la dérivation véritable de *çikhin* et de *tôgei*.

A l'époque de Salomon en effet, on ne parlait probablement dans l'Inde, connue d'ailleurs aujourd'hui, que des idiomes se rattachant à deux groupes linguistiques irréductibles l'un à l'autre (détail important que les indianistes perdent trop souvent de vue), le groupe aryen et celui désigné sous le nom de dravidien, ce dernier seul étant réellement indigène. On sait que les langues dravidiennes se partagent en trois rameaux principaux: le canara, le télinga, et le tamoul, dont un dérivé très-ancien, le malayala, est parlé actuellement sur la côte occidentale. Parmi les langues dravidiennes, c'est par suite surtout le tamoul, père du malayala, qui doit, pour la question qui nous occupe, attirer notre attention.

Mais les naturalistes sont d'accord pour affirmer que le paon est un gallinacé, originaire de l'Inde, qui ne devait conséquemment point vivre dans la patrie des Aryas. [1]) Les langues dravidiennes, qui étaient parlées dans l'Inde avant les idiomes sanscritiques, doivent donc avoir des mots propres pour désigner le paon que les Aryas n'ont pu leur amener du Nord; pour la même raison, les mots qui, dans les langues aryennes, désignent le paon, sont empruntés ou de dérivation relativement

---

[1]) cf. Buffon: „Quoique le paon soit depuis longtemps comme „naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire: ce „sont les Indes orientales; c'est le climat qui produit le saphir, le „rubis, la topase qui doit être regardé comme son pays natal . . . . „Il est donc à présumer que ce n'était point des côtes d'Afrique que „la flotte de Salomon rapportait les paons . . . . mais bien des côtes „d'Asie".

récente: et en effet, pour nous borner au seul mot *çikhin* (de *çikhâ* „crête, aigrette“) n'a-t-il pas le sens de „coq“ en même temps que celui de „paon“?

On s'expliquerait assez mal que les Dravidiens aient pris aux Aryas un mot dont ceux-ci ne se servaient que depuis très-peu de temps, alors qu'eux-mêmes en avaient de longue date le correspondant original. Sans doute, on trouve en tamoul (et n'oublions pas que c'est la plus ancienne et la mieux conservée des langues dravidiennes) beaucoup de mots d'emprunt faisant double emploi soit avec d'autres mots primitivement empruntés au sanscrit, soit avec des mots purement dravidiens; mais ces expressions sont manifestement récentes et le langage populaire les évite généralement. Il y a là quelque chose d'analogue à la formation des *doublets* de la langue française: *ulôgam* et *ulagu* (lôka), *irâttiri* et *irâ, iravu* (râtri), sont, en tamoul, l'un vis-à-vis de l'autre, dans le même rapport que *scandale* et *esclandre* (scandalum) ou *cancer* et *chancre* (cancer); en tamoul aussi *çûriyan'* „le soleil“ (sûrya) est moderne et pédantesque à côté du populaire *véyilu,* non aryen, primit. *véyil* (de *vé* „ardere“).

Quels sont les mots tamouls qui ont le sens de „paon“? Le *çûdâmaṇi-nighantu* donne les synonymes suivants: *çigi, çigâvaḷam, çigaṇḍi, mayûram, kalâbi, kêgayam, piṇimugam, ńamali, ogaram, maññei, naviram, pîli, mayil, tôgei.* De ces quatorze mots éliminons tout d'abord les six premiers qui sont de simples transcriptions euphoniques du sanscrit *çikhi-n, çikhâvala-ḥ, çikhaṇḍi-n, mayûra-ḥ, kalâpi-n,* et *kêkaya-ḥ.* Examinons les huit mots restants:

1° *Piṇimugam* est un composé mixte du sanscrit *mukha* et du dravidien *piṇi* „mal“; il a donc le sens de „visage malade“ et a été inspiré évidemment par les va-

riétés de couleurs, de tâches etc., que présente la queue du paon faisant la roue;

2° *ñamali* — pur mot dravidien qui a le triple sens de „chien, paon, liqueur du cocotier *(kal);* dérivation inexpliquée.

3° *ogaram* — pur mot dravidien; n'a que le sens de „paon"; inexpliqué.

4° *maññei* — de même; inexpliqué;

5° *naviram* — id.; a beaucoup de significations et entre autres celles de „cheveux d'homme, paon";

6° *pîli* signifie „paon, queue de paon, éventail, germe, pousse, lance, etc.";

7° *mayil* est le mot vulgaire; inexpliqué;

8° *tôgei* que les dictionnaires traduisent par „plume de paon, queue de paon, paon, frange, pan, drapeau" et „(métaphoriquement) femme".

Il résulte de cet examen qu'en général les mots tamouls qui ont le sens de „paon" sont descriptifs dans le genre du sanscrit *çikhin* ou *kalâpin;* c'est-à-dire qu'ils doivent dériver de radicaux signifiant „ornement, parure, aigrette, frange, appendice, etc.". Ceci nous montre d'une part qu'il existe très-probablement une relation d'origine entre le mot populaire pour „paon" *mayil* et le mot populaire *mayir* „poil, cheveu, toison, plume, duvet"; et, d'autre part, nous amène à chercher la racine de *tôgei* dans les radicaux suivants ayant évidemment tous une racine commune:

tugei „fouler, broyer, tourmenter, souffrir";

tuñju „dormir, mourir, être indolent, se flétrir";

tûkku, transitif, „pendre, suspendre, lever, aider";

tûngu, intransitif, „être suspendu, se balancer, dormir, découler";

togu „se contracter, se serrer";

togei „réunir“;
tongu „pendre, sauter, s'arrêter“.

Il est donc on ne peut plus aisé d'expliquer la dérivation purement dravidienne de *tôgei*, bien que ce mot ne soit pas employé en canara et en télinga; en tamoul même d'ailleurs, il n'a plus actuellement que la signification de „queue de paon“, mais dans les vieux poèmes il désigne ordinairement l'oiseau lui-même. On a par suite le droit de soutenir que *tôgei* est absolument indépendant du *çikhin* sanscrit, dont il n'est pas un doublet, l'autre forme (pédantesque) étant *çigi*. — Je repousserais, par un raisonnement analogue, la parenté de *mayil* et de *mayûra*.

Phonétiquement d'ailleurs, il est difficile d'admettre le changement de *çikhi* en *tôgei*. A la rigueur *khi* = *gei* est possible, quoique je ne voie pas d'exemples de *i* devenu *ei* dans des mots aryens transcrits par les Dravidiens. [1]) Mais *tô* = *çi* me parait bien invraisemblable; il faudrait qu'il se fut produit une quintuple gradation *çi*, *çu*, *tu*, *tû*, *tô*, à laquelle il m'est difficile de croire, parce que je ne connais pas d'exemples de *ç* sanscrit devenu *t* en dravidien, surtout au commencement des mots. En thèse générale *ç* initial reste *ç* en tamoul; médial, il devient *ç* ou *y*; ainsi *çâlâ* et *maçâna* sont transcrits *çâlei* et *maçâ-*

[1]) Il est probable que la forme première de *tôgei* a dû être quelque chose comme *tôki*. Les lois actuelles de la phonétique tamoule proscrivent les explosives dures au milieu des mots, quand elles sont simples après deux voyelles ou après une nasale muette; à l'*anlaut*, c'est tout le contraire. Ainsi aucun mot tamoul ne commence par *g*, *d*, *b* et les mots sanscrits dont le premier son est une explosive douce la remplacent par *k*, *t*, *p* (ou *v*). Il y a évidemment dans tout ceci un phénomène de facilitation, une application du principe de moindre effort; on pourrait en fournir des preuves admissibles. Le primitif de *tôgei* a donc dû être *tôkei*, et, peut être, l'*ei* final n'est-il qu'une diphthongue relativement récente remplaçant une antique voyelle simple.

nam ou *mayânam*. C'est *s* qui quelquefois devient *t*, mais à l'*inlaut* seulement; ainsi *vasanâ* fait *vâçanei* ou *vâdanei* (cf. *Nan'n'âl*, la meilleure des grammaires tamoules, Liv. I, ch. II, çûtra 20). — Je ne connais pas non plus d'exemple de *ô* = *i*.

Le résumé de cette étude sera donc d'abord que le mot tamoul *tôgei* n'est pas dérivé de *çikhin*; rien ne montre d'ailleurs l'utilité de cette dérivation; — en second lieu que si les marins de Salomon sont réellement allés dans l'Inde; s'ils ont débarqué sur une terre dont ils ont transcrit le nom 'Ophîr, s'ils ont rapporté des paons de cette terre, si cette terre est celle habitée par les Abhîra non loin des bouches de l'Indus; il est nécessaire d'admettre que ces anciens Sémites ont eu affaire soit au pays même des Abhîra, soit sur un autre point de la côte occidentale de l'Inde, avec des peuplades dravidiennes et que c'est de celles-ci qu'ils ont reçu les paons appelées par elles probablement *tôkei*, peut-être *tôki*. Il n'y a pas loin de cette forme aux leçons de la Bible.

On me pardonnera, je l'espère, d'avoir tant sacrifié pour une fois à la manière déplorable des étymologies, ce véritable fléau de la linguistique. C'est surtout dans le domaine des études anaryennes que les étymologies me semblent périlleuses. Pour les idiomes en effet qui, comme le tamoul, le basque etc., sont chronologiquement antérieurs dans les lieux où ils sont parlés aux idiomes plus parfaits qui les entourent, la reconstitution des formes linguistiques et le triage des éléments du vocabulaire usuel, est une œuvre patiente et extrêmement délicate. L'action des idiomes aryens sur les langues dravidiennes s'exerce puissamment depuis de longs siècles; les populations du sud de l'Inde sont probablement entrées dans

la vie historique, comme dirait Schleicher, par l'invasion aryenne du Décan; leurs langues ont dès lors décru sans cesse, arrêtées au commencement de leur second degré de développement formel; et leur vocabulaire a reçu un grand nombre de mots étrangers que le temps a plus ou moins profondément altérés. Pour bien connaître les langues dravidiennes, il faudrait étudier à fond toute l'histoire des dialectes aryens de l'Inde.

Bayonne, le 1er Avril 1873.

Julien Vinson.

SUR LE X (h) SERBO-CROATE.

En principe les Serbes ne prononcent point le x: ou bien ils le changent en une autre consonne — par ex. en в comme dans сув, siccus = slave ecclés. сѫхъ — ou bien ils le laissent tomber tout-à-fait, l'écrivant ou ne l'écrivant pas. Chez les Croates le *h* (transcription latine de x) peut également tomber, mais parfois il est prononcé. [1])

C'est sur sa prononciation que nous avons une observation à présenter.

Si nous consultons les auteurs de grammaires croates (ou serbes, ou serbo-croates, ou illyriennes) nous trouvons le *h* défini de la façon suivante:

B u d m a n i : *h* si pronunzia con forte aspirazione gutturale, come il χ de' Greci odierni o il *ch* tedesco, p. 2;

B e r l i ć : ganz so wie in der deutschen schrift, p. 2;

F r ö h l i c h : wie das deutsche ђ, p. 3;

V. B a b u k i ć : si pronunzia aspirata in principio di parola, p. 33 note.

[1]) Voyez au surplus à ce sujet Budmani Grammatica della lingua serbo-croata, p. 245.

Ces différentes définitions manquent d'exactitude. En effet, d'après nos propres observations, d'après notre expérience personnelle, nous pensons que le *h* croato-serbe (lorsqu'il est prononcé) peut avoir trois valeurs différentes :

a) après les voyelles *e, i* il équivaut au „ch" allemand de "mich, fechten"; par exemple dans *umjeh*, je sus, *bih,* je fus;

b) après les voyelles *a, o, u* il équivaut au „ch" allemand de „nach, toehter, suchen"; par exemple dans *pletijah,* je tressais, *pletoh,* je tressai, *čuh,* j'entendis;

c) dans les autres circonstances ce n'est que la simple aspiration, „h" allemand de „hören, heilig"; par exemple dans *hrvat,* croate.

Au surplus, ainsi que nous le disions plus haut, le *h* peut tomber dans chacune de ces trois hypothèses; nous ne raisonnons que pour les circonstances où il est prononcé.

A. Hovelacque.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE TONGOUSE.

Introduction.

Le groupe Tongouse se compose de nombreux dialectes parlés par des Touraniens nomades dont les tribus sont disséminées le long des fleuves de la Sibérie orientale, sur un vaste territoire borné au sud par les pentes descendant du haut plateau de Gobi, à l'Ouest par le fleuve Jénisséi, au Nord par la mer glaciale, à l'Est par le cours inférieur de la Léna, les monts Stanovoi, la mer d'Okosk et les affluents septentrionaux du fleuve Amour.

Si l'on substitue à ces indications géographiques la liste des peuples qui entourent ce territoire, on voit que les Tongouses ont pour voisins les Mongols, les Turks tatares, les Samoyèdes, les Jakoutes, les Joukagirs, les Kouriles et les Mandchoux. Mais ces derniers, devenus célèbres depuis qu'ils ont conquis la Chine, sont eux-mêmes de race tongouse et leur parler a été, avant de s'élever à la dignité de langue littéraire et politique, l'un des dialectes les moins développés du groupe que je viens de délimiter.

L'étude du tongouse se rattache donc à celle du mandchou par des liens étroits. Elle se recommande au surplus à l'attention des linguistes, par cette double considération que les dialectes de ce groupe l'emportent en richesse grammaticale sur l'idiome mandchou et qu'ils permettent de rattacher celui-ci aux autres langues de la grande famille touranienne.

Il me suffira, pour justifier ces deux assertions, de rappeler que dans la langue des derniers conquérants de la Chine, la plupart des noms manquent d'un pluriel morphologique, que la désignation du possesseur s'y fait invariablement au moyen du génitif des pronoms personnels préposé au nom, et que la personnalité de l'auteur de l'action y est régulièrement indiquée par un pronom placé avant l'attribut verbal. En somme le mandchou ne possède ni un suffixe de pluralité s'adaptant à la généralité des noms, ni des suffixes possessifs, ni des suffixes prédicatifs. Ce sont là autant de lacunes grammaticales fort graves, puisque les suffixes en question se rencontrent dans l'immense majorité des langues du Touran, et que l'un des traits les plus caractéristiques de cette famille est précisément l'emploi des suffixes possessifs. Sans le tongouse qui possède les uns et les autres il y aurait pour arriver jusqu'au Mandchou, une solution de conti-

nuité. Dès lors, il importe de ne point passer à l'étude du groupe avoisinant celui au quel cet idiome appartient, avant d'avoir complété sa grammaire par celle des dialectes incultes mais féconds, au sein des quels l'élaboration morphologique ne s'est point arrêtée prématurément.

Le lien d'étroite parenté qui unit le mandchou aux dialectes tongouses dont nous connaissons la structure grammaticale, c'est-à-dire aux dialectes du cercle de Nertschinsk, se révèle par l'identité, dans les deux idiomes, des principaux pronoms, des noms de nombre, des suffixes casuels les plus importants et des deux verbes substantifs positifs; par la similitude à peu près parfaite de plusieurs formes verbales appartenant aux modes indéfinis; par la communauté de plusieurs suffixes de dérivation, enfin par ce que Giyarmathi appelle *similitudo vocabulorum multorum*. Il saute aux yeux que les deux langues sont issues d'une même souche et il est facile de constater que les tribus qui les parlent ne se sont séparées l'une de l'autre qu'après avoir élaboré en commun un certain nombre de formes grammaticales, parmi les quelles je citerai trois des cas de la déclinaison nominale, le pluriel des pronoms des deux premières personnes, le participe présent, le participe passé, trois des gérondifs, le datif des pronoms démonstratifs, le locatif des adverbes.

La séparation se fit antérieurement à l'avènement des suffixes pronominaux, alors que les modes définis n'étant pas encore formés l'action était représentée par des substantifs et des adjectifs; les pronoms, les noms, les adverbes et les postpositions se déclinaient déjà au moyen de suffixes casuels; le mot était soumis aux règles de l'harmonie vocalique et à quelques unes de celles dont l'ensemble constitue l'harmonie des consonnes; enfin, les racines monosyllabiques avaient donné naissance

à des thèmes généralement bisyllabiques à l'extrémité postérieure des quels s'adaptaient différents suffixes de dérivation. Tel était, à peu de chose près, l'état grammatical commun aux deux idiomes au moment où les ancêtres des Mandchoux se répandirent, à l'Est, dans le bassin du fleuve Amour, s'isolant ainsi et pour jamais, du gros de la nation. Celle-ci continua à développer sa langue, tira de son propre fond les suffixes pronominaux et finit par créer le verbe. Mais bientôt de nouvelles tribus se détachèrent gagnant, celles-ci le littoral de la mer d'Okosk, l'embouchure de la Léna et les tundras de la mer glaciale, celles-là les affluents orientaux du Jénisséi et ce fleuve lui-même. De là les quinze dialectes dont les tables dressées par Klaproth et par M. Schiefner contiennent de précieux échantillons. Bien qu'atteints de dégénérescence phonétique tous sont grammaticalement supérieurs au mandchou.

Il semble qu'une fois séparés de leurs frères, les Tongouses du bassin du fleuve Amour aient perdu quelque chose du génie propre à leur race, ou plutôt qu'au contact de cette langue chinoise dans laquelle la syntaxe supplée à la morphologie, leur idiome à demi-formé ait cessé de développer ses énergies latentes. Les lacunes signalées plus haut sont comblées par des procédés syntaxiques; le nombre des cas de la déclinaison cesse de s'accroître parce que les postpositions permettent d'exprimer analytiquement les rapports pour lesquels il n'y a pas de suffixes; des adverbes faisant fonction de copule se postposent lourdement au dernier terme de la proposition; une particule dénuée de toute indication de personnalité se suffixe au participe présent et au participe passé, afin de relier, dans le mode indicatif, l'attribut verbal au pronom qui le précède; les modes optatif I, subjonctif II et adversatif sont formés à l'aide de suf-

fixes spéciaux, mais des verbes attributifs détournés de leur signification habituelle se préposent ou se postposent au verbe principal pour exprimer les diverses modalités concessives; enfin, plusieurs centaines d'interjections, qui toutes ne sont pas des onomatopées, s'introduisent dans la langue qu'elles dégradent et ravalent.

Tandis que le mandchou livré à lui-même se nouait de la sorte, le tongouse croissait et bien qu'attaqué par le mouillement et le chuintement, ces deux pestes de la phonétique, il progressait jusqu'à créer un verbe aussi synthétique que celui de la famille aryenne. Cette même bonne fortune de dépasser le niveau d'une langue cultivée est échue, dans le groupe mongol, à l'obscur bouriate dont le développement grammatical est d'autant plus instructif, qu'on y peut démêler les formes intermédiaires par lesquelles les pronoms ont passé pour devenir des suffixes, et que la progression de l'état analytique à l'état synthétique, c'est-à-dire de la syntaxe à la morphologie, y est saisie comme sur le fait.

Ce dialecte, dédaigné jusqu'à ce que Castrén en montrât le prix, a exercé sur le tongouse du cercle de Nertschinsk une influence que M. Schiefner a certainement exagérée en disant *„dieser Einfluss äussert sich nicht nur in lexicalischer, sondern auch in grammatikaler Hinsicht“*. Il est incontestable que les tribus tongouses, mêlées aux tribus bouriates, ont emprunté à celles-ci autre chose qu'un grand nombre de mots; je reconnais que la phonétique du dialecte mongol a pénétré dans une certaine mesure la phonétique du dialecte tongouse. C'est bien au bouriate que ce dernier doit le passage de la voyelle neutre *u* à l'ordre fort, celui de la voyelle faible *e* à l'ordre neutre, la distinction entre *e* faible et *e* neutre, les règles fondamentales de l'harmonie consonnantique et une regrettable propension à élider la voyelle finale,

demeurée aussi stable en mandchou qu'en suomi. Mais je cherche vainement dans la structure grammaticale des deux idiomes, des conconnitances autres que celles qui s'expliquent par l'unité supérieure de la famille touranienne.

Il me reste à dire un mot des sources aux quelles j'ai puisé pour composer la présente grammaire. La principale a été le travail de Castrén publié aux frais de l'active, intelligente et généreuse Académie des Sciences de St. Pétersbourg, sous le titre de *„Grundzüge einer tungusischen Sprachlehre"*. On sait qu'en se rendant de Kiachta à Nertschinsk, l'infatigable découvreur de langues se vit retenu par la maladie dans un village tongouse et que nous devons à cet accident de connaître les parties essentielles des dialectes d'Urulga et de Manikovska. J'ai ajouté aux données de ce beau travail, un certain nombre de faits très importants recueillis avec prudence dans les tables lexiologiques où Klaproth et M. Schiefner ont classé le butin fait dans leurs courageux voyages par les Middendorf, les Spasky et les Gerstfeld. Enfin j'ai utilisé, du mieux que j'ai pu, les *Sprachproben* dont malheureusement Middendorf s'est montré trop parcimonieux.

Nancy, 8 Avril 1873.

Index des abréviations.

B.	bouriate.	
MO.	mongol.	
MAN.	mandchou.	
T.	tongouse.	
NE.	dialectes du cercle de Nertschinsk	— Castrén.
NEK.	„ „ „ „ „	— Klaproth.
UT.	„ de la Tongouska inférieure	— Middendorf.
UTK.	„ „ „ „ „	— Klaproth.
NO.	„ du littoral de la mer glaciale	— Middendorf.

K.	dialectes	de Kangala — Middendorf.
O.	„	du littoral de la mer d'Okosk — Middendorf.
OK.	„	„ „ „ „ „ „ — Klaproth.
OS.	„	„ „ „ „ „ „ — Spasky.
OA.	„	de l'Angara supérieure — Klaproth.
OT.	„	de la Tongouska moyenne — Klaproth.
YE.	„	des bords du fleuve Jénisséi — Klaproth.
YA.	„	des bords de la Léna — Klaproth.
BAR.	„	de Bargusin — Klaproth.
MA.	„	des bords de la Mangseja — Klaproth.
L.	„	des Lamoutes — Klaproth.
AM.	„	des bords du fleuve Amour — Gerstfeld.
S.	„	des bouches du Songari — Gerstfeld.
KI.	„	de Kisi — Gerstfeld.

I.

Phonétique.

§ 1. Alphabet. L'alphabet employé par Castrén dans sa grammaire des dialectes de Nertschinsk, compte 7 voyelles et 25 consonnes.

Voyelles: *a, ä, e, i, o, u, u̯.*

Consonnes: *k, g, h, ŋ, j, l, ɬ, r, ś, ć, ʒ́, n, ṇ, t, ṭ, d, ḍ, s, c, ʒ, p, b, w, f, m.*

Le même auteur a, en outre, fait usage dans les tables placées à la suite de sa grammaire, des trois voyelles *ö, ü, y* et des sept consonnes *x, ź, z, ś, ř, c', ʒ'*.

J'ai cru devoir, pour satisfaire à des convenances de typographie, adopter l'alphabet suivant.

Voyelles brèves: *a, é, e, i, o, u, u̯ — ó, ú, ï;*

Voyelles longues: *â, ë, ê, î, ô, û, û̯;*

Consonnes: *k, g, h, ŋ, y, l, l̥, r, ś, ć, ʒ́, n, n̥, t, t̥, d, d̥, s, c, ʒ, p, b, v, f, m — χ, ź, z, ś, ř, č, ý.*

§ 2. Voyelles. Les voyelles *a, e, i* et *o* se prononcent comme en français; le son de *é* est plus ouvert que celui de notre *è*; *u* a la valeur de *ou; u̲* est un *u* fermé un peu plus grave que l'*u* suédois; *ó* et *ú* se prononcent comme *ö* et *ü* allemands; enfin, *ï* représente un son à peu près identique à celui de ы russe.

Quelquefois, et notamment à l'*auslaut* quand la syllabe est brève, *a* se prononce *e*. La voyelle *e* précédée de *y* se prononce *i;* elle est souvent remplacée par cette dernière.

§ 3. Les voyelles des dialectes NE. sont susceptibles d'allongement et paraissent pouvoir être divisées comme les voyelles iakoutes et magyares, en *lourdes* et en *légères*. On verra en effet que certaines voyelles fléchissent là où d'autres se maintiennent (§ 199). Je signale dès à présent comme impliquant des différences de poids analogues à celles que M. Riedl a constatées dans son excellente grammaire magyare, ce fait que dans un certain nombre de mots, les voyelles *a, o, e, é* sont remplacées par *o, u, i, u̲*. On trouve, en effet, à côté de *balani* automne, *omkaca* front, *ula* amadou, *hoyokta* nez, les formes: *boloni, omkoco, ulo, onokto;* à côté de *kola* brun-clair, *kotu kovi* bonheur, *dolin* milieu, *sogi* tourbillon de vent, *solâm* abandonner, les formes: *kula, kutu, kuvi, dulin, sugi, sulâm;* à côté de *êkun* quoi, *śeu* oreille, *êsa* œil, *śeruk* sable, les formes: *îkun, śin, îsa, śiruk;* à côté de *mévén* cœur, *tînévé* hier, les formes: *mivan, tînivé*; à côté de *hu̲ré* tous, *t̲u̲yu̲ré* nombril, les formes: *hu̲ru̲, cuyuru̲* etc.

§ 4. Les voyelles se divisent en trois ordres:

fortes:	*a, o, u.*	MAN. *a, o, ô.*
faibles:	*é, ó, u̲, ú.*	*e.*
neutres:	*e, i, ï.*	*i, u.*

La mutation des voyelles fortes en voyelles faibles, qui, en mandchou, sert quelquefois à distinguer le féminin du masculin, est indifférente dans le tongouse, Ex.: *alkim* faire signe = *élkim*, *ilbam* chasser = *ilbém*, *ti an* poitrine = *tiyén*, *tavum* charger = *tévum* etc.

R e m. *étirkén* dont les voyelles sont de l'ordre faible signifie „vieillard“ tandis que *atirkan* signifie „vieille femme“.

L'examen des tables de Castrén et de celles de Klaproth accuse dans les divers dialectes tantôt une grande persistance des voyelles, tantôt une variabilité qui semble exclure la division en trois ordres, Ex.: UT. *éšé* œil = OS. *yeso* = YE. *oša* = OT. *eša* = NEK. *isa-l* = MAN. *yasa;* NE. *béyé* corps, homme = UT. *boya* = O. *biyó* = OS. *baye* = OT. *boyo* = BAR. *bayo* = OK. *bïi* = L. *bïe* etc. On peut néanmoins constater que généralement les mots tendent à demeurer ou dans l'ordre fort ou dans l'ordre faible, Ex.: *bira* rivière = *birya, beya, bera; togo* feu = *toggo, toho, tog, tuva; gurgakta* barbe = *gorgakta, gorgat; orôkto* herbage = *orho, okokto, ovokto, orokta, orat; bér* arc = *bór, bóri, bïr, beri; nîkî* canard = *núki, neki, niehe; dil* tête = *dïl, deli, dúl, dell* etc.

§ 5. Les voyelles de même ordre se correspondent en mandchou et en tongouse (l'ordre neutre tend à se confondre avec l'ordre faible).

Ainsi T. *é* correspond à MAN. *e, i*, Ex.: T. *élbém* couvrir, *héré* fond, *érté* matinal, *élbésim* passer à gué = MAN. *elbeme, fere, erde, elbixeme.*

T. *u* correspond à MAN. *u, e,* Ex.: T. *suké* hache, *uruncém* se réjouir, *tugéni* hiver, *imuksé* graisse, *uyé* blessure = MAN. *suhe, urgunjeme, tuveri, imenggi, feye* etc.

T. *i* correspond assez souvent à MAN. *u*, Ex.: T. *tikim* tomber, *irém* murir, *nimyam* avaler = MAN. *tuheme, ureme, nunggeme.*

La correspondance des voyelles fortes des deux idiomes ne souffre qu'un très petit nombre d'exceptions.

§ 6. Harmonie vocalique. I. Les voyelles faibles ne sont pas admises à figurer dans un même mot concurremment avec les voyelles fortes.

II. Les voyelles neutres ne sont exclues ni par les voyelles fortes ni par les voyelles faibles.

III. L'ordre des voyelles d'un mot est déterminé par l'ordre auquel appartient la voyelle de la première syllabe.

IV. Quand la voyelle de la première syllabe est neutre, les voyelles subséquentes peuvent être uniformément fortes ou uniformément faibles.

Telles sont les règles de l'*harmonie vocalique* dont l'empire, à peu près absolu dans les dialectes de Nertschinsk et dans le mandchou, va s'affaiblissant dans les dialectes de la région du Nord.

§ 7. Diphthongues. Les diphthongues sont au nombre de 8 dans les dialectes de Nertschinsk: *ai, éi, ei, oi, ui, ui, ie, uo.*

On trouve en outre dans les autres dialectes: *au, éu, eu, iu, ou.*

Rem. La voyelle *u* précédée d'une voyelle tient parfois la place d'un *v* et dès lors se prononce distinctement, Ex. NO. *ʒéu* bateau = O. *ʒav*, AM. *ʒâv.*

§ 8. Consonnes. Les consonnes du Tongouse se classent ainsi qu'il suit:

	Momentanées		*Continues*					
			Sibilantes		*Nasales*	*Liquides*	*Souffl.*	*Semivoyel.*
	fortes	*faibles*	*fortes*	*faibles*				
Lab.	*p*	*b*			*m*		*f*	
Gutt.	*k*	*g*			*ŋ*		*χ h*	
Dent.	*t*	*d*	*c, s*	*ʒ, z*	*n*			
Ling.						*l, r*		
Pal.	*ṭ*	*ḍ*	*ć*	*ʒ́*	*ṇ*	*l̩, r̩*		*v*
			ś	*ź*				
			ṣ	*ý*				
			ɕ					

R e m. Les consonnes *k, g, χ, b, m, v, ŋ* peuvent être affectées de mouillement dans quelques dialectes.

§ 9. Les consonnes des dialectes NE. se divisent en trois ordres.

fortes: *p f k t ṭ ć c*
faibles: *b v g d ḍ ʒ́ ʒ*
neutres: *m h ŋ n ṇ ś s y l l̩ r*

§ 10. Labiales. La forte *p* est rarement initiale et plus rarement encore, finale.

p initial correspond 1° à MAN. *f*, Ex.: OS. *papa* organe sexuel de la femme = *fefe*, AM. *pomu* lèvre = *femen*, AM. *para* traineau = *fara*, O. *pesa* épaule = *fisa*; 2° à T. *h*, Ex.: OA. *purta* couteau = MA. *hurta*, UT. *póŋa* genou = NE. *héŋén*; 3° à T. *m*, Ex.: OS. *podgi* briquet = O. *môdgi*.

p médial s'affaiblit 1° en *b*. Ex.: NE. *ʒéptém* manger = OA. *ʒebdavi*, OS. *tïgeptun* sous-ventrière = OS. *tïgébtun;* 2° en *v*, Ex.: UT. *éipkakan* = OS. *éivkaćan;* 3° en *u*, Ex.: UT. *ḍaudam* manger.

p se souffle en *f* à la fin et dans le corps des mots, Ex.: NE. *ségép ségéf* zibeline, *éptilé éftilé* côtes, *gipcan gifcan* chèvre sauvage.

§ 11. La faible *b*, initiale dans un grand nombre de mots, figure rarement à la fin des mots.

b se souffle en *v* dans le corps des mots et aussi lorsqu'il est initial. Ex.: YE. *abdanda* feuille = MA. *avdanda*, BAR. *avdanna;* YE. *ubo* flot = BAR. *uvo;* O. *ayabrïp* aimer = OS. *ayavrab;* NE. *subgin* vapeur = NE. *suvgin;* NE. *kubun* duvet = NE. *kuvun;* O. *bagdarin* blanc = YE. *vagdarin*.

b se mouille en *by* dans AM. *serbya* nageoire abdominale, YE. *byega* lune = NE. *bêga*.

§ 12. La forte *f* n'est jamais initiale en NE. et ne figure que rarement à la fin des mots.

f médiale s'affaiblit en *v* Ex.: AM. *afun* bonnet = NE. *âvûn*, AM. *maifa* nuque = L *mivon*, MAN. *sektefun* lit = NE. *séktévun*; *ségéf* affecté de suffixes *possessifs* devient *ségév*.

f finale s'affaiblit 1° en *u*, Ex.: NE. *kadaf kadau* rétif, *tokorof tokorou* grue, *soktof soktou* ivre. 2° en *v*, Ex.: OA. *ʒaf* bateau = O. *ʒav*.

§ 13. La faible *v* est très rarement initiale et rarement finale.

Elle est sujette à élision, entre deux voyelles, Ex.: NE. *séktévun* lit = YE. *sókta-on*, YA. *sakta-un*; OA. *ʒebdavi* manger = YA. *ʒebda-u;* NE. *âvûn* bonnet = OS. *a-un;* OS. *illevun* Schweissdecke = OS. *illé-un*.

Le *v* initial du suffixe casuel *-va* et du suffixe possessif *-vi* se change en *m*, quand le thème se termine

en *-m* ou en *-n*. *V* se substitue à *b*, (voir § 11), à *g*, (voir § 16.) Il se mouille en *vy* dans BAR. *vyoog* jument = OA. *gok*.

§ 14. La nasale *m* est initiale dans un grand nombre de mots et finale dans quelques uns.

Elle se durcit en *p* au contact des fortes, Ex.: NE. *ʒalûm* plein, *ʒalûp-kim* remplir.

Elle se mouille en *my* dans YE. *nemyakde* chaud = NE. *nama*.

§ 15. Gutturales. La forte *k* est initiale dans un grand nombre de mots et figure à la fin de plusieurs autres.

k s'affaiblit 1° en *g*, Ex.: NE. *sëksé* sang = UT. *sâgśa*, NE. *imuksé* graisse = NO. *imugśa*, O. *ugdaksa* écorce = O. *ugdagśa*, NE. *gék* jument = AM. *gag;* 2° en *χ*, Ex.: O. *nikinma* cou = AM. *neχimna*, NE. *koynorin* noir = OS. *χoynorin*. *k* correspond à MAN. *k, h, g, y*, Ex.: T. *katarâm* galoper = *kataram*. T. *kola* brun-clair = *kôlan;* T. *kadar* montagne, rocher = *hada*, T. *kaɻun* loutre = *hailun;* T. *kadâhun* clou, pieu = *hadahan;* T. *kadam* piquer = *hadame;* T. *kadur* faucille = *haduſun;* T. *kôrai* chêvre sauvage = *gôra;* T. *kalgon* glissant = *galju;* T. *tuksu* nuage = *tugi; moko* émoussé = *moyo*.

k s'élide dans L. *gorgat* barbe = NE. *gurgakta*, L. *uɲut* oignon = OT. *uɲukta*.

Il s'assimile régressivement dans OK. *orott* herbage = NE. *orokto*, YE. *addi* tonnerre = MA. *akdi*, YA. *ɲuritta* chevelure = YE. *ɲurikta*.

rk se change 1° en *c* dans UT. *urko* porte = MAN. *uce*, 2° en -j dans NE. *nurka* poing = MAN. *nujan*.

§ 16. La faible *g* est fréquemment initiale et rarement finale.

g s'aspire en *h*, Ex.: NE. *togo* feu = AM. *toho*, NE. *ʒugani* été = OS. *ʒuha*, O *bôgo* terre = O. *buha*.

Il se souffle en *v*, Ex.: OS. *nugneki* oie = NO. *nuvneki*, K. *gag* cygne = OS. *gav*, NE. *tâgu tâvu* choucas, NE. *ugim uvim* se rassasier, NE. *tugéni* hiver = MAN. *tuveri*, NE. *togo* feu = MAN. *tuva*, OT. *śiggun* soleil = NEK. *śivun*, UT. *putagon putavun* œuf.

Il correspond souvent à MAN. *y*, Ex.: NE. *bêga* lune, *bégim* geler, *dégiḷim* voler = MAN. *biya*, *beyeme*, *deyeme*.

g se nasalise en *y*, Ex.: OS. *nugneki* oie = NE. *nuynakî*, O. *ïgdïgo* grand = O. *hïgdïyo*, OS. *gala* main = NE. *yala*, OS. *gina* chien = O. *yena*, NO. *ségén* lotte = NO. *séyén*.

rg se change en j dans NE. *irgakta* taon, *u̱rgé* lourd difficile, *bargîlâ* en deçà de, *hérgîlë* au dessous de = MAN. *ija*, *ujen*, *bajila*, *fejile*.

g est sujet à élision entre deux voyelles, Ex.: BAR. *magun* argent = OA. *maun* OK. *nougu* sœur cadette = L. *nuu*, YA. *sugi* tempête = L. *ui*, NE. *digin* quatre = MAN. *duin*.

§ 17. L'aspirée *h* est fréquemment initiale et rarement finale.

Un certain nombre de mots se présentent avec ou sans cette aspirée au commencement. Ex.: NE. *éyén héyén* genou, *éré héré* fond, *u̱yé hu̱yé* blessure, *algan halgan* pied etc.

h correspond à MAN. *f*, Ex.: *haya-éim* exercer la magie = *fangga* magicien, NE. *hékim* marcher sur = *fehume*, NE. *hému̱n* lèvre = *femen*. NE. *horolim* entourer = *forome*, NE. *hu̱yu̱m* cuire = *fuyeme*. NE. *hu̱yé* blessure = *feye*, NE. *héré* fond = *fere* etc.

§ 18. χ est initial dans un petit nombre de mots et très rarement final.

Cette continue paraît être intermédiaire entre la momentanée *k* et l'aspirée *h;* elle se présente concurremment avec cette dernière dans UT. *χoroki* coq de bruyère = O. *horoki*, UT. *χalgan* pied = NE. *halgan*, UT. *χutta* fils = NO. *hutto* = UT. *futto*, UT. *χunad* fille = NE. *hunât*.

§ 19. La nasale *ŋ* est initiale dans un petit nombre de mots et rarement finale.

ŋ tient au commencement des mots la place d'un *g* relativement primitif, Ex.: NE. *ŋala* main, *ŋélém* craindre, *ŋonim* long, *ŋéném* sortir = MAN. *gala, geleme, golmin, geneme*. Substitut de *g*, *ŋ* se dentalise en *n* ainsi que le montrent les formes NE. parallèles: *nala*, *nélém*, *nonim*, *néném*.

ŋ terminal, est une gutturalisation du suffixe *-n*.

§ 20. D e n t a l e s. La forte *t* est fréquemment initiale, et rarement finale.

t s'affaiblit en *d*, Ex.: OS. *unat* fille = UT. *χunad*, NE. *butila* mort = UT. *budelan*, NE. *tipkanam dipkanam* enfoncer, NE. *érté* matinal = MAN. *erde*, NE. *oktam* rencontrer = MAN. *okdome*.

t dégénère en *c* et en *ć*, Ex.: NE. *omkoto omkoco* front = BAR. *omkoćo*, NE. *nitkun* petit = YE. *nićikon*, NE. *amut* mer = L. *amuć*, NE. *atiga* paquet = MAN. *aciha*, NE. *éptilé* côtes = MAN. *ebci*, NE. *tatim* apprendre = MAN. *tacime*, NE. *butila* mort = MAN. *buceme* mourir.

§ 21. La faible *d* est fréquemment initiale, et rarement finale.

d s'assimile en *l* et en *n*, Ex.: NE. *oldo* poisson = OS. *ollo*, NO. *ulda* viande = OS. *ullé*, NE. *imanda* neige = OA. *imanna*, NE. *sogdondo* dos = BAR. *sogdonno*, YE. *abdanda* feuille = OS. *abdanna*.

Les suffixes *-do, -da* deviennent *-dro, -dra,* dans O. *oldro,* poisson, NO. *uldra* viande, O. *nandra* peau = NE. *nanda*, OS. *dundra* terre = UT. *dunda*, OS. *nadaldra* semaine (*nadan* sept) = UT. *nadalda.*

d se mouille en *ḍ*, Ex.: NE. *diram* épais = O. *ḍeram,* AM. *unadikan* jeunefille = O. *unaḍiz,* OK. *udik* vessie = YA. *uḍik,* OS. *neydello, neyḍello* ciel.

§ 22. *c* est une diphthongue consonnantique formée de *t* + *s;* elle est initiale dans un certain nombre de mots et figure très rarement à la fin.

c se chuinte en *ć*, Ex.: NE. *calban* bouleau = UT. *ćalban,* NE. *écém* voir = UT. *ićém*, O. *ceyokto, ćeyokto* fleur, O. *inkican* gelinotte = OS. *inkićan* O. *ukce, ukće* cygne.

§ 23. *ʒ* est une diphthongue consonnantique formée de *d* + *s;* elle est initiale dans un certain nombre de mots et ne figure que très rarement à la fin.

ʒ se chuinte en *ʒ́*, Ex.: MA. *ʒeg* menton = YA. *ʒ́ag,* MA. *ʒau* bateau = YA. *ʒ́av,* NE. *tûʒa* plomb = BAR. *tuʒ́a.*

Il correspond à MAN. *j,* Ex.: NE. *ézén* maitre de maison, *ʒagda* sapin, *ʒalan,* membre, *ʒalûm* plein, *ʒapka* bord, *ʒavam* prendre, *ʒamnam* se réjouir, *ʒégé* tranchant, *ʒérdé* qui a le poil rouge, *ʒuké* glace = MAN. *ejen, jakdan, jalan, jalu, jaka, jafame, jabdume, jeyen, jerde, juhe.*

§ 24. *s* est initiale dans un grand nombre de mots, et très rarement finale.

Elle se mouille en *ṣ,* se chuinte en *ś*, s'aspire en *h* et se dentalise en *c, ʒ*, Ex.: NE. *ṣuké* hache, *sélé* fer = OS. *ṣuke,* O. *ṣéló;* NE. *êsa* œil = BAR. *eṣa;* NE. *sélé* fer, *sûlaki* renard, *si* toi = UT. *śela, śulaki, śi;* NE. *sil, śil* verre, *simyun, śimyun* ombre, *sen śen* oreille; NE. *si* toi = AM. *hi,* OS. *osikta* étoile = AM. *ohikta,* NE. *âsinam, âhinam* dormir; K. *ésé, éhé* œil; NO. *asikta* sapin

= YA. *ahetta;* NE. *sudasun, sudahun* veine; NE. *séké, céké* droit, *unsuk, uncuk* dos de la hache, OS. *segeb* zibeline = O. *cegïb;* NE. *soloki* hermine = MA. *ʒoloki.*

§ 25. *z* est rarement employé; il a la valeur de la consonne française.

§ 26. *n* se rencontre fréquemment initial et terminal.

Cette nasale est quelquefois substituée par *l, m,* Ex.: NE. *nama* chaud = O. *lamahin,* OK. *noya* arc = L. *luya,* L. *nam* mer = OK. *lam,* NO. *inmo* aiguille = UT. *ilmo,* NE. *nokto* licol = MAN. *longto* bride, MA. *mimanda* neige = MAN. *nimanggi,* NE. *unakan* doigt = BAR. *umukacan.*

n se mouille en *ṇ* dans OS. *ṇugṇéki* oie = OS. *nugneki,* O. *aṇi* mère = NO. *ani,* MA. *ṇur* flèche = NE. *nûr.*

n est initiale dans quelques mots mandchoux qui correspondent à des mots tongouses commençant par une voyelle, Ex.: MAN. *nimanggi* neige, *niman* chèvre, *namu* mer = NE. *imanda, imagan, amut.* Le contraire a lieu dans NE. *noyokon* poulain = MAN. *unahu.*

§ 27. Linguales. *l* est très rarement initiale et ne figure à la fin que dans quelques mots.

Cette linguale se mouille en *ļ*, Ex.: NE. *orolim, horoļim* entourer, *déļin, délin* crinière. Le mouillement se produit principalement devant les voyelles *i* et *e.*

§ 28. *r* est initiale dans les deux mots O. *rukugun* livre = UT. *dokuvun,* YE. *rokta* herbage = OA. *orokta.* Cette consonne est rarement finale.

§ 29. Palatales. J'ai réuni, aux palatales proprement dites *ć ʒ́,* les sibilantes chuintées *ś ź,* la semi-voyelle *y* et les consonnes mouillées, parce qu'entre ces différents sons, il y a dans la phonétique tongouse une incontestable affinité. D'une part, en effet, les consonnes mouillées sont des diphthongues formées par l'union intime des

consonnes simples avec la semi-voyelle *y* qui est une palatale continue; d'autre part, les sibilantes chuintées sont des éléments constitutifs des diphthongues palatales *ć ź*.

Le mouillement est un symptôme de dégénérescence que présentent plusieurs langues du Touran. Il est tout d'abord provoqué par l'influence régressive de la voyelle *i* appelant la semi-voyelle *y* qui s'unit à la consonne attaquée. Bientôt les voyelles faibles et les voyelles neutres produisent le même effet, puis enfin la consonne se mouille devant les voyelles fortes, Ex.: O. *ṣulta* poisson sec, AM. *ṇagna* ciel, *ṇala* main, O. *iṇorój* rire, NO. *lûṇa* soufre.

§ 30. La forte *ṭ* est initiale dans un petit nombre de mots et n'est jamais finale.

Les consonnes *ṭ* et *ć* ont une telle affinité qu'elles se substituent le plus souvent l'une à l'autre, *ṭ* se renforçant en *ć* et *ć* s'affaiblissant en *ṭ*, Ex.: NE. *ṭidaki*, *ćidaki* mollet = AM. *teǰaki*, NE. *ukâṭi*, *ukâći* prudent, *tégéṭim*, *tégéćim* placer; NE. *ćindakan*, *ṭindakan* lièvre, *ćidar*, *ṭidar* cordon.

ṭ s'est substitué à *ś* dans NE. *ṭergoldi* fourmi = B. *śorgoḷḍon*, à *s* dans *ṭîkéném* pisser = MO. *sikekö*.

§ 31. La faible *ḍ* est initiale dans quelques mots et n'est jamais finale.

Les consonnes *ḍ* et *ź* sont ensemble dans le même rapport que *ṭ* et *ć*, Ex.: NE. *ugḍi*, *ugźi* biberon, *aḍirga*, *aźirga* étalon, *saḍiga*, *saźiga* pie, O. *ḍagda* sapin = AM. *źakda*.

ḍ s'affaiblit en *ź*, Ex.: O. *sugḍéndra* saumon = OS. *sugźenna*, UT. *ḍeli* Taimen = OS. *źeli*, UT. *tuḍa* étain = OS. *tuźa*.

ḍ correspond, comme *z*, *ź* et *ý*, à MAN. *j*, Ex.: O. *ḍeram* épais = *jira*, NE. *ḍiluga* bride, *aḍirga* étalon, *ḍida* épée = *julgo*, *ajirka*, *jida*.

§ 32. *ś* est initiale dans un petit nombre de mots et n'est jamais finale.

ś, qui est souvent une dégénérescence de *s* occasionnée par la présence de *i* ou de *e*, progresse quelquefois, dans l'ordre palatal, jusqu'à *ć*, Ex.: OS. *śevaki* Dieu = AM. *ćeroki*, NO. *śiyerikon* souris = K. *ćiyirikan*, NE. *ukśi* cygne = O. *ukće*, *ukce*.

§ 33. *ć* = *t* + *ś* est initial dans un nombre de mots assez restreint; il est très rarement final. Voir au § 30.

§ 34. *č* est un mouillement dont le son fluctue entre *t*, *ć* et *c*. Il est initial dans O. *čalko* blanc, et n'est jamais final. Cette consonne, dont la perception fait honneur à l'oreille de Middendorf, est d'un emploi peu fréquent.

§ 35. *ʒ́* = *d* + *ś* figure rarement au commencement des mots est n'est jamais final. Voir § 31.

§ 36. *ǵ* est un mouillement dont le son fluctue entre *ḍ*, *ʒ́* et *ʒ*. Il est initial dans quelques mots et ne figure pas à la fin.

ǵ correspond à *ʒ*, *ʒ*, *ć*, *c*, *ź*, Ex.: AM. *tuǵa* plomb = NE. *tûža*; AM. *ǵolo* pierre = O. *ʒ́olo*, OS. *źelo*; AM. *iǵan* coude = NE. *îcén*; AM. *aǵin* ne pas = O. *ačin* = NE. *aši-*; AM. *ǵalikta* aubépine = OS. *źelikta*.

§ 37. *ź* qui a le son du j français, est initial dans quelques mots et n'est jamais final.

ź est un affaiblissement de *ʒ*, Ex.: NE. *ʒû* maison = OS. *źun*, O. *ʒeli* Taimen = OS. *źeli*, UT. *ʒuko* glace = YE. *źuko*.

§ 38. *ṇ* est initial dans quelques mots et final dans quelques autres. Voir au § 26.

§ 39. *ṣ* initial dans un certain nombre de mots ne figure jamais à la fin. Voir au § 24.

§ 40. *r* n'est jamais initiale et ne figure à la fin que très rarement.

l ne figure ni au commencement ni à la fin des mots.

§ 41. *y* est initiale dans quelques mots et n'est jamais final.

§ 42. Harmonie des consonnes.

I. Aucun mot ne peut ni commencer ni finir par un groupe de consonnes.

II. Le tongouse s'accorde avec le mandchou pour ne point admettre, dans le corps des mots, les groupes formés par la postposition d'une linguale à une autre consonne, non plus que ceux dans lesquels la sibilante *s* est préposée. Mais la première de ces règles fléchit dans certains dialectes où l'on trouve quelquefois les groupes *dr, br, vr* dans le corps des mots.

III. Dans les dialectes de Nertschinsk, aucun mot ne se termine par une consonne faible.

IV. Dans ces mêmes dialectes, une consonne faible ne peut fermer une syllabe qu'autant qu'elle est suivie d'une consonne du même ordre ou d'une consonne neutre.

V. Quand, après la chute de la voyelle finale, un thème verbal terminé par une consonne forte reçoit un suffixe commençant par une consonne faible, cette dernière se durcit en la forte qui lui correspond, Ex.: *luki-m* je délie, *luk-tan* il délie et non *luk-dan.*

VI. Quand, après la chute de la voyelle finale, un thème verbal terminé par une consonne faible reçoit un suffixe commençant par une consonne forte, la faible se durcit en la forte qui lui correspond, Ex.: *ogi-m* je coupe, Parf. I *ogi-cô-f, ok-cô-f* et non pas *og-cô-f; odi-m* je cesse, Parf. I. *odi-cô-f, ot-cô-f; hûvum* je souffle, Parf. I *hûvu-cëf, hûp-cëf.*

VII. Quand, après la chute de la voyelle finale, un thème verbal terminé par une consonne faible reçoit un

suffixe commençant par une consonne du même ordre, les deux consonnes qui se rencontrent peuvent s'élever à l'ordre fort, Ex.: *ogi-m* je coupe, *ogi-ra-f, og-da-f, ok-ta-f* nous coupons; *ogi-ʒigof, og-ʒigo-f, ok-čigo-f* je couperai; *odi-dâvi, od-dâvi, ot-tâvi* cesser.

VIII. Quand les thèmes nominaux terminés par une consonne forte reçoivent un suffixe casuel commençant par une consonne faible ou même par une consonne neutre, la forte se change en la faible qui lui correspond; mais au Datif et à l'Ablatif dont les suffixes ont *d* pour consonne initiale, le phénomène de durcissement que je viens de signaler peut également se produire, Ex.: *gëk* jument, Dat. *gëg-du, gëk-tu*, Abl. *gëg-duk, gëk-tuk*.

§ 43. De l'accent. Castrén s'est borné aux indications suivantes: „L'accent tombe, comme en turc et en mongol, sur la syllabe finale. Mais si la syllabe pénultième ou toute autre syllabe antérieure est naturellement longue, l'accentuation de la syllabe finale n'est pas très perceptible et il faut pour la faire saisir, prononcer avec vigueur.

La syllabe longue par position absorbe comme celle qui est longue par nature, l'accent de la syllabe finale.

Les syllabes finales longues et les monosyllabes longs sont souvent prononcés comme s'ils étaient brefs. Il est, tout au moins, très difficile de distinguer à la fin d'un mot, une syllabe longue d'une syllabe brève. Il se peut que dans beaucoup de cas la longueur de la syllabe finale ne soit qu'apparente et provienne de l'accentuation. En tout cas, il est remarquable que lorsqu'une syllabe antérieure est longue par nature ou par position et que l'accent de la dernière syllabe se fait entendre, cette syllabe sonne souvent comme une longue.“

II.

Lexiologie.

§ 44. Le tongouse ne possède pas comme le mandchou d'onomatopées interjectives formant une sorte de langage imitatif.

§ 45. Les mots se présentent en tongouse sous des formes diverses.

1° Une racine monosyllabique, Ex.: *mô* arbre, *bi* moi.

2° Un monosyllabe se décomposant en une racine monosyllabique suivie d'un reste de suffixe thématique. Ex.: *ta-r* celui-là, NEK. *mu-h* eau, ou d'un suffixe de dérivation, Ex.: *mô-l* les arbres.

3° Un thème simple se décomposant logiquement en une racine monosyllabique suivie d'un suffixe thématique, Ex.: *yala* main, *gérbî* nom.

4° Un thème dérivé se décomposant pratiquement ou en une racine suivie d'un suffixe de dérivation ou en un thème simple suivi d'un suffixe de même nature, Ex.: *śê-kan* boucle d'oreille, *béyu-ʒé* chasseur.

5° Une racine affectée d'un suffixe soit casuel soit possessif soit prédicatif, Ex.: *mô-yi* de l'arbre, *mô-u* mon arbre, *ga-m* je prends.

6° Un thème simple affecté de l'un ou de l'autre des suffixes qui viennent d'être indiqués, Ex.: *yala-yi* de la main, *yala-u* ma main, *ogi-m* je coupe.

7° Un thème dérivé affecté de l'un ou de l'autre des mêmes suffixes, Ex.: *bolo-ni-yi* de l'automne, *bolo-ni-n* son automne, *tati-ga-m* j'enseigne.

8° Un thème soit simple soit dérivé affecté de suffixes de dérivation, de conjugaison, de déclinaison verbale et en outre de suffixes prédicatifs, Ex.: *ga-gla-ʒiga-f*

je désirerai prendre, *tati-ga-vu-ca-vun* nous avons été enseignés, *icé-f-kënë-rké-s* tu as été montré etc.

§ 46. Des mots des quatre premières catégories.

M. Schiefner a cru constater que le tongouse manifeste une préférence marquée pour le moule trisyllabique, par opposition au mandchou dont la tendance est manifestement bisyllabique. A l'appui de cette assertion, le savant académicien cite les mots NE. *araki* eau-de-vie, *orokto* herbage, *horoki* coq de bruyère, *davusun* sel, *dorokon* blaireau, *buguti* bossu = MAN. *arki, orho, horki, dabsun, dorgon, bukti.* On peut ajouter à cette liste NE. *aluka* marteau, *éptilé* côtes, *irgakta* taon, *ulékë* abondant, *urugun* pouce, *tamnaksa* vapeur, *ḍiluga* licol, OS. *óroki* grenouille = *folho, ebci, ija, fulu, ferhe, talman, julgo, erhe* etc. Cependant l'assertion de M. Schiefner est contredite par des faits contraires. Ainsi, NE. *délkin* rate, *côkur* tigré, *bélén* pret, *bârul* grisonnant, *inay* jour, correspondent à MAN. *delihun, cohoro, beleni, burulu, inenggi* J'ajoute 1° que la tendance vers le bisyllabisme s'accuse dans le tongouse lui-même; Ex.: NE. *tamaga tamga* signal, *davasum dafsum* saler, *ogira, ogda* coupant etc., 2° que nombre de mots trisyllabiques en bouriate sont devenus des bisyllabes en passant dans le tongouse, Ex.: B. *ṇimegen* mince, *jabagau* à pied, *caraso* papier = NE. *némkun, japkan, cârsun* etc.

§ 47. Tandisque les mots du mandchou sont tous terminés par une voyelle suivie assez souvent de *-n*, un assez grand nombre de mots tongouses se présentent portant à la fin une des consonnes *p, f, k, t, l, r, n, m* — *b, v, g, d, s, y, c, z, h, χ, ʒ, ṇ, ṛ*. Ici l'opposition entre les deux idiomes est manifeste; le tongouse s'éloigne de son congénère et se rapproche des langues de la famille mongole, notamment du bouriate.

Les exemples qui suivent montreront quelle est l'importance de la voyelle finale au point de vue de la constitution syllabique. Déjà nous avons vu les trisyllabes MAN. *cohoro, beleni, burulu, inenggi* correspondre aux bisyllabes *côkur, bélén, bûrul, inay;* voici maintenant des bisyllabes MAN. qui correspondent à des monosyllabes NE. — *beri* arc, *juve* deux, *niru* flèche, *uli* corde de l'arc, *silhi* bile, *kuku* bleu, *namu* mer, *gala* main, *sele* fer, *okto* chemin, *isi* mélèze, *muke* eau = NE. *bér, zur, nûr, il, śi* NO. *kïk*. L. *nam, yal,* OK. *éil, ot, is, mû.*

§ 48. Des mots simples monosyllabiques. Les mots simples monosyllabiques sont formés 1° d'une consonne suivie d'une voyelle, Ex.: *dô* l'intérieur; *mô* arbre, bois; *ni* qui; *śi* bile. 2° d'une voyelle suivie d'une consonne, Ex.: NE. *ûr* nid, OK. *ot* chemin. L. *it* dent. 3° d'une voyelle entre deux consonnes, Ex.: NE. *śén* oreille, *śil* verre, *tar* celui-là, UT. *gus* aigle, L. *mir* épaule, *yal* main.

Les mots de la première catégorie sont absolument indécomposables, bien que dans quelques uns l'allongement de la voyelle puisse être considéré comme étant la trace d'une consonne qui aurait fléchi, Ex.: *mû* eau = UTK. *mu-h* = MAN. *mu-ke; mô* arbre = MAN. *mo-o* = B. MO. *mo-do.*

Au contraire, la simplicité absolue des mots des deux dernières catégories est sérieusement contestée, en effet plusieurs d'entre eux paraissent avoir revêtu la forme bisyllabique avant de devenir des monosyllabes, Ex.: L. *i-t* dent = MA. NE. *ik-ta* ou *i-kta;* OK. *o-t* chemin = NE. *ok-to* ou *o-kto;* UT. *gus* aigle = OS. *gusi-kan* aiglon; O. *ur* ventre = O. *urin;* OK. *tog* feu = NE. *togo.* Or on s'est demandé si les bisyllabes originels ne se décomposent pas en une racine monosyllabique suivie ou d'un suffixe de dérivation ou d'un suffixe

thématique, ces derniers étant soit des racines qui auraient perdu leur individualité et leur signification première, soit des pronoms démonstratifs. D'autre part, on a émis l'hypothèse que les racines étaient, à l'origine, terminées par des consonnes, qu'à une époque postérieure la voyelle précédant la consonne terminale s'est répétée après celle-ci, que cette voyelle finale a ensuite été protégée par la suffixation d'une consonne ou bien a fléchi, enfin que dans ce dernier cas la consonne radicale a été souvent emportée. Ainsi la racine originelle *mûk* „eau" encore visible dans le dérivé *mûg-dé* „liquide" aurait donné naissance à MAN. *muk-e* par la répétition de *u* devenu *e*, ou, plutôt, par la suffixation d'une voyelle appartenant au même ordre que la voyelle radicale; *muke* serait ensuite redevenu *muk* = L. *muh*, puis se serait dégradé en NE. *mû*.

§ 49. Mots simples bisyllabiques. Les mots de cette catégorie sont terminés ou par une voyelle ou par une consonne, et dans les deux cas leur première syllabe est ouverte ou fermée. De là quatre classes distinctes.

I. Mots terminés par une voyelle et dont la première syllabe est ouverte, Ex.: NE. *goli* laiton, *dégi* oiseau, *déré* visage.

II. Mots terminés par une voyelle et dont la première syllabe est fermée, Ex.: NE. *alga* filet, *anda* ami, *oldo* poisson, *nurka* poing.

III. Mots terminés par une consonne et dont la première syllabe est ouverte, Ex.: NE. *néhin* sueur, *kadaf* rétif, *éilmar* clair.

IV. Mots terminés par une consonne et dont la première syllabe est fermée, Ex.: NE. *altan* or, *unsuk* dos de la hache, *soktof* ivre, *ulgur* mot.

§ 50. Mots simples trisyllabiques. Il n'y a en tongouse qu'un très petit nombre de mots trisyllabiques pouvant être considérés comme simples.

§ 51. Thèmes. Les thèmes des mots dérivés sont ou monosyllabiques comme NE. *té-vum* poser, *nî-ki* canard, *i-yi* langue, *ê-kun* quoi, *ur-ka* lacet, ou bisyllabiques. Ces derniers se divisent, comme les mots simples, en quatre classes.

I. NE. *ogo-ni* creux de l'aisselle, *kada-ra* ombre, *ama-gan* selle, *horolim* entourer etc.

II. NE. *talgâ-na* farine, *ércé-ném* rencontrer, *urta-sun* guenille etc.

III. NE. *golum-ta* foyer, *nikin-ma* cou, *omol-gi* garçon, *olar-gam* devenir rouge.

IV. NE. *koynor-gom* devenir noir, *suksil-dé* chaussure pour le temps de neige, *kéltéf-ki* glouton.

§ 52. La consonne finale d'un certain nombre de thèmes des deux dernières classes est visiblement le débris d'un suffixe de dérivation: *koynor-gom, olar-gam, omol-gi* sont formés de NE. *koyno-rin* noir, NE. *ula-rin* rouge, MAN. *omo-lo* petit-fils etc.

§ 53. Des racines. Bien qu'aucun des systèmes proposés pour la décomposition des bisyllabes ne s'impose avec une autorité suffisante et que les linguistes ne s'accordent entre eux ni sur la forme primordiale des radicaux ni sur la nature des suffixes thématiques, il faut tenir pour certain que les racines sont des monosyllabes et que le tongouse primitif a été analogue au tibétain. Mais rien n'autorise à penser que les racines aient été jetées dans un moule uniforme ni que les bisyllabes doivent être tous décomposés par le même procédé.

Sous quelque forme qu'elle se présente (voyelle, voyelle + consonne, consonne + voyelle, consonne + voyelle + consonne) la racine occupe invariablement la

première place dans le mot, car il n'y a pas en tongouse de préfixes; c'est elle qui détermine l'ordre auquel appartiendront les voyelles des différents suffixes.

§ 54. Mots composés. La composition est un procédé peu familier au tongouse. Ex.: *amargi* les reins = *ama* derrière + *ergi* côté; *umursu* simple = *umu* un + *ursu* rang, degré; *éśinéy* aujourd'hui = *éśi* maintenant + *inéy* jour.

Rem. I. Les deux premiers composés correspondent exactement à MAN. *amargi, emursu*. II. On trouve en tongouse des formes analogues à MAN. *fulaburu* = *fula* rouge + *buru* trouble; cependant l'union des deux mots est assez peu étroite pour que Castrén ait fait usage d'un tiret, Ex.: *boro-karan* crépuscule = MAN. *boro* rouge + B. *χaran* noir; *inan-dolin* midi = *inay* jour + *dolin* milieu.

§ 55. Dérivation. Logiquement les suffixes de dérivation appartiennent à la lexiologie; mais nos habitudes grammaticales ne permettent pas qu'on sépare leur étude de celle des suffixes de relation.

III.

Morphologie.

§ 56. Les mots simples ou dérivés affectés de suffixes de relation se divisent en trois classes qui sont, la première: celle des *pronoms*, la seconde celle des *noms* (substantifs, adjectifs, noms de nombre, postpositions, adverbes, infinitifs, supins, gérondifs, noms d'agent) et la troisième celle des *verbes*.

Des pronoms.

§ 57. Les pronoms, tels qu'ils sont usités dans le discours, se décomposent pour la plupart en 1° une ra-

cine, 2° un ou plusieurs suffixes de dérivation, 3° un suffixe de relation, Ex.: *mindu* à moi = racine *mi* + suffixe de dérivation *-n* + suffixe de relation *-du; tavaryi* de celui-ci = *ta* + *va* + *r* + *yi; îkundu* à quoi = *î* + *ku* + *n* + *du*.

§ 58. Pronoms personnels. La racine du pronom de la première personne se présente sous les deux formes *bi* et *mi* dont la seconde reçoit, dans la déclinaison, le suffixe de dérivation *-n* qui paraît avoir été originellement *-né*, puisque le thème de l'accusatif est *miné-*. La racine du pronom de la seconde personne se présente sous la forme *śi* qui reçoit le même suffixe *-n*.

Le pluriel de ces deux pronoms se forme par la mutation de la voyelle radicale *i* en *u*.

§ 59. L'ensemble des suffixes de relation que peuvent recevoir les pronoms constitue la déclinaison pronominale, la quelle compte huit cas.

I. Le Nominatif est caractérisé par l'absence de tout suffixe.

II. L'Accusatif est formé par la suffixation de *-vé* aux thèmes primitifs *miné-, śiné-*. A côté de cette forme, Castrén indique les formes *miné, śiné* qui rappellent la période initiale durant la quelle la relation s'exprimait syntaxiquement, c'est-à-dire par la place que le pronom et le nom occupaient dans la phrase.

-vé se change en *-mé* quand le thème est terminé par *-n*.

Les pronoms *nî* „qui“ et *î* „quoi“ forment l'accusatif en *-vé* et en *yé*. Ce dernier suffixe est emprunté au bouriate.

III. Le Génitif est formé par la suffixation de *-yi*, à la racine.

IV. Le Datif est formé par la suffixation de *-du*, *-du*, au thème.

V. L'Ablatif est formé du précédent par la suffixation de *-k*.

VI. Le Prolatif qui indique le rapport exprimé en français par „le long de", est formé au Sing. par la suffixation de *-duli, -dula, -li;* au Plur. par celle de *-du̲li, -du̲lé, -li.*

Le suffixe *-du̲lé* = *-du̲*, suff. du Dat. + *-lé (-la)* suff. locat. de la déclinaison adverbiale.

VII. L'Instrumental est formé par la suffixation de *-ʒi*.

VIII. Le Comitatif a pour suffixe *-nun, -nu̲n.*

Schème de la déclinaison du pronom personnel.

	Sing.		Plur.	
Nom.	*bi*	*śi*	*bu̲*	*su̲*
Acc.	*miné-vé, miné*	*śiné-vé śiné*	*mu̲né-vé*	*śu̲né-vé*
Gén.	*mi-ŋi*	*śi-ŋi*	*mu̲-ŋi*	*śu̲-ŋi*
Dat.	*mi-n-du*	*śi-n-du*	*mu̲-n-du̲*	*śu̲-n-du̲*
Ablat.	*mi-n-du-k*	*śi-n-du-k*	*mu̲-n-du̲-k*	*śu̲-n-du̲-k*
Prol.	*mi-n-du-li mi-n-du-la*	*śi-n-du-li śi-n-du-la*	*mu̲-n-du̲-li mu̲-n-du̲ lé*	*śu̲-n-du̲-li śu̲-n-du̲-lé*
Instr.	*mi-n-ʒi*	*śi-n-ʒi*	*mu̲-n-ʒi*	*śu̲-n-ʒi*
Comit.	*mi-n-nun*	*śi-n-nun*	*mu̲-n-nu̲n*	*śu̲-n-nu̲n.*

§ 60. Le tongouse possède, pour indiquer la troisième personne, une sorte de pronom qui manque au mandchou, mais dont on retrouve l'analogue dans le tchérémisse *nuno, niné,* je veux parler de *nuŋan* „il" qui est, en réalité, un démonstratif susceptible de recevoir le suffixe pronominal possessif de la troisième personne: *-n. nuŋan* forme son pluriel, comme tous les noms en *-n*: par la suffixation de *-r,* après élision de la voyelle finale. Voir § 118.

Schème de la déclinaison de nuya n.

	Sing.	Plur.	Possessif.
Nom.	*nuya-n*	*nuya-r*	
Acc.	*nuya-n-ma*	*nuya-r-va*	*nuya-n-ma-n*
Gén.	*nuya-yi*	*nuya-r-yi*	*nuya-yi-n*
Dat.	*nuya-n-du*	*nuya-r-du*	*nuya-n-du-n*
Ablat.	*nuya-n-duk*	*nuya-r-duk*	*nuya-n-duk-i-n*
Prol.	*nuya-n-duli*	*nuya-r-duli*	*nuya-n-duli-n*
Instr.	*nuya-n-ʒi*	*nuya-r-ʒi*	*nuya-n-ʒi-n*
Comit.	*nuya-n-nun*	*nuya-r-nun*	*nuya-n-nun-i-n*

Rem. La voyelle *i* qui, à l'Ablat. et au Comit., s'intercale entre le suffixe casuel et le suffixe possessif afin d'empêcher la rencontre de deux consonnes à la fin du mot, doit être considérée comme une voyelle de liaison, encore bien qu'il soit probable qu'elle tient la place d'une voyelle ayant à l'origine, fait partie intégrante des deux suffixes aujourd'hui terminés par des consonnes.

§ 61. Pronoms possessifs. La possession pronominale s'exprime 1° en préposant au nom du possédé le pronom personnel mis au Gén., Ex.: *mi-yi ama* mon père; 2° par la suffixation au nom possédé de pronoms personnels tombés à l'état de suffixes possessifs; 3° par la préposition au nom possédé, du Gén. du pronom réfléchi.

§ 62. Suffixes possessifs. Les suffixes possessifs sont:

I. Sing. 1ère personne: *-f, -u*. Le premier est formé de *-bi* par la chute de la voyelle finale et le durcissement de *-b* final en *-f*. Voir § 42. III. Le second se forme par l'affaiblissement de *-f* en *-u*. Voir § 12.

II. Plur. 1ère personne: *-vun* formé par l'affaiblissement de la consonne initiale d'un primitif *bun*. Voir § 12.

III. Sing. 2ème personne: *-s* formé de *-śi* par la chute de la voyelle finale et la suppression du chuintement dont cette dernière était la cause.

IV. Plur. 2ème personne: *-sun, -hun*. Le premier est formé de *-śun* par le changement de *u* en *u* et la suppression du chuintement. Le second se forme par l'aspiration de *s* en *h*. Voir § 24.

V. Sing. 3ème personne: *-u;* Plur. 3ème personne: *-tin*. L'origine de ces suffixes présente des obscurités.

§ 63. Pronom réfléchi. Le pronom réfléchi ou plutôt emphatique est formé par la suffixation des désinences possessives au thème *mé'-n*. Le Nom. caractérisé par le suffixe *-kén* et par l'allongement du thème en *mé'-né*, signifie indifféremment „moi-même, toi-même, lui-même.

Schème du pronom réfléchi.

Sing.

Nom.	*mé'-né-kén*		
Acc.	I *mé'-n-mé-f* *mé'-n-mé-u*	II *mé'-n-mé-s*	III *mé'-n-mé-n*
Ablat.	I *mé'-n-duk-i-f*	II *mé'-n-duk-i-s*	III *mé'-n-duk-i-n*
Comit.	I *mé'-n-nun-i-f*	II *mé'-n-nun-i-s*	III *mé'-n-nun-i-n*

Plur.

Nom.	*mé'-né-ké-r*		
Ablat.	I *mé'-r-dug-vun*	II *mé'-r-dug-sun*	III *mé'-r-duk-tin*
Comit.	I *mé'-r nun-mun*	II *mé'-r-nun-sun*	III *mé'-r-nun-tin*

Les autres cas sont réguliers.

Rem. 1° La consonne finale du suffixe *-duk* est suivie au sing. d'une voyelle de liaison; elle s'affaiblit, au plur. devant les consonnes initiales des suffixes *-vun* et *-sun*. 2° Le suffixe *-vun* devient *-mun*, au contact du thème en *-n*. Voir § 42. I, VIII.

§ 64. Pronoms démonstratifs. Ces pronoms sont 1° *é-r* dieser = MAN. *e-re*, 2° *ta-va-r* dieser da, 3° *ta-r* jener = MAN. *te-re*. Leur déclinaison est régulière; mais au Dat. à l'Ablat. et au Prol. le suffixe de dérivation s'élide comme dans MAN. *e-de*, *te-de*.

Le pluriel est formé par la suffixation de *-l*, au thème accru d'une voyelle, pour éviter la rencontre de deux consonnes à la fin, Ex.: *é-r-i-l*, *ta-va-r-i-l*, *ta-r-i-l*; Acc. *é-r-i-l-vé*, *ta-va-r-i-l-va*, *ta-r-i-l-va*.

Rem. La voyelle de liaison tient la place d'une voyelle thématique finale. Pour la formation du pluriel en *-l* voir § 118.

§ 65. Pronoms interrogatifs et relatifs. En tongouse comme en bouriate, mais non comme en mandchou, les pronoms interrogatifs ont fini par faire accessoirement fonction de pronoms relatifs.

Les pronoms de cette double catégorie sont 1° *ni*, *ṇi* qui; 2° *ê-kun*, *î-kun* quoi; 3° *av-gû*, *ab-gû* „qui, le quel" pouvant servir à désigner un ou plusieurs objets, 4° *ê-ma*, *î-ma* „quel, comment"; 5° *ér-géćin*, *ér-géṭin*, *tar-gaćin*, *tar-gaṭin* „tel, ainsi" formés des pronoms démonstratifs suivis de l'enclitique *-gaćin*, *-gaṭin* (voir § 146); 6° *adî-kî*, *adî-tku* „le quantième" formés de l'adverbe *adî* combien et des suffixes particuliers aux nombres ordinaux (voir § 132); 7° *tuki-kî*, *tuki-tku* „le tantième" formés de l'adverbe *tuki-n*, comme les précédents; 8° *antî* „wie beschaffen".

Ces pronoms se déclinent régulièrement; néanmoins les trois premiers peuvent former l'Acc. sing. en *-yé*, et le second peut rejeter dans la déclinaison le suffixe de dérivation *-kun*.

Schème des pronoms interrogatifs et relatifs.

	Sing.	Plur.
Nom.	*nî*, *î-ku-n*, *ê-ku-n*	*nî-l*, *î-ku-r*, *ê-ku-r*

	Sing.		Plur.	
Acc.	*nî-vé*	*î-ku-n-mé*	*nî-l-vé*	*î-ku-r-vé*
	nî-yé	*î-yé*		
Gén.	*nî-yi*	*î-ku-yi*	*nî-l-yi*	*î-ku-r-yi*
		î-yi etc.		

§ 66. Pronoms indéfinis. Ces pronoms sont ou des adjectifs ou des dérivés pronominaux; voici la liste qu'en donne Castrén.

1° *hâdi* quelqu'un, 2° *gê* un autre = MAN. *yôva*, 3° *huntu* un autre, 4° *ê-ma-tan, î-ma-tan, ê-ma-kat, ê-ma-val* chaque, chacun, 5° *upka-l, upka-t, bogli, huru, uru* tout, 6° *ṇî-val* quelqu'un, qui que ce soit, 7° *ê-val, î-ri-val, î-ku-mal* quelque chose, 8° *avgî-val* qui que ce soit, 9° *ê-ma-val* irgend welcher, 10° *adî-val* wieviel immer.

La déclinaison de ces pronoms est régulière.

Rem. 1° *upka-t, boyli* et *huru* forment rarement un pluriel. 2° Les pronoms en *-val* intercalent la désinence casuelle entre le thème proprement dit et le suffixe, ce qui revient à dire que *-val* est une enclitique (voir § 159). Ex.: Nom. *nî-vél*, Acc. *nî-yé-vél*, Gén. *nî-yi-vél* etc.

Des noms.

§ 67. Dérivation nominale. Les suffixes qui servent à dériver des noms sont généralement des monosyllabes commençant par une consonne et se terminant ou par une voyelle ou par la nasale *n*. Il en est cependant qui prennent à la fin une autre consonne, Ex.: NE. *doko-lo-k* boiteux = MAN. *doho lo-n; kada-ma-r* bride = MAN. *hada-la; né-lé-ké-s* craintif = MAN. *gele-su; béyu-ki-f* chasseur etc.

Un certain nombre de suffixes de dérivation commencent par deux consonnes, Ex.: NE. *-kta, -ksa, -gda,* UT. *-tka, -lda, -psu, -péu,* O. *-dra,* NO. *-néa* etc.

Voici la liste des principaux suffixes.

§ 68. *-ka, -ké* servent à former des substantifs et aussi des adjectifs, Ex.: NE. *alu-ka* marteau, *sarma-ka* aile du nez, *toru-ka* vase, *éuit-ké* paupière, *ulé-ké* abondant.

§ 69. *-kai, -kéi* forment des substantifs et des adjectifs, Ex.: NE. *davir-kai* goudron = B. *daber-kai; ceru-kai* brochet = B. *cur-χai*, MAN. *cur-hô; érbé-kéi* papillon = B. *erbê-χei; turum-kai* maigre, sec = B. *turun-χai.*

§ 70. *-kan, -kén* servent à former des diminutifs, Ex.: NE. *bira* rivière, *bira-kan* ruisseau; *éru-mé* méchant, *-kén* un peu méchant; *unu-kan* poulain, *îndi-kan* rotule, *atir-kan* vieille femme, *étir-kén* vieillard.

§ 71. *-kaṭan, -kacan* forment des diminutifs renforcés, Ex.: NE. *bira-kaṭan* petit ruisseau, *kadâ(r)-kacan* petite montagne.

§ 72. *-ki* forme 1° des substantifs, Ex.: NE. *ara-ki* eau-de-vie, *isé-ki* omoplate, *éida-ki* mollet, *dûrâ-ki* étrier; 2° des adjectifs, Ex.: *éné-kî* tranchant, *ikta-ma-ki* mordant; 3° les noms d'un grand nombre d'animaux, Ex.: *horo-kî* coq de bruyère, *ulu-ki* écureuil volant, *kéltéf-kî* Glouton, *nuŋa-ki* oie, *tuksa-kî* lièvre, *turâ-ki* choucas, *sûla-ki* renard, *bilzaf-ki* grenouille, *nî-kî* canard, *tô-ki* élan etc.; 4° des noms de nombre ordinaux, Ex.: *umu-kî* premier.

§ 73. *-kin* forme des substantifs et des adjectifs, Ex.: *ina-kin* chien, *ʒulâ-kin* nu, *ʒému-kin* affamé, *tol-kin* rêve, *dél-kin* rate, *sim-kin* toux.

§ 74. *-kon* forme des substantifs et des adjectifs, Ex.: *ida-kon* chamanesse, *horo-kon* jeu, *doro-kon* blaireau, *nomo-kon* paisible.

§ 75. *-ku, -ku* forment des substantifs, Ex.: *énu-ku* maladie; *étir-ku, sépcé-ku* ours.

§ 76. *-kun, -kuu* forment 1° des adjectifs, Ex.: *olgô-kun* sec, *aru-kun* lent, *ulap-kun* humide, *ném-kun* vert; 2° des diminutifs, Ex.: *énim* léger, *-kun,* un peu léger; *urim* court, *-kun* un peu court.

§ 77. *-kukan, -kukén, -kuhan* forment des diminutifs renforcés, Ex.: *énim-kukén* très peu léger; *umun* un, *umu-kuhan; urim-kukan* très peu court.

§ 78. *-kta, -kté, -kto* forment des substantifs, Ex.: *ʒsi-kta* étoile = MAN. *usi-ha; iré-kté* mélèze, *gurga-kta* barbe, *orô-kto* herbage, *boko-kto* coquille de noix.

§ 79. *-ksa, -ksé, -ksu* forment des substantifs, Ex.: *tamna-ksa* nuage, *ili-ksé* morve, *ʃilé-ksé* rosée, *imu-ksé* graisse, *umu-ksu* glace.

§ 80. *-ga, -gé* forment des substantifs, Ex.: *ati-ga* havre-sac, *kapta-ga* planche, *iré-gé* lime, *éyur-gé* tenailles, *gudi-gé* estomac.

§ 81. *-gai, -géi* forment des substantifs et des adjectifs, Ex.: *kara-di-gai* hirondelle, *kélé-géi* bégue = MA. *hele* muet.

§ 82. *-gan, -gén* forment des substantifs, Ex.: *kori-gan* enceinte, *ima-gan* boue, *sakil-gan* éclair, *éli-gén* foie, *émé-gén* selle.

§ 83. *-gi, -gin* forment des substantifs, Ex.: *omol-gi* garçon, *kata-gî* tumeur, *bété-gi* jabot d'oiseau, *émker-gin* rive à pic.

§ 84. *-go, -gui, -gui* forment des substantifs, Ex.: *boho-go* solive, *usu-gui,* talon *cucu-gui* pellicule.

§ 85. *-gun, -gun* forment des substantifs, Ex.: *adu-gun* troupeau de chevaux, *koyor-gun* chaine, *uru-gun* pouce.

§ 86. *-gda, -gdan* forment des substantifs et des adjectifs, Ex.: *tuka-la-gda* cochon, *mû-g-da* liquide, *olo-gdan* frêne.

§ 87. *-hun* forme des substantifs. Voir au § 109.

§ 88. *-ŋ* est suffixe dans *olo-ŋ* sous-ventrière = MAN. *olo-n*.

§ 89. *-ŋi* forme 1° des substantifs, Ex.: *ina-ŋî* jour, 2° les multiples cardinaux, Ex.: *ila-ŋi* trente, *toŋa-ŋi* quarante.

§ 90. *-ŋu* forme des substantifs, Ex.: *kalzâ-ŋu* blaireau.

§ 91. *-ŋi* sert à former le substantif *gu̱zé-ŋi* vêtement.

§ 92. *-ŋo* sert à former l'adjectif *umu-ŋo* seul.

§ 93. *-la, -lé, -lai, -lei, -lan* forment des substantifs, Ex.: *urô-la* moitié, *tuka-la* poussière, *éiéu-la* tison, *déktilé* plume, *éfti-lé* côtes, *taŋe-lai* palais de la bouche, *ʒusalan* station d'été.

§ 94. *-li, -lu, -l̥i* forment des substantifs et des adjectifs; Ex.: *kakô-li, kakô-l̥i* hameçon, *u̱yé-li* cousin, *buku-li* entier, *corke-lû* gelinotte.

§ 95. *-ra, -ré, -rân, -ré'n* forment 1° des substantifs, Ex.: *kada-ra* Ombre, *yepu-ra* plume, *kénti-ré* côtes, *su̱véré* bout, *u̱né-ré* vérité; 2° les noms de nombre itératifs, Ex.: *ila-râ* trois fois, *kété-ré* plusieurs fois; 3° des noms de parenté, Ex.: *ami-rân* beau-père, *éni-ré'n* belle-mère.

§ 96. *-ri, -rin, -ru, -ru* forment des substantifs et des adjectifs, Ex.: *uku-ri* colline, *utku-ri* épais, *ula-rin* rouge, *koŋno-rin* noir, *kila-rin* louche, *cotki-ru* gelinotte, *éuŋu̱-ru* nombril.

§ 97. *-éi, -éin* forment des adjectifs et des substantifs, Ex.: *alta-éi* doré, *ilé-ké-éi* montueux, *kuri-éi* heureux, *mori éi* cavalier, *dalap-éi* aile, *karul-éin* berger. Voir § 106.

§ 98. *-éira, -t̥ira* forment des diminutifs, Ex.: *nonim* court, *-éira, -t̥ira* un peu court; *diram* épais, *-éira, -t̥ira* un peu épais.

§ 99. *-n* est un suffixe de renforcement qui s'adapte aux substantifs et aux adjectifs, Ex.: *éni-n* mère = *éné'; umu-n* un = MAN. *emu*; L. *gerbi-n* nom = NE. *gérbi,*

oro-n renne, *oldo-n* côté, *mori-n* cheval, *bélé-n* pret, *bule-n* chaud, *butu-n* entier.

§ 100. *-na, -né* forment des substantifs, Ex.: *tâlgû-na* farine, *bulté-né* groseille, *kulu-gu-na* souris.

§ 101. *-ni, -ṇi* forment 1° des substantifs, Ex.: *aya-ni, aya-ṇi* année, *nélki-ni* printemps, *tugé-ni, tugé-ṇi* hiver, *guga-ṇi* été, *bolo-ni* automne, *dolbo-ni* nuit, *timû-ni* jour; 2° des collectifs, Ex.: *ila-nî, ilâ-ṇi* trois parts, *digi-nî* quatre parts.

§ 102. *-ta, -to* forment des substantifs, Ex.: *apa-ta* membre viril, *golum-ta* foyer, *omko-to* front.

§ 103. *-ta-l, -ta-la, -té-lé* servent à former des noms de nombre distributifs, Ex.: *umu-ta-l, umu-ta-la, gû-té-lé.*

§ 104. *-ti, -tu* forment des adjectifs, Ex.: *agip-ti* vieux, *ugéi-tu* pauvre.

§ 105. *-tku* forme des noms de nombre ordinaux, Ex.: *umu-tku* premier, *gû-tku* second.

§ 106. *-ṭi* forme des adjectifs et des substantifs, Ex.: *alta-ṭi* doré, *ilé-ké-ṭi* montueux, *davu-hu-ṭi* salé, *dalap-ṭi* aile. Voir § 97.

§ 107. *-da, -dé, -do, -don, -du* forment des substantifs, Ex.: *giram-da* os, *guggan-da* saumon, *iman-da* neige, *suksil-dé* chaussure pour le temps de neige, *kotô-do* estomac, *kokol-do* gant, *irol-don* course, *kura-du* beau-frère.

§ 108. *-ḍi, -ḍen* forment des substantifs, Ex.: *ṭergol-ḍi* fourmi, *tugé-ḍen* quartier d'hiver.

§ 109. *-sun, -sun, -son* forment des substantifs, Ex.: *aler-sun* airelle rouge, *ilâ-sun* mouche, *sunê-sun* âme, *ole-son* peuplier. Le suffixe *-sun* s'aspire fréquemment en *-hun*, Ex.: *ilâ-hun* mouche; *kala-sun, kala-hun* pellicule.

§ 110. *-ca, -cé, -can, -cén, -cin, -co* forment des substantifs, Ex.: *gépti-cé* repas, *igé-cén* faulx, *tuku-can* veau, *dila-câ* soleil, *gérbé-cin* travailleur, *dolorô-co* écaille, *oyo-co*

bateau. Le suffixe *-can* sert à former des diminutifs, Ex.: *bira-can* ruisseau.

§ 111. *-za*, *-zau*, *-ze* forment des adjectifs et des substantifs, Ex.: *ama-zan* orphelin, *béyu-zé* chasseur, *étéyé-zé* pâtre.

§ 112. *-bi* forme le substantif *ulur-bi* tenailles.

§ 113. *-vugda*, *-vugdé* forment des noms de nombre ordinaux, Ex.: *umu-vugda* premier, *zû-vugdé* second.

§ 114. *-vun*, *-vun* forment des substantifs et des adjectifs, Ex.: *arki-vun* lèche-fritte, *éri-vun* pelle, *igdi-vun* peigne, *ari-vun* pur.

§ 115. *-ma*, *-mé*, *-mi*, *-mu* forment des adjectifs et des substantifs, Ex.: *aya-ma* bon, *éru-mé* mauvais, *sélé-mé* de fer, *nikin-ma* cou, *célké-mé* aigle, *tata-mi* soupe, *uru-mu* pellicule.

§ 116. La question de savoir si les consonnes finales sont toutes des débris de suffixes, relève de la lexiologie comparée des langues du Touran et en particulier de celles du groupe mongol, car la plupart des mots tongouses à finale consonnantique sont de provenance bouriate. On peut néanmoins signaler dès à présent comme rendant l'origine indiquée fort vraisemblable, les exemples suivants: *gala-f* oie = B. *galu-y* = Mo. *γala-γun; toko-ro-f* grue = B. *toko-ru-y* = MO *toγo-ri-γon*; *sokto-f* ivre = B. *soktû* = MO. *sokta-γu* = MAN. *sokto-ko; zala-f* jeune = B. *zalû* = MO. *jala-γu; dira-m* épais = MAN. *jira, jira-mi-; yoni-m* long = MAN. *golmi-n; ulgu-r* mot = B. MO. *uge; čilma-r* clair = B. *selme-k* etc.

§ 117. Il faut ajouter à la liste des suffixes de dérivation, UT. *-gsa*, *-gśa*, *-yo*, *-tai*, *-tun*, *-tkan*, *-pśu*, *-pću*; NO. *-néa*, *-bka;* O. *-kṣa*, *-kṣo*, *-róp*, *-éan*, *-nan*, *-tki*, *-dra*, *-dro;* OS. *-kanin*, *-kaćatkan*, *-katkan* qui sont des diminutifs, *-dun*, *-ǯun*, *-vrina;* AM. *-χa*, *-χen*, *-χon*, *-ṣa*, *-ṣan*, *-ćon*, *ǯón*.

Rem. 1° Les adjectifs exprimant la couleur sont dérivés en UT. par le suffixe *-ma*, au lieu de l'être par *-rin*, Ex.: *sïya-ma*, jaune, *hula-ma* rouge, *bagda-ma* blanc = NE. *siya rin*, *ula-rin*, *bagda-rin*. 2° UT. *-psu*, *-pću* forment des adjectifs, Ex.: *ŋama-psu* chaud = OS. *ŋémé-sin* = NE. *nama; urgo-pću* lourd = O. *urgó*, *urgï* = NE. *urgé; ineni-psu* froid = OS. *iginin*. 3° Le même mot peut être dérivé par un nombre considérable de suffixes, Ex.: NO. *akti-ra-nća* obscur = O. *akte-ra-l-dran* = MA. *hakte-ra-zin* = VE. *hakte-ŋa-kde* = NEK. *hakti ŋa-gdï;* UT. *hula-ma* rouge = NE. *ula-rin* = L. *ula-tïn* = MAN. *fula-hôn*; UT. *nama-pću* chaud = O. *lama-hin* = OS. *némé-sin* = AM. *nema-ɣen* = VE. *nemya-kde* = MA. *ŋemâ-ćin* = NEK. *ŋama-gdï* = VA. *ŋama-l-dan* OK. *ŋamo-ke* = L. *ŋam-lan*.

§ 118. Du genre et du nombre des substantifs. La distinction du genre par l'ordre des voyelles ou par des suffixes spéciaux n'existe pas en tongouse. (Voir § 4.)

Les substantifs forment tous leur pluriel par la suffixation au thème de *-l*, *-r*, *-il*, *-ul*, *-sal*, *-hal*, *-nasal*, *-nahal*, *-gil*, conformément aux règles qui suivent:

I. *-l* se suffixe aux noms terminés par une voyelle ou par une diphthongue, Ex.: *bira-l* rivières, *okto-l* chemins, *akâ-l* frères aînés, *ŋśî-l* cordons, *usugui-l* talons.

Rem. Le monosyllabe *ʒû* maison forme son pluriel en se suffixant *-gi-l; ʒû-gi-l* les maisons.

II. Les noms en *-n* forment leur pluriel en élidant cette consonne et en se suffixant *-r*, Ex.: *oro n* renne, *oro-r* rennes.

III. *-il* se suffixe aux noms terminés par une consonne autre que *-n*. Devant cette désinence les consonnes fortes s'affaiblissent, et parfois *t* se change en *s*, Ex.:

aral-i-l îles, *kadâr-i-l* montagnes; *gĕ'k* jument, *gĕ'g-i-l; ségéf* zibeline *ségév-i-l; zét* cuivre *zés-i-l.*

Rem. La voyelle *i* intercalée entre le thème et le suffixe *-l* empêche la rencontre de deux consonnes à la fin du mot. Voir § 42, I.

IV. *-ul* remplace fréquemment *-il* dans la formation du pluriel des noms en *-f,* Ex.: *ségé-f, ségé-v-u-l; tokoro-f* grue *tokoro-v-u-l.*

V. Quelques noms en *-n* ou en *-r* forment leur pluriel par la suffixation de *-sa-l, -ha-l,* après élision de la consonne finale, Ex.: *ézé-n* maître de maison, *ézé-sél, ézé-hél; gurâ-n* boue sauvagé, *gurâ-sal, gurâ-hal*; *kadâ-r* montagne, *kadâ-sal, kadâ-hal.*

Le suffixe *-sal* se décompose en *sa* = MAN. *sa* (suffixe de pluralité) + *-l.*

Rem. 1° *-sal* se suffixe également à quelques noms terminés soit par une voyelle soit par une consonne autre que *-n* ou *-r,* Ex.: *mô* arbre, *mô-l, mô-sal; gĕ'k* jument, *gĕ'g-i-l gĕ'k-sél.*

2° Il importe de remarquer que plusieurs noms possèdent deux pluriels dont l'un en *-sal.* Cette circonstance indique deux périodes bien distinctes: l'une durant la quelle, en tongouse comme en mandchou, quelques noms seulement possédaient un pluriel en *-sa, -sé,* l'autre caractérisée par la pluralisation de tous les noms au moyen de *-l,* aussi bien des noms déjà pluralisés par *-sa, -sé* que de ceux pour les quels ou recourait à un procédé syntaxique. Ainsi *mô* „arbre" a eu pour premier pluriel *mô-sa* qui est devenu *mô-sa-l;* puis le nouveau suffixe a été adapté directement au thème, d'où *mô-l.*

VI. Quelques noms de parenté forment leur pluriel en *-nasal, -nahal,* Ex.: *aĕi-nasal* cousins, *uyĕli-néhél* cousins, *baza-nasal* beaux-frères; *bérigé-nésél, ugi-nésél* femmes du frère ainé.

VII. Dans certains dialectes, les noms terminés par *-kun, -kin* rejettent la pénultième vocalique, changent *k* en *y* et se suffixent *-il*, Ex.: *kukin* bru, *kukin-il, kuy-n-il; nékun* frère cadet, *nékun-il néy-n-il.*

R e m. La pénultième vocalique s'élide sans mutation de consonne, dans *gušin* frère de la mère, *gušin-il, guš-n-il.*

VIII. Le pluriel se forme irrégulièrement dans *éši* femme, *asa-l; hunât* jeune-fille, *huni-l.*

§ 119. Les pluriels en *-l* et en *-r* se rencontrent dans le dialecte UT. ainsi que dans le dialecte parlé sur la frontière de la Chine, Ex.: *oro-r, oro-r-vo* les rennes, *oldro-l-d-vo* les poissons.

La finale *-l* parait être un suffixe de pluralité dans YE. *ikta-l* dent; NEK. *isa-l* L *ese-l* oeil; NE. *bókdi-l,* OK. *buda-l,* L. *bodé-l* pied etc.

§ 120. D é c l i n a i s o n n o m i n a l e. Les suffixes de relation dont l'ensemble constitue la déclinaison des noms sont identiques à ceux de la déclinaison pronominale. Voir § 59.

R e m. 1° Le cas en *-du* est tout ensemble un Datif, un Locatif interne, un Translatif et un Locatif externe.

2° On rencontre assez souvent un Locatif externe en *-lâ.*

3° A côté de l'Ablat. en *-duk,* qui s'emploie lorsqu'il s'agit des personnes, se trouve une seconde forme en *-gît* réservée à l'expression du rapport d'extériorité dans l'espace.

4° Les monosyllabes terminés par une voyelle longue ou par une diphthongue forment volontiers l'Acc. en *-ya.* Ce même suffixe peut également s'adapter aux thèmes terminés par une des consonnes *t, f* adoucies en *-d, -v,* Ex.: *zét* cuivre Acc. *zéd-vé* ou *zéd-yé* contracté en *zéḍ-é; tokoro-f* grue Acc. *tokoro-v-va,* ou *tokoro-v-ya.*

5° Dans certains dialectes, l'Instr. se forme par la suffixation 1° de *-t* aux thèmes terminés par une voyelle,

Ex.: *bira-t;* 2° de *-ut* aux thèmes *en-f* après affaiblissement de cette consonne, Ex.: *ségé-v-ut;* 3° de *-it* aux thèmes terminés par une autre consonne, Ex.: *kadum-it, kadâr-it.*

§ 121. On distingue, au point de vue des règles phonétiques, trois déclinaisons.

I. Noms terminés par une voyelle ou par une diphthongue.

Cette déclinaison, dont voici le schème, ne donne lieu à aucune observation.

Schème de la 1ère déclinaison.

	Sing.	Plur.
Nom.	*bira*	*bira-l*
Acc.	*bira-va*	*bira-l-va*
Gén.	*bira-ɲi*	*bira-l-ɲi*
Loc.-Dat.	*bira-du*	*bira-l-du*
Ablat.	*bira-duk* *bira-git*	*bira-l-duk* *bira-l-git*
Prol.	*bira-li*	*bira-l-du-li*
Instr.	*bira-ʒi* *bira-ḍi* *bira-t*	*bira-l-ʒi* *bira-l-it.*
Comit.	*bira-nun*	*bira-l-nun*

II. Noms terminés par une des consonnes neutres: *l, m, n, r.*

1° Les noms en *-l* forment l'Instr. en *-ʒi* ou en *-it.*

2° Les noms en *-m* forment l'Acc. en *-ma* et l'Instr. en *-ʒi* ou en *-it.*

3° Les noms en *-n* élident cette finale au Gén. et forment l'Acc. en *-ma.*

4° Les noms en *-r* forment 1° l'Instr. en *-ʒi* ou en *ti-;* 2° le Locat.-Dat. et l'Ablat. en *-du, -duk* ou en *-tu,*

-tuk, Ex.: *kadûr-du, kadûr-tu* à la montagne; *oro-r-duk oro-r-tuk* des rennes.

III. Noms terminés par une des consonnes fortes: *k, t, p, f.*

1° A l'Acc., au Gén., au Prol., à l'Instr., et au Comit. les consonnes finales fortes s'adoucissent en *g, d, b, v.*

2° Au Locat.-Dat. et à l'Ablat. les fortes s'adoucissent ou se maintiennent, mais dans ce cas la consonne initiale du suffixe se durcit.

Schème de la 3ième déclinaison.

Nom.	*gĕ'k*	*zét*	*ségéf*
Acc.	*gĕ'g-vé*	*zéd-vé* *zéd-é*	*ségév-vé* *ségév-yé*
Gén.	*gĕ'g-ŋi*	*zéd-ŋi*	*ségév-ŋi*
Locat.-Dat.	*gĕ'k-tu* *gĕ'g-du*	*zét-tu* *zéd-du*	*ségéf-tu* *ségév-du*
Ablat.	*gĕ'k-tuk* *gĕ'g-duk*	*zét-tuk* *zéd-duk*	*ségéf-tuk* *ségév-duk*
Instr.	*gĕ'g-ži* *gĕ'g-it*	*zéd-ži* *zéd-it*	*ségév-ži* *ségév-ut*
Comit.	*gĕ'g-nun*	*zéd-nun*	*ségév-nun*
Prol.	*gĕ'g-li*	*zéd-li*	*ségév-li*

§ 122. On trouve dans les textes publiés par Castrén, les cas suivants: Acc. *oldrô-va* poisson, *oldro-l-d-vo* poissons; *orôn-mo, orom-mo* renne, *oro-r-vo* rennes; *ildró-van* chair; *aya-ya* bon; *ilan-ma* trois; Gén. *aki-ni* du frère, *ami-ni* du père, *inokâ-ni* du frère; Locat.-Dat. *oron-du* à renne, *morin-du* à cheval.

§ 123. Déclinaison possessive. Les suffixes pronominaux possessifs s'adaptent aux suffixes casuels affectant les noms, Ex.: Sing. Nom. I. *haga-u, haga-f* mon vase, II. *haga-s* ton vase, III. *haga-n* son vase;

I. *haga-vun* notre vase, II. *haga-sun* votre vase, III. *haga-tin* leur vase.

Gén. I. *haga-ɣi-u* de mon vase, II. *haga-ɣi-s* de ton vase, III. *haga-ɣi-n* de son vase; I. *haga-ɣi-vun* de notre vase, *haga-ɣi-sun* de votre vase, III. *haga-ɣi-tin* de leur vase.

Plur. Nom. I. *haga-l-i-f*, *haga-l-i-u* mes vases, II. *haga-l-i-s* tes vases, III. *haga-l-i-n* ses vases; I. *haga-l-i-vun* nos vases, II *haga-l-i-sun* vos vases, *haga-l-i-tin* leurs vases etc.

Rem. 1° Les noms en *-k* ou en *-t* peuvent adoucir la consonne finale, Ex.: *nimak* voisin, *nimak-i-u*, *nimag-u* mon voisin etc.

2° Les noms en *-ɸ* demeurent invariables. Ceux en *-f* adoucissent cette consonne en *v*, Ex.: *séɣéf*, *séɣév-u-f*, *séɣév-u-s* etc.

3° On intercale une voyelle de liaison dans tous les cas où deux consonnes se rencontreraient à la fin du mot.

§ 124. On trouve trace de l'emploi des suffixes possessifs, dans les chansons rapportées par Middendorf, Ex.: Dat. *χotu-ddu-s* à ton bonheur = NE. *kotu-du-s*.

§ 125. Adjectifs. Les adjectifs n'ont pas de genre; ils n'ont pas non plus de nombre, à moins qu'ils ne soient employés comme substantifs, Ex.: *aya béyé* homme bon, *aya béyé-l* hommes bons, *aya-l* les bons.

§ 128. La comparaison s'exprime en mettant à l'Ablat. l'un des termes comparés, Ex.: *iré'kté câlbanduk hégdi* le mélèze est plus grand que le bouleau; *ségéf sûlakiduk tamaći* la zibeline est plus précieuse que le renard.

§ 129. Le superlatif s'exprime en faisant précéder l'adjectif de *buri*, *bugli*, *upkal*, *upkat* „tout“ mis à l'Ablat.

Ex.: *apkaddak aya* meilleur que tout, *apkattak béki* plus fort que tout, *bugdidak hégdi* plus grand que tout.

§ 130. On trouve, dans les textes de Castrén, l'adjectif décliné et s'accordant en nombre avec le substantif, Ex.: *bi bakûčan χágdïŋô-ro orôm-mo* je possède (un) grand renne; *mini aśi χágdïŋgô-va oldrôva ǵévuŋgdaran* ma femme mange le gros poisson; *nitkuka-r oro-r* les petits rennes; *amûkol aya-ya orommo* cherche (un) bon renne.

Des noms de nombre.

§ 131. Noms de nombre cardinaux. Voici les différentes formes que revêtent quelques noms de nombre cardinaux, dans les dialectes tongouses, ainsi que dans le mandchou et dans le bouriate.

1. MAN. *emu*, NE. *umun*, OK. *amin*, L. *ómin*, AM. *omun*, Ki. *omu*, UT. *umukon*, O. *omokon*, OT. *omukon*, B. *nigen*.

2. MAN. *juwe*, NS. *ǯur*, NE. *ǯûr*, Ki. *ḍul*, BAR. *ǵur*, MA. *ḍur*, B. *χoyer*.

3. MAN. *ilan*, NE. *ilan*, YA. *elan*, OA. *iḷan*, MA. *illen*, Ki. *gilan*, B. *gurban*.

4. MAN. *duin*, NE. *digin*, AM. *diyin*, S. *duye*, Ki. *tuye*, MA. *diggin*, BAR. *dïgïn*, L. *dúgún*, UTK. *degenn*, B. *dúrbón*.

5. MAN. *sunja*, NE. *toŋa*, UT. *tuŋa*, AM. *tonṣa*, Ki. *sunǵa*, YE. *tuŋŋa*, MA. *tonŋŋa*, VA. *toyo*, OK. *toŋan*, B. *taban*.

6. MAN. *ninggun*, NE. *nuŋun*, UT. *ṇugu*, O. *ṇuŋun*, OS. *ṇugun*, AM. *nuṇun*, S. *ṇuŋu*, B. *zorgan*.

7. MAN. *nadan*, NE. *nadan*, S. *nada*, Ki. *nadaŋ*, MA. *naddan*, B. *dolon*.

8. MAN. *jakôn*, NE. *ǯapkun*, UT. *ǯébkun*, OS. *ǯabkun*, AM. *ǵabkun*, S. *ǵakfo*, Ki. *ćapku*, OT. *ǯamkun*, UTK. *ḍapkull*, B. *naiman*.

9. MAN. *uyun*, NE. *yégin*, UT. *yegiu*, O. *yóhin*, AM. *yógin*, S. *huyu*, Ki. *χuyu*, MA. *yóggin*, OA. *yuyin*, YA. *yagin*, UTK. *iyoggin*, C. *yuhón*.

10. MAN. *juwan*, NE. *ʒûn*, UT. *ḍan*, OS. *ʒan*, AM. *ýan*, S. *ýoa*, Ki. *ýa*, BAR. *ḍaun*, OK. *men*, B. *arban*.

20. MAN. *orin*, NE. *orin*, S. *hore*, Ki. *χori*, UT. *ʒurdar*, O. *ḍurḍan*, OS. *ʒurʒar*, YE. *ýurýar*, OK. *ýurmer*, UTK. *ḍuryar*, B. *χorin*.

100. MAN. *tanggô*, NE. *namâʒi*, UT. *nemâde*, O. *ṇama*, S. *tayga*, Ki. *tayu*, BAR. *ṇamaʒin*, OK. *ṇamal*, UTK. *nemaḍe*, B. *zun*.

1000. MAN. *minggan*, NE. *miyan*, UT. *ḍan nema*, O. *ʒan ṇamâ*, AM. *ýan nemaʒi*, Ki. *miya*, OK. *men ḍamal*, B. *meayan*.

Il ressort de la comparaison de ces formes numérales 1° que les noms des 10 premiers nombres sont communs au mandchou et au tongouse, 2° que le bouriate possède un grand nombre de formes étrangères à l'un et à l'autre de ces deux idiomes.

§ 132. Noms de nombre ordinaux. Les noms de nombre ordinaux sont formés des noms cardinaux, 1° par la suffixation de *-kî*, *-î*, après élision de la consonne finale et même de la pénultième vocalique; 2° par la suffixation de *-vugda*, après élision de la consonne finale; 3° par la suffixation de *-tku*, dans les mêmes conditions.

Schème des noms de nombre ordinaux.

Cardinaux	I	II	III
1 *umu-n*	*umu-kî*	*umu-vugda*	*umu-ktu*
2 *ʒû-r*	*ʒû-kî*	*ʒû-vudyé*	*ʒû-tku*
3 *ila-n*	*il-î*	*ila-vugda*	*ila-tku*
4 *digi-n*	*dig-î*	*digi-vugda*	*digi-tku* etc.

Rem. „Premier" se rend par *élékś* ou *nôgu* et „second" par *gê* autre, partout ailleurs que dans les nombres 11, 12, 21, 22, 31, 32 etc. A partir de 20, les noms de nombre ordinaux se forment exclusivement en *-vugda.*

§ 133. Noms de nombre distributifs. Ces noms sont formés par la suffixation aux nombres cardinaux de *-tala, -tal,* après élision de la consonne finale, Ex.: *umu-tala, umu-tal*; *ʒû-télé, ʒû-tél*; *ila-tala, ili-tal* etc.

§ 134. Noms de nombre collectifs. Ces noms sont formés par la suffixation aux nombres cardinaux 1° de *-î,* quand la désinence est consonnantique; 2° de *-ni, -ṇi,* quand la désinence est vocalique, Ex.: *ʒûr-î, ilan-i, toya-ni, toya-ṇi* etc.

§ 135. Noms de nombre itératifs. Ces noms sont formés par la suffixation, aux nombres cardinaux, de *-râ,* après élision de la consonne finale, Ex.: *ila-râ, digi-râ. ʒûr-â* fait seul exception.

§ 136. Noms de nombre multiplicatifs. Ces nombres sont formés, en tongouse comme en bouriate, par la postposition aux nombres cardinaux, de *dapkur* = B. *dapχar* = MO. *dabχar* thème du verbe *dabχur-laχo* doubler, Ex.: *ʒûr dapkur* double, *ilan dapkur* triple etc.

§ 137. Nombres fractionnels. On rend „demi" par *kaltaka* moitié, „le tiers" par *ilî* suivi de *ẽné* partie etc.

Des adverbes.

§ 138. Les adverbes sont 1° des pronoms affectés de suffixes casuels, Ex.: *î-du* où, *é-lẽ* ici, *tar-tiki* par là, y; 2° des noms au Nom., Ex.: *gamar* (rapide) bientôt, *aru-kun* (lent) lentement, *aya* (bon) bien, *érâ* (mauvais) mal; 3° des noms affectés de suffixes casuels, Ex.:

zû-lé (à la maison) au logis, chez soi, *daga-du* près, *oldon-duli* devant auprès; 4° des noms de nombre dérivés, Ex.: *umu-kun* seulement, *umu-ra* une fois; 5° des noms de nombre affectés de suffixes casuels, Ex.: *zûr-tiki* de deux côtés; 6° des pronoms composés avec un nom, Ex.: *éśinéy* aujourd'hui = *éśi* + *inéy* jour; 7° des pronoms composés avec une postposition, Ex.: *êyizârin* pourquoi? = *ê-yi* + *zârin*. Voir § 155.

Le tongouse a emprunté au bouriate un certain nombre d'adverbes.

§ 139. Déclinaison adverbiale. Les suffixes dont l'ensemble constitue la déclinaison adverbiale sont:

I. *-tiki, -tki, -ski* = MO. *-teki, -deki,* caractéristiques du Datif.
II. *-lâ, -lé, -lô,* caractéristiques du Locatif.
III. *-du,* caractéristique du Locat.-Datif.
IV. *-git, -duk,* caractéristiques du l'Ablatif.
V. *-li, -duli,* caractéristiques du Prolatif.

Schème de la déclinaison adverbiale.

Dat. *ér-tiki* hierher, *goro-tki* au loin, *tuli-ski* au dehors.
Locat. *é-lé, é-du* ici, *goro-lô* loin, *ta-lâ* là, y.
Ablat. *îr-git, î-duk* d'où.
Prol. *daga-li* nahe entlang.

§ 140. Comparatif. Le comparatif adverbial se forme en mettant l'adjectif au cas Instr., Ex.: *béki-źi* plus fort, *naki-źi* meilleur etc.

§ 141. Adverbes de lieu. *ir-tiki* où; *î-lé, î-du* où; *îr-git, î-duk* d'où; *ér-tiki* hierher; *é-lé, é-du* ici; *ér-git, é-duk* d'ici; *tar-tiki* par là, y; *ta-lâ, ta-du* là, y; *tar-git, tar-duk* de là; *zû-tki* chez soi; *zû-lé* au logis; *zû-git* de chez soi; *goro-tki* au loin; *goro-lô* loin; *goro-git* de loin; *goro-li* weit entlang; *zunté-tki* à l'est; *zulé-ski* au

sud; *baro-ta-tki* à l'ouest; *ama-ski* au nord; *talî-ski* au dehors; *talî-lé'* en dehors; *talî-gît* du dehors; *zâr-tiki* de deux côtés; *hâ-ski, â-ski* en arrière; *oldon-dali* an der Seite entlang; *śigdi-lé'-du* chemin faisant.

§ 142. Adverbes de temps. *â-li, oki-du, okin* quand, depuis longtemps; *tâ-li* alors; *é-śi* maintenant; *ar-ti* d'abord, aussitôt; *gamar* bientôt; *tugar* nouvellement; *zalé-lé'* de meilleure heure; *udan* longuement; *goro-du* longtemps; *ama-ri-la* plus tard; *aru-kun* lentement; *gamar gamar* souvent; *gosor* souvent; *népté* (à travers) toujours; *umnékér* rarement; *érté* de bonne heure; *oroi* tard; *timan-na* le matin; *śiksé* le soir; *inéy* de jour; *dolbo* de nuit; *éśinéy* aujourd'hui; *tiné-vé* hier; *timî* demain; *timi-câgu-du* après-demain; *nân, nân-nun* de nouveau; *nôgu, élékés* au commencement: *ômakta, daki* de nouveau.

§ 143. Adverbes de quantité. *adî* combien; *tukin* tant; *égdi, égdî, kété* beaucoup; *nitkun, nâći* (petit) peu; *uvi, ôvi* un peu; *buri* tout-à-fait, très; *haléké, alé-ké, aléké-éi* trop; *érkén, élékin, ér-ti-t, tukin-ti* seulement; *sôgdi* très.

§ 144. Adverbes de qualité. *aga, aga-t, naka* bien; *éra, éramé* mal; *séké, céké* (droit) justement; *émin* (léger) légèrement; *déméi, démbéi* vainement; *zôri* à dessein; *zayagar, zélam* en secret; *arai* à peine; *yapkan* à pied; *mori-éi* à cheval.

§ 145. Adverbes de nombre. *cuktu* ensemble; *umukun* seulement; *umu-râ, um-nâ* une fois; *kétéré* plusieurs fois.

§ 146. Adverbes de relation. *antî, ôn* comme; *tugi* ainsi; *-yaćin* semblable à, Ex.: *iyâ-yacin* comme une pierre; *béyé-yécin* comme un homme.

Rem. L'enclitique *-yacin* pourrait être considérée comme le suffixe caractéristique d'un cas semblable à

l'*Equatif* du magyar. Voir Riedl. Magyarische Grammatik. Wien 1858.

§ 147. Adverbes d'interrogation. *î-da, ê-da, ê-yi-zârin* pourquoi? *tar-yi zârin* à cause de quoi?

§ 148. Adverbes d'affirmation. *uĕ́ré* (vérité) vraiment; *tézé* vraiment *(taza-m* je crois); *tézé-vél* assurément; *tézé-tugi* tout-à-fait.

§ 149. Adverbes indéfinis. *ir-tiki-vél* quelque part; *î-du-vél, î-lé́-vél* en quelque lieu; *â-li-val, okin-mal* irgendwann.

§. 150. Adverbes de négation. On supplée au manque d'adverbes négatifs en faisant suivre les adverbes indéfinis des verbes négatifs. Voir § 201.

§ 151. On trouve dans les dialectes: OS. *tar-tiki* de ce côté là; UT. *novat* de bonne heure = NE. *nôgu;* UT. *tïne-va* hier = AM. *tineva*; O. *tinïo* hier; UT. *ośi* aujourd'hui = NE. *aśi*; O. *inägïn-ma* aujourd'hui = NE. *inéyî* jour; AM. *er-inag-ni* aujourd'hui = MAN. *ere* + NE. *inéyî*; UT. *ama-śki,* O. *hamâ-ski* par derrière = NE. *ama-ski;* UT. *degin-teki* à gauche (NE. *zégin* gauche) O. *źóge-ni dad* à gauche = NE. *zégi-yi* + MAN. *da-de* devant, avant; UT. *togo-mé,* O. *temâ-t-nu,* OS. *temi, temaćina* demain; UT. *an-teki-n an-teki* à droite (NE. *an* droit); O. *ane-dad* à droite = *a-yi* + *da-d*; OS. *tikan, tićin* ainsi = NE. *tugi*; NO. *toli-ya,* O. *ozi-ga-kan, tikinti* aussitôt; UT. *ge-ski* à l'ouest; *solo-ki* au sud = NE. *solô-ki*; OS. *es.* AM. *ya yan môr* oui; O. *aćin,* AM. *ajin* pas (NE. *éśi-m* n'être pas).

Des postpositions.

§ 152. La fonction des prépositions françaises est remplie en tongouse 1° par les suffixes casuels; 2° par la postposition de noms affectés de suffixes casuels, Ex.: *dolin du* au milieu de *(dolin* milieu); *zapka-duk* d'à côté

(*ʒapka* bord, marge); 3° par la postposition de thèmes verbaux affectés de suffixes casuels, Ex.: *solî-lâ* en haut de (MAN. *solo-me* remonter le courant); 4° par la postposition de noms indéclinés, Ex.: *ʒarin* pour, à cause de (MAN. *jalin* cause, occasion, à cause de); 5° par la postposition de thèmes verbaux indéclinés, Ex.: *lupu, septu* à travers; 6° par la postposition de thèmes verbaux mis au gérondif ou prenant la forme du nom d'agent, Ex.: *is-talâ* jusqu'à; *solô-ki* pour *solo-ŋki* en amont de, *éyĕ-ki* pour *éyĕ-ŋki* en aval de (NE. *éyĕ-né-m* descendre en aval.

§ 153. Les suffixes, dont l'ensemble constitue la déclinaison postpositionnelle, sont identiques aux suffixes de la déclinaison adverbiale.

Schème de la déclinaison postpositionnelle.

Dat. *amarî-ski* au derrière de, *évgidĕ-tiki* en deça de.
Loc. *amarî-lâ* par derrière.
Loc.-Dat. *ʒapka-du* à côté de, *évgidĕ-gi-du* en deça de.
Abl. *ʒapka-duk* d'à côté de, *ʒulĕ-git* de devant de.
Prol. *ʒapka-li* neben entlang.

§ 154. Les postpositions gouvernent le Génitif ou l'Ablatif ou l'Accusatif.

§ 156. Postpositions gouvernant le Génitif.

1° *ʒarin* pour, à cause de, au lieu de = MAN. *jalin* cause, occasion, à cause de, Ex.: *amâ-ŋi ʒarin* au lieu du père. On dit aussi *amâ ʒarin*.

2° *śigdilĕ-du* entre, *śigdilĕ-duk* d'entre, *śigdilĕ-li* zwischen entlang, Ex.: *ʒû-l-ŋi śigdilĕ-li girku-ra-n* il va entre le long des tentes. *śigdilĕ* est un dérivé de *śigdi* = MAN. *siden* milieu.

3° *dolin-du* au milieu de, *dolin-duk* du milieu de, *dolin duli* mitten entlang.

4° *sôl-du* derrière de, *sôl-duk* de derrière de. Ces postpositions sont formées du thème de NE. *solo-ki* septentrional.

5° *câ-ski* derrière de, *câ-lâ* par derrière de, *câ-gît* de derrière de, *câ-li* hinten entlang. Ces postpositions sont formées d'un thème qui, en mandchou, a donné l'adverbe *cala* autrefois.

6° *bargî-ski*, *bargî-lâ* au delà de, *bargî-gît* d'au delà de, *bargî-li* jenseits entlang. (MAN. *baji-la* au delà de).

7° *érgidé-tiki*; *érgidé-gi-du*, *érgidé-du* en deçà de, *érgidé-duk*, *érgidé-gît* d'en deçà de, *érgidé-li* diesseits entlang. Ces postpositions sont formées d'un thème inusité = MAN. *ebe-le*, *ebe* + *(e)rgi* en deçà.

8° *daga-du* auprès de, *daga-duk* d'auprès de, *daga-li* nahe entlang. Ces postpositions sont formées de NE. *daga* proche.

9° *oldôn-du* à côté de, *oldôn-duk* d'à côté de, *oldôn-duli* an der Seite entlang (NE. *oldôn* côté).

10° *oyo-du* sur, *oyo-duk* de dessus de, *oyo-li* oben entlang (NE. *oyo* dos colline).

11° *ʒapka-du* à côté de, *ʒapka-duk* d'à côté de, *ʒapka-li* neben entlang (NE. *ʒapka* bord, marge = MAN. *jaka*).

12° *hérgî-ski* en bas de, *hérgî-lé* en dessous de, *hérgì-gît* d'en bas de, *hérgî-li* unten entlang. Ces postpositions sont formées de *hérgî* = MAN. *feji-le* en bas, sous.

13° *ugî-ski*, *ugî-lé* sur, *ugî-gît* de dessus de, *ugî-li* oben entlang.

14. *nî-ski*, *yî-ski*, *nî-lé* en descendant, sous; *nî-gît* de dessous de, *nî-li* unten entlang.

15° *dô-du* dans, *dô-duk* dehors de, *dô-li* innen entlang (NE. *dô* l'intérieur).

16° *u̱géi* „pas, sans" se postpose au nom suffixé de *-i*, Ex.: *nâla-i u̱géi* sans main. Les noms en *-n* demeurent au Nom., Ex.: *âvûn u̱géi* sans bonnet.

Rem. Le nom qui a reçu le suffixe *i* (pour *-yi*) peut prendre les suffixes possessifs: dans ce cas, *i* se change en la palatale *y*, et l'on intercale un *a* pour empêcher la rencontre de deux consonnes à l'auslaut, Ex.: *nâla-y-a-f u̱géi* je suis sans main (main mienne sans).

§ 156. Postpositions gouvernant l'Ablatif.

1° *hu̱ntu̱* (autre, voir § 66) hors de, hors, Ex.: *ácidak hu̱ntu̱ îyé-vél u̱géi* rien hors le couteau.

2° *zu̱lé-ski, zu̱lé-lé, zu̱lé-du̱* au devant de, *zu̱lé-gît* de devant de, *zu̱lé-li* vorn entlang. Ces postpositions sont formées de NE. *zu̱lé* partie antérieure, antérieur = MAN. *jule-ri*.

3° *amarî-ski, amarî-lâ, amarî-du* derrière, *amar-gît* de derrière, *amarî-li* hinten entlang. Ces postpositions sont formées de NE. *ama-rî* partie postérieure, postérieur = MAN. *amari*.

Rem. Les postpositions qui précédent gouvernent l'Ablatif parce qu'elles sont formées de noms employés adjectivement, et qu'il y a *comparaison*. Voir § 128.

§ 157. Postpositions gouvernant l'Accusatif.

1° *istalî* „jusqu'à" Gérondif terminatif du verbe *iši-m* atteindre, Ex.: *zû-yé istalî énécé* il alla jusqu'à la tente.

2° *solô-ki* en amont de, *solî-lâ* en haut, *solî-gît* d'en haut, *solî-li* oben entlang. Ces postpositions sont formées d'un thème *solô, solî* qui à donné naissance au verbe MAN. *solo-me* remonter la rivière.

3° *éyé'-ki* en aval de, *éḍî-lé'* en bas, *éḍî-gît* d'en bas, *éḍî-li* unten entlang. Ces postpositions sont formées

d'un thème *éyé, éḷi* qui a donné naissance à NE. *éyé-ném* descendre en aval et à MAN. *eye-me* couler.

4° *dî-ski* en montant, *dî-lé* sur, *dî-git* de haut en bas, *dî-li* den Berg entlang.

5° *lupu, śeptu, népté* à travers, en traversant.

6° *éréli* (NE. *orolim*) entourer.

7° *nonip-tiki, yonip-tiki* en longeant (NE. *nonim, yonim* long).

8° *émni-ki, évun-ki, évni-ki* en traversant.

Rem. Les postpositions qui précèdent gouvernent l'Accusatif parce qu'elles sont formées de thèmes verbaux à l'état de noms.

§ 158. On trouve dans les dialectes: UT. *ama-śki*, O. *hamâ-ski* au derrière de; UT. *uri-ski, ugi-lé*. Voir § 155. 13.

Des conjonctions.

§ 159. Les conjonctions, très peu nombreuses en tongouse, consistent 1° en particules enclitiques, 2° en mots indépendants.

1° *-li* „peut-être, ou" emprunté au russe; *-gu* „ou" emprunté au bouriate; *-val, -vél* „et" après les noms en *-n; -mal, -mél* „aussi, cependant".

2° *nân, nân-nun* encore, de nouveau; *nân-mal* et aussi; *ili* „ou" emprunté au russe; *val . . . . val* que cela soit . . . ou bien; *val ugéi . . . . val ugéi* weder . . . . noch; *tugi* alors en ce cas.

On trouve dans les textes de Middendorf: *oron-du-gu, morin-du-gu gónne-źigad* irons-nous à renne ou à cheval (à suivre).

L. Adam.

LE PRONOM DÉMONSTRATIF BASQUE A-T-IL TOUJOURS ÉTÉ *A*?

Le pronom démonstratif *a*, celui-là, existe uniquement dans le dialecte biscaïen.

Si l'on ne savait pas que *a* est encore de nos jours en usage, on serait tenté de croire que ce pronom ne doit son existence qu'à un raisonnement inductif, qui aurait pu être celui-ci: puisque *gizona* signifie l'homme, il faut que *a* soit l'article et *gizon* le nom; or comme l'article est primitivement un pronom, ou en dérive, il s'en suit que *a* est le pronom démonstratif. Le nominatif est donc trouvé, c'est *a*. — Comme le génitif est *gizonaren*, de l'homme, *aren* est le génitif et *ari (gizonari)* le datif du pronom. C'est ici que le raisonnement ne serait plus ou n'est plus exact. *Aren* n'est pas le génitif, ni *ari* le datif de *a*, mais bien de *ar*.

Nous savons que *a* est employé en biscaïen: *zer da a?* qui est celui-là? *Nor da gizon a?* qui est cet homme la? — Añibarro, qui est biscaïen, s'en sert d'une façon enclitique, ce qui paraît être très-inusité. Nous n'avons trouvé que ce seul exemple, et les Biscaïens qui sont à Londres, à l'église des Carmélites, n'ont pas pu nous traduire la phrase de cet auteur; la voici: *Adu gaistoko infernutarra! diñot nik orain, à, aldi baten jarraitu eskero Jesusi, iges eginik berarganik, ta eginik satanasen vanderapekoak, ondatu zana betiko infernuan!* Lora sorta, p. 10. „Méchants penchants de l'enfer! moi je vous dis maintenant, celui-là qui après avoir suivi une fois Jésus, s'étant enfui de lui et s'étant placé sous la bannière de Satan, il est perdu éternellement en enfer.“

Nous n'avons pas à rechercher ici si une étymologie, erronée peut-être, a influencé la forme du mot; si *a* a été employé pour *ar*, uniquement parce que le grammairien avait dit que *a* est le pronom. Nous n'avons pas d'anciens livres biscaïens pour tâcher de découvrir la vérité; mais aussi nous pouvons nous en passer; les mots livrent assez leur propre histoire et sans documents anciens nous pouvons dire, croyons-nous, que *a* était primitivement *ar*. L'espèce d'étymologie à laquelle nous faisons allusion ici, est celle que M. Max Müller nomme „popular etymology". C'est selon cette étymologie que sündfluth, déluge, est formé de sünde, péché, et fluth, inondation, tandis que sündfluth veut dire grande inondation. De même sweetheart, amant, viendrait de sweet, doux, et heart, cœur: or heart est ici pour ard, terminaison qui se trouve aussi dans drunkard, ivrogne, et qui signifie penchant, naturel. — S'il y a une langue à laquelle l'étymologie populaire, c'est à dire non-scientifique, a été appliquée, c'est bien la langue basque, et notre appréhension, exagérée peut-être, d'accepter les arrêts de MM. les grammairiens n'étonnera personne.

„Celui-là" est donc rendu par *a;* par contre „cela" est rendu par *ori*. Les autres pronoms dém. *au* et *ori* s'emploient pour exprimer celui-ci et ceci, celui-là et cela. On ne dit pas: *nok esan da a?* mais: *nok esan da ori?* Qui a dit cela? En général l'emploi de *a*, celui-là, est extrêmement rare et l'exemple cité ci-dessus, d'Añibarro, est le seul que nous ayons trouvé dans les livres, et encore n'est-il pas compris par les Biscaïens. Tout cela donne à réfléchir. Il arrive quelquefois, comme en allemand, que le pronom et l'article ne font qu'un. Der mensch signifie „l'homme" ou „cet homme là" selon que l'accent tombe sur „der" ou sur „mensch"; mais ce n'est

pas le cas en basque, croyons-nous; *a* était *ar* et voici pourquoi. 1°. Le soi-disant *r* euphonique, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans notre Essai de grammaire, p. 23, ne se trouve qu'au singulier: *gizonaren*, de l'homme. Ainsi l'oreille basque aurait été choquée de *aen* au singulier et non pas de *aen* au pluriel (*gizonaen*, des hommes), ce qui n'est guère probable. Il est plus probable que le *r* s'est perdu; comp. le démonstratif *han* qui est aussi *haur*; *hirur* = *hiru*; *laur* = *lau* etc. Dans le dial. bisc. les élisions sont fréquentes et très fortes; *biar dot* „il me faut" fait *biot*; *norena* fait *nona* etc.: on trouve même le génitif sing. écrit *semearen* et *semeaen*, v. Olaechea, Dotrina Cristianea. Citons encore *nok* pour *nork*, *ze* pour *zer*. Le *r* est donc une lettre qui s'est souvent perdue, et plus souvent en bisc. que dans les autres dialectes, et c'est justement ce dialecte qui nous occupe ici.

2°. Le *r* euphonique se trouve dans plusieurs mots composés où il est absolument superflu. On pouvait dire également bien *agatik* que *argatik*, et la preuve en est que les deux formes sont en usage; la première comme terminaison: *gizonagatik* „pour l'homme", la seconde comme pronom démonstratif: *argatik* „pour celui-là, pour cela", de *ar-gatik*. Si le pronom avait été *a* et non *ar*, on aurait pu dire *agatik*, pour celui-là, puisqu'on dit *gizonagatik (gizon-agatik)* et puisque le pronom et l'article ne sont qu'un seul et même mot. Pourquoi donc *a* dans un cas et *ar* dans l'autre, ou plutôt comment expliquer le *r* intercalé là où il ne sert à rien, où il est de trop? Il faudra admettre qu'il s'est perdu dans *agatik*. — En général les lettres euphoniques disparaissent en raison de ce que nos connaissances d'une langue s'étendent, témoin le t euphonique français (dira-t-on) qui était considéré par tous les anciens grammairiens comme une lettre euphonique.

Maintenant que nous avons retrouvé *ar,* nous avons l'explication de plusieurs mots qui restaient des énigmes. Nous avons d'abord le nominatif patient (qui n'est pas en usage) *ar,* dont est formé régulièrement le nominatif agent *ark,* ensuite le pluriel, qui est maintenant aussi régulier; *arek,* bisc.; après la chute de *r: aek,* b. puis *ayek,* g. et *hayek,* l. et bn. Il reste maintenant à rechercher pourquoi *ar* et été remplacé par *hura.* La même question se présente pour *ona* remplacé par *hau.* Espérons que cette difficulté sera résolue plus tard [1]).

W. J. van Eijs.

Londres, sept. 1873.

---

[1] Cette notice sur le démonstratif basque est une page de l'introduction du dictionnaire basque-français que M. van Eijs va livrer sous peu à la publicité. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs cet important ouvrage d'un auteur qui a été si souvent et si élogieusement cité dans notre recueil. (Réd.)

BIBLIOGRAPHIE.

H. Hübschmann. *Avestastudien.* In-8. (P. 639—710 des compte-rendus de l'Académie, 1872). München, 1873.

L'auteur, dont nous avons récemment annoncé un travail assez important sur l'un des Gâthâs avestiques (t. v., p. 324), consacre la première partie de son nouvel écrit à la critique de la version traditionnelle de l'Avesta, version en huzvâresh ou pehlvi dont il a été fait mention dans le présent recueil (t. III, p. 257). M. Spiegel qui, incontestablement a remplacé Eugène Burnouf à la tête de l'éranisme, tient cette traduction en grande valeur; il n'en est pas de même de MM. Roth et Haug qui pensent pouvoir expliquer l'Avesta par lui-même et grâce à des références avec le sanskrit. M. Hübschmann prend un moyen terme et admet la tradition corrigée par la lexicologie et la grammaire du sanskrit. Cela n'est point une mauvaise voie, mais il faut reconnaître, en bonne justice, que M. Spiegel, tout en partant autant que possible de la tradition, n'a pas été jusqu'à la respecter quand même alors que son erreur était manifeste.

M. Hübschmann a parfaitement raison lorsqu'il parle des difficultés qu'éprouvèrent les prêtres éraniens, au temps des Sassanides, lorsqu'ils entreprirent de col-

lectioner et d'éclairer les textes anciens du zoroastrisme, mais il exagère à nos yeux cette difficulté: nous ne pouvons pas admettre que la tradition, à leur époque, fût très oblitérée. En définitive M. H. fait, lui aussi, profession de respect pour la tradition; qu'il prétende que M. Spiegel n'en a pas épuisé les ressources, cela n'a rien que de vraisemblable, aussi les recherches propres de M. H. sont-elles les bien-venues.

L'auteur met ici sa méthode en pratique sur le Çrôs-Yast (Yaçna LVI; Spiegel, traduct. t. II p. 177; Haug, Essays p. 170). Il nous donne d'abord la transcription du texte zend, puis la version en pehlvi, puis la traduction de cette version; enfin, après la discussion de quelques passages de l'original, il nous livre sa propre traduction. Même procédé pour l'explication de la première partie du Gâthâ Çpentâ-Mainyû (Yaçna XLVI).

Les dernières pages de l'écrit de M. H. sont consacrées à des études lexicographiques zendes.

Les religieuses bouddhistes par M^me^ Mary Summer, 1 vol. petit in-12. Paris, E. Leroux, édit. Prix: 2 fr. 50 c.

Typographiquement, cette plaquette possède des mérites incontestables; imprimée avec une rare correction en caractères elzéviriens sur papier de Hollande avec titre rouge et noir, elle fait honneur au goût de l'éditeur M. Leroux et de l'imprimeur M. Meyrueis.

En ce qui concerne le fond, nous n'avons rien de mauvais à dire. Cette courte monographie sur le rôle des femmes dans l'ascétisme bouddhiste ne manque pas d'intérêt; les renseignements sont groupés avec art et intelligence, puisés à des sources autorisées. Il est curieux

d'assister avec Mme S. au développement dans l'extrême Orient d'une institution parallèle à des institutions analogues de notre Occident. Bien souvent on a remarqué la surprenante similitude des rites du Bouddhisme et de ceux du Christianisme. Ces deux religions ont permis une extension considérable à la vie monastique, même à l'égard des femmes que toutes deux tiennent cependant pour inférieures et subordonnées au sexe mâle. Chez les Bouddhistes du reste, pas plus que chez les Chrétiens, l'institution de communautés religieuses, toutes respectables en principe qu'elles soient, n'a eu d'autre résultat que de nuire à la vie de famille, de séparer de l'humanité, d'arracher à leurs devoirs naturels et à la lutte fortifiante contre les forces extérieures, des êtres qui auraient pu se rendre utiles à la société, et de leur imposer des obligations morales contre nature ainsi que les énervants combats contre les facultés internes de l'homme.

Mme S. n'est pas de notre avis et se trouve fort disposée à admirer les mystiques ardeurs des Ste Thérèse de l'Inde ou de l'Himâlaya; néanmoins son petit livre est curieux, se lit aisément et mérite d'attirer l'attention des penseurs.

J. G. R.

Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων — ὑπὸ Ν. Γ. Πολίτου. — Τόμος Α. — Νεοελληνικὴ Μυθολογία. — Ἐν Ἀθήναις. 1871.

N. G. Politis. — *Mythologie néo-hellénique,* compte-rendu par Emile Legrand. — Paris. Maisonneuve. 1872.

Nous avons plusieurs fois insisté dans ce recueil sur la grande utilité qu'il y a partout à imiter l'œuvre

de Grimm et de ses disciples, c'est-à-dire à ne pas laisser périr sans les conserver dans quelque ouvrage spécial les traditions, contes, légendes, croyances fantastiques, restes épars des vieilles mythologies populaires. Les Germains n'ont pas manqué à ce devoir tant sur le continent que dans les îles skandinaves et anglo-saxonnes. La France est moins riche, bien que ce ne soit pas la matière qui fasse défaut; de même en est-il chez les Slaves. Or, voilà qu'un Grec, M. Politis, a eu l'heureuse idée de recueillir tout ce qui reste dans l'imagination de ses compatriotes des vieux mythes doriens, arcadiens et ioniens. Aussi l'enfélicitons-nous de grand cœur et recommandons-nous sa publication, trop courte hélas! faute de fonds, à toute l'Europe savante. M. E. Legrand n'a pas eu une moins bonne inspiration en faisant un résumé intéressant des travaux de M. P., dont, cependant, le livre devra être consulté par tout mythologue sérieux.

M. P. prend d'abord les divinités olympiennes et maritimes ainsi que les phénomènes physiques et nous démontre que le vieux Zeus, pas plus qu'Iris et les Vents, n'ont été oubliés par les fils de leurs anciens adorateurs. Le mythe de Saturne se raconte aujourd'hui en Épire comme en Grèce ceux de Dionysios, de Dèmètèr et Persephonè, quant à Neptune il s'est incarné en St. Nicolas.

Puis, viennent ces êtres étranges si vivaces dans la pensée populaire: les kalikantyari, farfadets, gnômes, kobolds, plaisants, malicieux, gourmands et farceurs qui sont les satyres de l'antique Hellade; les fées, ou plutôt les Nèrèides, divinités des eaux, des sources, qui, dans toute la race aryenne, depuis les bords de l'Indus et du Gange sous la forme d'Apsaras, depuis le Kabulistan, le pays des *Pairikas,* jusqu'aux Alpes et à l'Armorique, hantées par les *bonnes dames,* jusqu'aux forêts et aux

steppes de la Slavie où l'on parle des *Vilas*, ont fourni à la fiction les délicieuses figures que l'on a tant présentées à nos imaginations enfantines. En revanche, la Grèce moderne a aussi des *hommes noirs*, des *dragons* (les *Nâgas* de l'Inde, les *Riesen* de l'Edda), des sorcières ou striggles (στρίγγλαι), des ogresses (λάμιαι). M. P. nous promet trois fois plus de renseignements; nous prenons acte de la promesse, et souhaitons bien sincèrement à M. P. de voir se dissiper les circonstances funestes qui l'ont contraint à ne nous donner que le quart des intéressants documents qu'il a si heureusement recueillis, mis en ordre et exposés méthodiquement et modestement.

J. G. R.

Физиологија гласа и гласови српскога језика. Лингвистичка студија Стојана Новаковића. — *La physiologie des sons et les sons de la langue serbe* par *Stojan Novaković*. Belgrade, 1873. In-8, 108 p.

Voici un nouveau travail à adjoindre aux bons ouvrages de physiologie glottique qui ont paru ces temps derniers. Il est présenté sous une forme claire et didactique, renvoie consciencieusement aux sources et est appelé à un légitime succès auprès des linguistes, malheureusement peu nombreux, en état de comprendre le serbo-croate.

L'auteur traite dans son premier chapître de certains points généraux concernant la science du langage. Après avoir rappelé la distinction profonde de la linguistique d'avec la philologie, les travaux créateurs de Bopp, Grimm et Humboldt, il fait remarquer que ce n'est que dans une période secondaire de travaux que l'on en arriva à s'occuper d'une façon particulière de la nature de la science. M. Novaković désigne Schleicher et

M. Max Müller comme ayant été les premiers qui aient rangé la glottique parmi les sciences naturelles: били су први који су науку о језику уврстили међу природне (физичке) науке. Nous ne contredirons pas à ce jugement en ce qui concerne Schleicher, mais à l'égard de M. Max Müller il est manifeste qu'on lui assigne ici un rôle auquel il n'a aucun droit. M. Novaković fait bien quelques réserves (p. 4) et regrette la timidité (али доста плашљиво) du célèbre indianiste en ce qui concerne quelques questions de principe. Cela n'est nullement assez. M. M. Müller peut bien sembler accorder çà et là un caractère „naturel" à la science du langage, il n'en est pas moins vrai qu'il a constamment appliqué aux recherches fondamentales de la glottique les procédés de la métaphysique, c'est-à-dire de la fantaisie anti-scientifique. [1])

Champion de l'âme et de la psychologie (у име „духа" и „психологије") M. Steinthal, s'est élevé de Berlin, ce vieux nid de l'idéalisme et du transcendentalisme

---

[1]) Dès les premières pages de sa première leçon nous lisons cette phrase caractéristique: „Le langage est peut-être l'œuvre de la „nature, une invention de l'art humain, ou un don céleste." A la quatrième leçon: „Je date du premier jour de la Pentecôte le début „réel de la science du langage. A partir de ce jour où les langues „de feu se séparèrent et descendirent sur les apôtres . . . . .". Le Saint-Esprit, voilà un précurseur auquel Bopp ne s'attendait certes pas! Il n'y a rien à espérer, d'ailleurs, sur le terrain des sciences naturelles d'un auteur qui n'a pas craint de dire (deuxième leçon): „C'est une vérité bien connue, qui n'a pas été ébranlée par les re„cherches récentes, que la nature n'est pas susceptible de progrès ou „de perfectionnement"; si l'auteur dénie aux choses naturelles la perfectibilité, comment pourrait-il qualifier de „naturels" les systèmes glottiques que nous voyons si manifestement se développer? Mystère. Mais M. M. Müller s'occupe peu des contradictions de cette sorte et n'en continue pas moins à disserter métaphysiquement un peu du connu et beaucoup de l'inconnu.

(из старога легла идејализма и свакојаких трансценденталних доктрина), contre l'enseignement naturaliste de Schleicher. L'on s'accorde communément à tenir peu de compte de ces anathèmes bien-pensants et l'appareil rhétorique de M. Steinthal rejoint au milieu d'une heureuse indifférence le bagage des causes premières, des causes finales et des êtres de raison.

M. Novaković le dit justement, les œuvres humaines sont toujours liées à la nature comme à leur origine: дела човечанска вазда су везана за природу као за основицу и извор свој (p. 5) et de jour en jour cette idée se répand davantage dans l'histoire, que l'on tenait plus que toute autre chose pour une œuvre humaine. Ici M. N. rappelle la théorie de Comte sur la classification des sciences, théorie que nous avons rapportée dans nos „Instructions" et empruntée à son auteur, parmi les disciples duquel nous sommes d'ailleurs loin de nous ranger. Mais il ne s'agit pas ici de la doctrine „positiviste" et du plus ou moins de penchant que, personnellement, nous pouvons avoir pour ses restrictions. — Ainsi que le dit Schleicher, la physiologie des sons est la base de toute grammaire; M. Steinthal, métaphysicien de profession, a senti son psychologisme blessé par ces paroles, mais nous n'avons pas à rapporter ici ses théories fantaisistes. Il nous suffit de prendre bonne note de ce que M. Novaković prend comme base unique la physiologie. Toutefois à la théorie de Comte il préfère celle de M. Kujunjić [1]) qui place la langue après l'épuisement complet de la science, après les sciences philosophiques et sociales; nous ne pouvons admettre cette manière de voir, car les sociétés humaines sont toutes postérieures à la formation du langage articulé qui seul fait de l'homme un homme.

[1]) Наука о свести. Београд, 1872.

M. N. donne dans son deuxième chapître une description des organes glottiques avec deux planches à l'appui.

Dans le troisième chapître il traite des voyelles, de leur naissance, de leur nature. Ici naturellement il rappelle le beau travail de M. E. Brücke „Grundzüge der physiologie und systematik der sprachlaute“ (Vienne, 1857); nous y retrouvons également rappelées d'une façon heureuse les doctrines émises si clairement par M. H. Chavée dans son récent „Enseignement scientifique de la lecture“ (Paris, 1872) et que déjà il avait exposées dans quelques uns de ses précédents ouvrages.

Le chapître quatrième traite de la formation des consonnes et de leur division d'après l'articulation. L'auteur reproche avec juste raison à M. Brücke d'avoir méconnu la plus riche source d'articulation des Serbes, à savoir les palatales et de regarder les ж, ш, ч, џ, ћ, ђ, љ, њ comme de purs composés de deux sons.

Dans son cinquième chapître M. N. s'occupe de X (*h* allemand). Nous avouons ne pas nous faire du x serbe la même idée que M. N. Alors que cette consonne est prononcée (on sait que certains dialectes orientaux la laissent tomber totalement), nous la saisissons sous trois aspects: 1. après a, o, y (*a, o, u*) elle vaut „ch“ allemand de „nach, noch, buch“; 2. après e, и (*e, i*) elle vaut „ch“ allemand de „pech, ich“; 3. au commencement des mots c'est la simple aspiration de l'allemand „hören, herz“. Sans aucun doute la différence des deux premiers x est dûe à la différence des voyelles, mais quant au phénomène en lui-même, nous l'avons personnellement constaté d'une façon très évidente chez les Serbes de la principauté, chez ceux du sud de la Hongrie et chez les Croates. — Dans le tableau phonétique dressé par M. N. nous voyons qu'il a cru devoir suivre les auteurs pour

lesquels les demi-voyelles sont *r, l* (en ajoutant naturellement љ pour le serbe). C'est un système que nous ne pouvons adopter; à nos yeux les seules demi-voyelles sont le *y* français (yeux) et le *w* anglais. Mais c'est là une affaire d'appréciation générale et qu'il ne faut pas restreindre à la seule langue serbe.

Après avoir traité de l'acoustique, l'auteur arrive à la très importante question de l'accentuation serbo-croate. L'on admet communément quatre accents en serbe, deux brefs ̀ et ̏, puis deux longs ́ et ̃. Cette théorie, exposée par le savant M. Daničić ne nous a jamais gagné, avouons-le. Ici encore (et M. Novaković ne l'ignore pas) nous nous fondons sur notre expérience personnelle. Nous pensons avec M. Miklošić [1]) qu'il y a ici confusion de deux choses éminemment distinctes, le t o n et la l o n g u e u r. M. Budmani pense aussi de cette façon: [2]) il n'y a à ses yeux, en serbe, qu'un *accent fort* et un *accent faible*, mais le fort peut être soit long (̃) soit bref (̏), et, de même, le faible peut être, aussi, ou bien long (́) ou bien bref (̀). Voilà la distinction du t o n et de la l o n g u e u r dûment présentée. M. Budmani repousse d'ailleurs avec juste raison le procédé de Vuk (et de son école) qui use du signe ̃ pour l'appliquer aussi aux voyelles longues non-accentuées: ainsi le génit. plur. de јèлен, cervus, ne doit pas être noté јèлēнā mais bien јèлênâ, M. Budmani usant du signe circonflexe (̂) pour désigner les syllabes longues inaccentuées. Dans ce mot il y a, non pas trois accents, mais bien un seul

[1]) Vergleichende grammatik der slavischen sprachen, I 317 s.

[2]) Grammatica della lingua serbo-croata (1867). Cette grammaire est sans doute celle que l'on peut recommander le plus sûrement pour l'étude si importante du croato-serbe. Certaines formules de cet ouvrage peuvent être modifiées, mais en somme c'est un guide intelligible et pratique.

accent, le fort [bref] puis deux syllabes longues atones. Encore un coup, cette théorie est pour nous en pleine correspondance avec les faits. Nous voyons toutefois que M. Daničić, dans son récent travail sur l'accentuation croate [1]) reste fidèle à son opinion des quatre accents. Il nous est cependant impossible d'admettre que les deux *a* de вѣтāрā [2]) soient accentués tout comme le premier *a* de прāвда, justitia; à notre oreille le premier *a* de ce dernier mot porte un accent long et nous le désignerons en effet par le signe ⌣, mais sur les deux *a* de *vetara* nous ne mettrons qu'un signe de longueur, à savoir ^: ici le *e* seul est accentué. M. Novaković reconnait d'ailleurs, lui aussi, que les deux *a* de *vetara* ne peuvent être assimilés au premier *a* de *pravda:* оба ā у речи вѣ т ā р ā не гласе са свим онако као ā у речи прāвда, mais à ses yeux l o n g u e u r et a c c e n t se réduisent à un accent principal et à un accent secondaire: дужина и акценат своди на г л а в н и и с п о р е д н и акценат. Cette opinion n'est point la nôtre et nous ne pouvons admettre deux accents que dans un mot composé. Ici ce n'est point le cas.

Le chapître neuvième traite des lois phonétiques et des variations historiques de la langue. M. N. s'occupe spécialement ici de l'important phénomène du iotacisme, puis il dit quelques mots des opinions émises sur la division des langues slaves (Dobrovský, Šafařík, Miklošić, Schleicher, Daničić). Il termine enfin par quelques considérations sur les rapports de l'orthographie avec l'histoire littéraire.

Notre jugement final à l'égard de cet écrit de M. N.

---

[1]) Prilog za istoriju akcentuacije hrvatske ili srpske, dans les Actes de l'académie sud-slave t. xx p. 150 ss. Zagreb, 1872.

[2]) Génitif pluriel de *vetar*, m., ventus.

lui est des plus favorables. Sur certains points de détail nous nous trouvons sans doute en désaccord avec l'auteur, mais nous n'en considérons pas moins comme notre devoir de classer son beau travail au nombre des œuvres les plus remarquables traitant de la physiologie phonique.

A. Hovelacque.

Éléments de grammaire basque (dialecte souletin) par Louis Gèze. Bayonne, 1873, in-8 — viij — 360 p.

La différence essentielle entre les langues agglutinantes, comme le basque, et les langues à flexion, comme le français ou l'espagnol, n'est en aucune façon dans la pauvreté des secondes et la richesse des premières, relativement aux terminaisons déclinatives, dérivatives, etc. La flexion, c'est l'altération organique des voyelles radicales des mots significatifs pour marquer les rapports dans le temps ou dans l'espace. L'agglutination, c'est le rapprochement du radical significatif et des mots affectés à la désignation des relations: comme ces mots sont souvent très-usés, on a pris l'habitude de les unir, dans l'écriture, au radical dont ils modifient le sens; mais c'est là uniquement un procédé orthographique, rien ne s'opposerait à ce qu'on écrivit par ex. *puer orum*, κεφαλ ῆς, etc.; et il n'y a guère plus de raisons pour écrire, en roumain *omul* au lieu de *omu l* ou en suédois *riket* au lieu de *rike t,* que pour mettre en français *l'homme* ou en allemand *das reich.*

Par conséquent, sur quel principe doit reposer une bonne grammaire d'une langue agglutinante quelconque? Selon moi, sur celui-ci, que, dans les idiomes de la seconde classe, les particules dérivatives se placent *géné-*

ralement après le mot à dériver tandis qu'en français par ex. elles se placent généralement avant lui. Nous disons *de la femme, jusque chez l'homme;* le basque ou le tamoul dira *femme la de, homme le chez jusque.* Mais, dans tous ces idiomes, les particules *de, la, chez, jusque, le,* sont des mots essentiellements distincts, indépendants, et doués d'une signification propre.

C'est pour avoir méconnu ce principe, essentiel à mon avis, que M. G., qui aurait pu faire un excellent livre, ne nous a donné qu'une grammaire très-ordinaire, et sans grande utilité. Il nous déclare, dans sa préface, qu'il a pris pour modèles Martinez, Bacarach (sic), Siret et même Lhomond. Pourquoi pas Despautère? Je ne désespère pas, si nous en sommes encore là, de voir paraître prochainement un *jardin des racines basques* par quatrains et décades. Que vouliez-vous que fit M. G. contre de pareils modèles?

Aussi est-ce uniquement à l'absence de méthode qu'il faut attribuer les erreurs de M. G. Je relève entre autres le passage suivant: „l'article n'existe pas en basque; „c'est en français un petit mot employé pour indiquer „qu'un autre mot nommé substantif est pris dans un sens „déterminé. Il a aussi quelquefois pour effet d'éviter la „confusion entre le singulier et le pluriel, facile dans le „langage parlé . . .“ (p. 6). Est-il possible d'accumuler en un si petit nombre de lignes un plus grand nombre d'inexactitudes? Pour n'en signaler que la principale, il est absolument faux que le basque n'ait pas d'article. Puis que *gizon bat* veut dire „un homme“ et *gizona* „l'homme“, il est évident que *a* est „le“ comme *bat* est „un“; entre la déclinaison définie *gizonaren* et l'indéfinie *gizonen,* il n'y a absolument que la différence entre „de l'homme“ et „d'homme“ en français.

Et pourtant la monographie que nous donne M. G.

d'un des dialectes les plus intéressants et les moins connus, du dialecte souletin aux formes verbales si abondantes et si usées, est certainement très-complète et très-fidèle. Il a fallu à l'auteur bien de la patience et bien du travail pour mener à bonne fin son intéressant volume. Très probablement M. G. sait le basque mieux que beaucoup de Basques eux-mêmes. Son exemple montre une fois de plus que l'étude de l'*escuara* n'offre point de difficultés réellement insurmontables.

C'est que les Basques ont généralement à cet égard des préventions et des prétentions exorbitantes. Il court dans le pays certain proverbe qu'on jette volontiers, moitié riant, moitié sérieusement, à la tête de l'audacieux qui annonce l'intention d'étudier le vieil idiome pyrénéen: „le diable a passé sept ans dans le pays et il n'a pu apprendre un seul mot basque". Si vous ne reculez pas à cet avertissement, vous vous exposez à vous entendre adresser le compliment suivant, qui sonne manifestement comme une impertinence énorme à l'oreille de vos interlocuteurs: „Vous êtes donc, pour espérer venir à bout du basque, plus méchant que le diable!"

Bayonne, le 7 avril 1873.

Julien Vinson.

Das geheimnisz des spiritus asper mehrseitig beleuchtet von *F. W. Culmann.* Deuxième édition. Leipzig 1873.

L'auteur n'aura épargné ni temps ni papier pour propager sa théorie du verbe fondamental indo-européen *a h a,* avec son appareil de propulsifs, d'impulsifs, d'objectifs, d'appropriatifs, etc. Nous avons enregistré plusieurs fois déjà les productions de M. Culmann (IV 72, V 311).

Периодическо списание на българското книжовно дружество. Урежда се отъ дѣловодителятъ на дружеството В. Д. Стоянова. Година I. книжка 1—6. Браила 1870—72. Gr. 8.

De toutes les littératures slaves, la littérature bulgare est la plus jeune; ses progrès seront puissament favorisés par une Société littéraire qui s'est fondée en 1869 à Braïla dans la principauté de Roumanie. La Société a pour but le développement de l'instruction du peuple, mais surtout l'étude de la langue et de l'histoire bulgare. Elle publie une revue, et les six premiers numéros, que nous avons sous les yeux, prouvent que l'on s'est mis sérieusement à l'œuvre. Comme il est naturel, et, au début, presque inévitable, les articles de vulgarisation y sont plus nombreux que les travaux purement scientifiques.

Parmi les mémoires qui méritent une attention spéciale, citons avant tout les articles historiques de M. Marin Drinov, président de la Société et maintenant professeur à l'Université de Charkov en Russie; son long séjour en Italie lui a permis de faire dans les archives une abondante moisson de matériaux relatifs à l'histoire de sa patrie. Intéressante aussi est la biographie de l'évêque de Vraca, Sophronius, qui le premier a publié un livre en langue bulgare moderne (Kyriakodromion. Rymuik 1806) et dont la vie ne fut qu'une suite de souffrances et de dangers au temps de la grande anarchie de l'empire turc. Un mémoire de M. Drinov raconte la vie du moine Paysius, dont la chronique bulgare écrite en 1762 s'est répandue dans de nombreuses copies et n'a pas peu contribué par le patriotisme qui l'anime au mouvement bulgare contemporain. Nous trouvons en outre une histoire de l'hérésie des Bogomiles, des projets pour l'or-

ganisation des écoles etc. Les études critiques sur les livres et les journaux bulgares ont aussi de la valeur.

Le philologue s'arrêtera avec intérêt aux chants populaires qui ne manquent dans aucune de ces livraisons. Sans doute, l'on possède déjà des collections plus considérables de chants bulgares, [1]) mais la Société s'est attachée à reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude le dialecte de la contrée où chacun d'eux a été recueilli. La langue bulgare en effet, dans la Bulgarie propre, la Thrace et la Macédoine, renferme un très grand nombre de dialectes, qui ne sont cependant pas assez différents entre eux pour qu'un habitant d'Ochrida n'en comprenne

---

[1]) Les premières épreuves des chants populaires des Bulgares furent publiées par le célèbre philologue serbe Vuk Stef. *Karadžić* (Додатак к Санкт-Петербурским сравнителным рјечницима свију језика и нарјечја с особитим огледима бугарског језика. У Бечу 1822. 4⁰. 54 p.). En 1842 M. Dr. *Bogojev* publia un petit fascicule, qui contient 12 chants et quelques proverbes. Les plus précieuses collections sont les suivantes: *P. Bezsonov* Болгарскія пѣсни (Moscou 1855. 4⁰. 2 vol. avec un mémoire sur l'épopée serbe et bulgare, et une grammaire), Stefan *Verković* Народне песме македонски Бугара (Belgrad 1860. 8⁰., chants lyriques de la Macédoine orientale). Const. et Démetrios *Miladinov* Бьлгарски народни пѣсни (Zagreb 1861. 8⁰. un très précieux recueil, principalement de la Macédoine occidentale). En la collection intitulée Памятники и образцоі народнаго языка и словесности русскихъ и западныхъ Славянъ, publiée par l'Académie russe (Pétersbourg 1852—1856. 4⁰), on trouve aussi des chants bulgares, recueillis par MM. Perov et Palauzov. En outre nous avons les collections de *Karavelov* (Памятникоі народнаго доста Болгаръ Книга I. Москва 1861), de *P. R. Slavejkov* (Pétersbourg 1855), de *Vasil Čolakov* (Българскоій народенъ сборникъ. Часть I. Болградъ 1872. 8⁰. 356 стр., assez insuffisant) et d'autres plus petites et peu accessibles. Un nombre assez important de chants se trouve aussi dans les journaux bulgares, surtout dans Българскоі Книжницоі (Constantinople 1858—1862).

pas un de Trnovo. Leur extension et leurs caractères distinctifs sont encore très peu connus. Les exemples que nous trouvons dans la revue de Braïla, viennent tous des vallées orientales des Balkans, des contrées de Trnovo, Kotel, Slivno et Aitos.

Le bulgare n'a pas encore une orthographie fixe, une langue littéraire commune à tous les écrivains. Une dissertation de M. Drinov (II. fasc.) traite de la transcription des sons bulgares. Jusqu'ici l'on s'était montré par trop fidèle au système du paléo-slave ou ancien bulgare. L'auteur examine le développement historique des sons bulgares. C'est en étudiant la langue populaire que l'on travaille à former le parler littéraire; c'est en réunissant des recueils de chants, de légendes, de contes, d'énigmes, de proverbes.

L'étude du passé et du présent de la nation bulgare, au point de vue historique et philologique, offre à la Société un champ d'études vaste et jusqu'à présent inexploré. Nous espérons qu'elle continuera son œuvre avec succès.

J. Const. Jireček.

Jačke ili narodne pěsme prostoga i neprostoga puka hrvatskoga po župah šoprunskoj, mošonjskoj i želěznoj na Ugrih. Skupio **Fran Kurelac**, starinom Ogulinac a rodom iz Bruvna u Krbavi. Zagreb, slovî D. Albrechta 1871. 8°. III, 313 et V p.

Autour de lac de Neusiedel (Novoselo), au delà des rivières Raba et Litava (Leitha), dans les comitats de

Oedenburg (slav. Šoprun), Wieselburg (Mošonj) et Eisenburg (Želêzna župa), dans la Hongrie occidentale, se trouve une contrée fertile, dont de nombreux villages sont occupés par des colons croates. Leur nombre, sur lequel l'on diffère, est fixé par quelques auteurs jusqu'à 120.000. Ces Croates se sont établis peu à peu dans le cours du XVI. et du XVII. siècle. Séparés entre eux, entourés de tous les côtés de Magyars et d'Allemands (quelques uns, à peine, se trouvent dans le voisinage des Slovaques), ils ont conservé leur langue dans toute sa pureté. Mais une grande partie d'entre eux est déjà devenue allemande ou magyare et leur absorption par ces races voisines continue rapidement. Sans rapport avec leur patrie, ils sont restés étrangers à tout le mouvement des Slaves du Sud. Il se développa une littérature particulière dans leur dialecte: naturellement, elle n'a produit que des livres populaires ou religieux.

Le Nestor des écrivains croates, M. François Kurelac, connu par de nombreux travaux philologiques, a passé de longues années à recueillir avec un rare amour les chants de ses compatriotes si éloignés. L'année passée il a publié son recueil, le résultat d'un travail, continué pendant presque trente ans. Cette collection renferme 700 morceaux trouvés dans 57 villages. Ce sont en général des pièces lyriques: l'épopée, sauf quelques restes, a depuis longtemps disparu chez les Croates, même en Croatie. Beaucoup de ces chants viennent du slovaque; quelques uns mêmes portent la trace de l'influence des villes et ne sont pas réellement des chants populaires.

La préface n'est pas moins intéressante que le livre même. M. Kurelac raconte sa vie et ses aventures pendant ses expéditions chez les Croates de la Hongrie. Il eut beaucoup à souffrir de la méfiance des employés

hongrois; plus d'une fois, sa vie fût en danger. Au printemps de 1848, il fût retenu prisonnier pendant 40 jours à Deutsch-Altenburg (Starigrad).

Prague.

J. Const. Jireček.

Guide élémentaire de la conversation français-basque, précédé d'un abrégé de grammaire, *Bayonne,* P. Cazals, 1873, in-18, xxxv—200 p.

Ce livre n'est ni plus intéressant ni plus niais que tous ceux de la même espèce. C'est toujours les mêmes listes, sur deux colonnes, de mots qui se suivent pêle-mêle et de questions plus ou moins étranges accompagnées de réponses plus ou moins baroques. Mais ces mots et ces phrases sont traduits en basque et le volume, dont le prix est modeste, est précédé de notions grammaticales assez méthodiques sur le dialecte labourdin. C'est une raison suffisante pour signaler cette nouvelle publication aux amateurs.

Bayonne, 11 Août 1873.

T. V.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Généralités.

Ballhorn. Alphabete orientalischer und occidentalischer sprachen. Leipzig, 1873.

Benfey. Die suffixe anti, âti und ianti, iâti. — In: Nachrichten v. d. kgl. gesellsch. d. wissensch. zu Göttingen. Nos 15. 16.

Clemm (W.). Ueber Aufgabe und Stellung der classischen Philologie und insbesondere ihr Verhältniss zur vergleich. Sprachforschung. Giessen, 1872.

Egger (E.), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, maître de conférences honoraire à l'Ecole normale supérieure. — Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques. Sixième édition, revue et augmentée. 1873. 1 vol. in-12.

Evans (John). L'Alphabet et son origine. Traduit par Ed. Barbier (Revue Scientifique Paris, 11 Janv. 1873.) Lecture faite à l'institution R. de la Grande Bretagne.

Hirzel (C.). Grundzüge zu einer geschichte der class. philologie. Tübingen, 1873.

Jolly (J.). Schulgrammatik und sprachwissenschaft. (In: Blätter für das baierische gymnasialschulwesen, IX cah. 6.)

Kerber. Gedanken über die entwicklung der coniugation. I. Heft. Einleitung. Das präsens. Rathenow, 1873.

Hovelacque (A.). Notice sur les subdivisions de la langue commune indo-européenne. (Revue d'Anthropologie. Paris, T. I, p. 475 à 479.

Martin (E.). Das historische studium der neueren sprachen und seine bedeutung für den schul-unterricht. Halle, 1873.

Meyer (Leo). Ueber vocalsteigerung, insbesondere in der verbalflexion. In: Zeitschr. für vergl. sprachf. XXI p. 341 — 349 Berlin, 1873.

Новаковић(с) физиологија гласа и гласови српскога језика. In-8, 108 p. Belgrade. — Novaković (s). La physiologie phonique et les sons de la langue serbe.

Pott (A. F.). Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen unter Berücksichtigung ihrer Hauptformen. Sanskrit, Zend, Persisch, Griechisch-Lateinisch etc. 2. Aufl. in völlig neuer Umarbeitung. *A. u. d. T.:* Wurzelwörter-Buch der indogermanischen Sprachen. Tome IV. Wurzeln auf stumme Consonanten, nämlich: Wurzeln auf Cerebrale und Dentale. In-8, 922, Detmold, Meyer, 1873.

Schleicher. O znaczeniu języka dla historyi naturalnej człowieka — Przyroda i Przemysł. 1873.

— De la signification du langage dans l'histoire naturelle de l'homme. Trad. de l'allemand.

Święcicki (P.). Mowa ludzka, jej układ pierwotny i budowa. In-8, IV—93 p. Lwów, 1873. — Du langage humain, sa formation et son origine et sa construction primitive.

Schmitz (B.). Die neuesten fortschritte der französisch-englischen philologie. Gr. in-8. VII—123 p. Greifswald, 1872.

Schultze (M.). Indogermanisch, Semitisch und Hamitisch. Berlin 1873. In-8, 36 p.

Weil (Alfred). Des langues vivantes et de leur enseignement. In-8, 36 p. Paris Charpentier & Comp., 1873.

Whitney. On Material and Form in Language. In-8, 20 p. (Extrait des Transactions of the American Philological Association, 1872.)

Whitney. Oriental and Linguistic Studies. The Veda, the Avesta; the Science of Language. In-8, IX—417 p. Newyork 1873.

Wilamowitz-Möllendorff (U. v.). Zukunftsphilologie. 2. Stück. Berlin, Bornträger. 1873. In-8.

Wilhelm (Eug.). De infinitivi linguarum sanscritae, bactricae, graecae, oscae, umbricae, latinae, goticae forma et usu. In-8. VIII— 96 p. Eisenach, Baemeister. 1873.

Langues Indo-Européennes.

Groupe Hindou.

Böhtlingk (O.) et **Roth (Rdf.).** Sanskrit-Wörterbuch. Septième partie p. 321—480, livraison 50: *ç—s.* Pétersbourg, 1873.

Cappeler. Die Ganachandas. Ein beitrag zur indischen metrik. 1872. In-8, 122 p.

Grassmann (Hermann). Wörterbuch zum Rig-Veda. Deuxième livraison: ṛtviyâvat—dam. Leipzig, Brockhaus. 1873. In-8, p. 289 à 576.

Минаева очеркъ фонетики и морфологіи языка пали. Minayeff. Aperçu de la phonétique et de la morphologie de la langue palie. Pétersbourg. In-8, XLIV—96 p.

Pantcha Tantra (Le) ou les cinq ruses, fables du Brahma Vichnou Sarma Aventures de Paramarta, et autres contes, traduits pour la première fois sur les originaux indiens par **J. A. Dubois.** Illustré de 13 eaux fortes, par Léonce Petit. In-8, XVI—416 p. Paris, 1873.

Vachaspatya. A comprehensive sanserit Dictionary in ten parts. Iᵉ Partie. Compiled by **Taranatha Tarkavachaspati.** In-4. p. 1 à 238. Calcutta, 1873.

Groupe Eranien.

Hübschmann (H.). Avestastudien. Münich, 1873. (Extrait des Compte rendus de l'académie; 1872, p. 639—710.)

Hübschmann. Beiträge zur erklärung des Avesta. — In: ZDMG. XXVI, 453—460. Leipzig 1872.

Inscriptiones Palaeo Persicae Achaemenidarum, quot hucusque repertae sunt ad apographa viatorum criticasque Ch. Lassenii, Th. Benfeyi, J. Oppertii necnon Fr. Spiegelii, editiones archetyporum typis, primus ed. et explicavit, comment. criticos adjecit glossariumque comparativum Palaeo-Persicum subjunxit Dr. **Cajet. Kossowicz.** Saint-Pétersbourg. Grand in-8.

Ménant (Joach.). Les Achéménides et les inscriptions de la Perse. Gr. in-8, 176 p. Paris, A. Lévy, 1872.

Mordtmann. Entzifferung und erklärung der armenischen keilinschriften von Van und der umgegend. — In: ZDMG. T. XXVI, 465—696. Leipzig 1872.

Trumpp (E.). Grammar of the Paštō or Language of the Afghāns, compared with the Iranian and Nord-Indian Idioms. In-8, XVI—412 p. Tubingue, Heckenhauer. 1873.

Groupe Hellénique.

Aly. De nominibus IO suffixi ope formatis. Leipzig, p. IV—44. In-8.

Angermann (C.). Die erscheinungen der dissimilation im griechischen. In-4, p. 44. Meiszen, 1873.

Autenrieth. Wörterbuch zu den Homerischen Gedichten. Leipzig, Teubner 1873.

Curtius (G.). Griechische Schulgrammatik. Dixième édition. Prague, 1873. In-8, XII–392 p.

— Νόστος. In: Rivista di filologia, t. II p. 1—12. Turin, 1873.

— Grundzüge der griechischen etymologie. Vierte durch vergleichungen aus den keltischen sprachen von E. Windisch erweiterte auflage. Leipzig, 1873. Gr. in-8, p. XV—835.

Hadley (J.), On the Byzantine Greek Pronunciation of the Tenth Century, as illustrated by a manuscript in the Bodleian Library (Extrait des: Transactions of the American Philological Association, 1872.) In-8.

Hartel (W.). Homerische Studien. Beiträge zur homerischen prosodie und metrik. Berlin, 1873.

Havet (L.). Mots locriens contenant un α pour un ε. In: Mémoires de la Soc. de linguistique, t. II p. 167—168. Paris, 1873.

Hamilton (G.). The simple Solution of the Greek and Latin Subjunctive. In-8. 130 p. Londres, 1872.

Helbig. De dialecto cretica. Plauen, 1873.

Hultsch. Zur griechischen lexicographie. (In: Neue jahrb. für philologie und pädagogie, p. 107.)

Kleemann. Reliquiarum dialecti creticae pars prior. Halle, 1872.

Lange. Der homerische gebrauch der partikel *E I.* — I. Einleitung. und *e i* mit dem optatif. — Leipzig, 1872. 180 p. — Extrait du 6. volume des Mémoires de l'acad. saxonne, classe de philosophie et d'histoire.

Pellegrini. Il dialetto greco-calabro di Bova. In: Riv. di filologia, t. II p. 13—25. Turin, 1873.

Rangabé (A. R.). Grammaire abrégée du grec actuel, précédée d'une Préface sur la prononciation et suivie d'un Choix de morceaux de lectures. Deuxième édition, revue et corrigée. 1 vol. in-8. Paris, 1873.

Zacher (K.). De prioris nominum compositorum graecorum partis formatione. In-8, p. 29. Halle, 1873.

Groupe Italique.

Alart. Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne. Suite. In: Revue des langues romanes, t. IV p. 44—61, Montpellier, 1873.

Barbe (P.). La vérité sur la langue d'O. 2 vol. in-18. Paris, 1873.

Beaufils (Constantin). Abrégé de la Nouvelle grammaire latine, d'après les principes de la grammaire comparée. In-8. XVI—18 p. Paris, Garnier.

Bourguignon. Grammaire de la langue d'oïl. In-8, VII—111 p. Paris, Garnier.

Chabaneau. Grammaire limousine. Suite. In: Revue des langues romanes, t. IV p. 62—79. Montpellier, 1873.

Diez (F.). Grammatik der romanischen sprachen. — Troisième édition, revue et augmentée. 3 vol. in-8.

— Grammaire des langues romanes. 3e édition, refondue et augmentée. Tome Ier, traduit par MM. Barchet et G. Paris. Ier fascicule. Grand in-8.

Duncker (A.). Epigraphisches. Zum corpus inscriptionum rhenanarum. (In: Rheinisches museum für philologie. T. XXVIII. Francfort 1873.)

Gaidoz. Fagne, fange. (In: Mémoires de la Soc. de linguistique, t. II. Paris, 1873.)

Häfelin. Abhandlungen über die romanischen mundarten der Südwestschweiz. In: Zeitschrift für vergl. sprachf., XXI p. 289—340. Berlin, 1873.

Hippeau (C.). Dictionnaire de la langue française au XIIe et XIIIe siècle. T. I et II. In-8, LXII—442 p. Paris. 1873.

Hintner. Kleines wörterbuch der lateinischen etymologie mit berücksichtigung des griechischen und deutschen. Brixen, 1873.

Hombres (Maximin d'). Dictionnaire languedocien-français, contenant les définitions, radicaux et étymologies des mots, les idiotismes, dictons, etc. Alais, 1872. Tome I. In-4. Lettres A à K.

Huschke. Die umbrische gefässinschrift von Fossato di Vico. — In: Rheinisches museum für philologie. T. XXVIII, 141—151. Francfort, 1873.

Lexici Forcelliniani pars altera, sive Onomasticon totius latinitatis opera et studio Vinc. De-Vit. distr. 13. In-4. T. II, p. 177 à 216. Prati, 1872.

Maack (von). Die entzifferung des Etruskischen. Hambourg, 1873.

Monaci. Canti antichi portoghesi. P. XI—32. In-8. Imola, 1873.

Montel et Lambert. Contes populaires provençaux. Suite. In: Revue des langues romanes, t. IV p. 112—123. Montpellier, 1873.

Monin (F.). Etude sur la genèse des patois et en particulier du roman ou patois lyonnais, suivie d'un essai comparatif de prose et prosodie romanes. In-8, VIII—159 p. Paris, 1873.

Neumann (W.). Mélanges philologiques. I. Prononciation du C latin. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1873. Gr. in-8, 80 p.

Paucker (C.). Addenda lexicis latinis. 2e Partie. In-8. 56 p. Dorpat, Glaeser 1872.

Rebling. Versuch einer Charakteristik der römischen Umgangssprache. Kiel, 1873. In-4, 39 p.

Scheler (Aug.). Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne. Nouv. édit. entièrement refondue et considérablement augmentée. Gr. in-8. Paris, Maisonneuve 1872.

Schuchardt (H.). De l'orthographe du roumain. — In: Romania, 1873. p. 72—80.

Schmitz (Ph.). Die neuesten Fortschritte der französisch-englischen Philologie. 3e fasc. In-8, XII—123 p. Bamberg, Greifswald. — Les premiers fascicules de cet ouvrage ont paru en 1869.

Storm (J.). Remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien. In: Mémoires de la Soc. de linguistique, t. II p. 81—144. Paris, 1873.

Studemund. Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins. T. I, fasc. 1. In-8 VIII—316 p. Berlin, 1873.

Tourtoulon (Ch. de). Les derniers troubadours de la Provence. — In: Revue des langues romanes, IV, 386—403. Montpellier, 1873.

— Note sur une variété du sous-dialecte de Montpellier. Ibid. p. 424—428.

Weiss-Haas. Französisch-deutsches etymologisches wörterbuch, enth. eine sammlung von mehr als 11.000 nach wurzeln geordneten franz. wörtern und redensarten. Genève, 1873.

Westphal. Die verbal-flexion der lateinischen sprache. Iéna, 1873. In-8, p. XXXIX—320.

Groupe Slave.

Miklosich (Fr.). Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen. Vol. IV. Syntax. 3e et 4e fasc. In-8, p. 257 à 512. Vienne, Braumüller 1873.

Физиологија гласа и гласови српскога језика. Лингвистичка студија Стојана Новаковића.

— La physiologie du son et les sons de la langue serbe par **Novaković (Stojan).** Belgrade, in-8, de 108 p., 1873.

Veber-Tkalčević. O zaimenu (Du pronom). En croato-serbe. In Actes de l'académie sud-slave. T. XXII, p. 24—35. Zagreb, 1873.

Veber-Tkalčević. O glagolju. (Du verbe.) En croato-serbe. In: Actes de l'académie sud-slave. T. XXII, p. 36—54. Zagreb, 1873.

Groupe Germanique.

Altenglische Sprachproben. Nebst einem Wörterbuche. Herausgegeben von **Ed. Mätzner.** T. II. Wörterbuch. 1. fasc. In-8, p. 1—128, Berlin, Weidmann 1873. — Le commencement de cet ouvrage a paru en 1870.

Аделловъ (Ф.). этимологія нѣмецкаго языка. In-8, 195 p. Moscou 1872. — Adellow (F.). Etymologie de la langue allemande.

Baechtold (Jac.). Deutsche Handschriften aus dem Britischen Museum. In Auszügen herausgegeben. In-8, VII—172 p. Schaffhausen, Baader, 1872.

Bezzenberger. Untersuchungen über die gotischen adverbien und partikeln. Göttingen, 1873. In-8, p. 54.

Burckhardt. Der gothische conjunctiv verglichen mit den entsprechenden modis des neutestamentl. griechisch. 36 p. in-8. Zschopau, 1872.

Deppe. Die Laute der deutschen Sprache. Anleitung zur richtigen Aussprache des Hochdeutschen. Heidelberg, 1873.

Ferguson (Rb.). The Dialect of Cumberland With a Chapter on its Place Names. In-8, 230 p. Londres, 1873.

Grein. Das gothische verbum in sprachvergleichender hinsicht dargestellt. P. IV—75, in-8. Cassel, 1872.

Hügel. Der Wiener Dialekt. In-8, 14 f. Vienne, 1873.

Hare (J. C.). Fragments of two Essays on English Philology. In-8. Londres, 1873.

Hildebrand (K.). Die Verstheilung in den Eddaliedern. In-8, 29 p. Halle.

Koelbing. Ueber den Ausfall des Relativ-Pronomens in den germanischen Sprachen. Strasbourg, 1872.

Kindblad (K. E.). Ordbok öfver svenska språket, vol. III fasc. 4. In-8, p. 337 à 440. Stockholm, 1873.

Mätzner (Ed.). Altenglische sprachproben nebst einem wörterbuch. Deuxième vol. Wörterbuch, 1ère livraison. In-8, 128 p. Berlin, 1872.

Müllenhoff und **Scherer.** Denkmäler deutscher Poesie und Prosa aus den VIII.—XII. Jahrh. Deuxième édit. Gr. in-8. Berlin.

Paul (H.) et **Braune (W.).** Beiträge zur geschichte der deutschen sprache und literatur. In-8, p. 208. Halle, 1873.

Sachse. Ueber wechsel und wandel der wortbedeutungen im deutschen. 30 p., in-8. Berlin, 1872.

Sanders (Dn.). Wörterbuch deutscher Synonymen. In-8, 743 p. Hamburg, Hoffmann et Campe, 1872.

Spiess. Die fränkisch-hennebergische mundart. Mit 1 karte. In-8, p. X—102. Vienne. 1873.

Stratmann (Fr. H.). A Dictionary of the Old English Language, compiled from Writings of the XII, XIII, XIV and XV Centuries. Parties II et III. In-8, I—XII et 161—594. Krefeld, 1872.

Tobler. Ueber die scheinbare verwechslung zwischen nominativ und accusativ. (In: Ztschr. für deutsche philologie, t. IV. p. 375—400.) Halle, 1873.

Wiener (Charles). Essai sur les changements successifs de la langue allemande, suivi d'une prosodie du moyen haut-allemand. In-4, 56 p. Paris, Thorin.

Wolff (J.) Der consonantismus des siebenbürgisch-sächsischen. In-4, p. 71. Mühlbach, 1873.

— Zur grammatik der deutschen mundart in Estland. In: Baltische monatsschrift. Nouvelle série, t. III; nov. déc. 1872.

Langues Sémitiques.

Ancessi (l'abbé **V.**). Etudes de Grammaire comparée: l' *S* causatif et le thème *N* dans les langues de Sem et de Cham. In-8.

Buxtorf (J.). Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum. Denuo ed. et annotatis auxit **B. Fischer,** Fasc. 27 et 28. In-4, p. 1009 à 1048. Leipzig, M. Schaefer, 1873.

Faidherbe (Général). Epigraphie phénicienne. In-8, 6 p. et pl. Lille, imp. L. Danel. (Extr. des Mém. de la Soc. des sciences de l'agric. et des arts de Lille.)

Freytag. Lexicon arabicum-latinum, 4 vol. in-4. Paris, 1873.

Halévy (Joseph). De quelques noms propres géographiques qui se rencontrent dans les inscriptions Sabéennes récemment apportées du Yémen. (Bulletin de la société de géographie. Février 1873, p. 181 à 185.)

Jahn (G.). Abul-Baḳâ Ibn Ia'îs'. Commentar zu dem abschnitt über das Ḥâlaus Zamachśarî's Mufaṣṣal, hgg. übers. und mit scholien versehen von . . . In-4, p. 80. Halle, 1873.

Lenormant (Fr.). Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. Paris, 1873. Gr. in-8 de 160 pages et 9 pl. — Tome I^er^.— Deuxième partie.

Le livre de Job. Traduction sur l'hébreu et commentaire, précédé d'un essai sur le rhytme chez les Juifs et suivi du cantique de Debora et psaume CX par Le Hir, avec introduction par **Grandvaux.** In-8, 434 p. Paris, 1873.

Praetorius. Himjarische inschriften. — In: ZDMG. T. XXVI, 417—440. Leipzig, 1872.

— Himjarische beiträge. — In: ZDMG. T. XXVI, 746—750. Leipzig, 1872.

Redslob. Die arabischen wörter mit entgegengesetzten bedeutungen. In-8. Göttingen, 1873.

— Zur hebräischen wortforschung שָׁם — In: ZDMG. T. XXVI, 751—756. Leipzig, 1872.

Schlottmann. Neue moabitische funde und räthsel. III. Inschrift des bildes einer göttin. — In: ZDMG. T. XXVI, 786—797. Leipzig, 1872.

Штеінбергъ (О. П.). Учебникъ халдейкаго языка Ветхаго Завѣтанего Толкователей, съ разборомъ образцовыхъ мѣстъ. In-8, V—52 p. Wilna, 1873.

Steinberg (O. P.). Manuel de la langue chaldaïque d'après l'ancien testament.

Zunz. Ueber das verbum פרסם — In: ZDMG. T. XXVI, 757—763. Leipzig, 1872.

Langues ouralo-altaïques.

Adam (L.). Grammaire de la langue mandchou. 1873. In-8. X et 137 pages.

Boudagoff. Dictionnaire comparé des langages turque et tartare, avec explication en langue russe. 2 forts vol. grand in-8 (environ 1600 p.). Saint-Pétersbourg, 1860—70.

Donner. Öfversikt af den Finsk Ugriska spräkforskningens historia. Helsingfors 1872. In-8, 109 p.

Lenormant. Etudes accadiennes. In-4. Deux volumes. 207 et 143 p. Paris. Maisonneuve, 1873.

Weske. Untersuchungen zur vergleichenden Grammatik des finnischen Sprachstammes. Leipzig 1873. Breitkopf et Härtel. X—100 p. in-8.

Zenker. Dictionnaire turc-arabe-persan. Türkisch-arabisch-persisches Handwörterbuch. In-4, 20e fasc. p. 759 á 798. Leipzig, Engelmann, 1873.

Japonais.

Pfizmaier (A.). Die poetischen ausdrücke der japanesischen sprache. In: Sitzungsberichte der k. k. akademie der wissensch. in Wien. Vienne, 1873.

— Gedichte aus der sammlung der zehntausend blätter. Vienne, 1872 In-4. Extr. des Mémoires de l'Académie. T. XXI.

Rosny (L. de). Textes faciles et gradués en langue japonaise accompagnés d'un vocabulaire. Paris, Maisonneuve 1873. In-8. XII—100 p.

Chinois.

Desgodins (abbé). Mots principaux des langues de certaines tribus qui habitent les bords du Lau-Tsang-Kiang, du Loutze Kiang et Irrawaddy. (Bull. de la soc. de Géogr. Paris, févr. 1873, p. 144 à 150.)

Doolittle (J.). A vocabulary and handbook of the Chinese language, romanized in the Mandarin dialect. T. II p. 702. Londres, 1873.

Basque.

Gèze (L.). Eléments de Grammaire basque, dialecte souletin, suivis d'un vocabulaire basque-français et français-basque. In-8 . VIII—360 p. Paris, Maisonneuve, 1873.

Guide élémentaire de la conversation français-basque (labourdin), précédé d'un abrégé de grammaire. Bayonne, 1873. Librairie centrale. In-8.

Vinson (Julien). Phonétique basque. (Revue de Linguistique. Paris, Janv. 1873.)

— Concours de poësie basque à Sare en 1871. (Revue de Linguistique. Paris, Juillet 1872.)

Langues Maléo-polynésiennes.

Badings (A. H. L.). Nieuw Hollandsch-Maleisch, Maleisch-Hollandsch woordenboek. Zoo gemakkelijk mogelijk ingerigt ten dienste van Nederlanders welke sich in Indië wenschen te vestigen. In-8, 8—208 et 4—125 p. Schoonhoven, 1873.

Richard (L.). Cours théorique et pratique de la langue commerciale de l'archipel d'Asie, dite Malaise. — Dictionnaire malais-français et français-malais (en lettres latines). 2 vol. in-8.

Mythologie comparée.

Arbois de Jubainville (H. d'). Le dieu gaulois Belenus, la déesse gauloise Belisama. In: Revue archéologique, p. 197 — 202. Paris, 1873.

Charencey. Le Mythe d'Imos. Tradition des peuples mexicains.

Dulk. Sagen und Legenden aus Wales und Irland. In: Ausland, 27.

Fiske (J.). Myths and Myth Makers Un vol in 12, VI 251 p. Londres, 1873.

Göler. Die uroffenbarung in der altnordischen götterlehre. Edda und Bibel. Eine mytholog. studie. I. — In: Deutsche Blätter hgg. von Füllner. 1873, mars.

Johnson (S.). Oriental religions. India. Deux. édit., in-8, VI—802 p. Londres, 1873.

Koch (E.). Die Nibelungensage nach ihren ältesten überlieferungen erzählt und kritisch untersucht. Deuxième édit. Grimma, 1872. Gr. in-8, 78 p.

Labarthe (Ch. de). La science des religions comparées. (In: Mémoires de la Société d'ethnographie, 1872, p. 1—16.)

Meyer. Beiträge zur deutschen mythologie. In: Germania, nouv. série V, 2e cahier.

Plew (E.). Zu dem mythus von den Kentauren. (In: Neue jahrb. für philologie und pädagogie. T. 107.)

Ploix (Ch.). Etude de mythologie grecque. Hermès. In: Mémoires de la Soc. de linguistique, t. II p. 145—166. Paris, 1873.

A. Dureau.

En vente à la librairie Ern. Leroux: **Langues, races, nationalités** par Ab. Hovelacque. 1873. Prix: 0,40 c.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

T. V. p. 229, l. 3: ЗКѲНЪ lis. ЗКѲНЗ.

p. 247, n. 1, ajout: *Noua Collecțiune de Basme, sau Istorii populare*, cullese și prelucrate de Theodor M. Arsenie. Bucurescĭ, 1872, in-16.

Un certain nombre de contes se trouvent à la fois chez les Roumains et chez les Allemands. De ces derniers, plusieurs ont été reproduits en français par des auteurs qui n'ont pas cru devoir indiquer la source à laquelle ils ont puisé. C'est ainsi que M. X. Marmier a donné dans son recueil intitulé: *L'Arbre de Noël* (Paris, Hachette, 1872, in-12), deux contes qui figurent également dans les collections des frères Grimm et des frères Schott: *Les trois dons de l'Ermite* (Grimm, N^os^ 36 et 54; Schott, N° 20), et *Blanche comme neige* (Grimm, N° 53; Schott, N° 5). *Les trois dons* se retrouvent encore dans les *Nouveaux Contes de Fées*, publiés par M^e^ de Ségur dans la *Bibliothèque rose*. Malgré les remaniements, on reconnait plutôt dans ces emprunts la version allemande, que la version roumaine.

p. 256, l. 28: *vielle*, lis. *vieille*.

p. 259, l. 3: *deskizdịnd*, lis. *deskidzịnd*.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT et JULIEN VINSON

et la collaboration de divers savants français et étrangers.

TOME SIXIÈME

III^ème^ Fascicule — Janvier 1874

PARIS

MAISONNEUVE ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE TONGOUSE.

(Suite et fin. Voir t. VI. p. 129.)

Des verbes.

§ 160. Les verbes sont simples ou dérivés.

Les verbes simples sont formés 1° de thèmes exclusivement ou spécialement verbaux. Ex.: *soyo-m* pleurer, *isé-m* cracher, *ili-m* se lever; 2° de noms simples ou de noms dérivés. Ex.: *orka* lacet, *orka-m* prendre au lacet; *iré-gé* lime, *iré-gé-m* limer.

§ 161. Dérivation verbale. Les suffixes de dérivation verbale servent à former des verbes transitifs ou intransitifs, sans que l'idée représentée par le thème reçoive aucune modification du suffixe adapté à celui-ci.

§ 162. *-ka, -ké, -ki, -ko* forment des verbes transitifs, Ex.: *ula-rin* rouge, *ulâ-ki-m* rougir; *koyno-rin* noir, *koynô-ki-m* noircir; *bélé-n* pret. *bélé-ké-m* préparer; *ʒalûm* plein, *ʒalûp-kim* remplir; *ʒoro-ko-m* mentir.

Rem. 1° L'allongement de la voyelle thématique finale dans *ulâ-ki-m* et *koynô-ki-m* est le résultat de l'élision de la consonne initiale du suffixe: on a dit d'abord *ula-ri-kim* puis *ula-r-kim* et enfin *ulâ-kim*. 2° *-m* se durcit en *-p* au contact de la forte du suffixe: *ʒalûp-kim* est pour *ʒalûm-kim*.

§ 163. *-ga, -go* forment des verbes intransitifs et des verbes transitifs, Ex.: *ula-r-gam* rougir, *koyno-r-gom* noircir, *ité-gé-m* croire; *tatim* s'habituer, *tati-ga-m* habituer.

§ 164. *-la, -lé, -lâ, -lé̋, -li, -l̥i* forment des verbes transitifs et des verbes intransitifs, Ex.: *tusa-lâ-m* aider, *t̥idar-lâ-m* lier, *nugul-lé̋-m* commettre des fautes, *bé̋ki-lé-m* fortifier, *busé-lé-m* se ceindre, *daga-li-m* s'approcher, *dégi-l̥i-m* voler.

Rem. *cuglûlum* rassembler, se décompose en *cugla* rassemblement + *ûl* = *γul* suffixe causatif mongol + *u* voyelle intercalée pour empêcher la rencontre de deux consonnes à l'auslaut + *m* suffixe pronominal prédicatif.

§ 165. *-lgé, -lgi* forment des verbes transitifs, Ex.: *huyé-m* se séparer, *huyé-lgé-m* séparer; *hékû-l̥i-m* se chauffer, *héku-lgi-m* chauffer; *disi-lgî-m* aigrir. Ces suffixes se décomposent en *l* pour *lé, li* + *gé, gi.*

§ 166. *-l̥ti, -ldé, -ldo* servent à former des verbes transitifs et des verbes intransitifs, Ex.: *uku-li-m* entortiller, *uku-l̥ti-m* tourner, tordre, *disi-ldé-m* devenir aigre; *iro-ldo-m* courir. Ces suffixes se décomposent en *l* pour *lé, li, lo* + *t̥i, dé, do.*

§ 167. *-ré, -ri, -ru* forment des verbes intransitifs et des verbes transitifs, Ex.: *icé-m, icé-ri-m* voir; *ikti-ré-m* geler; *uki-ru-m* crier; *dava-ri-m* entrer; *muka-ri-m* rouler; *ugéi-ré-m* être dans le besoin.

§ 168. *-śi* forme des verbes transitifs et des verbes intransitifs, Ex.: *élbé-śi-m* passer à gué, nager; *béyu-śi-m* chasser; *tugé-śi-m* passer l'hiver; *uku-śi-m* tourner, tordre.

§ 169. *-ći* forme des verbes transitifs et des verbes intransitifs, Ex.: *orka-m, orka-ći-m* prendre au lacet; *alâ-ći-m* garder; *tégé-ći-m* être assis; *ice-ći-m* voir; *hayna-ći-m* exercer la magie.

§ 170. *-na, -né* forment des verbes intransitifs, Ex.: *énû-ne-m* être malade, *ilî-na-m* se moucher, *doko-lô-na-m* boiter; *péktiré-né-m* tirer le fusil, *tolki-na-m* rêver, *icé-né-m* voir, *umû-na-m* avoir soif; *t̥iké-né-m* pisser.

§ 171. *-té, -ṭi* forment des verbes transitifs et intransitifs, Ex.: *ʒépi-m, ʒép-té-m* manger; *alâ-ṭi-m* garder; *tolki-ṭi-m* rêver; *ulok-ṭi-m* mentir; *doko-lo-ṭi-m* boiter; *halza-m, halza-ṭi-m* avoir honte.

§ 172. *-da, -dé* forment des verbes transitifs et des verbes intransitifs; Ex.: *kilgé-dé-m* aiguiser; *kirô-da-m* scier, *savu-da-m* coller, *burgui-da-m* forer, *kakôḷi-da-m* pêcher à la ligne, *suké-dé-m* trancher; *ôm-, ô-da-m* faire.

§ 173. *-ca, -cé* forment des verbes intransitifs et des verbes transitifs, Ex.: *uṷun-cé-m* se réjouir; *tiré-m, tirâ-cé-m* presser; *ʒava-m, ʒavû-ca-m* tenir; *soyin-ca-m* ruer.

§ 174. La signification transitive peut résulter d'un changement de la voyelle thématique finale, Ex.: *ʒégdé-m* brûler, *ʒégdî-m* allumer; *olgo-m* sécher, *olgî-m* faire sécher.

§ 175. Conjugaisons. L'idee exprimée par les verbes simples et par les verbes dérivés peut être modifiée au moyen de suffixes de conjugaison dont l'ensemble constitue un système analogue à celui du mandchou.

§ 176. Verbes passifs et causatifs. Le verbe devient passif et quelquefois causatif, par la suffixation de *-vu* = MAN. *-bu*, Ex.: *sulâ-m* abandonner, *sulâ-vu-m* être abandonné; *śilki-m* laver; *śilki-vu-m* être lavé; *tati-ga-m* habituer, instruire, *tati-ga-vu-m* être instruit; *ili-m* se lever, *ili-vu-m* ériger; *sî-m* s'éteindre, *sî-vu-m* éteindre; UT. *aya-vo-m* aimer; OS. *śuru-vu-m* porter.

§ 177. Verbes causatifs. Le verbe devient causatif par la suffixation de *-kâna, -kḗné* (= B. *kéné-m* faire = MO. *ki-kó* faire), au thème accru de *-p, -f*, Ex.: *mukari-m* rouler, *mukari-p-kâna-m* faire rouler; *icé-m* voir, *icé-f-kḗné-m* montrer: *olo-m* avoir peur, *olo-f-kâno-m, ola-f-kâna-m* effrayer; *séri-m* s'éveiller; *séri-p-kḗne-m, séri-f-kḗné-m* éveiller; *umi-m* boire, *umi-kḗné-m* abreuver: O. *mogal-kana-p* argenter. Ici *-kana* est suffixé à un substantif.

Rem. *-p, -f* paraissent être des substituts de *-vu* suffixe caractéristique du passif. Voir § 184. 2°.

§ 178. Verbes adjuvatifs et réciproques. Le verbe exprime le secours donné ou la réciprocité, par la suffixation de *-ldi,* Ex.: *ana-m* pousser, *ana-ldi-m* aider à pousser; *tûna-m* tirer, *tû-ldi-m* aider à tirer; *niɣi-m* maudire, *niɣi-ldi-m* se maudire réciproquement; *torku-ldi-m* combattre; *makta-m* louer aimer, *makta-ldi-m* se louer, s'aimer réciproquement.

§ 179. Verbes réciproques. La verbe devient réciproque par la suffixation de *-mâṭi, -mâći,* Ex.: *ana-maṭi-m* se pousser réciproquement, *makta-mâṭi-m* s'aimer réciproquement.

§ 180. Verbes fréquentatifs. Le verbe exprime la prolongation ou la fréquence de l'action, par la suffixation de *-za, -caza, -caṭi.* Ex.: *zamnâ-m, zamnâ-za-m* se réjouir; *zôna-m zôn-za-m* penser; *zôn-caza-m* méditer; *doldi-m* entendre, *dol-caṭi-m* écouter; NO. *χala-zé-m* chanter, *galâ-kta-za-m* chercher.

§ 181. Suffixes de relation. Les thèmes verbaux simples dérivés et conjugués, reçoivent des suffixes de relation indiquant la modalité de l'action, le temps de son accomplissement et la personnalité de l'agent.

§ 182. Modes. Les modes se divisent en modes indéfinis et en modes définis.

Les modes indéfinis sont 1° le mode Substantif, 2° le mode Adjectif, 3° le mode Subjonctif. Les modes définis sont 4° l'Indicatif, 5° le Concessif-potestatif, 6° le Concessif de nécessité, 7° le Concessif-optatif, 8° l'Impératif.

§ 183. Mode Substantif. Les différentes formes de ce mode sont l'Infinitif I, l'Infinitif II, le Supin et les Gérondifs.

1° L'Infinitif I est formé par la suffixation de *-dâ, -dô, -dé', (-tâ, -tô, -té')*, Ex.: *ana-dâ* pousser, *soyo-dô* pleurer, *icé-dé'* voir.

2° L'Infinitif II est formé par la suffixation de *-v-ḍigâ, -v-ʒigâ, -b-ḍigâ, -b-ʒigâ* etc., Ex.: *ana-v-ʒigâ, ana-b-ḍiga* pousser.

3° Le Supin est formé de l'Infinitif I, par la suffixation de *-vi* pour *-ra* caractéristique de l'Acc., Ex.: *ana-dâ-vi* pousser, *béyu-dé'-vi néné-cé'* il alla chasser.

4° Le Gérondif-présent I est formé par la suffixation de *-na*, Ex.: *ana-na* en poussant.

5° Le Gérondif-présent II est formé par la suffixation de *-mi*, Ex.: *ana-mi* quand, si, dès que . . . on pousse.

6° Le Gérondif-présent III est formé par la suffixation de *-mmin, -mmin*, Ex.: *ga-mmin gun-ḍigé'-f* aussitôt que je prends . . . je dis.

7° Le Gérondif-passé est formé par la suffixation de *-ksa, -ha* (part. passé MO. *-ksan*, B. *-han*, MAN. *-ha*). Ex.: *ana-ksa, ana-ha* après qu'on a poussé.

8° Le Gérondif terminatif est formé de l'Infinitif I par la Suffixation de *-lâ* caractéristique du Locatif adverbial. Cette forme se présente toujours affectée de suffixes pronominaux possessifs, Ex.: *biṭi-dé-lé'-f alâ-t-kál* tandisque j'écris attends ! attends jusqu'à ce que j'aie écrit.

§ 184. Mode Adjectif. Les différentes formes de ce mode sont le Participe-présent, le Participe-passé, le Participe-futur, le Nom-d'agent.

1° Le Participe-présent est formé par la suffixation, I. de *-rî* (part. imp. MAN. *-ra)* quand le thème est terminé par une voyelle, Ex.: *ana-rî* poussant; II. de *-dî* quand, après élision de la voyelle finale, le thème se termine en *-l, -n, -r, -g, -v,* Ex.: *orol-dî* entourant, *un-dî* envoyant, *gir-dî*, taillant, *og-dî* coupant etc.; III. de *-tî* quand, après éli-

sion de la voyelle finale, le thème se termine en *-k, -t, -p, -s,* Ex.: *luk-tî,* déliant *tét-tî* tirant, *ʒép-tî* mangeant etc.

2° Le Participe-passé est formé par la suffixation de *-câ,* Ex.: *ana-câ* ayant poussé, *ana-p-câ* (pour *ana-vu-câ, ana-v-câ)* ayant été poussé.

3° Le Participe-futur est formé par la suffixation de *-ḍiga, -ʒiga,* qui précédés de *v-, b-,* caractérisent l'Infinitif II, Ex.: *ana-ʒiga* devant pousser, *béyu-ḍigé béyé* venaturus homo.

Rem. Le Participe-futur passif qui se forme en *-v-ḍiga, b-ḍiga* pour *-vu-ḍiga* est devenu la seconde forme de l'Infinitif. *Vu* ayant perdu sa voyelle finale devient *-p, -f* devant une consonne forte et *-v, -b* devant une consonne faible.

4° Le Nom-d'agent formé par la suffixation de *-ŋki* = MAN. *ngge,* fait fonction de participe présent.

§ 185. Mode Subjonctif. Ce mode, qui est une combinaison des précédents, forme un Présent un Prétérit et un Futur, par la postposition aux Part. présent, passé et futur, de *bî-mi* Gér. II de *bi-him* „être".

1° *ana-rî bî-mi* si l'on pousse.

2° *ana-câ bî-mi* si l'on a poussé.

3° *ana-ʒipâ bî-mi* si l'on poussera.

§ 186. Modes définis. Les modes définis se distinguent des précédents par la présence de suffixes pronominaux prédicatifs indiquant que le verbe est le prédicat ou l'attribut d'un pronom personnel sujet.

On sait que dans le mandchou, l'auteur de l'action est désigné par un pronom personnel préposé au verbe, et qu'en mongol ce pronom peut se préposer ou se postposer. En tongouse comme en bouriate, le pronom d'abord préposé, puis postposé a fini par passer à l'état de simple suffixe. Le verbe tongouse est donc, sous ce rapport, formé comme le verbe aryen.

§ 187. Suffixes pronominaux prédicatifs. Les suffixes usités au présent de l'Indicatif ne sont pas tous identiques aux suffixes qui entrent dans la formation des autres temps.

Schème des suffixes du présent de l'Indicatif.

Sing.	1 *-m*	2 *-ndi, -ṇḍi*	3 *-n*
Plur.	1 *-vun, -f*	2 *-sun, -s*	3 —

Schème des suffixes des autres temps.

Sing.	1 *-f, u*	2 *-s*	3 *-, -n*
Plur.	1 *-vun*	2 *-sun, -hun*	3 *-tin, -l.*

Sauf l'emploi facultatif de *-l*, les suffixes du second schème ne sont autres que les suffixes possessifs. (Voir § 62.) D'un autre côté, les trois suffixes *-n, -vun, -sun* sont communs aux deux schèmes; il n'y a donc d'anormal dans le premier que la substitution de *-m* à *-f, -u*, celle de *-ndi, ṇḍi* à *-s*, et l'emploi au pluriel de *-f, -s* concurremment avec *-vun, -sun*. Le prédicatif *-m* provient du thème *mi* dont la voyelle s'élide à cause de sa légéreté spécifique. Si l'on décompose *-ndi* en *n* + *di*, la nasale parait être purement euphonique, et on reconnait dans *di* le thème *śi (si)* passant de l'ordre neutre à l'ordre faible. Enfin *-f* et *-s* sont des raccourcissements normaux de *-vu-n, -su-n.*

§ 188. Indicatif. Les temps de ce mode sont au nombre de six: Présent, Parfait I, Parfait II, Plusque-parfait, Futur I, Futur II.

1° Le Présent est formé par la suffixation des désinences pronominales du premier schème (voir § 187), I. au thème verbal simple, pour les deux premières personnes du Sing.: 1. *ana-m*, 2. *ana-ndi;* II. au thème verbal dérivé par *-ra* (Part.-prés. *-rî)* pour la 3ème personne du sing. et les deux premières personnes du plur. 3. *ana-*

ra-n; I. *ana-ra-vun, ana-ra-f,* II. *ana-ra-sun, ana-ra-s.* La 3ème personne du pluriel ne reçoit pas de suffixe: *ana-ra* ils poussent.

2° Le Parfait I se forme par la suffixation, au Part.-passé, des désinences pronominales du second schème (voir § 187) Sing. 1 *ana-câ-f, ana-câ-u,* 2. *ana-câ-s* etc.

3° Le Parfait II, dont la signification ne diffère pas de celle du Parfait I, se forme par la suffixation des désinences pronominales du second schème, au thème dérivé par *-rka,* Ex.: Sing. 1. *ana-rka-f,* 2. *ana-rka-s* etc.

4° Le Plus-que-parfait se forme par la postposition de *birké* thème du Parf. II du verbe substantif *bihim* „être", aux différentes personnes du Parfait I, Ex.: Sing. 1. *ana-câ-f birké* j'avais poussé, 2. *ana-câ-s birké* etc.

Rem. Le Plus-que-parfait du verbe bouriate est formé par la postposition du Parf. II de *baiχa* „être" au participe passé du verbe attributif, Ex.: Sing. 1. *ala-han bele-p* j'avais tué (T. *ana-câ birké-f).*

5° Le Futur I se forme par la suffixation des désinences pronominales du second schème, à l'Infinitif II, Ex.: Sing. 1. *ana-dâ-f,* 2. *ana-dâ-s* etc.

6° Le Futur II se forme par la suffixation des mêmes désinences, au Participe-futur, Ex.: Sing. 1. *ana-ʒiga-f,* 2. *ana-ʒiga-s* etc.

§ 189. Concessif potestatif. Ce mode qui exprime la possibilité morale de l'action (en allemand „dürfen") comprend un Présent, un Prétérit et un Futur.

1° Le Présent est formé, comme en Mongol, par la suffixation de la particule invariable *-ʒa,* aux différentes personnes du Présent de l'Indicatif, Ex.: Sing. 1. *ana-m-ʒa* je puis pousser, 1. *ana-ndi-ʒa* etc.

2° Le Prétérit est formé par la postposition de *bîré-u* 3ème pers. du Présent inusité de *bihim* „être"), au Parfait I de l'Indicatif, Ex.: Sing. 1. *ana-câ-ƒ bîrén*, 2. *ana-câ-s bîré-n* etc.

3° Le Futur est formé par la postposition de ce même *bîré-n*; au Futur II de l'Indicatif, Ex.: Sing. 1. *ana-ǯiga-ƒ bîré-n*, 2. *ana-ǯiga-s bîré-n* etc.

§ 190. Concessif de nécessité. Ce mode qui exprime l'obligation et aussi le désir de l'action, forme un temps unique à la fois présent passé et futur, par la suffixation des désinences pronominales du second schème (voir § 187), au thème verbal dérivé en *-mca*, Ex.: Sing. 1. *ana-mca-ƒ*, 2. *ana-mca-s* etc.

Le Concessif de nécessité peut s'exprimer, comme en bouriate, par la postposition de *bîrké* au Futur II de l'Indicatif, Ex.: Sing. 1. *ana-ǯiga-ƒ bîrké*, 2. *ana-ǯiga-s bîrké* etc.

§ 191. Concessif-optatif. Ce mode forme un temps unique par la suffixation de la particule invariable *-za*, aux différentes personnes du Concessif de nécessité, Ex.: Sing. 1. *ana-mca-v-za* (au lieu de *ana-mca-ƒ-za*), 2. *ana-mca-s-za* etc.

§ 192. Impératif. Ce mode comprend un Présent et un Futur.

1° Le Présent se forme à l'aide de suffixes de dérivation aux quels s'adaptent les suffixes pronominaux du second schème (voir § 187).

La 1ère pers. se dérive par *-kta*, la seconde par *-kal* et la troisième par *-gi*; les deux premières personnes du sing. ne prennent pas de suffixe pronominal.

1. Sing. *ana-kta*, Plur. *ana-kta-vun.*

2. „ *ana-kal*, „ *ana-kal-dun* (au lieu de *ana-kal-sun*).

3. Sing. *ana-gi-n*, Plur. *ana-gi-tin.*

La 1ère pers. du pluriel ce forme aussi en *-gar: ana-gâ-r.*

2° Le Futur se forme à l'aide de suffixes de dérivation aux quels s'adaptent des suffixes pronominaux des deux schèmes et des suffixes spéciaux.

1. Sing. *ana-ŋnâ-m,* Plur. *ana-ŋnâ-vun.*
2. „ *ana-dâ-vi,* „ *ana-dâ-va-r.*
3. „ *ana-ŋnâ-n,* „ *ana-ŋnâ-tin.*

§ 193. Déclinaison verbale. L'adaptation des suffixes de relation aux thèmes verbaux, donne lieu à des phénomènes phonétiques dont la cause est l'élision de certaines voyelles finales et par suite, l'apparition à la fin du mot de consonnes fortes, de consonnes neutres, et même de consonnes faibles. De là quatre déclinaisons, suivant que les thèmes se terminent par une voyelle inflexible ou que, se terminant par une voyelle sujette à élision, cette dernière se trouve précédée d'une consonne neutre, d'une consonne faible ou d'une consonne forte.

§ 194. Thèmes à voyelle inflexible. Les thèmes terminés par l'une des voyelles *a, é, o, â, ê, ô* ou par une diphthongue reçoivent les suffixes de relation sans subir aucune modification.

Schème de la 1ère déclinaison verbale.

Mode substantif.

Infinitif	I	*soŋo-dô* pleurer.
„	II	*soŋo-vʒi-gô.*
Supin		*soŋo-dô-vi.*
Gér. prés.	I	*soŋo-no.*
„ „	II	*soŋo-mi.*
„ „	III	*soŋo-mmin.* / *soŋo-mmin.*
„ passé		*soŋo-kso.* / *soŋo-ho.*
„ term.		*soŋo-do-lô.*

Mode adjectif.

Part. prés. *soyo-rî.*
„ nom. d'agent *soyo-yki.*
„ passé *soyo-cô.*
„ futur *soyo-ʒigô.*

Mode subjonctif.

Présent *soyo-rî bî-mi.*
Prétérit *soyo-cô bî-mi.*
Futur *soyo-ʒigô bî-mi.*

Mode indicatif.

Présent.

Sing.	1.	*soy-m.*	Plur.	1.	*soyo-ro-vun, -f, -u.*
„	2.	*soyo-ndi.*	„	2.	*soyo-ro-sun, -s.*
„	3.	*soyo-ro-n.*	„	3.	*soyo-ro.*

Parfait I.

Sing.	1.	*soyo-cô-f.*	Plur.	1.	*soyo-cô-vun.*
„	2.	*soyo-cô-s.*	„	2.	*soyo-cô-sun.*
„	3.	*soyo-cô-n.*	„	3.	*soyo-cô-tin, -l.*

Parfait II.

Sing.	1.	*soyo-rko-f.*	Plur.	1.	*soyo-rko-vun.*
„	2.	*soyo-rko-s.*	„	2.	*soyo-rko-sun.*
„	3.	*soyo-rko-n.*	„	3.	*soyo-rko-l.*

Plus-que-parfait.

Sing.	1.	*soyo-cô-f*	Plur.	1.	*soyo-cô-vun*	
„	2.	*soyo-cô-s* } *birké.*	„	2.	*soyo-cô-sun* }	*birké.*
„	3.	*soyo-cô*	„	3.	*soyo-cô-tin*	

Futur I.

Sing.	1.	*soyo-dô-f.*	Plur.	1.	*soyo-dô-vun.*
„	2.	*soyo-dô-s.*	„	2.	*soyo-dô-sun.*
„	3.	*soyo-dô, -n.*	„	3.	*soyo-dô-tin, -l.*

Futur II.

Sing. 1.	*soyo-ʒigô-f.*	Plur. 1.	*soyo-ʒigô-vun.*
„ 2.	*soyo-ʒigô-s.*	„ 2.	*soyo-ʒigô-sun.*
„ 3.	*soyo-ʒigô, -n.*	„ 3.	*soyo-ʒigô-tin, -l.*

Concessif potestatif.

Présent.

Sing. 1.	*soyo-m-ʒo.*	Plur. 1.	*soyo-ro vun-ʒo.*
„ 2.	*soyo-ndi-ʒo.*	„ 2.	*soyo-ro-sun-ʒo.*
„ 3.	*soyo-ro-n-ʒo.*	„ 3.	*soyo-ro-ʒo.*

Prétérit.

Sing. 1.	*soyo-cô-f*	Plur. 1.	*soyo-cô-vun*
„ 2.	*soyo-cô-s* } *bîrén.*	„ 2.	*soyo-cô-sun* } *bîrén.*
„ 3.	*soyo-cô*	„ 3.	*soyo-cô-tin*

Futur.

Sing. 1.	*soyo-ʒigô-f*	Plur. 1.	*soyo-ʒigo-vun*
„ 2.	*soyo-ʒigô-s* } *bîrén.*	„ 2.	*soyò-ʒigo-sun* } *bîrén.*
„ 3.	*soyo-ʒigo, -n*	„ 3.	*soyo-ʒigo-tin, -l*

Concessif de nécessité.

Sing. 1.	*soyo-mco-f.*	Plur. 1.	*soyo-mco-vun.*
„ 2.	*soyo-mco-s.*	„ 2.	*soyo-mco-sun.*
„ 3.	*soyo-mco.*	„ 3.	*soyo-co-l.*

Concessif optatif.

Sing. 1.	*soyo-mco-v-ʒo.*	Plur. 1.	*soyo-mco-vun-ʒo.*
„ 2.	*soyo-mco-s-ʒo.*	„ 2.	*soyo-mco-sun.ʒo.*
„ 3.	*soyo-mco-ʒo.*	„ 3.	*soyo-mco-l-ʒo.*

Impératif.

Présent.

Sing. 1.	*soyo-kto.*	Pl. 1.	*soyo-kto-vun, soyo-yôr.*
„ 2.	*soyo-kol.*	„ 2.	*soyo-kol-dun.*
„ 3.	*soyo-gi-n.*	„ 3.	*soyo-gi-tin.*

Futur.

Sing. 1.	*soyo-ŋnô-m.*	Plur. 1.	*soyo-ŋnô-vun.*
„ 2.	*soyo-dô-vi.*	„ 2.	*soyo-dô-vo-r.*
„ 3.	*soyo-ŋnô-n.*	„ 3.	*soyo-ŋnô-tin.*

§ 195. Thèmes à voyelle flexible précédée d'une consonne neutre. 1° Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée d'une des consonnes neutres *l*, *m*, *n* perdent la voyelle finale aux trois Gér. prés., au Gér. term., aux trois Part., ainsi qu'aux divers temps formés de ces derniers. En outre, le suffixe *-rî* devient *dî*, et dès lors les quatre dernières personnes de l'Ind. prés. se dérivent par *-da*, *-do*, *-dé*. On a ainsi *orol-na*, *orol-mi*, *orol-dî*, *orol-cô*, *orol-ʒigô*, *orol-do-run* etc. au lieu de *oroli-mi*, *oroli-dî*, *oroli-cô*, *oroli-ʒigô*, *oroli-rovun* etc.

Rem. Le verbe *oroli-m* fait indifféremment au Gér. prés. I *oroli-na* et *orol-na*.

2° Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée de la consonne neutre *r* conservent la voyelle finale. Néanmoins, dans le dialecte d'Urulga, la flexion peut se produire aux temps qui viennent d'être indiqués et dès lors les thèmes dont il s'agit se déclinent comme les précédents.

§ 196. Thèmes à voyelle flexible précédée d'une consonne faible.

1° Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée de l'une des consonnes faibles *g*, *d* conservent la voyelle finale. Néanmoins, dans le dialecte d'Urulga, la flexion peut se produire aux temps indiqués plus haut, et dès lors les thèmes dont il s'agit se déclinent comme ceux de la seconde classe, sauf que la consonne faible devenue finale se durcit au contact des consonnes fortes et qu'un durcissement simultané peut affecter cette même con-

sonne finale et la consonne faible avec la quelle elle se rencontre à certains temps. Voir § 47. V. VII.

Le verbe *ogim* „couper“ peut former les quatre dernières personnes de l'Ind. prés. 1° en conservant sa voyelle thématique finale; 2° en rejetant cette voyelle sans durcissement de la consonne précédente; 3° en rejetant la voyelle finale avec durcissement simultané.

Sing. 3. *ogi-ra-n, og-da-n, ok-ta-n.*
Plur. 1. *ogi-ra-f, og-da-f, ok-ta-f.*
Plur. 2. *ogi-ra-s, og-da-s, ok-ta-s.*
„ 3. *ogi-ra, og-da, ok-ta.*

2° Les thèmes terminés par la voyelle *u* précédée de la consonne faible *v* conservent mieux la voyelle finale que les thèmes dont il vient d'être question. La flexion peut néanmoins se produire, et alors *v* se durcit en *p*, au contact des consonnes fortes, Ex.: *hûvu-m* je souffle, *hûp-cé'-f* j'ai soufflé.

Le verbe *hûvu-m* peut former les quatre dernières personnes de l'Ind. prés. 1° en conservant sa voyelle thématique finale; 2° en rejetant cette voyelle sans durcissement de la consonne précédente.

Sing. 3. *hûvu-ré-n, hûv-dé-n.*
Plur. 1. *hûvu-ré-f, hûv-dé-f.*
„ 2. *hûvu-ré-s, hûv-dé-s.*
„ 3. *hûvu-ré, hûv-dé.*

§ 197. Thèmes à voyelle flexible précédée d'une consonne forte.

1° Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée de l'une des consonnes fortes *k, t, p* perdent la voyelle finale aux temps indiqués plus haut (§ 195), et le contact de la consonne forte, mise ainsi à découvert, durcit les consonnes faibles *d, ǵ* en *t, ṭ, ć*. Voir § 47. IV.

Sing.	3.	*luk-ta-n.*
Plur.	1.	*luk-ta-van.*
„	2.	*luk-ta-sun.*
„	3.	*luk-ta.*
Part.	futur	*luk-éiga.*

2° Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée de *ṭ, ć* se comportent comme les précédents, et en outre renforcent *ṭ, ć* en *t.*

Sing.	1.	*ʒugé-ṭi-m.*	Plur. 1.	*ʒugé-t-té-f.*
„	2.	*ʒugé-ṭi-ndi.*	„ 2.	*ʒugé-t-té-s.*
„	3.	*ʒugé-t-té-n.*	„ 3.	*ʒugé-t-té.*

§ 198. Les thèmes terminés par la voyelle *i* précédée de *ś* se comportent comme les précédents, et en outre renforcent *ś* en s.

Sing.	1.	*élbé-śi-m.*
„	2.	*élbé-śi-ndi.*
„	3.	*élbé-s-té-n.*

§ 199. La facilité avec la quelle les voyelles extrêmes *i, u, u̲* fléchissent là où se maintiennent les voyelles médiales *é, a, o* indique une notable différence de poids au profit de ces dernières.

Rem. Castrén considére les voyelles *i, u, u̲* comme étant des voyelles de liaison intercalées entre le thème et certains suffixes pour empêcher „des groupements de consonnes *unnatürliche*“ c'est-à-dire évidemment la rencontre de deux consonnes à l'*auslaut*. Mais cette théorie est contredite par ces deux faits: 1° que la voyelle *i* figure à la seconde personne du sing. sans nécessité euphonique; 2° qu'à côté des formes contractes, la plupart des verbes possèdent des formes dans les quelles la voyelle *i* est maintenue. (Voir § 196. 1°.) Or on ne peut prétendre que les premières soient antérieures aux secondes; avant de dire *og-dan* et *ok-tan* on a dit *ogi-ran.*

§ 200. Le procédé synthétique consistant à désigner l'auteur de l'action par un suffixe pronominal est commun à tous les dialectes tongouses, ainsi que l'attestent les formes O. *umḍa-m* je bois, OS. *śuru-vu-m* je porte, NO. *χala-za-m* je chante, OT. *aza-m* je dors, UT. *waḍa-m* je tue, YE. *amu-źe-m* je dors, OK. *ukla-rï-m* je dors, L. *ukḷa-re-m* je dors etc. Mais on trouve, dans les tables de Castrén des faits importants à noter:

1° Le verbe affecté du suffixe de la 1ère personne est souvent précédé du pronom *bi*, Ex.: MA. *bi inekte-de-m* je ris, NEK. *bi iće-će-m* je vois, BAR. *bi ili-ća-m* je me tiens. Cette double désignation de la personnalité se rencontre dans le français et dans l'allemand modernes.

2° Le verbe dérivé par *-kta* est précédé du pronom *bi*, Ex.: MA. *bi asi-kta* je dors, *bi ilgi-ma-kta* je me tiens.

3° Le suffixe de dérivation *-ra, -ré* etc. figure à la 1ère personne de l'Ind. prés., Ex.: O. *umḍe-ro-p* je bois, *asa-ra-p* je chasse, OA. *bi aźa-ri-m* je dors, OK. *ćoyō-ro-m* je pleure, OA. *yogi-ćé-ri-m* je vois etc.

4° Le suffixe *-p* est employé concurremment avec le suffixe *-m*, Ex.: NEK. *ami-na-p* je dors, O. *ici-ro-p* je dors etc.

5° L'Infinitif est formé à l'aide de suffixes qui appartiennent à l'Impératif NE. ou qui caractérisent le supin, dans ce dialecte, Ex.: YE. *zeb-me-kel* manger, MA. *giŋu-kta* aller, NEK. *geni-gar* aller: OA. *un-davi*, MA. *um-da-u* boire.

Rem. On trouve dans les tables de Klaproth des formes d'infinitif singulières; mais les exemples sont trop peu nombreux et trop peu sûrs pour que l'on puisse tenter aucune explication.

§ 201. Verbes substantifs et auxiliaires.

1° Il y a en NE. deux verbes substantifs affirmatifs: I. *bi-śi-m, bi-hi-m* je suis = MAN., *bi bim-bi*; II. *ô-m* je fais, je deviens = MAN. *bi om-bi*. Ce dernier se décline régulièrement. Le premier est également régulier sauf au Part. présent et à l'Ind.-présent où le suffixe *-rî* est substitué par *-śi* et aussi par *-hi*.

2° Il y a en NE. deux verbes auxiliaires négatifs: I. *é-śi-m, é-hi-m* je ne suis pas, II. *cu̲ku̲-m* je ne peux pas.

1° *é-śi-m* se décline comme *bi-śi-m* et précède toujours un verbe attributif dérivé par *-ra,* c'est-à-dire mis au Part. prés. primitif *(ana-ra, ana-rî),* Ex.: *éśim vâra* je ne tue pas.

Sing. 1. *é-śi-m, é-hi-m*
„ 2. *é-si-ndi, é-hi-ndi* } *vâ-ra.*
„ 3. *é-si-n, é-hi-n*

2° *cu̲-ku̲-m* se décline régulièrement et se postpose au Gér.-prés. II.

Sing. 1. *vâ-mi cu̲ku̲-m* je ne peux pas tuer.
„ 2. *vâ-mi cu̲ku̲-ndi.*
„ 3. *vâ-mi cu̲ku̲-ré-n* etc.

IV.

Syntaxe et textes.

§ 202. La syntaxe du tongouse de Nertschinsk a été complétement omise par Castrén et il n'existe pas de textes à l'aide des quels on puisse réparer cette omission. Les seuls documents écrits que nous possédions consistent en quelques phrases plus ou moins correctes recueillies par Middendorf sur deux points très distants l'un de l'autre et en trois improvisations poétiques dont on ne peut tirer aucun parti par la raison qu'elles sont absolument inintelligibles.

§. 203. Dialecte de la Tongouska inférieure.

1° *bi bakûčan χógdïŋôvo orômmo χuluhûn oror mini akini.* Je possède un grand renne; les petits rennes sont à mon frère.

2° *mini aśi χódïŋgôva oldrôva ǰévuŋgdaran, χulukûn oldrôva tógomî ḍevḍem.* Ma femme mange le gros poisson; je mangerai le petit poisson demain.

3° *bi tïneva ǰévćal ilanma oldroldvo.* J'ai mangé hier trois poissons.

4° *mini nékun bûźćederon.* Ma sœur est malade.

5° *mini akini oror χïgdïŋa, mini amini oror χuḷukur upkać.* Les rennes de mon frère sont grands; les rennes de mon père sont tous petits.

6° *ǰévakaḷ orônmo.* Prends un renne.

7° *ïkïḷ ǰévara orónmo.* Ne prends pas un renne.

8° *ǰévačaś orônmo.* As-tu pris un renne?

9° *okîn ǰévaḍaś orôrvo.* Quand prendras-tu un renne?

10° *otânde ǰévara orônmo.* Tu ne prendras cependant pas un renne.

11° *ila gannaḍénde.* Où allez vous?

§ 204. Analyse grammaticale.

bi, Pronom de la 1ère pers. au Nom. sing.

bakû-ča-n parait être la 3ème pers. au sing. du Parf. I. de *bakû-m.* Mais il est probable que *bakû-ča-* est dérivé de *baka-* comme NE. *tirû-cé-m* et *zavû-ca-m* le sont de *tiré-m* et de *zava-m.* (Voir §. 173.) Dans ce cas, *-n* doit être un substitut de *-m*; sinon, il faut voir en lui un suffixe possesif.

χógdï-ŋô-vo, Acc. d'un adjectif dérivé par *-ŋô,* du thème *χógdï* = NE. *hégdi.*

orôm-mo, Acc. du subst. *oro-n* avec assimilation régressive.

χulu-kûn, adject. dérivé par *-kûn,* du thème *χulu* = UT. *χalu.*

oro-r plur. régulier du subst. *oro-n.*

mi-ni, Gén. du pronom de la 1ère pers.

aki-ni, Gén. du subst. *aki-n* = NE. *aki-n.*

aśi, subst. au Nom. = NE. *aśi.*

χógdï-ŋgô-va, Acc. d'un adject. dérivé par *-ŋgô,* du thème *χógdï.*

oldrô-va, Acc. du subst. *oldrô* = NE. *oldo.*

ýévu-ŋg-da-ra-n, 3ème pers. sing. de l'Indic. prés. d'un verbe dérivé par *-da* du thème *ýévu-ŋg* qui lui-même est dérivé par *-ŋg* de *ýévu-* = UT. *ḍéu-* = NE. *zépi-.*

tógo-mî, adv. = UT. *togo-mé.*

ḍev-ḍe-m pour *ḍevu-ḍe-m,* 1ère pers. sing. du Fut. I. de *ḍevu-* = *ýévu.*

tïne-va, adv. = UT. *tïne-va,* NE. *tîné-vé.*

ýév-éa-l pour *ýévu-éa-l,* plur. du part. passé du verbe *ýévu-.* Cette forme, si elle est correcte, nous montre le verbe dans son premier état, et se rapporte à une période plus ancienne que celle du mandchou. En effet l'adjectif verbal précédé du pronom personnel s'accorde avec le complément. C'est comme si l'on disait: Moi trois poissons mangés.

ilan-ma, Acc. du nom de nombre *ilan.*

oldro-l-d-vo, Acc. du plur. de *oldro,* avec intercalation d'un *d* euphonique.

nékun, subst. au Nom. = NE. *nékun.*

bûźée-de-ro-n, 3ème pers. sing. de l'Ind. prés. d'un verbe dérivé par *-de,* du thème *bûźée-* = MAN. *buce,* NE. *budé.*

χïgdï-ŋa, adject. dérivé par *-ŋa,* du thème *χïgdï* = *χógdï.*

ami-ni, Gén. du subst. *ami-n* père = NO. *ami-n.*

χulu-ku-r plur. de l'adject. *χulu-kûn.*

upkać, adject. = O. *upkać*, UT. *upkaz*, NE. *upka-t, upka-l.*

ýéva-kaḷ 2ème pers. sing. de l'Impér. prés. du verbe *ýéva-* = NE. *zava-.*

ï-kïl ýéva-ra 2ème pers. sing. de l'Impér. prés. du verbe précédent affecté de négation. *ï-kïl* = NE. *é-kél.*

ýéva-ča-ś 2ème pers. sing. du Parf. I. du verbe précédent.

okîn, adv. = NE. *ôkin.*

ýéva-ḍa-ś 2ème pers. sing. du Fut. I du verbe *ýéva-.*

otâ-nde ?

i-la, adv. au Locat. = NE. *î-lé.*

ganna-ḍé-nde 2ème pers. sing. du Fut. I. d'un verbe dérivé de *ganna-* = NE. *yéné-.*

§. 205. Dialecte des frontières de la Chine.

1° *mindu hoydó oron bihin, nitkukar (nitkuciról) oror mini inokûṇi bihin.* Le grand renne est à moi; les petits rennes sont à mon frère.

2° *minni ahiv hógdiŋû oldrôvo ḍópiŋnórón, nitkukânma timi ḍópdigân.* Ma femme mange le gros poisson; je mangerai les petits demain.

3° *orondu-gu murindu-gu gónneẓigad.* Irons-nous à renne ou à cheval?

4° *inógnitânó ḍurakâtoḷ ḍópṭa; śu umïnḍu ḍópiŋnes.* Mange deux fois par jour; mangez une seule fois.

5° *bi murin ïldróvan ḍóptriv.* Nous mangeons de la viande de cheval.

6° *śevïkî amakâkaṇ buŋgâtin umuhuyóli ẓivo yudâviṇ.* Que Dieu nous donne bientôt de descendre le fleuve *ẓi* sur la glace.

§. 206. Analyse grammaticale.

min-du. Dat. du pron. de la 1ère pers. sing. = NE. *min-du.*

hogdó, adject. = UT. *χógdï-,* NE. *hégdi.*

bi-hi-n 3ème pers. sing. du verbe subst. = NE. *bi-hi-n.*

nitku-ka·r, plur. du diminut. de *nitkun* = NE. *nitkûn.*

nitku-ciró-l, plur. du diminut. du précédent.

inokû-ṇi, Gén. du subst. *inokû-n.*

min-ni, Gén. du pron. de la 1ère pers. sing.

ahi-v pour *aḥi-f,* subst. au Nom. suivi du suffixe possessif de la 1ère pers. = NE. *aśi-f.*

hógdi-ŋû, adject. dérivé.

ḍópi-ŋgó-ró-n, 3ème pers. sing. de l'Ind. prés. d'un verbe dont le thème primitif est *ḍópi* = NE. *ʒépi* = UT. *ýévu* etc.

nitku-kûn-ma, Acc. du diminut. de l'adject. *nitku-n.*

timi, adv. = NE. *timî.*

ḍop-diga-n, 3ème pers. sing. du Fut. II. du verbe précédent.

oron-du-gu, Locat. du subst. *oron* suivi de l'enclitique *-gu.*

gónne-ʒiga-d, Fut. II. du verbe *gönne-* = UT. *ganna-,* suivi d'un suffixe inusité.

inó-gni-tânó adv. dérivé de *inó-gni* = AM. *ina-gni,* NE. *iné-ŋi*

dura-kâ-tol se décompose en *dura* deux = O. *ḍur* + *kâ* + *tol* = NE. *-tal.*

ḍóp-ta, thème verbal dérivé de *ḍóp-* = NE. *ʒép-té-m.*

ṣu, pron. de la 2ème pers. plur. = NE. *śu.*

umï-n-ḍu, adv. de nombre au Loc-datif.

ḍópi-ŋne-s, 2ème pers. plur. de l'Impér. fut.

ïldró-va-n, Acc. du subst. *ïldró* = NE. *uldé.*

ḍóp-t-ri-v, 1ère pers. plur. de l'Ind. présent du verbe dérivé *ḍóp-t(ï).*

śevïki, subst. au Nom. = UT. *śevaki*.

ama-kâkan, adv. dim. = MAN. *ama-ga*.

bu-ygâ-tin, 3ème pers. plur. de l'Impér. futur du verbe *bu-* = NE. *bû-*.

umuhu-yö-li, Prol. du subst. dérivé *umuhuyó* = NE. *umuksu*.

źi-vo, Acc. du nom propre *źi*.

yu-davi-n, Supin du verbe *yu-* descendre.

L. Adam.

LE VERBE BASQUE.

La langue basque occupe géographiquement une si petite place dans le monde, qu'elle n'a été découverte, si j'ose m'exprimer ainsi, que fort tard et n'a été jusqu'à ce jour l'objet que d'un très-faible nombre de travaux scientifiques. Parmi tous ceux qui ont écrit sur cette langue remarquable, on ne compte, en effet, que de rares linguistes et bien peu de philologues; et c'est tout au plus depuis une vingtaine d'années que des études sérieuses ont été entreprises dans le domaine euscarien. Malheureusement, la plupart des brochures, des articles ou des livres publiés ont été composés à l'aide d'éléments insuffisants ou sont le résultat d'une observation très-imparfaite des dialectes basques; beaucoup sont basés sur des documents de seconde main, plus ou moins exacts et complets; presque tous, enfin, me semblent conçus d'après de tout autres principes que ceux, seuls féconds et logiques, de la méthode scientifique, positive et naturelle.

La supériorité de cette méthode est prouvée irréfutablement par les conclusions, qu'on aimerait à appeler

merveilleuses si un tel mot ne devait être banni de la science, auxquelles ont été conduits les savants qui ont exercé leur activité dans le domaine indo-européen, en la prenant pour aide et pour guide. Celui qui est au courant de l'œuvre remarquable de Schleicher; celui qui a lu et médité les principes fondamentaux, la raison d'être de cette puissante méthode, dans la rapide esquisse que le maître en a tracée, ne saurait comprendre qu'on n'essayât pas de l'appliquer à tous les produits sonores de l'organisme humain, c'est à dire aux diverses manifestations du langage articulé. Celui-là seul peut s'y refuser qui nie la constitution matérielle du langage; qui, méconnaissant les faits, voit dans la parole une œuvre artificielle, indépendante de l'homme et extérieure à ses organes; qui n'a pas conscience de la nature intime des éléments linguistiques; qui ne s'est point rendu compte du développement et de la décadence du langage; qui, enfin, n'a pas compris la réalité des deux phases successives de la vie des langues. Il est vrai que celui-là ne saurait, à vrai dire, prétendre faire de la science et que ses travaux, malgré tout, ne pourront jamais offrir qu'un intérêt secondaire.

C'est surtout à propos du verbe que l'imagination des *bascophiles* amateurs, des grammairiens empiriques s'est donné libre carrière. Le verbe basque présente à l'observateur un édifice véritablement très compliqué, dont, faute d'idées générales suffisantes, on n'a habituellement pas compris la nature. Et pourtant, lorsqu'on compare le verbe basque à celui des langues les mieux étudiées, indo-européennes, sémitiques, ougriennes [1]), on trouve que

[1]) J'entends ce mot dans le même sens que M. Budenz, dans ses *Ugrische sprachstudien*. Il s'agit de la famille linguistique dite vulgairement finnoise, finno-tatare, etc., constituée par le suomi, le la-

ce qui est vraiment nouveau, ce qui caractérise par conséquent la vaste synthèse euscarienne, c'est la faculté d'incorporer dans l'expression verbale même le signe du régime indirect ou attribut, à côté de celui du régime direct ou objet. Qu'y a-t-il cependant là de si étrange, de si anormal, de si admirable? C'est une simple extension du principe d'agglutination, commun aux langues des deux classes linguistiques supérieures, c'est à dire du développement formel. Les langues aryennes ont joint étroitement au verbe les pronoms sujets seuls; les langues sémitiques et finnoises ont en outre la conjugaison objective pronominale, s'est à dire qu'elles agglutinent au radical verbal les pronoms régimes directs; le basque est à un degré de plus: il incorpore les pronoms régimes indirects et développe une abondante conjugaison attributive pronominale. Comment donc justifier l'ardent enthousiasme qui s'est traduit par tant de dissertations aussi extravagantes que ridicules?[1])

Même en nous en tenant à la période historique de la vie des langues, nous pouvons observer autour de nous des phénomènes capables de nous faire comprendre le développement de semblables formes. Quand l'espagnol écrit *pongaselo* et l'italien *portandovelo*, transformant en enclitiques les pronoms qui accompagnent le verbe, il y

---

pon et leurs voisins; le mordvine, le tchérémisse, le votiaque, le syriène, l'ostiaque, le vogoul et le magyar.

[1]) Les livres les plus curieux à ce point de vue sont certainement *l'Histoire des Cantabres*, par l'abbé d'Iharce de Bidassouet (Paris, Didot, 1825) et la *Semana Hispano-vascongada* (Pampelune, Vve Longas, 1804), pleins l'un et l'autre d'étymologies aussi fantastiques que la suivante proposée par Larramendi (*Dictionnaire*, prolégomènes, 1re partie. §. 8): ὕδωρ, qu'on doit prononcer *hydor*, vient évidemment *par antithèse* du basque *idorra* „sec“ . . . . . *Alfana* vient *d'equus* sans doute, *lucus* a non lucendo, etc.

à là quelque analogie avec le procédé qui a donné naissance au basque *dakharkit* „il me le porte“.[1])

D'ailleurs, le système verbal du basque n'est point sans lacunes. Il ne possède pas, comme les langues ougriennes, le verbe actif indifférent, indéfini; et quand le magyar, p. ex., peut employer deux formes telles, que *látom* „je le vois“ et *látok* „je vois“ le basque ne peut dire que „je le vois“, *dakusat* (périphrastiquement *ikusten dut*). Il ne saurait dire non plus en un seul mot: „je donne à lui“ p. ex. et a perdu des formes qu'il paraît avoir anciennement possédées telles que: „je te donne à lui“ ou „il me donne à toi“.[2])

Au surplus, le nombre des combinaisons de cette nature varie beaucoup d'un idiome à l'autre. Nous pourrions citer de nombreux exemples et voir comment s'opère dans diverses langues la suffixation ou préfixation des signes modals ou temporels; nous nous contenterons de rappeler la multiplicité des voix du verbe turc où *sev-mek* „aimer“ peut se développer jusqu'à *sev-ich-dir-il-he-me-mek* (en un seul mot) „ne pas pouvoir être amené à s'aimer réciproquement“. Au point de vue de sa capacité agglutinante, le basque n'est-il pas inférieur aux idiomes américains qui à côté de la conjugaison indéterminée

---

[1]) Il y a seulement analogie, car il ne faut pas perdre de vue la différence fondamentale entre le *développement formel* (préhistorique) qui a lieu à l'aide de racines nues et la *composition* (historique).

[2]) Le seul document linguistique où l'on trouve des traces de pareilles formes est le *Nouveau testament* (labourdin mêlé de bas-navarrais), traduit par Jean de Liçarrague de Briscous, publié en 1571 à La Rochelle par ordre de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret. Des exemplaires de ce précieux livre se trouvent à la Bibliothèque Nationale, à Paris, et dans la Bibliothèque publique de la ville d'Oloron. Puis, à Londres, au British Museum et à la Société biblique. — Voy. *Revue de linguistique*, V, 193, note).

possèdent la conjugaison objective et la conjugaison attributive [1]), qui ont le duel et qui enfin, comme les ougriens ou les syro-arabes, ont les suffixes pronominaux dont aucune trace ne se retrouve en basque? Il est vrai qu'en revanche on peut citer les langues dravidiennes parmi les plus pauvres de celles de la seconde catégorie: elles n'ont aucune des formes auxquelles je viens de faire allusion et leur verbe a seulement trois temps, un mode (l'indicatif), deux nombres et trois personnes. Ces idiomes sont pourtant supérieurs (si c'est vraiment une supériorité) au basque en un point, la facilité avec laquelle les suffixes nominaux et verbaux s'échangent et celle avec laquelle ils se réunissent; c'est dans les vieux poèmes tamouls qu'on lit des formes telles que *sârndâykku*) „à toi qui es arrivé", formé de *sârndây* „tu es arrivé" et *ku* „à"; *manattinênukku* „à moi qui ai l'esprit" de *manattin*, dérivé-adjectif de *manam* (sk. manas), *ên* suffixe pronominal, *u* euph. et *ku*.

Dans les travaux que l'on peut tenir comme sérieux, quatre théories ont été proposées sur le verbe basque. J'en ai exposé et critiqué deux d'une façon assez développée pour me dispenser d'y revenir. Celle de M. l'abbé Inchauspe pour qui le verbe basque est essentiellement périphrastique, et pour qui les deux auxiliaires ne sont que deux voix d'un même verbe idéal, sans radical phonétique, m'a particulièrement occupé (I, 385, 390; II, 241; IV, 67; V, 190). J'ai analysé tout récemment celle du prince L.-L. Bonaparte, en rendant compte de ses dernières publications basques (V, 190): je tiens toutefois à rappeler qu'en dehors des formes de l'auxiliaire „avoir" où je vois un radical verbal *u* (pour

[1]) Il paraît même que certains de ces idiomes incorporent le nom au verbe. Mais c'est, je crois, un point à élucider et à éclaircir.

lui, cet *u* est le signe du pronom régime), le prince B. reconnaît aux verbes basques un radical à sens d'action, puisqu'il dérive les diverses formes des auxiliaires de *iz* „être", de *egin* „faire" ou de *egoki* „demeurer"; pour plus de détails, les lecteurs voudront bien se reporter à l'article cité et spécialement aux p. 201—202 où est résumée toute cette théorie verbale générale.

Le troisième système, par lequel on a cherché à expliquer les originalités de la conjugaison basque est à coup sûr nouveau et mérite d'être examiné en détail. C'est celui de M. de Charencey, qu'il n'a jamais longuement et complétement développé, mais qu'il a esquissé dans plusieurs de ses écrits et notamment dans un travail qu'a publié cette même Revue (V, p. 389).

Pour M. de Ch., il n'y a point de verbe en basque. Tous les soi-disants verbes simples sont composés de sortes de participes verbaux et d'un auxiliaire, affirmation que Darrigol, Chaho, M. Inchauspe et d'autres ont avancées avant M. de Ch., mais dont, pas plus que lui, ils n'ont essayé une démonstration. Et cependant, tant qu'on n'aura pas clairement fait voir la différence formelle entre *naiz* ou *niz* ou *naz* „je suis" et *nathor* ou *nator* „je viens"; tant qu'on n'aura pas prouvé matériellement et phonétiquement la prétendue contraction de *ethorten* ou *ethortzen niz* en *nathor*, [1]) les linguistes auront le droit de regarder cette hypothèse comme un à priori absolument inadmissible.

---

[1]) Pour diminuer la force de l'objection, on a dit que *nabila* „je marche" = *ibili naiz*, mais *ibili naiz* signifie „j'ai marché". On a dit aussi (Darrigol, *Dissertation*, p. 109) que *nabila* = *naiz ibil* „je suis, marcher (radical)"; mais cette construction est contraire à celle voulue par la syntaxe enscarienne, et, en outre, si l'*a* final de *nabila* est manifestement épenthétique, comment expliquer la chute des trois lettres *iz i* dans *naiz ibil*?

Quoiqu'il en soit, il y a en basque deux auxiliaires de la conjugaison périphrastique, aux sens respectifs de „avoir“ et „être“. C'est ici que commence ce qui appartient en propre à M. de Ch. dans la théorie que j'examine. Selon lui, les deux auxiliaires, seuls verbes véritables du basque, sont des créations adventices et relativement récentes: le verbe „avoir“ dérive de „être“, car „j'ai“ p. ex. c'est „il est à moi“; et, quant à „être“, il est formé, dans ses deux temps principaux (présent et imparfait de l'indicatif), de pronoms déclinés par le suffixe instrumental (que les „bascophiles“ ont qualifié du titre bizarre de *médiatif*) auxquels s'ajoutent, à l'imparfait, l'adjectif *zen* „mort, défunt, feu“; ce même *zen* constitue à lui tout seul la 3e pers. sing. de l'imp. indic. Il paraît que quelque chose d'analogue se serait passé dans certains idiomes de l'Amérique qui se seraient forgé tout récemment un verbe „être“. Quant à la 3e pers. sing. de l'indic. prés., M. de Ch. la déclare empruntée au celte.

M. de Ch. ne cherche à expliquer phonétiquement que les deux premières personnes: *niz* „je suis“, *hiz* „tu es“ sont pour lui en réalité *ni-z, hi-z* „par moi, par toi“; *nintzen* „j'étais“, *hintzen* „tu étais“ c'est *niz, hiz* plus *zen* „mort“, avec *n* adventice, euphonique et *zz* „adouci“ en *tz*. Examinons ces étymologies.

On peut objecter en premier lieu à M. de Ch. qu'en fait „par moi, par toi“ se dit en basque *nitaz, hitaz*, avec ce *ta* qui intervient à tous les cas locaux dans la déclinaison nominale indéfinie et, en outre, à l'instrumental de *tous* les pronoms: on dit en effet *gutaz* „par nous“, *hartaz* „par celui-là“, *huntaz* „par celui-ci“, *zertaz* „par quoi?“, *nortaz* „par qui?“ etc.; quelques dialectes varient *taz* en *tzaz* et disent p. ex. *hartzaz, zertzaz*, etc. M. de Ch. a prévu l'objection, mais sa réfutation me semble

puérile: „Pour distinguer", dit-il „la forme pronominale „prise dans un sens verbal de celle qui conserve pure„ment et simplement sa valeur de pronom, on a été „obligé de faire usage pour cette dernière de lettres „euphoniques. L'on a dit *nitaz* ou *nithaz* ‚per me', *hitaz* „‚per te'. Cette raison seule nous mènerait déjà à ne „voir dans *niz* et *hiz* que des *médiatifs* pronominaux pris „verbalement. Nous continuerons, par conséquent, à tra„duire, comme nous l'avons déjà fait, *ethorten niz* ‚je „viens' par ‚venire in me per' ‚ou plus clairement' per me in τῷ venire". [1]) Avant d'examiner grammaticalement ce raisonnement, j'y trouve cette hypothèse, déjà bannie des bonnes grammaires, qui donne pour cause à une évolution du langage un caprice de l'esprit, comme si une volonté extérieure avait jamais pu influer sur le développement formel!

Quant à l'imparfait, la traduction analytique proposée par M. de Ch. pour *nintzen,* „per me defunctum" est à repousser parce qu'elle viole les lois de la syntaxe et de la composition euscarienne, suivant laquelle pour dire „par moi mort" les éléments ci-dessus devraient être classés dans l'ordre suivant *ni-zen-z*: en basque, en effet, l'adjectif attributif se place après son déterminé et seul reçoit les suffixes déclinatifs. Enfin, il n'est pas exact que *tz* soit un adoucissement de *z* redoublé: la phonétique euscarienne n'admet pas la gémination des

[1]) Cette traduction de *ethorten niz* par „per me in τῷ venire" est inexacte, car *ethorten* est le locatif indéfini qui ne saurait être rendu que par „in venire, en action de venir". *Ethorten niz* signifie littéralement „je suis en action de venir, je viens". „In τῷ venire" correspond à *ethortean,* locatif défini (avec l'article), qui est employé, comme gérondif, dans le langage courant. C'est M. Van Eijs qui a relevé le premier (*Grammaire,* 2e éd., p. VII) l'erreur de Darrigol (*Dissertation,* p. 105) faisant de *ethorten* une contraction de *ethortean.*

consonnes et repousse notamment la conséquence de deux sifflantes, même de natures différentes; lorsque deux sifflantes arrivent en contact, la première tombe et la seconde se renforce par compensation en *tz, ts, tch* suivant sa nature, p. ex. *etzen* pour *ez zen* „il n'était pas", *etsegurki* pour *ez segurki* „non certainement" etc.

Il y a d'ailleurs d'autres objections à faire à la théorie de M. de Ch. Si le basque a emprunté son verbe ou l'a créé par imitation, il n'en avait donc point lors de son passage à la vie historique, qui a pu être déterminé par le contact avec un idiome celtique; mais ce serait là une hypothèse absurde: tout au plus pourrait-on soutenir que le basque était encore monosyllabique et qu'il avait comme le chinois, un verbe formé de racines indépendantes mais juxtaposées; que ferait-on alors de la riche déclinaison nominale? et comment, dans une langue monosyllabique, aurait-on pu composer quoi que ce soit? Car le système de M. de Charencey, logique en ceci, ne fabrique point son verbe de racines nues (elles ne sont plus à la disposition de l'homme historique) mais il le compose de mots fonctionnellement variés. Il faudrait admettre que le basque a passé du monosyllabisme à l'agglutination après avoir subi l'influence d'autres idiomes; il faudrait admettre la possibilité du développement formel [1]) dans la seconde période de la vie linguistique; ce qui n'est pas possible.

---

[1]) Car on n'a pas encore nié que la déclinaison basque fut constituée de suffixes formels.

C'est une grave question à examiner du reste que la nature de ces suffixes. Dans les langues aryennes, toute la dérivation se ramène à un petit nombre de racines pronominales ou verbales. En basque dans les langues dravidiennes et dans les autres de même nature, ces suffixes, en dehors des formes verbales, semblent être exclusivement nominaux, c'est à dire qu'ils seraient constitués par des racines nues

Je ne prétends point nier l'influence des langues étrangères sur un idiome donné, et j'accorde volontiers à M. de Ch. que l'étude des dialectes celtiques, ougriens ou canadiens ne sera pas sans utilité pour l'analyse du basque, quoique les patois romans des Pyrénées soient les idiomes qui, manifestement, ont exercé l'action la plus forte sur l'escuara. Mais la parenté du basque et des langues américaines (algonquin) me semble fort problématique, malgré la ressemblance apparente des pronoms personnels et du signe de pluralité; il n'y a point de racines communes, et, pour soutenir cette parenté imaginaire, il faut en revenir à la théorie si élastique de la famille „touranienne". Je repousse donc l'assimilation de ces analogies accidentelles avec les rapports entre le sanskrit et „nos dialectes japhétiques". Pour justifier les emprunts ou les imitations qu'il suppose, M. de Ch. cite l'exemple du magyar qui, sous une influence aryenne, a formé des verbes composés à l'aide de prépositions, et prétend s'en prévaloir pour affirmer la possibilité d'une transformation de suffixes en prépositions. Il y a là une confusion regrettable; une préposition, c'est un mot déjà fonctionnel, généralement indépendant et reconnaissable dans la composition, tandis qu'un suffixe est originairement une racine nue, plus ou moins usée dans la suite des temps, et essentiellement inséparable. Sans doute, le hongrois a des verbes composés prépositifs, mais, à la moindre occasion, la préposition se sépare du verbe; p. ex. je relève dans le travail de M. Ribáry, *a baszk nyelv ismertetése*, la phrase suivante: „ha most már a „tárgyeset többesét is ki akarjuk fejezni, a tő és tulaj- „donitói rag közé *zki* szótag tétetik közbe (Si mainte-

---

ayant un sens de substance ou de fait et non pas un sens d'action en train de se faire.

„nant nous voulons exprimer aussi le pluriel de l'objectif, „la syllabe *zki* est intercalée entre le radical et le suffixe „attributif)" où *kifejezni* et *közbetétetik* sont décomposés [1]). J'estime donc qu'il faudrait, avant de conclure à l'emprunt par les Basques du celtique *da* „il est" rechercher la nature et l'histoire de ce mot dans les langues celtiques; il faudrait de même examiner scientifiquement le fait avancé de la fabrication du verbe „être" au moyen de pronoms en maya et dans la langue des Peaux rouges; il faudrait enfin nous dire si ces idiomes avaient en outre déjà un verbe et quelle était sa nature.

Le problème se pose uniquement de la façon suivante: ou le verbe périphrastique est primitif, et alors la théorie de M. Inchauspe est la seule logique; ou il ne l'est pas, et alors *niz* et *dut* étant réduits à l'état de verbes ordinaires, il n'y a aucune raison pour ne pas leur trouver de simples analogues dans les formes telles que *dakart*, „je le porte", *dakit* „je le sais", *nabila* „je marche", etc.

Or, évidemment la forme périphrastique, qui est composée, n'est pas primitive, car elle ne peut qu' être postérieure au développement formel de *niz* et de *dut;* ces deux derniers mots, nés dans la première période de la vie du basque, ont le sens de „avoir" et „être" et doivent fournir à l'analyste des radicaux significatifs remplissant ces deux fonctions. Si le radical de *dut* ne se retrouve plus en dehors des formes verbales, celui de *niz* existe parfaitement dans *izan* „être, été", *izaite* „existence" que le prince Bonaparte apparente non sans rai-

[1]) M. de Ch. aurait pu citer, avec beaucoup plus de raison, les formes certainement très singulières telles que *nekem* „à moi", *benned* „en toi", *vele* „avec lui", *tőlünk* „de nous", *hozzátok* „chez vous", *nálok* „par eux" formes des suffixes *nek*, *ben*, *vel*, *től*, *hoz*, *nál* et des suffixes pronominaux *-m*, *-d*, *-e*, *-nk*, *-tok*, *ok* „mon, ton, son" etc.

son, à *itz*, *hitz* „parole“. Ici, M. de Ch. fait, qu'il me permette cette expression, de la haute fantaisie; il dénie à *iz* le sens de „être“ et voit dans le participe *izan* un conglomérat des deux suffixes *z* „par“ et *n* „dans“. Il y aurait là une série de phénomènes fonctionnels qui vaudraient la peine d'être examinés de plus près et d'être exposés plus en détail à nos yeux. Pour ma part, j'ai autant de peine à comprendre comment „par dans“ ou „dans par“ a pu arriver à prendre le sens de „être“, qu'à concevoir une assemblée de Basques s'apercevant un beau matin que leur langue n'a pas de verbe et s'empressant *illico* d'en créér un, partie en copiant les langues des Yukatèques ou des Peaux-rouges, partie en pillant dans le vocabulaire celtique.

Admettons pourtant que l'hypothèse de M. de Ch. soit plausible. A quel moment devra-t-elle être vérifiée? Et quelle forme dialectique devrons-nous tenir pour plus authentique? Il nous faudra incontestablement, avant de commencer notre excursion en Bretagne ou en Amérique, chercher la forme du verbe basque la plus rapprochée possible de l'époque de création ou d'emprunt; il nous faudra par conséquent comparer toutes les variétés dialectales d'une même forme pour retrouver le type fondamental. Or, un tel travail montre d'une façon irrécusable la présence du radical *iz* à toutes les formes du présent et de l'imparfait de l'auxiliaire „être“.[1])

Je dois notamment insister ici sur l'imparfait pour démontrer l'erreur de M. de Ch. au sujet de *zen* „il

---

[1]) Voyez Revue, V, p. 208 et suiv., et surtout la citation d'un passage du pr. Bonaparte dont M. de Ch. ne récusera certainement pas l'autorité, p. 208; tout au plus, des doutes pourraient-ils être élevés pour la 3e pers. sing., mais je tiens pour provisoirement satisfaisante mon explication de la p. 210, note.

était'. Quel est son primitif? Le tableau suivant pourra en donner une idée (j'emprunte les diverses formes au précieux *Verbe* du pr. Bonaparte):

	A dialecte	B *il était*	C *il était à moi*	D *il était à lui*	E *il serait*	F *s'il était*
1	*labourdin*	zen	zitzaitan	zitzayoen	liteke	balitz
2	*navarrais occid. d'Aezcoa*	ze	zitzaida	zitzayo	litzateke	balitz
3	*nav. orient. de Salazar*	zen	zizaidan	zizayon	leike	balitz
4	*nav. or.*	zen	zitzaan	zitzakon	laiteke	balitz
5	*sonletin*	zen	zeitan	zeyon	lizate	balitz
6	*de Roncal*	zen	zitzaidan	zitzaun	laiteke	balitz
7	*haut-navarrais méridional*	ze	zekida	zekio	litzake	balitza
8	*guipuzcoan*	zan	zitzaidan	zitzayon	litzake	balitz
9	*biscayen*	zan	jatan	jakon	litzateke	balitz

Il est impossible, en jetant les yeux sur ce tableau, de méconnaître la présence constante du radical *iz* renforcé en *itz*. Les colonnes E et F contiennent les formes du conditionnel et du „suppositif“ manifestement dérivées de l'imparfait, ce dont on acquiert d'ailleurs aisément la conviction en comparant l'ensemble des formes de ces trois temps, même dans un seul des dialectes et sous-dialectes. Cette disparition du *n* dans les dérivés est un des arguments à invoquer pour démonstrer que cette finale est adventice et relativement récente; son inutilité est d'ailleurs prouvée par les dialectes 2 et 7 qui ont leurs imparfaits sans *n* final. La voyelle qui précède le *n* est également adventice, et il résulte du tableau précédent, et de tous ceux qu'on peut encore dresser, que la 3e pers. imp. ind. sing. pure et primitive était *ziz* ou *liz*, d'où l'on a fait plus tard *zitz* ou *litz*, puis *zitzen* ou *litzen* dont la syllabe *zen* est seule restée; (cf. *banintz, nintzateke* et *nintzen* opposés à *balitz, litzateke* et *zen* évidemment raccourci). Il convient donc d'analyser *nintzen, n-intz-e-n* „je-être-euph.-adv.“; *zen* est tronqué. Quant au *zen* „mort, feu“, c'est le même mot, mais ici *n* est le suffixe conjonctif qui est en même temps relatif et dans *aita zena* p. ex., ou *Napoleon zena*, *zen* a le sens de „qui était, qui existait“ et l'on doit traduire litt. „le père qui existait, Napoléon qui était“ c. à d. „feu mon père, feu Napoléon“. [1]) — Remarquez dans le tableau précédent que les formes des col. C et D dérivent du tronqué *ze (zen)* dans les dialectes 5 et 7.

[1]) A propos de *zen* „il était“, je dois signaler un emploi curieux de ce mot. „Il est mort hier“ se dit généralement en basque labourdin, non pas *atzo hil da* mais *atzo hil zen* „il était mort hier“ que les gens du pays traduisent en français dans le langage courant: „i mourut hier“.

De l'examen rapide qui vient d'être fait, il résulte, en définitive, ce que je ne me lasserai jamais d'établir, que, comme tous les autres produits phonétiques naturels et spontanés d'organismes humains, le basque peut et doit être constamment traité par les procédés scientifiques de la méthode positive. En particulier, il me parait sage de regarder la conjugaison périphrastique comme un *composé* tardif; certaines formes, contractées véritablement celles-là, telles que *jankot* pour *janko dut* (Puente la Reina) „je le mangerai" ou *emateinat* pour *ematen dainat* (labourdin) „je te le donne, ô femme" sont, par suite, tout à fait les analogues de nos futurs romans, p. ex. *aimerons* pour *aimer avons.* On est ainsi amené à regarder les deux auxiliaires, d'une part, et les diverses autres formes verbales non périphrastiques en usage de l'autre, comme les débris, les restes d'un système primitivement général. C'est là, à mon avis, la théorie réellement scientifique, soutenue par des hommes de valeur et par des philologues de mérite, Oihenart, Humboldt, Mahn, Fr. Ribáry, Van Eijs; l'étude de M. Ribáry (dans les *Nyelvtudományi közlemények,* de Pest, V, p. 37 et 436) est l'essai analytique le plus précis qui ait encore été publié, mais les documents insuffisants et incomplets qu'avait à sa disposition l'auteur de cet intéressant travail lui ont fait commettre un certain nombre d'erreurs plus ou moins graves.

Les autres théories relatives au verbe basque et à l'escuara en général ne s'appuient pas sur les principes sévères de notre rigoureuse discipline. Il convient donc de ne les regarder, quel que soit le mérite personnel de leurs auteurs, que comme des hypothèses hardies et ingénieuses; mais il n'est pas possible de leur accorder une valeur scientifique et il faut impitoyablement les

classer parmi ces capricieux travaux que Schleicher appellerait des *etimologisirungen ins blaue hinein.*

Pendant que je préparais les pages qu'on vient de lire, il est tombé sous mes yeux un excellent article de M. Léopold Pannier, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes* (T. XXXIV, 1873, p. 283 291) à propos d'un livre récent, provenant d'un personnage politique peu intéressant, qui a passé sa vie à soutenir les plus étranges paradoxes. Qu'on me permette d'extraire de cet article les lignes suivantes de tout point applicables à beaucoup de nos modernes basquisants : „combien y a-t-il „aujourd'hui encore, au fond de nos départements, d'esprits „fins et cultivés, qui, au lieu de borner leur ambition à „recueillir avec méthode, sans prétentions, les débris, „chaque jour plus rares, des patois de leur pays, s'efforcent „de prouver à grand renfort de textes recueillis de „toutes parts, sans critique et sans règle, que le dialecte „de leur montagne est la langue dont se servaient Adam „et Ève dans le paradis terrestre?".

Saint-Pée-sur-Nivelle, 10 août 1873.

Julien Vinson.

MORALE DE L'AVESTA.

Si, comme il y a lieu de le croire, nous ne possédons qu'une faible partie des livres de l'Avesta, nous ne devons pas nous étonner des difficultés qui se présentent, — malgré le très important secours de la tradition — lorsqu'il s'agit de rétablir en son ensemble l'enseignement moral des anciens Mazdéens.

Ce que nous avons de l'ancien Avesta, ce sont, d'abord, les vingt-deux chapîtres du Vendidad où il est traité des souillures et des modes de purification, puis où sont exposés certain nombre de préceptes divers, — les vingt-sept chapîtres du Vispered, fort courts pour la plupart, et purement liturgiques, — les soixante neuf chapîtres du Yaçna, dont la plupart également sont liturgiques, — enfin les cinquante ou soixante Yasts, composant le „petit Avesta“ et qui s'appliquent plutôt aux dévotions privées, aux méditations particulières.

Bien que, vraisemblablement, ces différents morceaux aient été rédigés, sinon à la même époque, au moins à des époques qui ne sauraient avoir été bien distantes les unes des autres, certains passages témoignent évidemment par l'ensemble de leurs conceptions d'une grande antiquité, tandis que d'autres fragments n'ont du voir le jour que dans une période moins ancienne. Une rédaction relativement tardive et commune à ces morceaux divers ne peut cacher cette inégalité manifeste.

Ainsi — et M. Spiegel l'a parfaitement reconnu [1]) — le Vendidad fut composé — sinon rédigé — au milieu d'une civilisation peu développée encore. Tous les passages de ce livre n'ont même pas été composés à la même époque. Il en est de même du Yaçna. Dans ce dernier il y a lieu de distinguer tout d'abord les cantiques connus sous le nom de *Gâthâs*, rédigés en un dialecte quelque peu différent du zend ordinaire, et qui, d'ailleurs, sont encore aujourd'hui d'une obscurité rare. Les versions diverses et les commentaires de MM.

[1]) Avesta. Die heiligen Schriften der Parsen. Troisième volume de la traduction, p. 286 ss.

Spiegel [1]), Kossowicz [2]), Roth, Hübschmann [3]), — sans parler du volume de M. Haug [4]) dont la méthode ne peut nous satisfaire, — sont pleins de suppositions purement personnelles et nous pensons, pour notre part, que ces chants sacrés ne pourront être expliqués que grâce à la découverte possible d'anciens documents encore inconnus.

Quoiqu'il en soit, d'après ce qui nous reste des monuments de l'antique Avesta, — abstraction faite, par prudence, des cantiques de la seconde part du Yaçna, — nous pensons pouvoir tracer un tableau assez général de la morale des anciens Baktriens, tableau bien vague à certains points de vue mais assez précis sous d'autres points.

I.

En tête de tout ce système il convient de placer la conception très formelle de la révélation de la loi. Dans le second chapître du Vendidad [5]) Zarathustra — Zoroastre — s'adresse en ces termes à Ahura Mazdâ — Ormuzd —:

„Avec quel mortel, ô Ahura Mazdâ! as-tu conversé „le premier, moi, Zarathustra, excepté? A qui as-tu en-

[1]) Commentar über das Avesta. Deuxième volume. p. 178 ss.

[2]) Trois fascicules. Pétersbourg, 1867 ss.

[3]) Ein Zoroastrisches Lied, 1872.

[4]) Die fünf Gâthâs. Leipzig, 1858—60.

[5]) Ce chapître a été l'objet d'études spéciales grâce à son importance au point de vue mythologique. Consultez, outre la version de M. Spiegel, tome I p. 68 ss.: Windischmann, Zoroastrische Studien p. 21; Kohut, die Yimasage des Zendavesta (dans la revue de la société orientale de Leipzig, t. XXV p. 61 ss.); Roth, ibid. t. IV p. 417 ss.

„seigné la loi d'Ahura, de Zarathustra? [1])“ — „A Yima“ répond Ahura Mazdâ.

Et notons que cette révélation est infaillible. Aussi se plait-on, dans les cantiques, à la demander (Spiegel, traduct. t. III p. 146; Hübschmann, compte-rendus de l'Académie de Munich, 1872 p. 704), et nous voyons au dix-huitième chapître du Vendidad Ahura Mazdâ inviter catégoriquement Zarathustra à l'interroger, lui assurant qu'il aurait profit à cela et qu'il en deviendrait meilleur.

Ce caractère de révélation enlève sans doute à la loi toute valeur morale, au sens commun du mot, mais c'est là le fait des divers enseignements théologiques: „ne dijudices gratiam secundum naturam — dit Grégoire „le thaumaturge, — legibus enim naturae se subjici gratia „non patitur“, et S. Paul aux Romains: „peccatum cog- „novi nisi per legem“ VII 7. La doctrine chrétienne est basée tout entière, ainsi que l'a démontré Boutteville, après tant d'autres, sur l'origine divine de la loi:[2]) „Dieu „dit Gerson, ne veut pas certaines actions parce qu'elles „sont bonnes, mais elles sont bonnes parce qu'il les veut, „de même que d'autres sont mauvaises parce qu'il les „défend.“

Zarathustra ne pensait pas autrement. Pour lui les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions sont celles qui se trouvent conformes à la loi: la révélation les fait bonnes, non leur nature.

Il s'ensuit — et on le comprend aisément — que l'observance de la loi amène la rémission des péchés.

---

[1]) Au propre: „la loi ormuzdienne, zoroastrienne“. Version de M. Spiegel: „das von Ahura herrührt, das zarathustrische“, de Windischmann: „die ahurische zarathustrische Lehre“.

[2]) La morale de l'Eglise et la morale naturelle. Quatrième étude: La loi, p. 190 ss.

De nos jours encore cette croyance est professée par les chrétiens. Voici d'ailleurs les paroles très explicites que nous trouvons à cet égard dans le troisième chapître du Vendidad:

„Cette loi mazdéenne délie l'homme qui l'honore: „Elle éloigne la faute très grave, elle éloigne toutes les „fautes que l'on commet. O saint Zarathustra! la loi „mazdéenne efface toutes les mauvaises pensées, paroles „et actions, de la même façon qu'un vent puissant et „rapide [1]) . . . ".

Ce même passage est répété au huitième chapître du même livre.

Nous ne connaissons guères dans l'Avesta que deux fautes pour lesquelles il n'y ait pas à espérer de rémission, c'est la pollution volontaire, puis l'inhumation inconséquente de chiens et d'hommes. Nous lisons au troisième chapître du Vendidad:

„Si l'on enfouit en cette terre des chiens morts et „des hommes morts et que, deux ans durant, l'on ne les „déterre pas, — pour cela quelle est la punition, quelle „est la pénitence, quelle est la purification? — A quoi „Ahura Mazdâ répondit: Pour cela point de punition, „point de pénitence, point de purification," et il ajoute que ce sont des „actions à jamais inexpiables".

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la place toute spéciale qu'occupe le chien dans les livres sacrés baktriens, non plus que des pratiques diverses qui se réfèrent à lui. Nous n'avons pas davantage à nous étendre sur le système des opérations mortuaires indiquées par l'Avesta et auxquelles il est curieux de comparer le passage du livre premier des Histoires d'Hérodote où

---

[1]) Consultez sur ces derniers mots Fr. Spiegel, Revue de linguistique et de philologie comparée, t. IV p. 24.

l'auteur grec raconte ce qu'il sait des coutumes et des croyances perses. Rappelons seulement que d'après les préceptes de la loi sacrée baktrienne les cadavres doivent être exposés à terre un certain temps: Vendidad, chap. cinquième et septième. Le souci avec lequel sont relatées les prescriptions funéraires explique assez combien l'on tenait à leur exécution et justifie le dur anathème prononcé contre les délinquants.

L'autre péché inexpiable est énoncé au huitième chapître du même livre et, ici encore, même interrogation: „Quelle en est la punition, quelle en est la pénitence, quelle en est la purification?“ puis même réponse d'Ahura Mazdâ: c'est l'une des actions à jamais inexpiables.

Ce qu'il y a de curieux c'est que dans le texte même de l'Avesta, et immédiatement après les deux passages que nous venons de citer, se trouve un verset qui fait cependant profiter ces péchés du bénéfice commun d'absolution que procure l'observance de la loi. Evidemment il y a eu ici interpolation, mais, ainsi que le fait observer M. Spiegel, cette interpolation est assez ancienne puisque la version en pehlvi (qui accompagne le texte baktrien) reproduit le passage incriminé.

On conçoit que cette révélation si précieuse ait été l'objet d'une vénération particulière et de louanges spéciales. Nous trouvons cet éloge un peu partout dans l'Avesta, mais nulle part plus éclatant que dans ce passage du cinquième chapître du Vendidad: cette loi, dit Ahura-Mazdâ, est suprêmement grande, bonne et belle; elle l'emporte sur toute autre parole, comme les grandes eaux sur les petites, comme les grands arbres sur les végétaux moins élevés . . . . .

Au surplus il ne suffit pas, pour la suivre, de quelques pratiques extérieures: l'important c'est l'observance réelle. Voilà ce que nous enseigne d'une façon formelle le dix-huitième chapître du Vendidad:

„O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, en vérité „il y en a beaucoup qui portent ce *paitidhâna* [1]) sans „observer les mandements: c'est avec fausseté qu'ils se „nomment *âthravans* [2]). O juste Zarathustra! dit Ahura „Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! Ils portent ce „*khraphçtraghna* [3]) sans observer les mandements: c'est „avec fausseté qu'ils se nomment *âtharvans*. O juste Za„rathustra! dit Ahura Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! „Ils portent ce rameau sans observer les mandements: „c'est avec fausseté etc. . . . Ils se servent du couteau „mortel sans observer les mandements: c'est avec faus„seté etc. . . . . Celui qui demeure couché toute la nuit, „négligeant les prières, les récitations, la ressouvenance, „les actes, l'étude, l'enseignement . . . c'est avec fausseté „qu'il se nomme *âtharvan*. O juste Zarathustra! dit „Ahura Mazdâ, ne lui donne pas ce nom!"

Et au neuvième chapître du Yaçna le Haoma est invoqué contre celui „qui à la vérité a dans sa mémoire „les mots de la loi, mais qui n'accomplit point".

De ce qui précède il n'y a qu'un pas à l'enseignement de l'homme pur ou repentant rémunéré. Et, en effet, au chapître cinquième du Vendidad, Ahura Mazdâ dit expressément qu'il fait tomber les eaux pour procurer à l'homme pur sa nourriture: rorate coeli desuper!

---

[1]) Petite pièce d'étoffe que l'on applique sur la bouche au moment de la prière, l'haleine étant réputée impure.

[2]) Prêtre, en général; en particulier, prêtre du feu.

[3]) Arme pour détruire les êtres nuisibles, souris, vers et autres.

Rappelons-nous, d'autre part, que la théorie de la création constitue, avec celle de la loi révélée, le fondement même du mazdéisme. Cela est en parfaite corrélation, ici, comme dans les livres juifs et chrétiens. A mainte reprise, dans l'Avesta, Ahura Mazdâ vante son rôle de créateur; à maintes reprises on l'invoque en tant que créateur: *dâtare* „ô créateur!“. Il en est absolument de même dans les inscriptions des Achéménides: „C'est „un grand dieu qu' Auramazdâ [1]) qui créa cette terre, „qui créa ce ciel, qui créa l'homme . . .“, — et de ce créateur du monde, de ce créateur de la loi découle naturellement la puissance légitime: „Le roi Dârayavus „dit: Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par la grâce „d'Auramazdâ“ Inscript. de Persépolis; „C'est un grand „dieu qu' Auramazdâ . . . qui fit Dârayavus roi“ Inscript. d'Alvend; „Je suis roi par la grâce d'Auramazdâ“ Inscript. de Behistân.

Mais revenons à l'Avesta et à la morale baktrienne.

Une fois acceptée la doctrine de la création, il s'en suit naturellement que les créatures inférieures ont été mises au monde pour la plus grande gloire et le meilleur profit de la créature supérieure, l'homme. Telle fut la doctrine de l'Eglise chrétienne, telle avait été celle des Baktriens, ainsi que nous l'enseigne le second chapître du Vendidad.

Une puissance aussi prévoyante pouvait-elle, d'ailleurs, son œuvre créatrice une fois accomplie, demeurer à l'écart, impassible, indifférente, étrangère aux événe-

[1]) Forme équivalente à la forme baktrienne. Comme on le voit le *h* est tombé dans le vieux mot perse: comparez *amiy* = zend *ahmi* je suis (sanskrit asmi, lithuanien esmi) et un certain nombre d'autres exemples analogues.

ments heureux ou malencontreux de la vie de ses créatures? Non pas, certes. Ici encore les Baktriens avaient pensé comme pensèrent juifs et chrétiens. L'assistance divine est donc, dans la maladie, la ressource par excellence. Un passage du septième chapître du Vendidad ne laisse subsister aucun doute sur cette efficacité:

„O saint Zarathustra, lorsque s'assemblent nombre „de médecins, médecins opérateurs [1]), médecins traitant „avec des plantes, le plus efficace d'entre les médecins „est celui qui emploie comme remède le Mãthra çpenta."

Or le Mãthra çpenta c'est la parole sainte, la parole qu' Ahura Mazdâ qualifie de sienne [2]), la parole dont il ne faut user qu' avec une discrétion rare [3]), l'ennemi capital des démons [4]).

Et selon la recommandation faite ci-dessus, l'on invoque au vingt-deuxième chapître du même livre, cette sainte parole: „Le serpent Añra Mainyus [5]), qui est plein „de mort, créa alors contre moi neuf maladies, et quatre „vingt dix et neuf cents et neuf mille. Guéris moi, ô „toi Mãthra çpenta! En retour je te donnerai mille che„vaux rapides".

Les maux s'en vont ainsi d'une façon surnaturelle, tout comme ils étaient nés. La santé, le bien-être, la prospérité, l'abondance, tel était le lot primitif: perdus surnaturellement ils reparaissent logiquement par une faveur surnaturelle [6]). Au surplus il faut savoir quelque gré aux Mazdéens de n'avoir pas attribué à une divinité vénérable l'origine du mal et des vicissitudes, ainsi que

---

[1]) Au propre: médecins à couteau.

[2]) Quatrième Yast, 5.

[3]) Quatorzième Yast, 46.

[4]) Treizième Yast, 146.

[5]) Ahriman.

[6]) Neuvième chap. du Vendidad, in fine.

le firent les Juifs: Ahura Mazdâ n'est ni méchant ni cynique comme le dieu des Juifs. C'est moi, dit ce dernier, c'est moi qui frappe et qui guéris [1]), c'est moi qui ai formé la lumière et l'obscurité, c'est moi qui fais la paix et qui engendre le mal [2]). Et cette croyance était tellement ancrée dans le mosaïsme que le fondateur du christianisme, S. Paul, la prêcha hautement et que Jésus comme l'on sait, priait le Seigneur de lui ménager les tentations [3]). C'est ce que les chrétiens font encore chaque jour: et ne nos inducas in tentationem! Encore un coup les Mazdéens sont dignes d'une certaine estime pour n'avoir pas fait d'Ahura Mazdâ un être aussi pervers.

II.

Nous avons maintenant à envisager la moralité baktrienne sous un autre rapport, sons celui des mœurs proprement dites et des habitudes familiales et domestiques.

Les Mazdéens n'ont pas connu les héros impudiques des Hébreux, Samson et autres semblables. L'Avesta n'est point clément à cet égard et la tradition même n'abandonne pas sa manière de voir: „Praeceptum est cavere ne cum meretrice familiaritatem habeas . . . Quicunque semel cum meretrice cubuerit per XL dies intellectus et scientia ab illo abibunt: non perspicacitas ejus nec consilium, nec conductus, nec apprehensio, nec religio, nec stabilitas ejus mansura sunt, nec cor ejus quietum manebit. Ideoque custodi te ab hoc et tibi

---

[1]) Deutéronome, XXXII.

[2]) Isaïe, XLV.

[3]) Voyez à ce sujet le livre déjà cité de Bouteville, p. 17 s.

caveto“ [1]). Quant à la pédérastie elle était réprouvée violemment: le pédéraste est un démon, un ami des démons, un réceptacle de démons, démon durant sa vie, démon après sa mort [2]).

Le respect de la femme enceinte, de la femme nourrice et de celle également qui se trouve affectée du flux périodique, c'est ce qu' ordonne à maintes reprises la loi mazdéenne: celui qui s'approche d'une femme à cette dernière époque, dit le Vendidad [3]), fait une aussi mauvaise action que s'il brûlait le cadavre impur de son propre fils. D'ailleurs faut-il qu'il ait eu conscience, ainsi que la femme, de l'état en question [4]). Egalement coupable, dit le même livre, au quinzième chapître, est celui qui s'approche „d'une femme enceinte, ou d'une femme „qui a du lait . . . si cette femme en éprouve du dommage“.

Le même chapître parle de la jeune fille qui avant le mariage devient enceinte, à qui le séducteur conseille de recourir aux offices d'une „vieille femme“ et qui, recevant de cette dernière un abortif, essaye d'anéantir l'être qu'elle a conçu: „tous trois sont également cou„pables, la fille, l'homme et la vieille“. Le devoir du séducteur d'une fille, ajoute le livre mazdéen, est de la protéger elle et son enfant: il est responsable du mal qui arriverait à ce dernier s'il ne le nourrissait pas.

A la différence, si non du mosaïsme, au moins du christianisme, le mazdéisme — se fondant ici sur la morale humaine, la morale naturelle — est absolument

---

[1]) Spiegel. Premier vol. de la traduction de l'Avesta, p. 237 en note.

[2]) Vendidad, chap. huitième.

[3]) Chap. seizième, in fine. Voyez aussi au quinzième chapître du même livre.

[4]) Chap. dix-huitième du Vendidad.

ennemi du célibat et déclare formellement sa préférence pour l'homme marié, pour le père de famille [1]), bien plus humain en cela que la doctrine chrétienne (SS. Paul, Cyprien, Jérôme, Augustin) qui, sans condamner le mariage, le regarde comme inférieur au célibat.

L'éloge de la vie familiale, de la vie active, de la vie agricole tient une bonne part du troisième chapître du Vendidad. C'est ainsi que la seconde des cinq choses „qui réjouissent le plus la terre, c'est qu'un homme saint „s'y bâtisse une demeure pourvue de feu, de bétail, d'une „femme et d'enfants", puis qu'il arrose le sol aride, qu'il dessèche les terrains humides. „A qui des deux bras „travaille la terre, celle-ci apporte la richesse. Comme „un ami à un ami chéri, elle lui apporte la postérité et „la richesse tandis qu'il est étendu couché. Celui qui des „deux bras cultive cette terre, ô saint Zarathustra! cette „terre lui dit: Homme qui me cultives des deux bras, „je veux toujours porter toutes les nourritures avec le „fruit des champs. Celui qui ne cultive pas cette terre „des deux bras, ô saint Zarathustra! cette terre lui dit: „Homme qui ne me cultives pas des deux bras, tu vas „toujours mendier ta nourriture à la porte d'autres .... „o créateur ... quel est l'accroissement de la loi maz„déenne? A cela Ahura Mazdâ répondit: C'est lorsqu'on „cultive les céréales avec assiduité, ô saint Zarathustra! „Qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la „pureté, il favorise la loi mazdéenne, il développe la loi „mazdéenne ..... Lorsqu'il y a des fruits de la terre „les démons sifflent; lorsqu'il y a des pousses les démons „toussent; lorsqu'il y a des tiges les démons pleurent; „lorsqu'il y a d'épais épis les démons prennent la fuite.

[1]) Vendidad. chap. quatrième.

„C'est dans la demeure où se trouvent le plus d'épis que „les démons sont le plus terrassés“ [1]).

Cette chaude incitation au labeur pourrait être mise en regard avec le mépris profond qu'affecte le sémitisme à l'égard du travail. De là, chez les Sémites, les tendances fortement communistes, hautement pratiquées par les premiers chrétiens et prêchées si catégoriquement par les apôtres, par les S. Justin, les Tertullien, les S. Ambroise et nombre d'autres. De là, par contre, dans le mazdéisme, l'éloge éclatant de la propriété individuelle, fruit du travail, si haut prisé, comme nous venons de le voir. Le Vendidad, au chapître quatrième, n'hésite pas à donner la préférence formelle au riche sur le pauvre: en cela il n'y a rien d'étonnant au sein d'une société où le gain répond de soi-même au labeur et où l'on peut dire que le bien-être est la résultante du travail.

De l'étude de l'Avesta nous pourrions tirer encore, grâce à des inductions suffisamment justifiées, d'autres renseignements, non sans intérêt, sur les doctrines morales de l'ancien mazdéisme. Ce que nous avons rapporté dans les quelques pages ci-dessus nous paraît toutefois caractéristique et donne assez à entendre ce que pouvait être l'ensemble de ce système auquel il serait difficile de ne pas assigner une place spéciale, une place singulièrement honorable, au milieu des autres doctrines contemporaines. Sans doute le mazdéisme a vicié dans son fondement même la morale qu'il enseignait, en tant qu'il la regardait comme dépendante d'une foi religieuse et qu'il la déduisait d'une révélation; la conscience actuelle des couches les plus avancées de l'humanité répudie cette base inex-

[1]) Ce dernier passage est traduit d'après la version de M. Spiegel et son commentaire.

périmentale, mais, ne l'oublions pas, le discrédit et la réprobation des conceptions métaphysiques n'ont été obtenus que par des siècles de lutte. Sachons gré, en définitive, aux antiques Mazdéens de ce qu'ils n'ont introduit le déisme dans leur morale qu'en ce qui concerne une révélation primitive; partout ailleurs ils se sont montrés humains, conséquents avec la nature et avant tout amis du travail, du travail qui seul peut légitimement donner à l'homme, ainsi que nous l'apprend l'expérience, une propriété individuelle, une famille, enfin, et surtout, une conscience nette de sa propre dignité.

A. Hovelacque.

DE DEUX PUBLICATIONS RÉCENTES RELATIVES AUX DIALECTES DE L'ITALIE SEPTENTRIONALE.

Les études linguistiques ont pris en Italie, depuis quelques années, un développement qui doit réjouir à la fois les amis de la science du langage et ceux qui s'intéressent à toutes les productions du génie latin. Le mouvement scientifique et littéraire qui a suivi la renaissance politique de la Péninsule a été plus sensible peut-être dans ce domaine que dans tout autre. Autour de la chaire occupée à Milan par M. Ascoli se sont groupés une foule d'hommes jeunes, actifs, avides de recherches, qui eux-mêmes sont devenus des maîtres. Toutes les parties de l'Italie possèdent aujourd'hui des revues périodiques qui ne contribuent pas peu à propager le goût du travail. On fouille dans le passé en même temps qu'on interroge le présent; chaque jour voit paraître des vocabulaires locaux, des collections de chants,

de proverbes, ou de contes populaires, sans parler des productions plus ou moins heureuses dues aux muses provinciales.

Nous nous proposons aujourd'hui d'entretenir nos lecteurs d'une publication qui doit résumer et couronner tous les ouvrages auxquels nous faisons allusion. Nous voulons parler de l'*Archivio glottologico italiano*, que vient de fonder M. Ascoli, avec le concours de MM. Flechia et d'Ovidio. [1]) Nous avons entre les mains le Tome premier et le commencement du Tome second de ce recueil, et nous pouvons dire, en connaissance de cause, tout le bien que nous en pensons.

L'*Archivio glottologico italiano* est destiné, comme l'indique le titre, à traiter toutes les questions relatives aux langues et aux dialectes de l'Italie. Jusqu'à présent cette étude a presque toujours été faite en dehors de la véritable méthode scientifique, par des hommes pleins de bonne volonté, sans doute, mais qui n'avaient pas été formés aux leçons de la critique. Il en résulte qu'on trouve dans leurs ouvrages des matériaux précieux, des vues souvent ingénieuses, mais qu'il y manque cet ordre, cette logique, cet esprit de déduction et de généralisation que nous exigeons aujourd'hui dans les travaux de ce genre. Au rebours de leurs devanciers, M. Ascoli et les savants qui travaillent avec lui, ont voulu montrer qu'il convient d'apporter la même méthode à l'étude des dialectes italiens, qu'à celle des grands faits de la linguistique indo-européenne. La voie est maintenant tracée et tous les érudits des diverses régions de l'Italie pourront apporter leur pierre au grand édifice dont les fondements viennent d'être jetés.

---

[1]) *Archivio glottologico italiano*, diretto da G. I. Ascoli. Roma, Torino, Firenze, Ermanno Löscher, 1873, in-8.

Dans une longue introduction qui précède le premier volume, M. Ascoli a parfaitement expliqué le mode de formation de la langue littéraire de la Péninsule; il a montré qu'elle s'est développée tout autrement par exemple que la langue française. „La France doit à Paris l'unité de son langage, parce que Paris est le grand creuset dans lequel s'est fondue et se fond l'intelligence de la France entière. Du mouvement vertigineux du municipe parisien vient l'impulsion de toute la civilisation française; et, comme à ce mouvement prennent une part active des Français de chaque province, qui croient ne rien faire, quand ils ne dépensent pas leurs forces dans le laboratoire unique et merveilleux, mais aussi tyrannique des bords de la Seine, aucune conception, aucune œuvre, aucune idée de la civilisation ne peut se répandre en France avec un autre nom que le nom parisien, nom sous lequel et avec lequel cette conception, cette œuvre, cette idée est née". L'Allemagne dut sa langue littéraire à Luther et, sans la réforme, il est probable que le langage de la Chancellerie saxonne ne serait pas devenu l'idiome commun de ses écrivains et de ses poëtes. Quant à l'Italie, elle a principalement subi l'influence de Dante, et Dante ayant employé le dialecte florentin, c'est ce dialecte qui est devenu prépondérant en Italie. Il n'y a pas à se plaindre d'une souveraineté de ce genre, quand elle est contenue dans de justes limites, mais ce n'est pas toujours le cas, et, depuis quelques années, certains auteurs ont exagéré l'emploi des locutions florentines, d'une manière qui est d'autant plus fâcheuse que l'unité italienne a cessé d'être un vain mot, et devrait exister aussi bien en littérature qu'en politique.

M. Ascoli s'élève avec raison contre une tendance aussi peu soutenable, et, pour montrer l'abus qui a été fait du parler florentin, cite le *Novo Vocabolario* qui

s'imprime à Florence. La substitution d'un simple *o* à l'*uo* traditionnel dans le premier mot du titre, tandis que l'*o* bref latin accentué produit en principe un *uo* italien, montre assez que les auteurs de ce dictionnaire ont subi sans aucun discernement la loi du langage toscan. Ils ont modifié à plaisir la phonétique italienne et n'ont produit qu'un mélange inacceptable. A côté de réformes de ce genre, les termes florentins admis dans le lexique n'ont qu'une importance secondaire; il est pourtant assez difficile d'amener tous les Italiens à mettre un jour de côté le mot *ditale* (dé), pour le remplacer par l'expression assez impropre d'*anello;* ils n'auraient vraiment pas à gagner au change.

M. Ascoli a fait le procès au *Novo Vocabolario;* il aurait pu citer bon nombre d'auteurs qui ont donné dans le même travers. Souvent, par exemple, nous avons remarqué dans la *Nuova Antologia* des phrases par trop florentines. Le professeur milanais part de ces observations pour protester contre l'espèce d'exclusion qu'on a voulu faire peser sur tous les dialectes, au profit du seul toscan, et revendique pour eux la part qui doit leur revenir dans la formation de la langue commune. Rien de plus beau que le dialecte romain; serait-il équitable qu'il restât sans influence sur l'idiome littéraire? Et le romain n'est pas le seul dialecte qui offre des ressources précieuses. L'*Archivio* les fera connaître en même temps qu'il étudiera tour à tour le langage des diverses régions de l'Italie, avec la méthode sur laquelle nous avons déjà insisté.

Pour faciliter la comparaison et rendre les sons multiples qui sortent de la bouche du peuple, M. Ascoli a fixé un système de transcription purement phonétique. Ses voyelles sont au nombre de 23; ses consonnes, au nombre de 34. Cette simplification sera fort appréciée

de ceux qui ont eu à déplorer la confusion dans laquelle les jetaient les mille modes de transcription usités jusqu'ici par les auteurs. Il est à souhaiter que le système de l'*Archivio* devienne d'un usage général parmi les romanistes.

Les prolégomènes que nous venons de résumer précèdent un grand travail auquel M. Ascoli a consacré de longues veilles, ses *Saggi ladini*, au sujet desquels nous voulons entrer dans quelques développements.

„Je comprends, dit l'auteur, sous la dénomination générique de *parler ladin*, ou de *dialectes ladins*, cette série d'idiomes romans, réunis entre eux par des liens d'affinité particulière, qui, suivant la courbe des Alpes, va depuis les sources du Rhin antérieur, jusqu' à la Mer Adriatique; et j'appelle *zone ladine* le territoire occupé par ces idiomes. La série peut se diviser convenablement en trois sections, à savoir: 1° la *section occidentale*, qui se compose de tous les dialectes romans des Grisons, en dehors des dialectes italiens; 2° la section centrale qui embrasse les variétés ladines du *Trentin occidental*, et le groupe ladin du *Trentin oriental* et du *Haut-Bellunais;* la *section orientale* ou *frioulane* . . . . La continuité de la zone ladine n'existe plus; elle a été rompue, sur plus d'un point, par le triomphe de la langue allemande au nord, et d'autres dialectes romans au sud; mais les interruptions sont beaucoup plus rares que les savants n'ont coutume de le croire. A l'extrémité orientale nous devrons reconnaître çà et là l'interposition du vénitien, ou même du slave, et en effet le terrain est disputé depuis des siècles, en deçà des Alpes Carniques et Juliennes, entre la langue des Slaves et celle des Ladins."

Tel est le champ que M. Ascoli veut explorer. Son travail devra comprendre sept grandes divisions: 1° Dépouillement phonétique; 2° Résumé phonétique;

3° Dépouillement morphologique; 4° Résumé morphologique et Essai de syntaxe; 5° Observations lexicologiques; 6° Observations historiques, critiques, bibliographiques; 7° Essai littéraire. On jugera de l'immensité de ce plan quand on saura que les 556 pages du volume qui nous occupe sont entièrement consacrées à la première des sept divisions annoncées plus haut.

Voici maintenant quelle marche l'auteur a suivie dans l'exécution de son ouvrage. Il parle d'abord des Grisons, où il reconnait trois dialectes principaux: celui de la Sopraselva, celui de la Sottoselva, et celui de l'Engadine. Cette division est nouvelle. On a tonjours désigné jusqu'ici sous un même nom (le *romanche*), les deux dialectes de Sopraselva et de Sottoselva; il est vrai que ce dernier était fort mal connu. Quant au dialecte de l'Engadine, ou *ladin*, proprement dit, il se sépare en deux branches, l'une dans la Haute, l'autre dans la Basse Engadine. Pour chacune de ces divisions, ou sous-divisions, M. Ascoli nous fournit une étude phonétique complète; il examine successivement chacune des voyelles et chacune des consonnes latines et nous fait connaître ce qu'elle est devenue dans l'idiome dont il s'occupe. On comprend combien cette méthode est précieuse pour ceux qui veulent pénétrer plus intimement le caractère de tel ou tel dialecte, mais elle a l'inconvénient d'isoler quelque peu les uns des autres des dialectes étroitement unis par l'origine; aussi se repose-t-on avec satisfaction sur un tableau comparatif où sont rangés systématiquement une série d'exemples empruntés à la Sopraselva, à Schoms, au Sur-Sées, à Bravugn, à la Haute et à la Basse-Engadine, et au Val de Münster. Ces exemples facilitent singulièrement l'intelligence de la phonétique des Grisons et permettent de s'en faire une idée rapide.

Traversant les Alpes, M. Ascoli pénètre dans la région où le ladin confine au lombard. Il s'agit ici tout d'abord de ceux des dialectes parlés dans ce même canton des Grisons, que l'on rattache d'ordinaire à la grande famille italienne, des dialectes des Vals de Mesocco et de Calanca, compris aussi sous le nom unique de Val Mesolcina, au sud du Bernardin, du Val Bregaglia, à l'ouest du Maloggia, et du Val Poschiavo, en deçà du Bernina. De là, l'infatigable explorateur passe dans le canton du Tessin, qu'il parcourt tout entier, puis effleure l'extrémité septentrionale du Piémont, jusqu' à la Vallée Anzasca et jusqu'au bras extrême de la Toce. Plus à l'est, au nord du Bernina, il remonte dans le Val de Livignano, compris dans les limites politiques de la Lombardie, sur le versant septentrional des Alpes.

Cette partie des *Saggi* est plus neuve peut-être que la précédente, et il n'a pas fallu moins que la persévérance de M. Ascoli pour l'entreprendre et la mener à bonne fin. Pourtant lui-même en signale les imperfections. Ces imperfections sont des lacunes qu'il n'était pas donné à un seul homme de combler. Ce sera la tâche des disciples de M. Ascoli. Disons, en passant, qu'un trait caractéristique commun du groupe ladino-lombard est la substitution d'un *e* à l'*à* dans les formules: *AN—*, *—AN*, par exemple: *menca*, *quant[o]*, *pen*, etc.

Le troisième chapitre est consacré à la section centrale de la zone ladine. Cette zone, nous l'avons dit, se continue presque sans solution de continuité; c'est à elle qu'appartiennent, dans le Tyrol, les vallées du Noce, de l'Avisio, de Gardena et de Gadera; puis les vallées du Cordevole et du Boite, qui appartiennent, pour moitié au territoire autrichien, et pour moitié au territoire italien; enfin la partie du bassin supérieur du Piave qui s'étend jusqu'aux monts Piédo et Tudajo. M. Ascoli

estime que, sur ce territoire, le nombre des Ladins peut être évalué à 90,700 individus, tandis que la population totale dépasse 150.000 âmes. En dehors des Ladins, cette population se compose d'Italiens parlant un dialecte voisin du vénitien; les Allemands occupent aussi parmi eux quatre villages.

Au point de vue du langage, la section centrale se divise en deux parties: le Trentin occidental, où la conservation des dialectes, sans être bonne, leur permet encore de lutter avec ceux des Grisons, et le Trentin oriental auquel se joint le Haut Bellunais, où les dialectes ne sont plus qu'un pâle reflet de ce qu'ils devaient être. Dans cette partie de sa tâche, M. Ascoli a été principalement guidé par Schneller et Mitterbrutzner, sans parler de ses propres recherches.

Le ladin oriental et le ladin occidental se rencontrent dans le bassin du Vajont, et dans les deux hautes vallées du Cellina et du Tagliamento, mais avant d'arriver au Frioul où sont concentrés les dialectes ladins de l'est, M. Ascoli s'arrête aux territoires où le ladin se mêle au vénitien, au val Fiorentina, à la partie centrale et méridionale du district d'Agordo, au val de Zoldo, enfin à la portion centrale de l'ancien district de Cadore. Il examine ensuite la part d'influence qui revient au ladin dans le développement du vénitien de terre ferme, et il trouve de nombreux phénomènes dignes d'être remarqués. Çà et là, on rencontre l'*ü (ù)* et l'*ö* (= *eu* français) du ladin. Il n'est pas jusqu'au dialecte de l'Istrie où ne se rencontrent des traces de l'influence ladine. À vrai dire, les colons italiens établis en Istrie venaient pour la plupart du Frioul.

Après une digression sur les anciens dialectes de Venise et du Lido, M. Ascoli arrive au Frioul. Là s'arrête la zone ladine que, pour la première fois, il nous

a été donné de suivre dans toute son étendue. L'étroite parenté du frioulan avec les dialectes des Grisons avait déjà été signalée à plusieures reprises; M. Rausch, par exemple, en dit quelques mots, dans son Histoire littéraire du peuple rhéto-roman [1]); mais ses indications, aussi bien que les rapprochement antérieurs, sont vagues et insuffisantes. M. Ascoli nous permet de suivre pas à pas les deux groupes d'idiomes, et retrouve tous les anneaux de la chaîne qui les unissent.

Si l'exposition de ces faits inconnus est le principal mérite de son bel ouvrage, ce n'est pas le seul. Il importe encore de signaler les excellentes notices géographiques et les renseignements bibliographiques non moins utiles qui y sont contenus. Les *Saggi ladini* lorsqu'ils seront achevés, seront un immense et incomparable répertoire dans lequel se trouveront consignés tous les faits plus ou moins importants qui peuvent servir à l'étude des dialectes parlés depuis le Saint-Gotthard jusqu'à l'Adriatique.

Nous regrettons de ne pouvoir insister plus longuement sur le Tome I[er] de l'*Archivio glottologico*. Nous avons surtout appuyé sur les divisions géographiques indiquées par M. Ascoli, parce que c'est la partie de son livre qu'on peut le mieux analyser. Nous devons encore recommander la carte qui accompagne le volume. Cette carte, nous le savons, a été dressée presque tout entière par l'auteur sur le terrain même, et là où il n'a pu aller vérifier les faits douteux il a eu recours pour les éclaircir aux hommes les plus compétents du pays. Aussi, malgré les chiffres, qui lui donnent un peu l'aspect d'une table des matières, peut-on la consulter, comme

---

[1]) *Geschichte der Litteratur des Rhäto-Romanischen Volkes.* Frankfurt a./M., 1870, in-8, p. 21.

un document géographique du plus haut intérêt. Si, par exemple, nous comparons le tracé de M. Ascoli à la carte linguistique de la Suisse de MM. Gerster et Weber [1]), nous y relevons, rien que pour les Grisons de notables différences. Ainsi c'est à tort que dans la vallée du Rhin averse (*Arerserthal*), les géographes suisses attribuent Ferrera et Canicül aux Allemands. Il n'est malheureusement pas impossible qu'il faille bientôt reculer la limite au détriment des Ladins. La plupart des pasteurs protestants des Grisons sont imbus des idées germaniques et contribuent à propager la langue allemande par leurs écrits, en même temps qu'ils l'introduisent dans les églises et dans les écoles [2]); mais ce n'est pas là une raison pour réduire le part qui revient encore aux populations romanes dans la Suisse orientale.

Tel qu'il est, l'ouvrage de M. Ascoli constitue, sans nul doute, l'étude la plus considérable et la plus méthodique qui ait été publiée sur les dialectes italiens, et nous souhaitons qu'il soit bientôt entre les mains de tous ceux qui s'intéressent aux langues romanes.

Nous ne dirons que peu de mots du 1^er^ fascicule du Tome II^e^ de l'*Archivio*. Ce fascicule contient, en premier lieu, des additions étymologiques au Glossaire modénais de Galvani, additions dont M. Flechia est l'auteur. M. Galvani a péché par le manque d'une méthode sûre; il ne s'est pas suffisamment rendu compte des lois linguistiques; aussi M. Flechia parvient-il sans peine à trancher une foule de questions auxquelles l'auteur

---

[1]) *La Suisse politique, historique, géologique* etc., par J. Gerster et Weber. 2^e^ édit. Neufchâtel, 1871, in-8. carte n° 4.

[2]) Témoin le livre de M. Planta sur la Rhétie et divers autres ouvrages que nous pourrions citer. Ne serait-il pas plus naturel que les Ladins se servissent de leur langue ou de l'italien?

modénais n'avait pas trouvé de solution. Il suit le Vocabulaire pas à pas, et ses remarques en deviennent le complément nécessaire.

M. d'Ovidio s'est occupé ensuite d'un point intéressant d'histoire littéraire, du traité *De vulgari eloquentia* attribué à Dante. Cette attribution a été contestée, mais à tort, dès l'époque où le Trissin publia une traduction italienne du livre (1529). En 1577, Corbinelli fit paraître à Paris le texte original, dont on retrouva plus tard trois manuscrits anciens, et il n'est pas douteux que Dante en soit l'auteur. M. d'Ovidio le démontre surabondamment, et donne l'explication des contradictions apparentes relevées par ses adversaires entre le traité *de vulgari eloquentia* et les autres ouvrages de Dante. Il insiste surtout sur ce que le poëte dit des divers dialectes italiens, et saisit l'occasion pour railler l'intolérance de beaucoup de Florentins actuels, qui ont encore sur leur idiome les mêmes idées que le chantre de l'Enfer. „Ils rient de bon cœur de toutes les particularités de prononciation, de vocabulaire et de syntaxe des autres Italiens, qu'ils trouvent à tout moment en faute; mais si ensuite, on leur dit que le florentin n'est pas un dialecte comme les autres, mais bien la langue par excellence, ils sont les premiers à s'en moquer, et à citer les mots estropiés et les quolibets des *ciane* et des *béceri* du Vieux-Marché et des Camaldules, les *ará 'bai* (= avrà i bachi), les *voitta* (= ecco), les *imvecilli* (imbecilli), qui sont les analogues de l'*introcque* et du *manuchiamo* de Dante."

La livraison se termine par un travail de M. Ascoli *Sur la place qui appartient au ligure dans le système des dialectes italiens*. Diez dit simplement à ce sujet: „Le gênois forme la transition entre les dialectes de la basse Italie, et en particulier le sarde, avec ceux de l'Italie

supérieure." [1]) M. Ascoli a voulu vérifier cette assertion; il a fait pour le gênois le même dépouillement que pour les dialectes ladins, et il est arrivé à une conclusion un peu différente de celle de Diez. D'après lui le gênois se rattache aux dialectes gallo-italiques. On n'y trouve rien de ce qui est caractéristique dans les dialectes du sud et de Naples; il a sa physionomie propre, mais il se rapproche bien plus des dialectes du nord que de ceux du sud.

Nous aimons à parler de ce qui se fait de beau et de bon en Italie, comme nous aimons à parler des Espagnols, des Roumains et de tous les autres membres de notre grande famille latine. Nous sommes de ceux en qui les hasards de la politique n'ont point éteint le sentiment de vive sympathie, l'idée de solidarité qui doit unir tous les peuples auxquels Rome a donné l'éducation. Bien plus, il semble que les tristes querelles que des frères égarés ne craignent point d'entretenir près de nous, doivent nous rendre plus chers encore ceux que nos ennemis s'efforcent de tourner contre nous. On a souvent exprimé la pensée que dans l'état de civilisation auquel nous sommes parvenus, les nations ne devaient plus connaître d'autres luttes que celles de la science et du commerce. Une expérience malheureuse nous a prouvé que nous ne sommes pas encore arrivés à ce moment souhaitable où les haines stériles auront disparu, mais il est temps du moins que la concorde s'établisse entre les enfants de la même mère.

Plein de cette pensée consolante nous nous réjouissons des succès que peuvent remporter les Italiens, les Espagnols, etc.; nous admirons le talent de leurs écrivains, de leurs artistes, de leurs orateurs, comme si ce talent et ces succès nous appartenaient en propre.

---

[1]) *Gramm. der rom. Sprachen.* 3. Aufl., p. 85.

Voilà pourquoi nous parlons avec quelque fierté des travaux de M. Ascoli et de ses disciples et de l'école qu'ils ont fondée au-delà des Monts.

Nous voulons encore dire quelques mots d'un savant que l'Italie peut revendiquer comme sien, bien qu'il ait vu le jour sur les rivages de la Dalmatie. Nous parlons de M. Mussafia, dont le nom est souvent venu sous notre plume dans la *Revue de linguistique*, et qui, malgré une santé débile, nous donne chaque année quelque ouvrage d'un haut intérêt. Nous nous arrêterons sur la dernière de ses études, sur les documents qu'il vient de publier pour servir à l'étude des dialectes de l'Italie du Nord au XV^e^ siècle [1]).

Dans ce mémoire M. Mussafia a classé méthodiquement toutes les particularités linguistiques qu'il a pu relever dans trois anciens vocabulaires fort peu explorés jusqu'ici. Les deux premiers de ces vocabulaires se trouvent consignés avec plusieurs dialogues et autres petites pièces accessoires dans des manuscrits de Vienne (Bibl. imp., msc. n^0^ 12514) et de Munich (Bibl. roy., msc. ital. n^0^ 261 et 362), écrits au XV^e^ siècle; le troisième est le *Libro el qual si chiama introito e porta de quele che voleno imparar e comprender todescho a latino cioè italiano*, plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Solenissimo Vochabuolista*, d'*Introductio quaedam utilissima*, ou de *Quinque linguarum utilissimus Vocabularius* [2]). L'une des

[1]) Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im XV. Jahrhunderte. *Wien, in Commission bei Karl Gerold's Sohn*, 1873, 4. Separatabdruck aus dem XXII. Bde. der Denkschriften der phil.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften.

[2]) La plus ancienne édition connue est celle de 1477: (*Venetia*), *per meistro Adamo de Roduila*, in-4. M. Mussafia décrit neuf autres éditions, sans parler de celle de Vienne 1482, que cite M. Brunet.

sources manuscrites, celle que M. Mussafia désigne par A, paraît reproduire le langage populaire de Venise; l'autre (msc. B), nous reporte très-certainement à Vérone, ou aux environs. Quant au livret imprimé, les bibliographes qui en ont parlé, sont presque tous tombés dans une erreur. Ebert, dont la notice a été reproduite par Brunet et par Grässe, le présente comme un vocabulaire bolonais-allemand [1]); or il est d'origine vénitienne. Seulement les imprimeurs postérieurs ne se firent point faute d'introduire des corrections dans le texte, et c'est ainsi que l'édition de Domin. de' Lapi présente çà et là des termes bolonais à la place ou à côté des mots vénitiens.

Ce qui pourrait faire naître des doutes sur la patrie des vocabulaires c'est que le texte n'en est pas des plus corrects; les éditions imprimées sont même tellement fautives qu'elles n'ont pu servir de base à des observations sur la phonétique et sur les flexions. Dans les faits grammaticaux que M. Mussafia a groupés avec sa pénétration ordinaire, il n'a tenu compte que des manuscrits, et là encore, disons-le, se présentent mille difficultés. Comment décider, par exemple, si *éi (ey)*, qui dans certains mots tiennent la place de la diphthongue *aj*, sont un simple germanisme (*ei* ayant la valeur d'*ai*), ou si, au contraire, il y a eu véritablement une forme *mejo* (malleus), *formejo, peya* (palea), etc.?

Un des points qui nous ont frappé dans la phonétique de ces anciens dialectes italiens est l'altération d'*a* accentué, ou non accentué, en *o: compona (campana), lona (lana), mortirio (martirio)*, etc. En principe, ce changement n'a lieu que sous l'influence d'une nasale suivant

[1]) Nous avons nous-même commis cette erreur sur la foi du *Manuel du Libraire* (*Revue de linguistique*, T. V, p. 428).

la voyelle, ou même la précédant, ainsi qu'on l'a vu dans *mortirio*. Ce phénomène pour être rare dans le vénitien moderne n'est pas sans exemples; ainsi l'on dit: *bombaso* = *bambagio; romancina* = *rammanzina*, etc.

Les deux vocabulaires manuscrits qui ont servi de guide à M. Mussafia pour la partie grammaticale de ses observations ne sont pas bien d'accord quant aux flexions. Le professeur viennois a donné la préférence au premier pour établir, par exemple, le tableau de la conjugaison verbale. Ce vocabulaire se rapproche pourtant plus du toscan que le second. C'est ainsi que, à côté de la forme syncopée de la 3e personne du pluriel du présent de l'indicatif, on y rencontre la forme toscane *ano, eno*. De même encore, dans le manuscrit A se trouvent çà et là, auprès des formes vénitiennes du participe passé *(marcao, combiao)*, les formes *marcado, combiado*, etc. C'est là presque la langue employée au XVe siècle dans les actes officiels de la Seigneurie.[1])

Si maintenant nous passons au lexique, qui tient la plus grande place dans le travail de M. Mussafia, nous y voyons une série considérable de mots qui se retrouvent aujourd'hui encore, soit sous la même forme, soit sous une forme un peu différente, dans les dialectes de l'Italie septentrionale. À côté de ces mots, se rencontrent des vocables d'origine douteuse, comme: *aidar* (all. *Alter?*), *ana* (all. *Ahn, Ahnfrau?*), *clembina*, que l'un des compilateurs anciens traduit par „dreck", *empagar* (ne serait-ce pas une leçon fautive pour *empugnar?*), *engiostro*, etc.

Plusieurs des mots cités dans le lexique pourraient donner lieu à des rapprochements intéressants avec les

---

[1]) Voy. les exemples cités par Gamba, *Serie degli scritti impressi in dialetto veneziano*. Venezia, 1832, in-12.

autres langues romanes. Relevons en passant, *runchezzare*, *runchizare*, „ronfler“, qu'on peut comparer au roumain *runchezà*, „hennir“ (bas-latin *ronchissare* de *ronchare*, gr. mod. ῥογχανίζειν, ῥογχνίζειν, ῥογχαλίζειν [1]), etc.

Le mémoire de M. Mussafia continue dignement la série de travaux qu'il a entrepris sur les anciens dialectes de l'Italie. Quand le langage de toutes les provinces de la péninsule aura été ainsi étudié aux différentes époques, alors seulement il sera possible d'en dresser un répertoire général. Comme nous le disions en commençant, il règne depuis longtemps en Italie une louable activité pour recueillir des matériaux de ce même genre; il suffit de rappeler, outre les savants que nous avons cités, les noms du Prince L. L. Bonaparte et de MM. Comparetti, d'Ancona, Zuccagni-Orlandini, pour l'ensemble des dialectes italiens; de MM. V. di Sant' Albino, G. Ferraro, pour le Piémont; P. Monti, B. Biondelli, B. Banfi, Stef. Zappettini, Giusto Grion, G. Rosa, A. Tiraboschi, B. Prima, pour la Lombardie; feu Azzolini, et Gio. Bertanza, pour le Tyrol; G. da Schio, Paoletti, pour le Vénitien; feu Jac. Pirona, pour le Frioul; Gio. Tozzoli, pour la Romagne; C. Malaspina, pour Parme; Galvani, pour Modène; Fanfani, Gh. Nerucci, pour la Toscane; Gio. Spano, pour l'île de Sardaigne; Raff. Martire, Casetti, Imbriani, pour le Napolitain; Mortillaro, Pitré, Traina, Lizio-Bruno, Leonardo Vigo, Marino, di Giovanni, pour la Sicile, et une foule de savants, de professeurs, d'amateurs même qui, depuis vingt ans, ont publié des lexiques, des chants ou des contes populaires, des fragments grammaticaux ou littéraires pouvant servir à étudier les dialectes de l'Italie.

---

[1]) Voy. Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, I, p. 231.

Certes tous les travaux auxquels nous faisons allusion ne sont pas d'égale valeur: *sunt bona, sunt quaedam mediocria*: mais il n'en est guère dans lesquels on ne puisse trouver quelques renseignements utiles. Le nombre d'ouvrages à consulter est devenu maintenant si considérable, qu'il est urgent d'en dresser un catalogue qui puisse faciliter les recherches. Nous voudrions que quelques élèves de M. Ascoli, unissant l'amour de la linguistique et le goût des lettres, divisassent l'Italie par régions et fissent paraître pour chacune de ces régions un manuel contenant: 1° une étude sommaire des dialectes qui y sont parlés; 2° un abrégé de l'histoire littéraire de ces dialectes; 3° une bibliographie aussi complète que possible de tous les ouvrages publiés dans ces mêmes dialectes, on y ayant rapport. Ces manuels, conçus sur le même plan rendraient les plus grands services à tous ceux qui s'occupent de la langue, ou des lettres italiennes.

On conçoit sans peine quelles notions de phonétique et de morphologie pourraient être insérées dans un livre de ce genre. Quant à l'histoire littéraire, les essais de l'abbé Galiani (*Del Dialetto napoletano*), de Gamba (*Serie degli scritti impressi nel dialetto veneziano*), de Rausch (*Gesch. der Liter. des Rhäto-Rom. Volkes*), etc., montrent qu'il y a là un champ très-vaste, sur lequel il reste beaucoup à glaner. Dans aucun pays, les littératures populaires ne sont parvenues à un développement comparable à celui qu'elles ont eu en Italie.

Enfin, la partie bibliographique nous ferait connaître tous les ouvrages composant cette littérature, dont l'histoire nous aurait été racontée. Il s'agirait de relever toutes les productions populaires, depuis les chants des aveugles de Venise et les *bosinaads* de Milan, jusqu'aux grands dictionnaires de Boerio et de Cherubini, de classer à ce point de vue les innombrables comédies du XVI[e]

siècle, d'en décrire les éditions, d'en indiquer les particularités etc.

Une entreprise de ce genre devrait, ce nous semble, tenter soit les rédacteurs de l'*Archivio glottologico*, soit quelques uns de ceux à qui la lecture de cette belle publication inspirera la pensée de s'occuper des mêmes travaux. Les dialectes populaires ont été beaucoup mieux étudiés en Italie qu'en France; aussi trouverons-nous naturel que les Italiens nous devancent encore dans la voie que nous leur indiquons. Nous tâcherons ensuite de suivre leur exemple.

E. Picot.

BIBLIOGRAPHIE.

On the Byzantine Greek Pronunciation of the Tenth Century, as illustrated by a Manuscript in the Bodleian Library by **James Hadley.** (In: Transactions of the American Philological Association, 1872. In-8 de 13 p.)

Il s'agit d'un manuscrit anglo-saxon vraisemblablement attribué à la fin du dixième siècle. Le scribe y reproduit quelques passages du texte grec de la Version des Septante, et les transcrit en caractères anglo-saxons. Les voyelles α, ε, ι sont rendues par *a*, *e*, *i* et ο, ω par *o*: quant à υ l'écrivain anglo-saxon le rend par *y* et le distingue constamment de ι: jamais il n'emploie *y* pour ι et jamais *i* pour υ, preuve évidente que υ et ι n'avaient pas le même son. Il est hautement probable que le *y* anglo-saxon avait la valeur de „u" français, de „ü" allemand; de là se trouve indiquée celle de υ. Quant à η le scribe anglo-saxon le rend tantôt par *e*, tantôt par *i*, sans donner une préférence marquée à l'une ou l'autre de ces transcriptions. M. Hadley attribue cette hésitation au fait que ni *e*, ni *i* ne satisfaisaient pleinement à l'oreille du transcripteur dont il s'agit: le η grec s'offrait à lui dans un état de transition, dans un état de passage

de son ancienne valeur, ε long, à sa valeur moderne ι; il équivalait à peu près au son final de l'anglais moderne „they".

Quant aux diphthongues, elles ont, pour la plus grande part, perdu leur double son. Le ου est représenté par *u*, le αι par *e*, le ει par *i*. Quant à οι il est rendu par *y* — tout comme υ — et ainsi affecte également le son „u" français et „ü" allemand; on sait d'ailleurs que le changement de οι en υ a été fort précoce dans certains dialectes de la Grèce, nommément chez les Béotiens. L'écrivain anglo-saxon rend αυ, ευ par *au, eu*; à ce sujet M. H. s'exprime en ces termes: „En grec „moderne αυ, ευ ont le son de *af, ef* devant les sourdes „et de *av, ev* devant les sonores. Il parait que le scribe „en question n'a pas entendu que devant les sourdes αυ, „ευ aient eu le son de *af, ef*, car alors il aurait employé „le signe *f*. Supposer qu'il aurait adopté ici une figura„tion uniforme, en se conformant à la transcription la„tine ordinaire, cela serait en contradiction avec sa façon „de procéder dans les autres cas. Et il n'est pas pro„bable non plus qu'il ait entendu *av, ev* devant les so„nores. Le *u* dont il se sert, dans cette transcription „*au, eu*, est le même qu'il emploie pour rendre ου .... „Le *u* anglo-saxon est toujours une voyelle. Mais en „écrivant latin ils usaient de la même lettre *u* et pour *u* „et pour *v*. D'où il suit que nous ne pouvons être en„tièrement sûrs que notre scribe n'aurait pas écrit *au*, „*eu* pour *av*, *ev* lorsqu'il devait rendre des mots latins „tels que gravis, levis. Mais si ses *au*, *eu* rendent des „*av, ev* nous pouvons être assurés que le β grec n'avait „pas pour lui le son de *v*, comme il l'a dans la pronon„ciation grecque moderne. Aujourd'hui *av* est confondu „avec αβ; mais l'écrivain anglo-saxon les distinguait et „les représentait l'un par *av*, l'autre par *ab*."

En ce qui concerne les consonnes, φ est constamment rendu par *f*: on sait que telle n'était pas l'antique prononciation du φ grec, comme en témoignent, entre autres, les transcriptions latines Poinos, purpura, etc. Les θ, χ sont rendus par *th, ch;* l'on ne trouve pas le caractère usité par les Anglo-Saxons pour représenter le *th* de „think" (à savoir þ) mais il ne peut y avoir de doute sur la prononciation. — En grec moderne les π, τ, κ précédés d'une nasale deviennent sonores: μπ, ντ, γκ sont prononcés *mb, nd, ng.* Le scribe anglo-saxon ne connait pas cette variation, il transcrit *ampelon, panton* (ἀμπελών, πάντων) et non . . . mb . . ., . . . nd . . . — Les β, ẟ, γ du grec moderne ne sont plus des explosives douces, mais bien des spirantes et répondent, en tant que faibles, à φ, θ, χ, non plus à π, τ, κ. Dans l'écrivain anglo-saxon nulle trace évidente de ce sifflement.

Le petit mémoire de M. H. doit être ajouté avec intérêt aux nombreuses notices déjà publiées sur la question de la prononciation du grec à ses âges divers et — ce qu'il faut surtout ne pas perdre de vue — dans les différentes localités où il fut parlé.

A. H.

P. Barbe. *La vérité sur la langue d'O, précédée de considérations historiques, philosophiques et philologiques.* 2 vol. in-18. A Paris chez Maisonneuve. 1873.

Voici les conclusions de cet ouvrage:

I. Il n'y a pas d'autres Celtes que les Gaulois, et d'autres Gaulois que les habitants de la France actuelle, abstraction faite des Bretons, des Basques, des Flamands, des Normands et des Alsaciens.

II. Il n'y a pas d'autre langue celtique ou gauloise que la langue connue sous le nom de romane ou de langue d'O.

III. Les prétendus idiomes romans ou néo-latins de l'Espagne, de l'Italie, du Portugal, de la France, de la Valachie et de quelques cantons de la Suisse et du Tyrol, ne sont et ne peuvent être que des dialectes seulement de la langue celtique, ou langue d'O, deux dénominations absolument synonymes.

M. Barbe, fils des Gaulois, ne se fait point illusion sur les résistances que sa thèse est appelée à rencontrer. Aussi bien a-t-il soin de se munir à l'avance des vertus de la confirmation et de nous communiquer les ardeurs de sa foi extra-scientifique. C'est dans la partie ethnographique de son ouvrage: Nous nous en tenons, dit-il, sur les premiers déplacements des hommes „au seul „témoignage vraiment digne de foi, qui est celui du **livre „saint.**" M. B. part, en effet, des récits dits mosaïques pour entamer par le menu une histoire des Pélasges qui remplit bien, en fragments divers, un bon tiers de ses deux volumes. Nous y rencontrons, en passant, l'histoire d'Adam, de Noé (dont le petit-fils Tolus conduisit les Celtes en Gaule), du déluge (si fort démontré — comme l'on sait — par la géologie), de la confusion des langues, des plans du Créateur, des vues de la Providence, la démonstration de l'unité des races humaines, l'anathème obligé aux professeurs d'athéisme „qui prétendent nous faire descendre du singe" (sic!), nous y voyons enfin que les Gaulois sont le peuple aimé de la Vierge et qu'il convient de les proclamer, sans hésitation, „les véritables précurseurs de la religion chrétienne".

Ayant ainsi recommandé ses procédés méthodiques, M. B. passe à la démonstration du monothéisme des Celtes. Et ce n'est pas seulement en cela qu'il les considère comme supérieurs aux Romains: „Les Gaulois, ajoute-t-il, étaient plus civilisés que les Romains". Ces derniers ne sont guères ménagés dans le livre de M. Barbe. M. Barbe prend, comme l'on peut penser, la

chaude défense des „justes et inoffensifs „chrétiens contre les poursuites des empereurs; loin de nous, sans doute, l'idée de justifier les exécutions parfois cruelles de ces derniers, mais, après tout, qui se jette dans la lutte s'expose aux conséquences brutales. Il ne suffit point de porter en soi la haine du genre humain „odium generis humani" et de refuser le pied d'égalité sous le rapport des croyances religieuses, pour avoir droit à l'humble soumission des races et des populations étrangères. Ç'a été précisément une des plus grandes vertus païennes que celle de la tolérance religieuse. M. Barbe ne peut l'ignorer, Rome offrit au dieu des chrétiens une place parmi ses dieux: cela était convenable et sage. Mais quoi! c'était la place tout entière qu'il fallait à ces gens „justes et inoffensifs" et l'on a vu suffisamment, depuis, pendant près de dix siècles, ce qu'a coûté de sang au monde civilisé l'avénement de l'intolérance et du monopole religieux. La mémoire des Romains n'a pas à s'alarmer du singulier portrait que trace M. B. de leur incapacité: peu de chose, en effet, l'administration romaine, la voirie romaine, le droit romain!

D'après M. B. les Ombriens et les Sabins étaient „d'origine phénicienne" (II 3), de même les Erses (II 11) qui descendraient des Ombriens (II 14, 35, 191); — le breton n'a aucun droit à porter la dénomination de celtique (ibid. 188); — l'anglais „est un dialecte du français", une forte part de son lexique est d'origine hébraïque (ibid. 102); — le slave n'a nulle affinité avec le grec (ibid. 22). — Pour M. B. „il n'est point aujourd'hui de linguiste qui ne regarde le latin et le grec comme sortis d'une tige commune": mais Schleicher, M. Ebel et nombre d'autres??? Le latin se serait formé „des idiomes phénicien et pélasgique" (ibid. 75). — M. B. ne semble avoir aucun soupçon des travaux importants pu-

bliés dans ces dernières années sur le punique, ou phénicien (ibid. 19) et toutes les tentatives faites pour expliquer le phénicien au moyen de l'hébreu auraient constamment échoué (ibid. 23): „l'idiome punique est traduisible „au moyen de l'erse et l'erse est bien réellement de l'om-„brien“ (ibid. 39). Et un peu plus loin cette phrase prodigieuse: „De tous les idiomes anciens qui ont disparu... „l'idiome pélasgique est celui sur lequel la science phi-„lologique possède les données les plus certaines et les „moins contestées“ (ibid. 43).

Quant à l'étude de la „langue d'O“ elle ne comprend qu'un dixième de l'ouvrage, 70 pages sur 660. Nous nous servons du mot d'*étude* bien que toute la méthode de l'auteur soit purement subjective et sentimentale. Ici, comme plus haut, M. B. ne procède que par assertions gratuites: ainsi le portugais, l'espagnol, l'italien dérivent „évidemment“ de cette langue (II 234); et un peu plus bas:

„Hé quoi! nous sommes Celtes, nous parlons une langue ab-„solument différente de toutes les autres langues, et nous ne par-„lerions pas le celtique? Nous n'avons rien du latin, c'est prouvé, ni „génie, ni syntaxe, ni constructions, ni flexions, ni vocabulaire, et „pourtant nous parlerions le latin?“

Il est à peine croyable que M. B. qui a lu Diez, Littré, Paris, Brachet et nombre d'autres auteurs, que d'ailleurs il cite volontiers, professe sur la méthode linguistique une série de principes aussi fantaisistes. Ainsi, d'après lui, l'on ne donnerait de la filiation latine des langues romanes d'autre preuve que celle „de l'analogie „des mots“ (II 227). „Ne savons-nous pas, dit-il ailleurs, „que c'est surtout dans la syntaxe que consiste le génie „principal et indestructible de tous les idiomes“ (ibid. 236). — Naturellement nous récoltons çà et là dans ces deux volumes un plaisant bouquet étymologique:

„*Oc* est un mot tudesque“ (I 11). — Le „mot *soleil* „est désigné en Écosse par le mot antique *grian* et non „point par celui de *sol*, qui dérive du gaulois *soulel*. Re„lativement à ce dernier terme gaulois, qu'on nous per„mette de faire remarquer, en passant, que ce n'est point „un mot simple, mais un mot composé, et que son exacte „traduction est *le seul œil, soul, seul, èl, œil.*“ — „Rome, „on le sait, était bâtie dans le Latium (dont le nom ex„clusivement Grec provient de *elathon*, aoriste 2, de „*Lanthanô*, d'où le verbe latin *Latere*, se cacher).“ — „Cluvier fait descendre Celte de *Gallen*, qu'on dit encore „en Allemand et qu'on écrit *wallen*, ajoute-t-il, verbe qui „signifie *voyager*, ne se doutant pas que ce verbe est de „provenance hébraïque et qu'il est facile de retrouver „dans le *gallen* (sic) des Allemands, le גלה *émigrer* des „Juifs (II 107).“

Et la morphologie! La terminaison latine *-tor* n'a par elle-même aucune signification (ibid. 64); — l'ablatif latin en *a* long de la première déclinaison pourrait bien n'être long que parce qu'il vient de la diphthongue *ae* du datif (ibid. 88); — la langue latine au berceau avait précisément les mêmes cas que la langue grecque, et peut-être l'ablatif ne s'est-il introduit insensiblement dans la langue latine que parce qu'on prononçait un peu différemment la finale du datif, selon que ce datif était ou n'était pas complément d'une préposition (ibid. 87). Inutile de relever d'autres passages aussi malencontreux.

Sur le terrain ethnologique M. Barbe possède des notions tout aussi bizarres; un fait entre autres, entre bien d'autres: „La plus grande partie des habitants de „la France actuelle est, de l'aveu unanime, d'origine „gauloise“ (II 189).

Nous reconnaissons volontiers que ces deux volumes ont du coûter à M. B. un labeur non minime et, par-

dessus tout, de grands frais d'imagination, — mais c'est pour nous un mystère bien profond que celui de savoir quelle satisfaction personnelle l'auteur a pu rencontrer dans la rédaction d'une œuvre aussi subjective, aussi sentimentale et, nous le disons avec regret, aussi peu scientifique. Si peu scientifique, en effet, que notre compte-rendu a du se borner à la citation d'un certain nombre des théories qui s'y trouvent émises. M. B. annonce la publication de „recherches sur la langue primitive"; nous ne pouvons l'encourager dans cette voie.

A. H.

Wörterbuch zu den homerischen Gedichten. Für den Schulgebrauch bearbeitet von **G. Autenrieth.** Leipzig 1873. In-8 de 300 p.

Ce petit vocabulaire nous semble destiné à rendre aux études classiques un réel service. L'auteur a intercalé dans le texte un grand nombre de gravures, faites la plupart d'après des documents antiques et qui sont d'un intérêt essentiel pour l'intelligence du récit. Par exemple l'image d'un bouclier ovale, d'une outre, d'une torche, d'une quenouille, la représentation d'un homme lançant le disque, etc. L'impression est suffisante et le prix du volume modique.

An Assyrian Grammar, for comparative purposes, by **A. H. Sayce.** London, Trübner et Co. 1872. In-8°, XVI-188 p.

C'est de la témérité de ma part que prétendre critiquer un livre relatif au plus important de ces idiomes à peine connus encore et qu'on pourrait dire miraculeu-

sement découverts, si le mot miracle n'était de tout point incompatible avec la science positive. Mais une occasion inespérée m'a mis en rapport, l'été dernier, à Saint-Jean-de-Luz, avec M. Sayce et j'ai été trop heureux des explications qu'il a bien voulu me donner, pour ne pas venir annoncer son livre et appeler sur lui l'attention des amateurs d'ouvrages linguistiques clairs et méthodiques.

On sait que les inscriptions cunéiformes connues jusqu'à ce jour (et le nombre en augmente sans cesse) ont été déjà l'objet de travaux nombreux. Les linguistes et les philologues qui se sont plus particulièrement occupés de leur déchiffrement y croient reconnaître des documents écrits avec des systèmes alphabétiques généralement semblables quant à leur manière d'être et procédant directement les uns des autres, mais ces documents appartiendraient à six organismes linguistiques différents : 1° le *Vieux-Perse*, le mieux et le plus certainement connu de tous, dont l'alphabet est réduit du vaste syllabaire assyrien ; — 2° l'*Assyrien* sur lequel nous reviendrons tout à l'heure ; — 3° l'*Accadien* (appelé *Sumérien* par M. Oppert), qui est actuellement l'objet des études de M. Sayce : suivant lui, c'est le langage des habitants primitifs, présémitiques, de la Babylonie, qui auraient été les inventeurs de l'écriture cunéiforme ; chaque signe aurait exprimé, à la façon des hiéroglyphes, un objet, dont le nom accadien serait devenu la valeur phonétique du caractère dans le syllabaire assyrien ; l'accadien serait agglutinant et présenterait de grandes analogies d'une part avec le groupe finno-ougrien, d'autre part avec le turc-tatar ; il posséderait une conjugaison objective pronominale à l'instar du mordvine et du basque ; M. Sayce aurait trouvé, dans les tablettes bilingues, des traces de deux dialectes dont l'un changerait en *m* le *b* initial des

pronoms; — 4° Le *Médo-Scythique*, dit aussi *Élamite* ou *troisième Achéménien*, aussi agglutinant, étudié par Norris et Mordtmann; il a un alphabet qui n'est que simplifié du syllabaire assyrien; il accompagne d'habitude les inscriptions perses; on a trouvé deux ou trois inscriptions dans cette langue, probablement d'un âge différent car elles présenteraient des particularités dialectales; — 5° le *Susianien*, dont Lord Loftus a copié à Suse les monuments encore non déchiffrés. On croit pourtant qu'il doit être apparenté avec le Médo-Scythique: à en juger par les noms propres, ce ne serait qu'un dialecte, avec de faibles différences, du langage des Cassi (ou Cosséens, Κοσσαῖοι) qui conquirent Babylone au XVI^e^ siècle avant notre ère. Une petite liste bilingue de mots cassites (en cassite et en assyrien) ferait connaitre des racines identiques avec celles des inscriptions de Suse, sauf qu'elles offrent *a* pour *u* (Cf. Cassi = Κοσσαῖοι et aussi médo-scythique *khapar* = *khupur* „Élam"); — 6° l'*Arménien de Van*, Palou et quelques autres endroits, qui figure dans des légendes pour la plupart copiées par Schultz. Le syllabaire en serait tiré de l'assyrien, mais beaucoup de lettres seraient purement alphabétiques et les voyelles seraient très-largement employées. On a assez vainement essayé de les interprêter à l'aide de l'arménien et du géorgien. — On sait de plus que les caractères cunéiformes ont été en usage au moins jusqu'au temps de Domitien, puisque M. Oppert a trouvé une inscription du roi parthe Pacoms écrite avec ces caractères; M. Georges Smith a trouvé plus tard d'autres inscriptions des rois parthes dans la même écriture.

Il m'a paru intéressant de rappeler les détails qui précèdent et qui pourraient être, au moins en partie, nouveaux pour quelques-uns des lecteurs de la Revue. Je me hâte d'ajouter que je n'ai guère fait que traduire

une courte note rédigée, à ma prière, par M. Sayce lui-même.

Malgré tous les travaux dont les inscriptions cunéiformes ont été l'objet, des doutes sérieux subsistent encore dans bien des esprits, notamment sur les faits présentés par les assyriologues. On comprend qu'il ne me soit pas possible de me prononcer dans le débat encore ouvert à ce sujet.

L'assyrien était parlé, dit M. Sayce, dans tout le pays arrosé par le Tigre et l'Euphrate. Les plus anciennes inscriptions sont du XIV^e^ ou du XIII^e^ siècle avant notre ère. Il a donc été la langue des anciens rois de Ninive et de Babylone et ses monuments doivent nous apprendre la véritable histoire de l'Asie occidentale, en contrôlant, réfutant on confirmant soit les traditions recueillies par les Grecs, soit les récits du vieux livre des Juifs, la Bible.

Le volume de M. S. débute par une bonne préface où l'auteur rend hommage à ses devanciers, notamment à MM. Hincks et Oppert; puis vient une excellente table, suivie d'une introduction résumant on ne peut mieux l'histoire et les principaux caractères de la langue assyrienne.

Les cinq pages suivantes sont consacrées à des détails bibliographiques qui me semblent très-complets. Alors commence proprement la grammaire divisée en sections consacrées à la phonétique, aux pronoms, au verbe, au verbe défectueux, aux noms, aux noms de nombre, aux conjonctions, prépositions, interjections et adverbes, à la syntaxe et à la prosodie. J'aime beaucoup la disposition en tableaux des paradigmes verbaux de chaque voix.

Il résulte des travaux de M. S. que l'assyrien, dans la famille sémitique, se rapproche surtout de l'hébreu et du phénicien, notamment par sa fidélité à conserver les sifflantes, sa grande abondance de voyelles, son ignorance

de l'état emphatique, son pluriel construit, la forme de ses pronoms personnels, son usage du Niphal, et le caractère général de son vocabulaire. Il a cependant avec l'arabe des affinités remarquables, en ce qui concerne p. ex. les terminaisons casuelles primitives des noms, les formes diverses de l'imparfait, l'usage du participe, l'emploi du duel dans le verbe, la *mimmation* (correspondant, ainsi qu'en himyarite, à la *nunnation*), la simplicité du système vocalique et la formation du précatif: mais il n'a point de pluriels brisés. De toutes les langues sémitiques, c'est de l'araméen qu'il s'éloigne le plus: ils seraient l'un à l'autre, suivant M. S., dans le rapport du latin au sanskrit; ils ont pourtant tous deux, un *shaphel* et un *aphel*.

On a déjà nettement distingué deux dialectes, l'assyrien proprement dit et le babylonien: le *p* du premier p. ex. devient *b* dans le second, qui a aussi *g* pour *k* et š, pour *s*. On a également constaté de légères différences entre la langue des plus vieilles et celle des plus récentes inscriptions.

Je crois utile de rapporter ici la transcription adoptée par M. S. pour l'alphabet hébreu: *'a, b, g, d, h, 'u, z, kh, dh, i, c, l, m, n, ś, e, p, ts, k, r, s, t.*

Il ne m'est pas possible d'entrer dans l'examen de toutes les parties de ce livre, ni d'indiquer les réflexions que m'ont suggérées certains passages. Je recommande toutefois aux amateurs les intéressantes notes où M. S. fait preuve d'une grande érudition linguistique; mais j'y crois découvrir une tendance, à mon avis excessive, aux rapprochements de mots entre des langues dont la parenté me semble encore très-problématique.

Bayonne, le 3 Novembre 1873.

Julien Vinson.

Öfversikt af den Finsk-Ugriska sprakforskningens historia, af **O. Donner**. Helsingfors, Frenckell, 1872, 1 in-8° (IV)-109 p.

Une bibliographie complète des écrits publiés jusqu'à ce jour sur les langues finno-ougriennes, tel est le livre, éminemment utile et fort bien fait, dont on vient de lire le titre. Ce sont là de ces travaux dont nous manquons trop en France où les bibliographes sont rarement linguistes et où les linguistes dédaignent presque toujours de se faire bibliographes.

M. Donner, lui, est un linguiste qui a déjà écrit quelques brochures sur les langues dont il nous expose la „littérature", comme disent les Allemands. Aussi son ouvrage est-il tout autre chose qu'une simple liste de livres; on y rencontre de fort intéressants détails sur l'histoire des langues elles-mêmes et aussi sur l'histoire de leur étude qui, malgré tout, ne me semble point encore, au point de vue de la méthode, aussi avancée qu'elle devrait l'être.

Cette remarquable publication comprend deux parties; la première est consacrée à la bibliographie de chacune des langues ougro-finnoises considérée isolément; la seconde s'occupe des comparaisons linguistiques entreprises tant entre ces langues elles-mêmes qu'entre elles et les idiomes appartenant à d'autres groupes.

Disons tout d'abord que M. D. divise la famille ougro-finnoise en cinq branches principales, savoir: 1° finnois oriental (subdivisé en Suomi, Karélien, Vepse, Vote, Krevine, Esthonien, Livique); 2° lapon; 3° finnois de Perm (Syriène, Permien, Votiaque); 4° finnois du Volga (Tchérémisse, Mordvine); 5° ougrien (Magyar, Vogoul, Ostiaque). Sous chacune de ces subdivisions, on trouve l'indication détaillée des écrits grammaticaux dont elle a été l'objet; c'est ainsi que nous pouvons con-

stater que les plus étudiées ont été le suomi (88 ouvrages), l'esthonien (43) et le magyar (124). Toute cette première partie occupe les deux tiers de la brochure (p. 1 à 72).

Dans la seconde, l'auteur passe en revue les essais de comparaison qui ont été successivement tentés entre les langues finnoises, d'une part, et, de l'autre, les langues orientales (sémitiques); le grec (et le latin); le basque, le groenlandais, et les idiomes des inscriptions cunéiformes; le slave; le germain et le celte; il s'occupe ensuite des études comparées d'abord entre le finnois et le lapon, qui ont engagé M. D. à faire de ce dernier idiome un rameau distincte dans la famille; puis entre les diverses langues ougriennes, enfin entre celles-ci et les autres idiomes „altaïques" (samoyède, turc, tongouse, mongol, etc.) Je crois utile de rappeler ici que le basque a déjà plusieurs fois préoccupé les finnistes; ainsi, dans le deuxième appendice de son *affinitas lingvae hvngaricae cvm lingvis fennicae originis*, Gyarmathi a introduit quelques mots basques, qu'il rapproche de leurs synonymes finnois. Il a pris ces mots au *Vocabulaire* de Saint-Pétersbourg, publié par ordre de Catherine II en 1786 et 1789: les citations sont d'ailleurs inexactes, car p. ex. „dieu" ne se dit point en basque *duv*, *jon*, *jaine* et *önkoa*; *jainkoa* seul est exact; c'est la forme labourdine.

Mais pour en revenir à la publication de M. D., c'est en somme une de ces œuvres toujours recommandables et qui ont toujours leur place marquée dans la bibliothèque d'un linguiste.

Bayonne, le 6 Octobre 1873.

J. V.

La Parabole du Semeur, traduite de l'anglais dans le dialecte écossais des shetlands, par le dr. **L. Edmouston** (publié par le prince L.-L. Bonaparte). Londres, 1873. 250 exemplaires.

Cette plaquette de 4 pages, dont la première est formée par le titre et la dernière par le certificat de l'imprimeur, présente toutes les conditions de beauté typographique qui caractérisent habituellement les publications du prince Bonaparte.

On sait que cet éminent philologue à déjà publié, en 1857, un volume dont la brochure actuelle n'est en quelque sorte qu'une continuation. Il est constitué par 84 feuillets in-8° détachés et contient une traduction de la „parabole du semeur" (Mathieu, XIII, 3—9) en 72 langues et dialectes de l'Europe. Les fts. 6 à 11 de ce volume sont consacrés à six dialectes basques; le dr. Mahn a reproduit ces six traductions aux p. 12—13 de ses *Denkmäler der baskischen Sprache* (Berlin, 1847): cette reproduction est absolument exacte sauf dans le texte souletin (dialecto solensi) où on lit, verset 3 „tschoriac" au lieu de „tchoriac".

Le texte écossais-shetlandais, offert aujourd'hui au public savant, est accompagné d'une page (la deuxième) d'observations remarquables du pr. B. sur quelques détails intéressants de la phonétique de ce dialecte peu étudié jusqu'ici. Je reproduis l'une de ces observations: „La prononciation du *wh* n'y est remplacée ni par celle „du *f* ni par celle du χw, comme cela a lieu dans les „dialectes écossais du nord, du centre et du sud" et en note: „Le changement de la gutturale labialisée *χw* des „dialectes écossais du sud et du centre dans la labio-„dentale *f* du dialecte du nord, est un fait des plus „curieux. J'ai constaté une permutation analogue dans „quelques localités du pays basque espagnol. C'est ains

„que *juan* (prononcé *χuan*) „aller“ se change en *fan* en „basque d'Aezcoa et de Salazar, ni plus ni moins qu'en „écossais *quhat* (prononcé *χwat*) „quoi“ se transforme en *fat*“.

Quant au dialecte shetlandais lui-même, le pr. B. nous apprend qu'il est de formation récente. mais qu'il doit être considéré désormais comme constituant, avec l'orcadien, qui est d'ailleurs un sous-dialecte distinct, un quatrième dialecte écossais.

Bayonne, le 22 Septembre 1873.

J. V.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. T. II, fasc. 1, 2, 3. 1872—73.

Ce recueil, qui semble destiné, avant tout, à la publication des communications les plus importantes faites à la Société de Linguistique, contient un certain nombre de notices intéressantes. — M. Bergaigne y traite de l'anusvâra sanskrit qui, à ses yeux, n'est autre chose „qu'une résonnance nasale *succédant* à la prononciation d'une voyelle“; M. Whitney, par contre, incline vers l'idée d'une nasalisation vocalique. — Le même auteur considère que dans les cas, où, en sanskrit, le substantif *svar* „soleil, ciel“ et *vi* + *âvar* „il découvrait, il découvrit, il ouvrit, il brilla“ deviennent *svô*, *âvô* devant une sonore (contrairement à la règle euphonique, qui n'admet ce changement que devant les sourdes), cela tient à ce qu'on peut voir dans les deux mots en question, non pas ces formes *svar*, *âvar*, mais bien *svas*, *âvas*. Il ne resterait dès lors aucune raison d'admettre en sanskrit le changement de *ar* en *ô*. — M. Bergaigne se refuse à accepter, comme on le fait d'habitude, un changement de *bh* en *m* dans les dat. abl. instr. du duel slave ecclés. et lithua-

nien (s. *vlŭkoma*, l. *vilkám*: cf. sanskrit *-bhyâm*), dat. et abl. plur. (sl. *vlŭkomŭ*, lith. *vilkáms:* cf. sk. -bhyas), ainsi que dans le dat. abl. plur. du gotique: *vulfam*. Il est certain que cette variation est absolument anormale, et que, dans toutes les autres occurrences, un *bh* organique se change uniquement en *b* en slave ecclés., en lithuanien, en gotique. L'élément *sma, smi*, qui en sanskrit n'appartient qu'à la déclinaison pronominale figurerait dans les langues slaves, et en lithuanien, à l'instrumental singul. de la déclinaison nominale; il figurerait également dans ces mêmes langues à certains cas du duel et du pluriel. En gotique l'élément *sma*, qui se présente sous la forme *mma* dans le datif pronominal *thamma*, se retrouverait dans *vulfam*: la chute du *a* final aurait entraîné celle du dernier *m*. Cette explication ingénieuse nous semble, sinon concluante, au moins capable de mettre sur la voie d'une interprétation définitive. — M. Havet cherche à démontrer que dans la langue indo-européenne commune il y eut une période où les thèmes en *a* n'avaient pas encore de sexe grammatical. — Dans un autre mémoire il cherche à restituer un certain nombre de hiatus dans le parler indo-européen commun, hiatus que l'on évite ordinairement, dans les restitutions de cette langue, par l'emploi de modifications phoniques (*i* changé en *y*, *u* en *v*). M. Havet expose très justement, en passant, que la racine *div* n'est qu'une prétendue racine et que l'élément réel est simplement *di;* c'est ce que pour notre part nous avons dit à maintes reprises. Du même auteur diverses notices sur quelques points de phonétique générale. — Ces divers mémoires de MM. Bergaigne et Havet témoignent d'une véritable initiative; nous n'en dirons pas autant du travail, d'ailleurs intéressant, de M. Bréal „origine du suffixe participial *ant*". L'auteur pense que le *n* s'y est introduit par suite d'un renfor-

cement purement phonétique et que le suffixe participial se composait à l'origine d'un simple *t*. C'est ce que nous avons exposé ici même plus d'une fois. Quand M. Bréal ajoute que *ji-t*, vainqueur, et *ji-ta*, vaincu, sont faits de la même manière et que la différence d'accentuation a probablement amené la suppression de la voyelle finale à l'une des deux formes, il ne fait que répéter une assertion émise depuis longtemps [1]). Mentionnons encore le mémoire de M. Storm sur „les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien"; de M. Ploix sur Hermès; de M. Maspéro sur les pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques, dont les éléments sont réductibles à un seul et même type. La société publie également un Bulletin dont la direction nous semble bien insuffisante; les procès-verbaux des séances mentionnent simplement les discussions, sans donner aucune idée des diverses opinions émises. A peine y rencontrons-nous quelques miscellanées qui figureraient à bien plus juste titre dans les Mémoires. Signalons dans le nombre les étymologies grecques et latines de M. Fr. Meunier.

A. H.

---

[1]) Cf. Revue de ling. I 25. 170. 173. 202, II 452, III 93, IV 8. Voyez également notre „gramm. de la langue zende" p. 34. etc. — Nous tenons d'autant plus à signaler ce fait que M. B., dans le t. I des Mémoires que nous annonçons ici, laisse inaperçu, à propos du thème pronominal *da*, tout ce qui a été dit à ce sujet, il y a vingt et quelques années, par M. Chavée. Ce thème a été signalé en effet dans la „Lexiologie indo-européenne" de ce dernier auteur à maintes reprises; pp. 52. 60. 89. etc. Voyez également Revue de linguistique V 82. Cuique suum. M. Br. a été victime d'un oubli assurément involontaire.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Généralités.

Annuario della società italiana per gli studj orientali. Anno 1. Rome, Loescher, 1873.

Barbe. Ensaj en formo de dialogo sul las lengos en general e lours prencipalos attribucius. In-18, Toulouse, 1873.

Brunnhofer. Die cultursprachen und die sprachherrschaft. In: Globus, t. XXIV 1873.

Chavée (H.). L'anthropologie et la méthode intégrale en linguistique. In-8, 6 p. Bordeaux 1872.

Dríval (E. van). Grammaire comparée des langues bibliques. I^e^ partie. De l'origine de l'écriture. Seconde édition. In-8, VIII—134 p. Paris, Maisonneuve, 1873.

Havet. Observations phonétiques d'un professeur aveugle. (In: Mémoires de la société de linguistique. T. II p. 218—221). Paris 1873.

Hermann. Das etymologische und das syntactische einrichtungsgesetz der sprache. (In: Neue jahrbücher für philologie und pädagogie. T. 107 fasc. 5.) 1873.

Renan (Ern.). Rapport sur les travaux . . . . . pendant l'année 1872—73. (In: Journal asiatique. VII^e^ série t. II p. 11—82.) Paris, 1873.

Langues Indo-Européennes.

Généralités.

Bréal. Origine du suffixe participial *ant.* (In: Mém. de la soc. de ling. T. II p. 188—193.) Paris 1873.

Delâtre (L.). Saggi linguistici. Origine dei caratteri greco-latini. Ipotesi sulla formazione delle prime radici ariane. Saggio sulla coniuga-

zione del Verbo nelle lingue ariane e particolarmente nella latina e nella italiana etc. In-8, IV—268 p. Florence, 1873.

Delitzsch (F.). Studien über indo-germanisch-semitische Wurzelverwandtschaft. In-8, 119. Leipzig, Hinrichs' Verl. 1873.

Fick (Aug.). Die ehemalige Spracheinheit der Indo-Germanen Europas. In-8, VI—432 p. Göttingen, 1873.

Havet. Hiatus indo-européen. (In: Mémoires de la soc. de ling. T. II p. 177—187.) Paris, 1873.

Heymann (W.). Das L der indogerm. sprachen gehört der indogerm. grundsprache an. Göttingen, 1873.

Jolly. Geschichte des infinitivs im indogermanischen. Gr. in-8, p. XV—287. Münich 1873.

Maass. Vocales in stirpium terminationibus positae nominum italicorum, graecorum, imprimis vero germanicorum, post quas potissimum consonas in singularis nominativo perierint quaeritur. In-8, p. 58. Rostock, 1873.

Raumer (Rdf. von). Untersuchungen über die Urverwandtschaft der semitischen und indoeuropäischen Sprachen. 4e fasc. In-8, 22 p. Francfort sur le Mein, Heyder et Zimmer, 1873.

Groupe Hindou.

Ballantyne. First Lessons in Sanscrit Grammar, together with an Introduction to the Hitopadesa. Sec. édit. In-8, 114 p. Londres, 1873.

Barth. Le gérondif sanskrit en *·tvâ*. (In: Mém. de la soc. de ling. T. II p. 238—240.) Paris, 1873.

Burnell. The Vaṃça brâhmaṇa (being the eigth brâhmaṇa) of the Sâmaveda), edited together with the commentary of Sâyaṇa, a preface and index of words. In-8, p. XLIII—12. Mangalore, 1873.

Miklosich (Fr.). Ueber die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europa's. I. 59 p., 1872. II. 84 p., 1873. Vienne. (Extrait des Mémoires de l'Académie.)

Muir (J.). Original sanskrit texts. Vol. IV. Deux. édit. Londres, 1873. In-8 de 524 p.

Müller (Max). The Hymns of the Ṛigveda, in the saṃhita Text. Reprinted from the Edit. princeps. Londres, 1873. . . . In the Pada text. In 8, p. VIII, 480, 414.

Whitney et Bergaigne. La question de l'anusvâra sanskrit. (In: Mém. de la soc. de ling. T. II p. 194—205.) Paris, 1873.

Groupe Eranien.

Justi. Ueber die kurdischen spiranten. Marburg, 1873. In-8, p. 29.

Spiegel (Fr.). Erânische alterthumskunde. Tome II. In-8, p. XII—632. Leipzig, 1873.

Groupe Hellénique.

Addosio (d'). Ortoepia della lingua greca. Naples, 1873.

Corpus inscriptionum atticarum. Vol. I, ed. **Ad. Kirchhoff.** Addita est tabula geogr. conspectum civitatum societatis Deliae exhibens. Berlin, 1873.

Curtius (G.). Inschrift aus Lesbos. (In: Hermes T. VII. fasc. 4.)

— Das Verbum der griechischen Sprache seinem Bau nach dargestellt. T. I. X—392 p. Leipzig, Hirzel, 1873.

Fritsch. De vocalium graecarum hyphaeresi. In-8, p. 48. Leipzig, 1873.

Garneri. Saggio di voci italio-greche, ossia facile metodo per imparare la lingua greca proposto alle scuole ginnasiali. Turin, 1873.

Kohlmann (R.). De verbi graeci temporibus. Halle, 1873.

Meyer (Gust.). Die dvandva-zusammensetzung im griechischen und lateinischen. (In: Zeitschrift für vergleichende sprachforschung T. XXII p. 1—31.) Berlin, 1873.

Meyer (Leo). Ἰχνίομαι. (In: Zeitschrift für vergleichende sprachforsch. T. XXII. p. 31—54.) Berlin, 1873.

Stevens. On the substantive Use of the Greek Participle. (In: Transact. of the Amer. Philol. Associat. p. 45—55.) Hartford, 1872.

Groupe Italique.

Anton (H. S.). Studien zur lateinischen Grammatik und Stilistik. 2e fasc. In-8, 211 p. Erfurt, Villaret, 1873.

Ascoli. Del posto che spetta al ligure nel sistema dei dialetti italiani. (In: Archivio glottologico ital. t. II. p. 111—160.) Rome, 1873.

Canello. Della „positio brevis" nel latino. (In: Rivista di filologia, t. II p. 226—235). Turin, 1873.

Flechia. Postille etimologiche. (In: Archivio glottologico italiano, diretto da G. J. Ascoli, t. II p. 1—58.) Rome, 1373.

Giovanni (Di). Filologia e letteratura siciliana. Palerme, 1873.

Jacoby (I.). L'action de l'accent latin sur la formation de la langue française. In-8, p. 40. Halle, 1873.

Lattmann. Die lateinische orthographie in der schule. (In: Zeitschrift für das gymnasial-wesen.) Sept. 1873.

Mowat. Etymologie du nom propre *Littré.* (In: Mém. de la soc. de ling. T. II p. 224—227.) Paris, 1873.

Mussafia. Storia di alcuni participii nell' italiano ed in altre lingue romanze. (In: Rivista di filologia romanza. T. I, fasc. II.) 1873.

Mussafia (Ad.). Beitrag zur kunde der norditalienischen mundarten im XV. jahrhunderte. In-4, p. 128. Vienne, 1873.

Neumann. Mélanges philologiques. I. Prononciation du C latin. Paris, 1873.

Nisard (C.). Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, les chemins qu'il suivait et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. In-8, 460 p. Paris, Didier, 1873.

Origenes de la lengua española, compuestos por varios autores, recogidos por Gregorio Mayans y Siscar, publicados por primera vez en 1737, y reimpresos ahora por la sociedad, La Amistad libera con un prólogo de Juan Eug. Hartzenbusch y notas por Ed. de Mier. In-8, XXXI—488 p. Madrid, 1873.

Ovidio (Fr. d'). Sul trattato *de vulgari eloquentia* di Dante Alighieri. (In: Archivio glottolog. italiano, t. II p. 59—110.) Rome, 1873.

Picot (E.). Documents pour servir à l'histoire des dialectes roumains. I. In-8. Paris, Maisonneuve, 1873.

Rönspiesz. De conjugationis latinae formis apud Terentium earumque origine. In-4, 30 p. Jéna, 1873.

Les Roumains. Leur origine, leur langue, leur répartition ethnographique. (In Journal: La république française, 3 oct. 1873.)

Studien auf dem Gebiete des Archaischen Lateins. Herausgegeben von W. Studemund. T I. Studia in priscos scriptores latinos collata. Fasc. I. In-8, VIII—316 p. Berlin, Weidmann.

Vaniček. Elementar-grammatik der lateinischen Sprache. Gr. In-8. p. VIII—260. Leipzig, Teubner.

Groupe Celtique.

Hovelacque. Les Celtes de la linguistique. (In: Revue d'Anthropologie, T. II pp. 487—499.) Paris, 1873.

Kaufmann (J.). Traité de la langue du poëte écossais William Dunbar, précédé d'une esquisse de sa vie et de ses poëmes et d'un choix de ses poésies. In-8, VI—107 p. Bonn, Weber, 1873.

Le Men. Noms propres bretons commençant par Ab ou Ap. (In: Revue celtique, T. II fasc I, 1873.

Pictet (Ad.). De quelques noms celtiques qui se lient au culte des eaux. (In: Revue celtique, T. II fasc. 1.) 1873.

Stokes (W.). Goidelica. Old and early-middle-irish glosses, prose and Verse. 2ème édition, Londres 1872. Gr. in-8 de 184 p.

Groupe Slave.

Andree. Das sprachgebiet der lausitzer Wenden vom 16. jahrh. bis zur gegenwart. (In: Mittheilungen . . . von Petermann, t. 19, fasc. IX.) Gotha, 1873.

Bergaigne. Du prétendu changement de *bh* en *m* en paléo-slave, en lithuanien et en gothique. (In: Mémoires de la soc. de ling. t. II p. 213—217). Paris, 1873.

Я. К. Грота, филологическія розысканія. Матеріалы для словаря, грамматики и исторіи русскаго языка. **Grot,** Recherches philologiques. Matériaux pour le vocabulaire, la grammaire et l'histoire de la langue russe. In-8, p. VIII– 668. Pétersbourg, 1873.

Гротъ(я) Спорные вопросы русскаго правописанія отъ Петра Великаго донынѣ. In-8, 162, Saint-Pétersbourg p. 1873. **Grot (J.),** Question de l'orthographe en Russie depuis Pierre le Grand, jusqu'à l'époque actuelle.

Hovelacque. Sur le X (*h*) croato-serbe. (In: Revue de linguistique, t. VI, p. 128.) Paris, 1873.

Miklosich, Vergleichende grammatik der slavischen sprachen. t. IV, syntax p. 513—640. Vienne, 1873.

Groupe Lettique.

Ulmann (C. Ch.). Lettisches Wörterbuch. 1 part. Lettisch-deutsches Wörterbuch. In-8. X—364 p. Riga, Brutzer et Co. 1872.

Kurschat (F.). Wörterbuch der littauischen sprache. I. Thl. Deutsch-littauisches Wörterbuch. H—K. In-8, p. 625—723. Halle, 1873.

Groupe Germanique.

Andresen. Die altdeutschen Personennamen in ihrer Entwickelung und Erscheinung als heutige Geschlechtsnamen. In-8, VIII—102 p. Mayence, 1873.

Arnesen. Namen auf -bern im friesischen und nordgermanischen. (In: Ztschr. f. vergleich. sprachforsch., t. XXII p. 93.) Berlin, 1873.

Bech. Spenden zur altersbestimmung neuhochd. wortformen. (In: Germania; XVIII, fasc. 3.)

Begemann (W.). Das schwache Praeteritum der germanischen Sprachen. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Sprachen Gr. in-8. XVI—186 p. Berlin, Weidmann, 1873.

Bergmann (F. W.). Strassburger volksgespräche in ihrer mundart vorgetragen und in sprachlicher und literarisch-sittengeschichtlicher hinsicht erläutert. In-8, 174 p., Strasbourg, Trübner, 1873.

De Bo (L. L.). Westvlaamsch Idioticon. In-4. XIX—1488 p. Brügge, 1873.

Bühler (Val.). Davos in seinem Walserdialekt. Ein Beitrag zur Kenntniss dieses Hochthals und zum schweizerischen Idiotikon. T. II. Synonymer Theil. I. Heft. Uebersicht der Realia und Nachträge zum lexikographischen Theil. [Beilage: 2 Ansichten von Davos (Holzschntaf. und Tontaf.)] In-8, p. 259—314, und p. 1—88. Aarau, Sauerländer, 1873. Le premier Volume a paru en 1870.

Earle (J.). The philology of the english tongue. Sec. édit., in-12 de 683 p. Londres.

Grimm. Deutsches Wörterbuch. Fortgesetzt von Mr. Heyne, Rdf. Hildebrand und K. Weigand. T. V. 12e fasc. In 8, LI. et p. 2641 à 2916. Leipzig, Hirzel, 1873.

Heyne (Mr.). Kleine altsächsische und altniederfränkische Grammatik. In-8, 120 p. Paderborn 1873.

March. Is there an Anglo-Saxon Language? (In : Transact. of the Amer. Philol. Associat.) Hartford, 1872; p. 97—109.

— Some Irregular Verbs in Anglo-Saxon. (In: Transact. of the Amer. Philol. Assoc.) Hartford, 1872; p. 110—112.

Mätzner. Englische Grammatik. Erster Theil. Die Lehre vom Worte. 2. Auflage. 8. pp. VIII—560. Berlin, 1873.

Meyer (Leo). Ueber einige deutsche pronominalbildungen. (In: Ztschr. f. vergleich. sprachforsch., t. XXII. p. 65—68.)

Muth (Rch.). Mittelhochdeutsches Lesebuch. (Einleitung, Flexionslehre, Lehr- und Lesestoff, Anmerkungen.) In-8, IV—156 p. Vienne, Beck'sche Univ.-Buchhandl., 1873.

Oudemans (A. C.). Bijdrage tot een middel- en oudnederlansch woordenboek. Uit vele glossaria en andere bronnen bijeengezameld. 6e fasc. In-8, p. 289—610. Arnhem, 1873.

Perreaz (E.). Des transformations du langage en Angleterre. In-8, 127 p. Schaffhausen, Brodtmann, 1873.

Roth (J.). Laut- und formenlehre der starken verba im siebenbürgisch-sächsischen. 1872.

Schacht. Ueber geschichte der deutschen sprache vom mittelhochdeutschen bis zur entstehung des neuhochdeutschen. Elberfeld, 1873. In-4, 22 p.

Van Helten. Ueber die Wurzel LU im Germanischen. In-8, 55 p. Rotterdam, 1873.

Wolff. Der Consonantismus der Siebenbürgisch-Sächsischen. Hermannstadt, 1873. In-4, p. 71.

Langues Sémitiques.

Catafago (J.). An english and arabic dictionary, in two parts, arabic and english, english and arabic. Deux. édit. Londres, 1873. In-8, p. 1096.

Chossat (E. de). Essai d'une classification du syllabaire assyrien moderne-archaïque, Babylonien-Ninivite. In-4, X—93 p. Paris, 1873.

Eneberg. De pronominibus arabicis dissertatio etymologica. I. Helzingfors, 1872; p. 72.

Heath (D. J.). Phoenician Inscriptions. Part. I. In-8, 103 p. Londres, 1873.

Luzzato. Grammatik der biblisch-chaldaïschen sprache und des idioms des Thalmud Babli. Aus dem italien. mit anmerkk. hgg. von **Krüger.** Gr. in-8, p. XIII—123. Breslau, 1873.

Penrice (J.). A dictionary and Glossary of the Koran, with copious grammatical References and Explanations of the Text. In-4, VIII—166 p. Londres, 1873.

Perles (Jos.). Zur rabbinischen Sprach- und Sagenkunde. In-8, X—99 p. Breslau, Skutsch, 1873.

Praetorius (Fr.). Neue Beiträge zur Erklärung der himjarischen Inschriften. In-8, VII—34 p. Halle, librairie des Orphelins, 1873.

Vinson. Sur l'origine du mot thuki-im, paons, de la Bible. (In: Revue de linguistique, t. VI p. 120—128.) Paris, 1873.

Zuckermandl. Lexicalisches und archäologisches im Talmud. (In: Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums. XXII^e année, fasc. 9.)

Langues Chamitiques.

Creusat (J. B.). Essai de dictionnaire français-kabyle, précédé des éléments de cette langue. Alger, 1873. In-12, p. 374.

Pierret. Etudes égyptologiques comprenant le texte et la traduction d'une stèle éthiopienne inédite et de divers manuscrits religieux avec un glossaire égyptien-grec du décret de Canope. Paris, 1873. In-4.

Reinisch (Leo). Aegyptische Chrestomathie. Fasc. 1. Gr. in-4, 21 p. Vienne, 1873.

Stern (Ludw.). Ueber die Schrift und Sprache der alten Aegypter. (In: Ausland, n° 27.)

Langues de l'Afrique centrale.

Schweinfurth. Linguistische ergebnisse einer reise nach centralafrika. In-8, 82 p. 1873. (Extrait de la Zeitschrift für ethnologie Berlin 1872. Supplément.)

Langues Ouralo-altaïques.

Adam (L.). Grammaire de la langue tongouse. (In: Revue de linguistique, t. VI p. 129—182.) Paris, 1873.

Tettau. Ueber die epischen dichtungen der finnischen völker, besonders der Kalewala. In-8, 163 p. Erfurt, 1873.

Japonais.

Aston (W. G.). Grammaire abrégée de la langue parlée japonaise, traduite par E. Kraetzer, suivie d'un vocabulaire. In-8, 83 p. Yokohama, 1873.

Aston. A short Grammar of the Japanese spoken Language. Third Edit. In-12, p. II—92. Londres, 1873.

Rosny (L. de). Eléments de la langue japonaise. In-8, p. XXIV—184 Paris, Maisonneuve, 1873.

Langues Dravidiennes.

Arden. A progressive Grammar of the Telugu Language, with copious Exemples and Exercites. In three Parts. In-8, p. XIV—380. Londres, Trübner, 1873.

Keçirâja's jewel mirror of grammar with the commentary of nishṭhûrasaṃjayya. In-8, XXVI—420 p. Mangalore, 1872.

Les langues dravidiennes. (In: Journal „La république française", 26 juillet 1873).

Chinois.

Desgodins. Mots principaux des langues de certaines tribus qui habitent les bords du Lan-tsang-kiang, du Loutze kiang et Irvawaddy. (Bull. de la soc. de Géographie. Paris, février 1873, p. 144 à 154.)

Perny (P.). Grammaire de la langue chinoise orale et écrite. Tome I: Langue orale. In-8, VII—252 p. Paris, 1873.

Basque.

Bonaparte (Prinz Lucian). Ueber die sprache der Basken. (In: Ausland, n° 39.) 1873.

Van Eys. Le pronom démonstratif basque a-t-il toujours été **a**? (In: Revue de linguistique, t. XI, p. 183—186.) Paris, 1873.

Groupe Caucasique.

Uslar (B. v.) und **Schiefner.** Die neueren forschungen über die kaukas. sprachen. (In: Wissenschaftl. beilage der leipz. zeitung. p. 83, 84.) 1873.

Langues Maléo-polynésiennes.

Nieuw Nederlansch-Laagmaleisch woordenboekje, voornamelijk ten dienste van hen dia naar Nederlandsch Indië gaen of daar vreemd aankomen. In-8, XVI—305 p. Leiden, 1873.

Langues Américaines.

Hammond Trumbull. Words derived from Indian Languages of North America. (In: Transactions of the American Philological Association p. 19—32.) Hartford, 1872.

Hartt. Notes on the Lingoa Geral or Modern Tupí of the Amazonas. (In: Transactions of the American Philological Association, p. 58—77.) Hartford, 1872.

Mythologie comparée.

Ascoli. Lettere critiche. Zoological Mythology. (In: Revue de linguistique, t. VI p. 105—120.) Paris, 1873.

Ettmüller (L.). Beiträge zur Kritik der Eddalieder. (In: Germania, t. XVIII, fascic. 2.) 1873.

Hartung. Die religion und mythologie der Griechen. 4. theil: Die Zeus-kinder und die heroen. Leipzig, 1873. In-8, p. VI—254.

Meyer (L.). Die Nibelungenfrage. In-4, 40 p. Bâle, 1873.

Muir. Original sanskrit texts on the origin and history of the people of India, their religion and institutions. T. IV. Comparison of the vedic with the later representations of the principal indian deities. Deuxième édition. In-8, p. XV—524. Londres, 1873.

Müller (Max). Einleitung in die vergleichende religionswissenschaft. Strasbourg, 1873. 1e partie.

La mythologie comparée. (In: Journal „La république française", 17. oct. 1873).

Robiou. Nom et caractère du Mars des anciens Latins. (In: Mém. de la société de linguistique. T. II p. 206—212.) Paris, 1873.

Spiegel (Fr.). Die religion der alten Erânier. (Forme le livre IV des „Erânische alterthumskunde", t. II p. 1 à 235.) Leipzig, 1873.

Wurm (P.). Geschichte der indischen religion im umriss dargestellt. Bâle, 1874. 8°, p. VIII—300.

A. Dureau.

CORRECTIONS AU TOME VI.

Page 123 *ligne* 7 : comme d'ailleurs.
„ 127 „ 2 : *vâsanâ*
„ 196 „ 17 : дужини.
„ 198 „ 3 : *dele* : ou le tamoul.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel publié par M.

ABEL HOVELACQUE

AVEC LE CONCOURS DE MM.

EMILE PICOT et JULIEN VINSON

et la collaboration de divers savants français et étrangers.

TOME SIXIÈME

IV^ème^ Fascicule — Avril 1874.

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE.

VIENNE. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE HOLZHAUSEN.

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LE XVIII[e] FARGARD DU VENDIDAD.

(Spiegel, Avesta I 228; Commentar über das Avesta I 375. — Justi, Handbuch der Zendsprache, passim. — Haug, Sitzungsberichte der kön. bayer. Akademie der Wiss.; 1868, II 509.)

Je transcris, en principe, d'après le texte édité par M. Spiegel.

1. *paurvô zî maṣyâka uiti mraoṭ ahurô mazdâo âi aṣâum zarathustra.*

„Nombreux certes les hommes ainsi dit Ahura Mazdâ ô juste Zarathustra.“

Si la leçon du premier mot est exacte, il faut convenir que nous avons affaire à une forme bien antique. En effet l'on ne trouve ordinairement que *pouru-*, avec *a* labialisé en *o*, à cause sans doute des deux labiales entre lesquelles il se trouve. La forme organique est PARU-, sk. *puru-*, v. perse *paru-*, gr. πολύ-. — D'ailleurs en ce qui concerne la flexion, le mot est régulier: cf. *paçv-aç éa* „et les animaux“, nominat. plur. du thème masc. *paçu-*. La régularité est même fort grande et nous reporte à une réelle antiquité. En effet, les formes zendes de nominat. plur. de thèmes en *u* (masculi. et fémin.) dans lesquelles le *u* admet sans se gener la subséquence de la désinence casuelle *as* (zend *aç*, *ô*) nous sont garanties plus pures que celles (en nombre plus considérable

d'ailleurs) où cet élément est gunié (*akav-ô*, d'après *aku-*, m., pointe = lat. *acu-*, cf. Joh. Schmidt, die Wurzel ak, 42), par le sanskrit qui a eu assurément *sûnv-as* „les fils“ avant le *sûnav-as* classique; Schleicher, Cpd. 533.

Je traduis le second mot non point par „car“ (Spiegel, Haug „denn“), mais bien par „certes“. M. Justi attribue à ce vocable les deux sens en question, Hdb. 125. Il en est de même de son correspondant sanskrit *hi:* Bopp le rend par 1° enim, 3° quidem, certe; Gloss. 447. Le choix de cette seconde signification atténue évidemment le caractère un peu brusque de l'entrée en matière.

Le troisième mot aurait dû nous apparaître sous la forme **maṣyâkâṅhô* pour **maṣyâkâsas* — (cf. *açpâṅhô* = sk. véd. *açvâsas*, les chevaux), — le fait est que la forme offerte par le texte est mutilée et secondaire: du restece phénomène est, en zend, de tous les instants, et, à côté du nomin. plur. *açpâṅhô*, cité ci-dessus, nous trouvons coexistante la seconde forme *açpa*.

Au sujet de *uiti*, ainsi, il y a cette question à se poser: ce mot se réfère-t-il à la phrase générale, ou seulement à l'incidence „*mraoṭ a. m.*“? .... En autres termes faut-il traduire: „Il y a beaucoup d'hommes qui de la sorte .... etc.“, — ou bien: „ainsi parla A. M.“? — M. Spiegel admet la seconde hypothèse et traduit: „Denn viele mensehen — so sprach A. M. — ... etc.“ De même M. Haug: „Es giebt viele menschen, so sprach A. M.....“. — Cette opinion est évidemment admissible et s'accorde avec une formule que l'Avesta nous offre encore ailleurs. Toutefois je ne puis condamner sans rémission la première opinion.

Le mot *âi* est double. Il y a un *âi* invocatif „*ô!*“, et un *âi* prépositionnel, au sens de „*à*“. Justi, Hdb. 47;

Kuhn, Ztschr. XVIII 370. — Si nous admettons la première hypothèse, nous avons à voir dans ce vocable une simple insistance vocative sur les deux mots suivants, qui par eux mêmes auraient parfaitement suffi; (cf. en latin: o cives! cives! Hor. Ep. I 1). Dans la seconde hypothèse *âi* se référerait au verbe et nous rappellerait en quelque sorte le latin „ad-loqui". — La question est de savoir laquelle des deux suppositions se conforme le mieux à l'usage baktrien. Il ne saurait y avoir de difficulté, à mon sens, et *âi* est purement invocatif: voyez des exemples dans Justi, Hdb. 47.

Le mot *aṣâum* est rendu par M. Spiegel „ô pur!", de même par M. Justi (rein), par M. Kossowicz (Decem Zendavestae excerpta, 40). C'est admettre la référence du primaire *aṣa-*, avec le sk. *aćća-* (cf. Eug. Burnouf, Comm. sur le Yaçna, 16; Justi, Hdb. 39; Joh. Schmidt, Die Wurzel ak 31; Fick, Wörterb. d. indog. Grundspr. 243). Je penche plutôt avec MM. Weber, Beitr. IV 292; Fr. Müller, ibid. V 382; Schweizer-Sidler, Ztschr. XVII 140, etc., vers la concordance avec le sanskrit *ṛta-*, vrai. M. Haug traduit par „o frommer" ce qui est correct. — En ce qui concerne la forme elle-même du locat. *aṣâum*, voyez Schleicher, Indog. Chrestom. 351.

2. *paiti dhânem ainim baraiti anaiwyâçtô daêñãm.*

Paiti dhâna ce il-porte non-ceint la-loi. (Voyez la traduction donnée plus loin).

Le troisième mot est incertain quant à sa leçon exacte. „Les deux leçons *ainem*, *ainim*, dit M. Spiegel, „ramènent au même mot. La traduction en huzvâresh „le rend par לי, celui-ci, tout comme les traductions plus „récentes. Il faut donc avoir en vue un pronom, et l'on „ne peut commodément songer au sanskrit *êna-*, car alors „l'on aurait *aêñem*. Il ne reste donc que *anya-*, mais qui „a dû ici être pris au sens de *quelque*" Comment. I 375.

M. Spiegel traduit donc par „un“. De même M. Justi, Hdb. 21.

M. Haug s'en rapporte au sens premier de *anya-* et traduit par „autre“.

Je pense, en ce qui me concerne, que la traduction en huzvâresh doit avoir raison et que le mot signifie „ce“. En tous cas, et en admettant la référence à *anya-*, il eut fallu légitimement *ainîm*. Voyez ma Gramm. de la langue zende 11.

Au sujet de *baraiti* = *bharati* = φέρει, il n'y a pas à s'étonner de voir ce mot au singulier bien qu'il ait un sujet au pluriel. C'est que ce dernier est pris collectivement, phénomène dont le zend nous offre nombre d'exemples: *aêtê naçâvô phrithyêiti éa pûyêiti éa*, id est: „ces corps-morts et est pourri et est putréfié“, Vendid. VI 61: *naçâvô* est le nomin. plur. de *naçu-*, mf. = νέκυ-; pour d'autres exemples voyez Spiegel, Gramm. d. altb. Spr. 328.

Le *paiti dhâna* est un morceau de toile appliqué sur la bouche pendant la prière, l'haleine étant réputée impure. L'origine du mot *dâna-* est obscure.

L'on reconnait facilement dans *anaiwyâçtô* pour * *anaiwiyâstas* (avec *ô* = *as* terminal, et chute de *i* devant *y*) les éléments *an* privatif; *aiwi* = sk. *abhi*, ad, versus (Bopp. Gloss. 16); *yâçta-*, mfn. = ζωστό-, le sens de *aiwyâçta-* est celui de „entouré“ et il est certain que *aiwi* affecte ici la même idée que ἀμφί, vieux haut allem. *umpi*.

L'accusat. *daênãm*, de *daêna-*, f. loi, se rapporte au mot précédent, tout comme en grec πόδας à ὠκύς dans πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς; cf. en latin: os humerosque deo similis . . . . . En ce qui concerne le sens „entouré quant-à-la-loi“ veut dire évidemment „observant la loi“. Je ne pense pas qu'il soit exact de traduire comme le fait M. Haug: „sans connaître suffisamment la foi“. Il ne s'agit

pas ici de „connaissance", mais bien d'„observance" ainsi que cela ressort clairement de la suite du fargard.

3. *diwžaṭ haća âthrava çaŋhaitê.*

„Fausseté d'après âthavan il-se-nomme". J'ai corrigé *çaŋhaiti*, il nomme, en *çaŋhaitê*, il se nomme: voix intransitive. Il est évident que la première de ces formes n'aurait aucun sens dans la phrase (sk. *çaṁsâmi, çaṁsê*, mais ce dernier comporte également la valeur transitive).

Rien à dire de *âthrava*, nominatif singulier de *âthravan-*, m., prêtre du feu *(âtar-)*, sinon que ce nominatif métathèse le groupe *ar* en *ra*: tout comme l'accusat. *âthravanem*. Cette transposition ne se présente point dans la plupart des cas. — La métathèse n'est pas en zend un phénomène fréquent. C'est principalement au sujet de *r* (comme ici) qu'elle se rencontre: comparez *ćathrudaça-*, quatorzième, au sk. régulier *ćaturdaça-*; par une bizarre coïncidence le latin use également de la forme *quadru-* en composition. — Dans la traduction de ce mot il faut se servir de la forme thématique „âtharvan" et non pas du nominatif „âthrava"; c'est ainsi que l'on dit Zarathustra et non pas Zarathustrô, ou encore, en sanskrit, Agni et non pas Agnis.

4. *mâ kim mruyâ âthravanem aiti mraoṭ a. m. âi aṣâum z.*

„Ne-pas celui-là que-tu-dises-! âtharvan ainsi dit A. M. ô juste Z.".

Le troisième mot est le potentiel du temps présent.

Au sujet du second mot il y a deux observations à faire. — La première concerne la haute antiquité de l'accusatif *kim* si tant est qu'il n'y ait pas à lire ici *kem*. Ce dernier est en effet l'accus. masc. sing. du thème *ka-*: ce thème possède à ses côtés son coexistant atténué (sk. *ki-*, gr. τί-), mais avec chuintement de *k* en *ć:* c'est à savoir *ći-* (nomin. sing. masc. *ćis*, accus. *ćim*). Evi-

demment *kim* est à placer avant *ćim*. Mais, je le répète, peut-être faut-il lire *kem*. (Remarquons également que *ka-* a encore donné *ća-*, nominat. neutre *ćaṭ*). — En second lieu il faut observer ici le passage du sens originairement relatif à la notion démonstrative, ce qui d'ailleurs n'offre à l'esprit aucune difficulté.

5. *khraphçtraghnem ainim baraiti anaiwy* . . . . . .

„Khraphçtraghna ce il-porte non-ceint la-loi".

Après ce qui a été dit ci-dessus pour les quatre derniers mots nous n'avons à nous occuper que du premier vocable.

M. Justi le traduit régulièrement par „Die waffe welche die khrafçtras tödtet", Hdb. 92: l'arme qui tue les khraphçtras. Ceux-ci sont les êtres nuisibles tels que souris, grenouilles, vers, etc. Voyez Justi, loco cit.; Haug, op. cit. 529; Spiegel, Avesta trad. II, XLIII; Comment. II 152. — L'élément terminal *ghna-*, tuant, qui tue, se reconnait facilement. Quant à la relation possible de *khraphçtra-* avec le sk. *kṛpaṇa-*, miserandus, miser, voyez Spiegel, Beitr. I 313.

6. *diwžaṭ* . . . . etc. Voyez 3 et 4.

7. *urvarãm ainim baraiti anaiwy* . . . . . .

„Rameau ce il-porte non-ceint la-loi".

Je n'hésite pas encore à mettre ici *ainim* au lieu de *ainem* que donne M. Spiegel: en effet *urvara-* est du genre féminin, et *ainim* peut parfaitement représenter le *anyãm* ordinaire. A la rigueur l'on devrait toutefois s'attendre à *ainîm:* voyez sous 2.

8. *diwžaṭ* . . . . . Le même que 6.

9. *astrãm mairîm kâṣayêiti anaiwy* . . . . .

„Le-couteau mortel il-fait-couper non-ceint la-loi".

M. Spiegel pense que *kâṣayêiti* doit être expliqué en prenant pour point de départ le *kaṣa-*, conducteur, porteur, qui se trouve dans le composé *naçukaṣa-*, m.,

porteur de cadavres: Vendid. VIII 31. D'après M. Haug les Destours actuels donnent à ce verbe le sens de „faire traverser, faire transpercer“ (Sitzungsber. der bayer. acad. 1868 II h. IV p. 529): „D'après son origine c'est „le dénominatif d'un mot *kaṣa,* le même peut-être que „*kaṣa,* rive, mais que l'on ne peut plus retrouver avec „certitude. On a traduit ce mot par *porter*, ce qui assu„rément est inadmissible. Il doit avoir signifié quelque „chose comme *manier, brandir* . . . “ Je crois avoir obtenu une explication plus exacte, plus précise. Je tiens *kâṣayêiti* pour causatif d'un thème *kaṣa-* que je retrouve sous une forme plus organique dans *kareta-*, m., couteau. (Le *e*, dans le second mot, n'est qu'adventice, ainsi qu'il arrive après *r*. Quant à l'allongement de *a* dans la forme verbale c'est précisément sur lui que je m'appuie pour voir ici un causatif.) Le sens me parait donc être celui de: il fait couper. Faire une coupure avec un couteau, c'est, au bout du compte, se servir d'un couteau, et c'est là ce qu'entend le texte en question: „Il y en a beaucoup qui portent le paiti-dhâna, qui . . ., qui se servent du couteau . . . etc.“. Ainsi lorsque M. Haug, dans sa version, emploie l'expression „handhabt“, c'est à savoir „il manie, il manœuvre“, il rend vraiment l'idée du texte, mais la transmet d'une façon très large. Au surplus si M. Haug est dans le juste quant au sens, cela est bien par hasard car sa donnée étymologique est complétement inexacte. — A l'égard d'un *ṣ* pour *rt* voyez ci-dessus, 1, ce qui a été dit concernant *aṣaûm.*

Il est sans doute inutile d'ajouter, que *mairya-*, mortel, est l'exact correspondant (avec *i* épenthétique) du grec μόρτο-.

10. *diwžaṭ* . . . . . .

11. *yô çaêtê haurvãm taraçéa khṣapanem ayazemnô açrâvayô.*

„Celui-qui est-couché toute et-pendant la-nuit non-priant non-récitant".

12. *amarô everezyô açikhṣô açâćayô jayâi činvaṭ ustânem.*

„Non-se-remémorant non-accomplissant non-étudiant non-enseignant pour . . . . . ".

Evidemment le second mot doit s'entendre des actes religieux (Haug, loc. cit. 531, 513).

Quant aux trois derniers je ne puis me résoudre à les traduire par moi-même d'aucune façon. M. Haug les rend par: „pour s'acquérir une âme (qui le rende apte à atteindre après sa mort le pont) Tchinvat". M. Spiegel traduit par: „désireux d'acquérir l'âme" et dit dans son Commentaire, I 378: „J'ai pris *činvaṭ-ustânem* comme un „composé: le premier vocable devrait être un partic. „présent de *ći*, 5e classe, ou de *čin*, 8e classe, et *činvaṭ-„ustânem* signifierait *désirant l'âme*. J'ai regardé *jayâi* „comme un *dat. commodi* de la racine *ji* = sk. *ji:* pour „le gain. Rueckert songe à *ji*, vivre, mais d'ailleurs tra-„duit comme moi: indem er für's leben den bestand, „unterhalt sammelt, mais *ustânem* ne peut signifier que „force vitale, âme. Les traductions plus récentes ne nous „font pas avancer davantage. Aspendiârji ne traduit pas „*jayâi*, voit dans *činvaṭ* le pont Tschinvat, et donne à „*ustânem* le sens de bonté. D'après la remarque apposée „par Asp. à la glose on aurait à peu près à traduire „par ein schläger der brücke Cinvat, ce qui est ensuite „interprété en ce sens qu'un homme qui accomplit les „actes sus-nommés mérite par là de passer le pont „Tschinvat. Cette conception n'a pas de point d'appui „dans la traduction plus ancienne et le texte n'est pas „non plus en sa faveur . . . . . La traduction primordiale „d'Anquetil est celle-ci: J'instruis ceux qui ne le sont „pas et me conduis tellement dans le monde, que je fais

„passer le pont à ceux qui sont méchants en les rendant „purs. Aucune de traductions données jusqu'ici ne me „paraît suffisante et il faut continuer à tenir ce passage „pour obscur".

C'est là aussi mon opinion. Toutefois je ne serais pas étonné qu'il soit réellement question ici du pont Tchinvat dont il va du reste être question un peu plus loin, mais je ne puis me résoudre encore, malgré l'encourageante-apparence pour le sens, à tenir *činvaṭ-ustâna-* pour un composé affectant la valeur de „une âme digne du pont Tchinvat". Quant à *jayâi* c'est évidemment un datif jouant la rôle d'infinitif.

13. *diwžaṭ* . . . . . .

14. *tem kim mruyâ âthravanem niti mraoṭ ahurô mazdâ âi aṣâum zarathustra.*

„Ce- -lui-là que-tu-dises-! âtharvan ainsi dit A. M. ô juste Z."

Nous avons vu plus haut déjà le relatif *kim* affecter la valeur démonstrative. Nous avons donc ici deux démonstratifs de suite. Simple incistance qui s'explique d'elle-même après la série éliminative qui vient d'être formulée.

15. *yô haurvãm taraçća khṣapanem khratûm pereçâṭ aṣavanem.*

„Qui toute et-pendant la-nuit l'-entendement interrogea juste".

Le verbe se trouve à l'imparfait et au mode conjonctif: ce dernier phénomène est amené par le relatif.

Selon la tradition cet „entendement juste" donne à comprendre l'étude de l'Avesta.

16. *ãzôbûjem ravazdãm činvaṭ peretûm havañhôdãm.*

„du-mal-libération délivrant Tchinvat le-pont préparant".

Ces cinq mots sont cinq accusatifs: trois d'entre eux se réfèrent à *khratûm*, voyez ci-dessus, 14. C'est cet entendement, l'étude de l'Avesta, qui libère du mal, sans aucun doute du péché (*ãzôbûjem*); qui délivre (*ravazdãm*), répétition de la même idée; qui ouvre large (*havaŋhudãm*) le pont Tchinvat.

J'ai quelques observations à faire à propos de l'accusatif *ravazdãm*. M. Spiegel croit utile, dans sa traduction de lui accoler un régime sous-entendu, c'est à savoir „le cœur"; voici d'ailleurs ses paroles: „der [das herz] weit macht". J'ai cherché en vain la raison de cet attribut: il me semble tout superflu; encore un coup, le texte ne fait que se répéter avec un autre terme. — M. Haug traduit bien ce mot dans ses remarques (p. 533 loc. cit.), et l'offre comme formant une proposition par lui-même (ainsi d'ailleurs que je le fais): „dieser verstand der . . . . den geist erweitert", mais par une contradiction bizarre c'est à ce mot que dans sa traduction, p. 513, il attribue le régime *činvaṭ peretûm:* „der vom elend befreit, der weit macht die Tchinvatbrücke" . . . . . .

Je le répète, les deux premiers mots ont chacun une virgule après eux, et les trois derniers forment une troisième proposition „préparant le pont Tchinvat". Il n'y a évidemment pas à donner à l'accusat. *havaŋhôdãm* d'autre sens que celui de „préparant", car le mot *havaŋha-,* n., signifie „préparation".

En ce qui concerne sa formation phonique, *ravazdâ-* nous offre un exemple incontestable de mutation de sifflement: son premier élément est *ravah-,* n., largeur, élargissement. M. Fr. Müller le rapproche de λύειν; Beitr. III 484.

17. *ahunâçem aṣanâçem vahistanâçem vahistahê aŋhèus.*

„Obtenant-le-monde obtenant-le-juste obtenant-l'-excellent de-l'-excellent monde".

Cette phrase n'est pas sans difficulté. Elle comprend, comme on le voit au premier coup d'œil, une sorte de jeu de mots avec ce dédoublement de *vahistahê aṅhèus*. Quant à la présence de *aṣanâçem* elle n'est pas injustifiable: peut-être faut-il admettre que son introduction n'est dûe qu'à une sorte d'analogie, à savoir à l'habitude où l'on se trouvait d'user à chaque instant du mot *aṣa-* à côté du mot *vahista-*: pour ce dernier fait il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la seconde colonne de la p. 39 du manuel de M. Justi.

Quant à *nâçem* on voit assez que c'est encore un accusatif se référant à *khratûm*, pourvu déjà d'un bon nombre d'épithètes.

Il se pourrait que le génitif *vahistahê aṅhèus* ne fut pas régi par les trois mots qui le précédent, mais seulement par les deux derniers d'entre eux. Le sens serait alors: „ . . . . . qui procure le monde (divin), qui procure la justice et l'excellence de l'excellent monde c. à. d. du paradis".

M. Haug traduit *ahu-*, *aṅhu-* par „vie": cela demanderait une justification qui n'est point fournie.

18. *paiti mãm erezvô pereçaṅuha.*

„Vers moi honnête demande". C'est à dire: O honnête Zarathustra, interroge-moi! — Bien qu'il soit fort difficile d'éclaircir *erezvô* (du thème *erezu-*, sk. *ṛ́ju-*), il n'en est pas moins certain que ce mot est un vocatif, ou du moins est pris vocativement. On rencontre des formes analogues.

19. *yim dadhvâṇhem çpènisteṁca vaêdhisteṁca paiti vaćisteṁca parstem.*

„lequel le-créateur et-très-saint et-très-savant contre et-très-parlant interrogé".

C'est à dire: Interroge-moi, moi le créateur très saint, très savant, et qui répond (au superlatif) quand je suis interrogé.

L'on voit assez cette série d'accusatifs se référant à l'accusatif *mãm*.

20. *avatha tê aŋhaṭ vaŋhô avatha aŋhêô çpanyêô yêzi mãm paiti pereçêôiŋhê.*

„De-la-sorte pour-toi que-fût meilleur de-la-sorte que-tu-fus plus-saint si moi vers tu-demandes."

C'est à dire: si tu me questionnes tu en retireras du profit et tu seras meilleur.

La forme *aŋhaṭ* se trouve pour **aŋhâṭ* (comme souvent) et est un imparfait au mode conjonctif.

J'ai adopté pour *aŋhêô çpaŋyêô* la leçon Westergaard: elle seule me semble donner un sens à la phrase, et assurément ce sens est fort simple et fort naturel.

Le mot *çpanyêô* est un nominat. singulier masculin très régulier (cf. *açyêô*, plus rapide = ὠκίων). — De même *vaŋhô* est fort régulier au neutre.

A l'égard de *aŋhêô* je le tiens naturellement pour la seconde personne de *aŋhaṭ*.

21. *pereçaṭ zarathustrô aṣâum kô açti ithyêjêô marṣaonô.*

„Questionna Zarathustra ô juste! qui est périssable mortel?"

J'ai corrigé ici *kâ* en *kô* = *kas*, nominat. sing. masculin. MM. Justi et Haug gardent *kâ* et l'envisagent comme instrumental neutre: „Par quoi, est-on digne de . . . . . ". Assurément (et malgré ce qu'en pense M. Spiegel, Comment. 382) *kâ* peut fort bien être un instrumental: voyez Schleicher, Cpd. 632 . . . . . mais la suite du morceau me fait admettre ici un nominatif. Il importe toujours d'embrasser à la fois les phrases interrogatives et celles de réponse: les unes s'éclairent souvent par les autres. Voyez 33.

Ce qu'il y a de singulier ici c'est de voir Zarathustra donner à Ahura Mazdâ la même épithète: „ô juste!" qu'il en avait reçue. — M. Spiegel passe sous

silence ce mot *aṣâum*. — Il ne serait pas impossible qu'ici la leçon fût mauvaise et que l'on eut au contraire le nominatif *aṣava*, d'où „Le juste Zarathustra questionna . . . . . “.

22. *yaṭ mraoṭ ahurô mazdâ agha daêna diçyâṭ çpitama zarathustra.*

„Alors dit Ahura Mazdâ par-mauvaise loi enseigna ô-très-saint Zarathustra“.

Nous lisons dans le Commentaire de M. Spiegel: „La traduction en huzvâresh traduit *agha daêna diçyâṭ* „par אין סריתר דינן נמותאר פנן par l'instruction dans la mau„vaise loi. Quant au sens cela est bien exact, mais non „pas quant aux mots . . . . . Au commencement de la „phrase il est exact de suppléer *yô* ou *yêzi*, mais on ne „peut rendre *diçyâṭ* par *[celui qui] enseigne*: il faut au con„traire: *si une mauvaise loi est enseignée.* De la sorte on „évite la nécessité de tenir *agha daêna* pour un accusatif.“

Evidemment *daêna-*, f., ne peut être un accusatif.

Mais il ne faut pas oublier que la forme *daêna* est parfaitement admissible en tant qu'instrumental . . . or en prenant légitimement *diçyâṭ* pour un imparfait au conjonctif (ce mode étant amené par le relatif manifestement sous-entendu) il est fort naturel de traduire „Celui-là est digne de . . . . . qui enseigna par une mauvaise loi.“

23. *yô thrizaremaêm ratûm aiwyâṅhãm nôiṭ aiwyâçti.*

„Celui-qui pendant-la-de-trois-ans (?) période laceinture ne-pas-certes ceint“.

La difficulté n'est que dans le mot *thrizaremaêm*, et malheureusement ce n'est pas là une difficulté linguistique.

La traduction précise de *nôiṭ* est notre terme „pas dutout.“

24. *nôiṭ gâthâ çrâvayêiti nôiṭ âpô vaṅuhîs yazâitê.*

„Ne-pas les-Gâthâs récite ne-pas les-eaux bonnes honore.“

Le mot *vaŋuhîs* réclame une explication. Régulièrement il nous faudrait soit *vaŋhûs* (= **vaŋhvas* avec condensation de *va*), soit *vaŋhavaç(ća)*, qui tous deux se présentent au masculin. On sait en effet que dans les thèmes en *u* le féminin et le masculin suivent le même procédé. Or le thème *vaŋhu-* possède la forme thématique féminine spéciale *vaŋuhi-*; il y a là une extension secondaire incontestable; manifestement une extension par le ralatif *ya*.

25. *yaéça mê aêtem naremˇ ãzô avi ava gereptem ravôhu paiti uzbârayaṭ.*

„Et-celui-qui à-moi cet homme l'-angoisse dans enchainé dans-les-dégagements de-nouveau déporta."

C'est à dire: Et celui qui a délivré un homme qui m'appartient tombé dans l'angoisse celui-la . . . . . Voyez la suite.

26. *nôiṭ vaŋhô ahmâṭ skyaothnem verezyêiti yatha yaṭ hê pãçtôphrathaŋhem kameredhem kerenuyâṭ.*

„Non-assurément meilleure que-cela action accomplit que si à-lui ayant-l'-étendue-de-la-peau la-tête il-puisse-couper".

Cette phrase est excessivement obscure par elle-même. Toutefois elle s'éclaircit, me semble-t-il par le passage postérieur (29).

Zarathustra veut laisser entendre qu'il n'y a pas à délivrer de l'angoisse celui qui y est tombé, et que si on l'en délivre on lui rend un tout aussi mauvais service que si on lui coupait la tête. Reste à savoir la portée du mot „angoisse" *(ãzô)*: je n'ose me prononcer sur ce point. — Une autre difficulté s'élève à propos des trois derniers mots. M. Spiegel traduit: „ . . . als wenn er ihm nach der breite des rückens den kopf abschnitte". Traduct. de l'Avesta, I 230. Dans son Commentaire (I 384) le même savant dit: „Peut-être faut-il tenir *hê* pour réflexif: que s'il se coupait la tête". La version

de M. Haug est celle-ci: „ . . . als wenn er einem die haut in ihrer breite vom kopfe schinden würde". Loco cit. 514. Et plus loin: „Die phrase wird von den Desturs auf das abziehen der kopfhaut, also auf eine art skalpiren gedeutet, wie ich glaube, mit recht. Wörtlich heisst es: wie wenn er den kopf machte die breite der haut habend, d. i. die haut durchschnitte und sie über den kopf herunterzöge und der breite nach ausdehnte". P. 535. L'on voit sans peine qu'il n'y a dans tout cela aucune certitude.

27. *aêvahê zî aṣavaghahê aghahê anaṣaonô zâṇu drâjô açti âphritis.*

„D'-un certes du-juste-destructeur méchant injuste . . . . . "

M. Spiegel traduit la fin de la phrase par: „ist der segenswunsch von grösse eine waffe zum schlagen". M. Haug donne comme sens: „La prière que prononce un pareil . . . . . allonge le menton (verlängert das kinn) . . . "

Dans l'incertitude je m'abstiens, ainsi que pour ceci:

28. *duyâo hizu drâjâo thrayãm naêdha éis éathwârô qatô zavanti.*

29. *yô aêvahê aṣavaghahê aghahê anaṣaonô haomahê hutahê dadhâiti.*

„Celui-qui de-cette-sorte du-juste-destructeur méchant injuste du-haoma exprimé donne."

J'ai traduit *aêvahê, haomahê* par le génitif car ces mots sont au génitif: il nous faudrait le premier et ses épithètes au datif, *aêvahmâi* (cf. le locat. *aêvahmi*: déclinaison pronominale), et le second à l'accusatif, *haomem*. Il n'en est pas ainsi, mais, en somme, il ne saurait y avoir là aucunne difficulté.[1])

[1]) „Celui qui donne du haoma à un tel . . . . . " etc.

M. Spiegel rend *aêva-* par „un", M. Haug par „un (tel)". Assurément *aêva-* donne à entendre „un" et répond au vieux perse *aiva-*, au grec οἶϝο = οἶϝο-, mais cette individualisation n'est que secondaire: l'idée a d'abord été purement pronominale, et je pense que nous avons ici le pronom organique AIVA- (sk. *êva,* sic, quidem). C'est là un fait de haute antiquité. Au surplus pour répondre au sanskrit *êva* le zend offre *aêva,* ainsi. — Dans l'hypothèse actuelle je traduis donc *aêva-* par „un de cette sorte, un tel": c'est d'ailleurs le sens fondamental, vu la valeur du dérivatif VA.

30. *uçephritiñãm vâ myazdanãm.*

„Des-offrandes ou-bien des Myazdas".

Ainsi que le fait observer M. Spiegel, Comment. I. 385, il ne faut pas, pour être rigoureux dans la traduction, donner „ou bien des Myazdas consacrés" mais bien „des offrandes des Myazdas". En effet *uçephriti-* est un substantif, cf. le composé *ratuphriti-,* gebet zu rechter zeit (Justi, Hdb. 253).

Le troisième mot est voulu justement au génitif par le premier. Quant à ce dernier, il faut, au sujet de sa flexion, le comparer à *haomahê* également au génitif.

31. *nôiṭ vaŋhô ahmâṭ skyaothnem verezyêiti yatha yaṭ hazaŋrô açpañãm haêñãm avâzôiṭ mâzdayaçnôis avi vîçô janyâṭ nerèus para gãm azôiṭ varetãm.*

„Non-certes meilleure que-cela action opère que si de-mille chevaux une-armée il-puisse-mener du-mazdéen a- clan -puisse-battre les-hommes au-delà la-vache puisse-mener . . . . . "

C'est-à-dire: que s'il se mettait à la tête d'une troupe de mille chevaux, allait tuer les hommes du clan mazdéen . . . . .

M. Haug, op. cit. 515, regarde *vîçô* comme accusat. pluriel régi par *avi,* et dès lors fait un membre entier de

phrase des deux mots *janyâṭ narèus:* „que s'il conduisait une troupe contre les clans, tuait les hommes . . . . .“.

Je préfère de beaucoup m'en rapporter à *mâzdayaçnôis:* ce génitif de *mâzdayaçni-* nous indique clairement que *vîçô* est au génitif singulier, non pas à l'accusat. pluriel. — De la sorte *avi* se réfère à *janyâṭ;* il importe de remarquer que cette expression composée est ici fort bien à sa place: cf. *avi janaiti* „il abat“ à propos d'un arbre, Vend. V 9.

M. Spiegel traduit ainsi dans son Commentaire: „ . . . als wenn er 1000 pferde herbeiführte, die männer des mazdyaçnischen clanes erschlüge, die rinder forttriebe“. Cette version est de 1864. Il est regrettable que M. Haug ait cru devoir citer non point cette version, mais celle évidemment mauvaise que M. Spiegel avait donnée en 1852 et qu'il rétracta ainsi douze ans plus tard. Notons que cette citation de M. Haug est de décembre 1868!

Je reste dans l'indécision touchant le dernier mot: c'est manifestement un accusatif sing. féminin: donc *gãm* ne saurait se traduire par „bétail“, c'est „vache“ qu'il faut ici. Peut-être doit-on rendre *varetãm* par „prise en butin“ et penser qu'alors le singulier est mis pour le pluriel que „la vache“ est donnée in genere, d'où „les vaches“. Peut-être y a-t-il lieu encore à d'autres suppositions.

32. *paiti mãm erezvô pereçañuha yim dadhvâṅhem çpènisteméa vaêdhisteméa paiti vaêisteméa parstem avatha tê aṅhaṭ vaṅhô avatha aṅhâ çpanyâ yêzi mãm paiti pereçâṅhê*

Voir 18, 19, 20.

33. *pereçaṭ zarathustrô aṣâum kô açti çraoṣahê aṣyêhê takhmahê tanu-mãthrahê darṣidraos âhuiryêhê çraoṣâvarezô.*

„Questionna Zarathustra ô-juste qui est de-Çraoṣa juste fort saint-mot-incarné une-arme-audacieuse-possédant ahurien le-çraoṣâvareza“.

C'est faute de renseignements bien précis et indiscutables sur la portée de ce dernier mot que je le laisse non-traduit.

La véritable valeur de *âhuirya* ne peut-être précisée que par une recherche subséquente. Ce terme de „ahurien“ peut signifier en général: „relatif à Ahura, appartenant à Ahura, dévoué à Ahura, issu d'Ahura“ et ainsi de suite. La précision ne peut-être obtenue que par l'examen du caractère personnel de Çraoṣa. Ceci n'a pas à nous occuper ici. Voyez d'ailleurs Spiegel, III 269.

Le thème *darṣidru-* est traduit par Eug. Burnouf „qui a une épée audacieuse“, M. Haug le rend par „qui s'élance avec impétuosité“, cf. sk. *dravati*, il court. M. Spiegel, après hésitation, a fini par s'en tenir à la tradition. C'est le parti que je prends également. J'ajouterai que j'y suis poussé par l'habitude que possède dans l'Avesta Çraoṣa d'avoir à la main une arme offensive, *çnaithis-*, n.; en effet Çraoṣa lutte, ainsi qu'on le sait, contre les démons. Voyez Spiegel, III xxvii. Il est curieux de voir M. Haug s'autoriser précisément de ce caractère belliqueux pour repousser le sens de „possédant une arme audacieuse“; loco cit. 537.

34. *âaṭ mraoṭ ahurô mazdâo mereghô yô parô-dars nãma çpitama zarathustrô.*

„Alors dit A. M. l'-oiseau lequel Parô-dars le-nom ô-très-saint Zarathustra“.

Le-nom, c'est-à-dire „quant-au-nom“. Cet oiseau est le coq.

35. *yim maṣyâka avi dužvaćaŋhô kahrkatâç nãma aojaiti.*

„Lequel les-hommes dé- mal-parlant kahrkatâç le-nom -nomment“.

C'est-à-dire: que les gens qui parlent mal appellent du nom de ..... La particule dé- de „dénomment“ ne

correspond évidemment pas pour le fond à *ari* mais j'ai dû, pour suivre le texte zend mot par mot, recourrir à un vocable français susceptible de dissection.

Il y aurait ici à répéter au sujet de *maṣyâka* au pluriel et de *aojaiti* au singulier ce qui a déjà été dit ci-dessus. Voyez 1, 2.

36. *âaṭ hô mereghô vâćem baraiti upa uṣâṅhem yãm çûrãm.*

„Alors cet oiseau le-discours porte vers l'aurore laquelle sainte".[1])

37. *upaiṅhistata maṣyâka çtaota aṣem yaṭ vahistem niçtô daêvô.*

„Levez-vous ô-hommes louez le-juste ce-qui excellent chassé le-démon".

Il faut évidemment corriger *niçta* en *niçtô*, ou bien *daêvô* en *daêva*, pour avoir des deux côtés soit un nominatif singulier, soit un nominatif pluriel. La première hypothèse est autorisée par la traduction en huzvâresh: שידא נכון איתּ „vertrieben ist der Daêwa", Spiegel, Comment. I 388.

Le pronom *yaṭ* nous indique suffisamment que *aṣem vahistem* est du genre neutre. M. Spiegel traduit ainsi: „die beste reinheit"; M. Haug: „das wahre welches das beste (ist)"; M. Justi fait observer, et avec raison, que ces mots donnent à entendre une personnification. Cf. Spiegel, Avesta, trad. II 35 note. Je traduirai donc par Aṣa-vahista.

38. *aêṣa vô dvaraiti bûṣyãçta dareghô-gava.*

„Cette vous accourt Bûṣyançta à-longues-mains".

C'est-à-dire „vient pour vous endormir". Cf. sur cette divinité Windischmann, Mithra; Spiegel, Av. trad.III XLIX.

39. *hâ vîçpem ahûm açtvantem hakaṭ phraghrâtem nipabdayêiti.*

[1]) C'est à dire: „Au point du jour il élève la voix et dit . . .".

„Celle-ci tout le-monde corporel en-même-temps éveillé endort".

Une première observation concerne *hâ*. M. Spiegel tient ce mot pour une interjection: Comment. I 389. Pour moi je le regarde comme pronom.

Je ne pense pas qu'il faille voir dans *qabda*... un composé *qap* + *dâ*, poser, faire. Il me semble qu'il y a simplement ici dérivation de *qabda-* (= *qapta-*) par l'élément *ya*. Cf. *vâtèyâmahi*, nous enseignons.

J'ai corrigé en *phraghrâtem* le *phraghrâtô* que donnent les textes. On admet communément cette dernière leçon et on traduit le mot comme nominatif singulier se rapportant à Bûṣyançta: „wenn sie aufgewacht ist; — nachdem sie erwacht ist". Cela n'est pas admissible car *phraghrâtô* est du genre maseulin. Il fallait donc lire soit *phraghrâta*, nominat. sing. féminin, soit *phraghrâtem* accusatif singulier se référant à *ahûm*. Dans la première hypothèse le sens est celui-ci: „B. lorsqu'elle est éveillée endort le monde"; le sens de la seconde: „B. endort le monde lorsqu'il est éveillé". A coup sûr il ne doit pas y avoir d'hésitation à admettre la dernière supposition.

40. *qaphça dareghô maṣyâka nôiṭ tê çaćaiti.*

„Le-sommeil long ô-homme non-certes pour-toi convient".

M. Haug traduit cette phrase par: Dors longtemps, ô homme! il ne te convient pas (de te lever à présent). — Cette version est injustifiable. D'abord elle nécessite une supposition bien arbitraire; puis elle donne la parole à B. ce qui jure singulièrement avec tout l'ordonnancement et la suite des idées du morceau. En réalité c'est le coq qui a toujours la parole.

Il est certain que le mot *qaphça* est par lui-même de quelque difficulté car il suppose un thème *qaphçan-* dont ne se retrouve aucun autre cas, mais le sens est

trop précis pour faire rejeter cette explication. Peut-être faut-il corriger par *qaphnô*. — D'autre part, pour justifier son interprétation, M. Haug est obligé de dire: „*dareghô* scheint hier für *dareghem* zu stehen". Mais, je le répète, le sens n'est pas douteux pour qui ne perd par de vue l'ensemble du morceau. C'est des recommandations du coq qu'il s'agit ici.

41. *mâ thrayãm vahistanãm aiwithyô buyata humatahêća manaŭhô hûkhtahêća vaćaŭhô hvarestahêća skyaothnahê.*

„Ne-pas des-trois choses-excellentes . . . . . et-du-bien-pensant esprit et-dela-bien-disant parole et-du-bien-faisant acte".

Voyez sous le n° 42.

42. *thrayãm aćistanãm aiwithyô buyata dusmatahêća manaŭhô dužûkhtahêća vaćaŭhô dužvarstahêća skyaothnahê.*

„Des-trois choses-excellentes . . . . . et du-bien-pensant etc. etc.".

Voici deux versets dont l'intelligence est entièrement impossible vu l'obscurité des deux mots *aiwithyô, buyata*. — M. Spiegel traduit par: „Ne vous détournez pas des trois . . . ."; puis: „Détournez vous des trois . . .". M. Haug par: „Soyez sans attention pour les trois bonnes choses . . . ."; puis: „Soyez attentif aux trois mauvaises . . .". Le sens, comme on le voit est radicalement opposé chez les deux interprétateurs. Pour le premier, les deux versets en question sont placés dans la bouche du coq, pour le second, dans celle de la méchante endormeuse. Cette dernière opinion est émise sans justification aucune et pourtant elle en aurait fort besoin; quand un personnage prend la parole dans la livre qui nous occupe, le rédacteur a toujours grand soin d'en avertir tout spécialement: „Ahura Mazdâ dit alors . . . . Le coq éleva la voix . . . . . Zarathustra dit . . ." etc. Ici rien de semblable. — Si, par contre, nous supposons

que les deux versets dont il s'agit font la suite des paroles du coq nous devons chercher à expliquer *buyata* par une autre assertion que celle qui en fait une seconde personne du pluriel (potentiel de l'indicatif; la première est *buyama*; au singul. sec. pers. *buyâo*). En effet, pourquoi le coq qui s'adresse dans le verset 40 au singulier *(tê)*, s'adresserait-il ici au pluriel? Je n'en vois absolument aucun motif.

D'ailleurs il s'agit avant tout d'éclaircir *aiwithyô*, et la chose ne parait malheureusement pas aisée. La traduction en huzvâresh traduit ce mot par מאם נפשמן: remarquons qu'elle traduit *qaêpathya*, que l'on s'accorde à entendre „propre, relatif à soi", également par נפשמן. Il y a peut-être là une voie ouverte à la recherche; elle ne m'a mené malheureusement à aucun résultat.

Voici, avant de passer aux versets suivants, la version que je propose, sous toutes réserves, pour ce commencement du fargard:

„Ahura Mazdâ s'exprima en ces termes: O juste Zarathustra! En vérité il y en a beaucoup qui portent ce *paiti-dhâna* sans observer les mandements: c'est avec fausseté qu'ils se nomment *âtharvans*. O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! Ils portent ce *khraphçtraghna* sans observer les mandements: c'est avec fausseté qu'ils se nomment *âtharvans*. O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! Ils portent ce rameau sans observer les mandements: c'est avec fausseté qu'ils se nomment *âtharvans*. O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! Ils se servent du couteau mortel sans observer les mandements: c'est avec fausseté qu'ils se nomment *âtharvans*. O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, ne leur donne pas ce nom! Celui qui demeure couché

toute la nuit, négligeant les prières, les récitations, la ressouvenance, les actes, l'étude, l'enseignement ....., c'est avec fausseté qu'il se nomme *âtharvan*. O juste Zarathustra! dit Ahura Mazdâ, ne lui donne pas ce nom! Appelle *âtharvan*, ô juste Zarathustra, dit Ahura Mazdâ, celui là qui toute la nuit étudie la loi sacrée (l'entendement juste) laquelle délivre du mal, libère, et prépare le passage du pont Tchinvat, procure le monde divin, la justice, l'excellence du paradis. O honnête (Zarathustra!) interroge-moi, moi le créateur très saint, très savant et qui répond par excellence quand je suis interrogé. Si tu m'interroges tu en retireras du profit et deviendras meilleur. Zarathustra demanda: O juste! qui est périssable, mortel? Ahura Mazdâ répondit: Celui qui enseigna une mauvaise loi; celui qui trois années (?) durant n'a pas revêtu la ceinture, qui ne récite pas les Gâthâs, n'honore pas les bonnes eaux. Et celui qui a délivré un homme qui m'appartient tombé dans l'angoisse, celui-là n'accomplit certes pas une meilleure action que s'il lui coupait la tête (?) ..... Celui qui donne du *haoma* exprimé à un tel destructeur du juste, méchant, injuste, des offrandes des *myazdas*, celui-là ne fait certes pas une meilleure action que s'il se mettait à la tête d'une troupe de dix mille chevaux, allait tuer les hommes du clan mazdéen, emmenait les bestiaux (?). O honnête (Zarathustra!) interroge-moi, moi le créateur très saint, très savant et qui répond par excellence lorsque je suis interrogé. Si tu m'interroges tu en retireras profit et deviendras meilleur. Zarathustra demanda: .... Ahura Mazdâ dit alors: l'oiseau *parô-dars*, ô très saint Zarathustra! que les hommes qui parlent mal appellent *kahrkatâç*, au point du jour cet oiseau élève la voix et dit: Levez-vous, ô hommes! louez Aṣa Vahista, le démon est chassé. Buṣyançta aux longues mains court à votre en-

contre; celle-ci endort tout le monde corporel lorsqu'il est éveillé. Assurément, ô homme! le long sommeil ne te convient pas".

A. Hovelacque.

LE R-VOCAL SANSKRIT.

Dans une précédente note (III p. 81), j'ai invoqué la prononciation de la quatrième voyelle sanskrite usitée dans le pays tamoul et sa transcription dans les mots que le tamoul a empruntés, pour appuyer l'opinion des savants qui considèrent *ṛ* comme une voyelle réelle, originale et primitive. En même temps, j'ai fait voir combien était fausse la prononciation *ri*.

Ces arguments acquerront plus de force, je l'espère, aux yeux de mes lecteurs, si je montre comment les principaux grammairins dravidistes s'expriment au sujet de cette lettre conservée (pour les mots empruntés) dans les principales langues du sud de l'Inde, autres que le tamoul.

„The short vowel is *rĭ*, or *rŏŏ* as in the words *rig*, „*rich*, *trick*, *rook*, *brook* .... In common spelling, ... „instead of the capital *ṛi* (ऋ) they use *ru* (ரு)" (Brown, Telugu grammar, 2e édition, 1857, p. 12).

„Short *roo* as in *rook*" (Campbell, Teloogoo grammar, 2e éd., 1849, p. 15, n° 42).

„In *ṛi*, the *i* has the short sound of the „French *eu*" (Hogson, Cannaḍa grammar, 2e éd., 1864, p. 3, n° 7).

„Something like *ru* in *rue*" (Peet, Malayalim grammar, 2e éd., 1860, p. 3).

„In *ri*, the *i* has the sound of French *eu* „in *beurre*" (Brigel, Tuḷu grammar, 1872, p. 2, n° 6).

Bayonne, le 6 Novembre 1873.

Julien Vinson.

RECHERCHES SUR LA NATURE ET LE MODE DE FORMATION DU VERBE BASQUE.

M. Vinson a repris, dans le précédent numéro de la Revue de linguistique, l'exposé de son ancienne théorie relative à la formation du verbe basque. Nous devons avouer qu'après lecture attentive de l'article, nous ne nous sommes point sentis convertis et l'opinion de l'auteur, que nous jugions inacceptable, ne nous semble pas aujourd'hui devenue plus plausible.

Notre contradicteur admet l'existence antique, et même, à proprement parler, primordiale, des deux types de conjugaison représentés par *niz* et par *dut*, par *nathor* et par *dakart*. Enfin, plus que jamais, dans les formes *niz* „je suis", *izan* „être", l'auteur reconnaît un radical *iz*. Ce même radical existerait encore, bien que mutilé dans *zen* „il était", pour *zitzen* ou *litzen*, lui-même pour *litz* ou *zitz*. Nous allons successivement examiner toutes ces hypothèses.

A propos des formes *niz* „sum", *hiz* „es", que nous regardions comme de simples médiatifs du pronom pris verbalement, M. Vinson rappelle l'existence d'autres formes médiatives différentes de celles-ci, et parfaitement déterminées, ce sont *nitaz*, *hitaz*, *gutaz* „per me, per te, per nos" etc. Nous avions pris soin de prévenir cette objection. *Niz* a certainement toutes les allures d'une forme primitive et dans *nitaz* on découvre un affixe *ta* intercalé qui sert à distinguer la forme purement pronominale de la forme verbale, quoique toutes deux fussent, sans doute, à l'origine, identiques, quant au sens. Cette explication n'a pas le don de plaire à M. Vinson qui se permet même de la qualifier de puérile, „parce que,

„dit-il, on ne saurait donner pour cause à une évolution „du langage, un caprice de l'esprit, comme si une volonté „extérieure avait jamais pu influer sur le développement „formel.“ Qu'il nous soit permis de le dire. Franchement, nous ne découvrons de puéril ici que l'objection que l'on nous oppose. Qui parle ici de caprice de l'esprit? M. Vinson n'en est point à savoir que certaines formes un peu différentes les unes des autres, quoiqu'ayant, somme toute, une origine identique, peuvent coexister dans une langue et exprimer la même relation. Tel serait, p. ex., en basque, le cas pour les formes locatives *nitan, nibaithan, nerebaithan, neretan* et même *nigan* qui, dans toutes les grammaires par nous consultées, répondent exactement à „in me“. Maintenant, notre contradicteur n'ignore point que, par suite d'un besoin naturel de clarté et de régularité, la langue tend forcément, par la suite, à spécialiser ses formes, à appliquer chacune d'elles à l'expression d'une nuance particulière de la pensée. Ainsi, le parfait et l'aoriste, très nettement distincts l'un de l'autre en grec, sont cependant toujours ou presque toujours confondus, quant au sens, dans le sanscrit classique. N'est-il pas clair qu'un phénomène analogue a dû se passer en basque pour les désinences munies de la syllabe *ta*? Son emploi aujourd'hui encore n'est pas le même pour le nom et pour le pronom, pour l'indéfini et pour le pluriel. Avec le substantif au mode indéfini, *ta* apparait régulièrement à certains cas, ceux, p. ex., que nous avons qualifiés des noms de *locatif, inessif, illatif* etc., p. ex., *menditara* „vers une montagne“; tandis qu'il faudrait dire *mendira* „vers la montagne“ etc. etc. L'emploi de l'affixe *ta* semble encore plus fréquent au pluriel. Il n'y a que ce nombre qui admette le médiatif; p. ex., *emaztetaz* ou *emaztetzaz* „per fœminas“, tandis que l'on dirait *emaztez* „par une

femme“ et *emazteaz* „par la femme“. Au contraire, les pronoms admettent régulièrement et généralement cet affixe non-seulement aux cas locaux comme les noms du mode indéfini, mais encore au médiatif, comme les substantifs pluriels. Sans entrer dans de plus longs développements sur l'origine de cette syllabe *ta*, remarquons qu'elle semble éveiller surtout une notion de localité et de direction. Ce n'est que par extension qu'elle finit par figurer au cas médiatif. Les Basques semblent donc s'être trouvés, à l'origine, en possession d'une double forme médiative pronominale *niz* (forme radicale et simple), et *nitaz* (forme composée et intercalative). Ces termes servant à désigner un double rapport, l'un verbal (je suis), et l'autre pronominal (par moi), le besoin d'introduire un peu de clarté dans le discours ne tarda point à se faire impérieusement sentir. Ce besoin, précisément, il n'y avait qu'un moyen de le satisfaire; c'était d'affecter exclusivement l'une des formes dont nous venons de parler, à l'expression de la notion verbale et l'autre à celle de la notion pronominale. L'idée de localité se trouvant, par la nature même, beaucoup plus étroitement unie à celle du pronom qu'à celle du verbe qui exprime l'existence ou l'action, la langue fut fatalement amenée, pour ainsi dire, à faire de *niz* un verbe, de *nitaz* un médiatif du pronom. Il n'y a rien dans tout ceci qui ne rentre parfaitement dans les procédés habituels de l'esprit humain et nous ne voyons point à quel propos M. Vinson s'en vient nous parler de caprice. Certes, l'aspiration vers la clarté, la lucidité du discours a produit de bien autres métamorphoses. Somme toute, nous ne prétendons nullement que les formes *nitaz*, *hitaz* aient été créées de propos délibéré et pour les besoins de la cause. L'absurdité seule d'une telle opinion eut dû empêcher notre contradicteur de nous la prêter aussi

gratuitement. M. Vinson critique notre traduction de *ethorten naiz* (sum in τῷ venire, per me in τῷ venire), car, dit-il, il n'y a rien dans l'expression basque qui rende l'idée de l'article. C'est une observation du même genre que celle qui nous fut faite à propos des cas de la déclinaison basque. Avec la meilleure volonté du monde, nous n'y pouvons voir qu'une de ces misérables chicanes de mots, bien peu dignes de figurer dans une discussion sérieuse. Sans doute, la finale basque *te* ou *tze* n'est point un article dans le sens propre du mot, mais souvent elle exprime une notion analogue et que ne rend avec exactitude aucune particule des dialectes indo-européens. *Te* (ou *tze*) s'emploie le plus souvent pour fabriquer une sorte de nom verbal, qu'en français nous marquons par l'infinitif précédé de l'article, p. ex. *yatea* „le manger", *edatea* „le boire". Si au lieu de dire „sum in τῷ venire", nous avions employé les termes „sum in venire", notre traduction eût été encore moins exacte et moins claire. *Venire* est un infinitif et non point un nom verbal.

M. Vinson trouve bien étrange notre manière de décomposer *izan* (*iz*, per, et *an* ou *n*, signe du locatif). Il ne s'explique point, dit-il, comment *in per* ou *per in* a jamais pu prendre le sens du verbe substantif; mais il ne faut pas oublier que les radicaux basques n'appartiennent point à une catégorie bien déterminée, que, si l'on voulait les soumettre à un classement rigoureux, il faudrait plutôt les considérer comme des racines substantives ou pronominales. *Iz* qui a le sens de „par" pourrait donc aussi être rendu substantivement „moyen, instrument, cause". *Izan* voudrait donc dire litt. „dans la cause", et, par suite, „être, l'être". En quoi cette métaphore est-elle plus étrange que celle de *ukha*, litt. „in manu" pour „avoir"? Si, d'ailleurs, le système de M. Vinson, qui décompose *niz* en *n' iz* ou *ni iz* (moi être),

était vrai, comment des formes telles que *gire* ou *gare* „nous sommes“ eussent-elles été possibles? Car, sans doute, notre contradicteur ne contestera pas que *gare* ne soit un pur allatif du pronom *gu*. Il tient la place d'un primitif *gura*, litt. „vers nous“. Les modifications vocaliques que nous offre la forme verbale, sont moins importantes, à coup sûr, que celles déjà constatées dans *nuzu* et *nuk* „je suis“, traitements respectueux et masculin de l'indéfini *niz* ou *naiz*. Les trois personnes du pluriel, ou du moins, à coup sûr, les deux premières d'entre elles, consistent donc uniquement dans des pronoms à certains cas de leurs déclinaisons; donc, il doit, à priori, en être de même pour les deux premières du singulier. Il serait par trop absurde, aussi, de prétendre que les Basques ont eu une notion précise de la nature du verbe, mais à certaines personnes seulement, et non point à d'autres.

M. Vinson avance à l'appui de sa thèse, le rapprochement établi par le prince Lucien Bonaparte entre cette prétendue racine *iz*, dans le sens de „être“ et le substantif *hitz* „mot, parole“. Outre que nous pensons plus sûr de rendre le *iz* de *izan* par „per“ ou tout au plus par „causa, instrumentum“, qui ne voit tout ce qu'offre généralement de scabreux, ce système étymologique, consistant à dériver un terme exprimant une notion d'ordre général par un autre, dont le sens est essentiellement restreint? La parole n'est point l'être, l'existence. Elle n'en est qu'une manifestation, propre exclusivement à l'homme parmi les créatures terrestres. Aussi conçoit-on que, dans certaines langues, le terme signifiant „homme“ ait été tiré d'une racine voulant dire „parler“. On ne saurait s'expliquer comment le mot „être“ dans son sens le plus large, appliqué même à des objets inanimés, pourrait se rattacher d'une façon quelconque

à l'idée de „parole". On s'est moqué, avec raison, de ce philologue, lequel dérivait le terme „jour" dans certains dialectes de l'Europe d'une racine hébraïque voulant dire „jour chaud".

Mais nous objectera-t-on encore, n'y a-t-il pas tout lieu de croire que *niz* est formé de la même façon que *nathor* „je viens", où le *n* marque la première personne et où *athor* (pour *ethor*) indique l'idée de „venir"? Qui, cependant, oserait s'aviser de voir dans *nathor*, une forme quelconque de déclinaison? Donc, par voie d'analogie, nous déciderons que *niz* ne peut pas, lui non plus, être regardé simplement, comme un médiatif du pronom, qu'il se compose également de deux éléments non subordonnés l'un à l'autre. Prétendra-t-on ne voir dans *nathor* qu'une contraction pour *ethorten niz*? Mais, jusqu'à ce que l'on ait établi de quelle façon aurait pu se produire une telle contraction, qui à priori semble peu conforme au génie de la langue basque, il sera plus sage d'admettre que *niz* et *nathor* sont des verbes véritables et taillés sur un patron identique.

Voici dans toute sa force l'objection que nous fait M. Vinson. Il semble assez aisé d'y trouver une et même plusieurs réponses. D'abord, on ne saurait, en bonne logique, conclure de ce qui se passe pour un verbe actif ou neutre à ce qui a dû se passer pour le verbe substantif. La différence de nature est trop grande entre eux. Ce dernier renferme une notion éminemment abstraite que l'homme ne peut saisir que par induction ou réflexion, tandis que les autres répondent à des sensations d'un ordre beaucoup plus matériel. Cela est si vrai que dans les dialectes du groupe algique qui, cependant, possèdent un système de conjugaison démesurément riche, il n'existe aucune forme répondant à notre verbe substantif. Suivant la judicieuse remarque de M. Du-

ponceau, on ne saurait traduire littéralement dans aucun de ces idiomes, la phrase biblique „Je suis celui qui suis.“ Il y a longtemps déjà, que l'on a cru remarquer dans les langues mêmes les plus perfectionnées, telles que le sanscrit, l'arabe et l'hébreu, que le verbe *être* est dérivé de racines signifiant „respirer, se tenir, être debout, vivre, etc., etc.“ Qui contesterait que le castillan *estar* ne vienne du latin *stare*? Donc, si *nathor* nous apparait constitué de deux éléments égaux en valeur, on n'a pas pour cela le droit de déclarer que *naïz* n'est point un simple médiatif pronominal.

Sur un autre point encore nous aurions à faire des réserves et des *distinguo*. M. Vinson croit la conjugaison périphrastique, comme dans *ethorten naiz*, plus moderne que la conjugaison dite syncopée. Sans entrer dans de longs développement à cet égard, bornons-nous à dire que sur ce point, nous nous rangerions plus volontiers à son avis qu'à celui du savant abbé Inchauspe. En tout cas, il nous parait impossible de faire remonter à une seule et même époque de la langue, la formation de la conjugaison transitive et celle de la conjugaison intransitive. De longs siècles, sans doute, s'écoulèrent entre l'apparition de la forme verbale *niz*, d'où sortit *nathor* et celle de la forme *dot*, d'où proviennent les syncopés *dabila*, *dakit*. Du reste, la priorité accordée aux formes syncopées ne prouve nullement qu'il y ait la moindre racine verbale cachée dans *niz* ou dans *dot*. Nous irons plus loin et déclarerons qu'il n'y en a pas même dans *nathor*. Ce verbe se devrait traduire à la lettre (moi, action de venir, venue) ou mieux (de moi la venue). Tout au plus, la racine *athor* ou *ethor* pourrait-elle être considérée comme une sorte de substantif verbal, mais rien de plus. Enfin, en admettant même (ce qui semble fort douteux) que dans l'esprit des Basques d'aujourd'hui,

niz soit senti comme une véritable forme verbale, il ne s'en suivrait pas que leurs pères, au moment où l'idiome euskara se constitua à l'état de dialecte séparé, n'aient pas adopté un cas de la déclinaison pronominale pour marquer la première pers. de l'indicatif.

M. Vinson repousse comme absurde, cette hypothèse que le basque ait pu emprunter des Celtes l'idée d'une forme verbale véritable (à savoir la 3e pers. *da* „il est"). Il conteste la „possibilité d'un développement formel dans la seconde période de la vie linguistique". Nous pensions avoir répondu d'avance à cette objection, en citant l'exemple du Yucatèque, mal à propos appelé Yukatèque par M. Vinson. Nous nous efforcerons d'établir, dans un prochain travail, que c'est bien sous l'influence exercée par le castillan qu'il s'est créé le verbe substantif et le verbe possessif dont il est aujourd'hui pourvu. D'ailleurs, le hongrois, avec son riche système de flexions postpositives que l'on ne retrouve au même degré de développement chez aucun des autres dialectes finnois, ne nous offre-t-il point un frappant exemple de formes postérieurement créés? Enfin, qui nous dit que l'influence des dialectes celtiques ait été sans action sur la déclinaison basque? Nous serions, quant à nous, très portés à admettre le contraire. Nul ne contestera le rôle immense dévolu à l'article final *a* (*ar* primitif, comme l'a démontré M. Vinson lui-même) dans le système des flexions euskariennes. Précisément, ce *ar* n'est autre chose que l'article du breton. Nous laissons aux celtistes le soin de rechercher si, réellement, il n'aurait point passé des Celtes aux Basques, ce que, pour notre part, nous sommes, à l'avance, tout disposé à supposer. Seulement, les Euskariens, fidèles au génie de leur idiome national, ont postposé cet article étranger, au lieu de le préposer.

Maintenant se fait-on bien une idée de ce que pouvait être le système déclinatif du basque avant l'introduction de cette partie du discours? Sans doute, il n'était guère plus développé que celui des dialectes de l'Amérique du Nord. Ces derniers ne possèdent qu'un petit nombre de particules postpositives, généralement indépendantes du radical. En un mot, tout semble indiquer qu'au contact des populations celtiques, le basque se transformait avec une prodigieuse rapidité, et si la conquête romaine eût tardé un ou deux siècles encore, nous n'aurions plus aujourd'hui à la place de l'euskara, qu'un dialecte congénère du breton ou du gallois.

Enfin, il est une erreur que nous prête M. Vinson. Il lui eut suffi, cependant, de nous lire avec la moindre attention pour l'éviter. Nous n'avons pas dit que ce soit la même tribu des États-Unis qui emploie la particule *ban*, litt. „mort, défunt", pour marquer l'imparfait et s'est forgé un verbe „être" à l'imitation de l'anglais. La particule *ban* appartient à la langue algonkine. C'est une autre peuplade, citée par Bancroft, mais dont nous ne nous rappelons plus le nom, et vivant non loin des bords du Mississippi qui a subi l'influence linguistique des blancs. En un mot, pour nous, les Basques, comme peut-être la majorité des habitants de la France actuelle, sont des Américains primitifs, celtisés d'abord et romanisés ensuite. Ce que nous exposons ici, n'est, sans doute, qu'une hypothèse. Reconnaissons, du moins, qu'elle a pour elle la vraisemblance. Ce n'est pas, sans doute, l'opinion de M. Vinson; mais raisonnons un peu.

Un motif de croire à la parenté de la plupart des tribus de l'Amérique du Nord entre elles, c'est non seulement la conformité du type physique, mais encore l'étonnante affinité du génie de leurs idiomes. Une raison de repousser cette même parenté, c'est la dissemblance

presque absolue de leurs vocabulaires. A peine trouve-t-on une racine commune à l'algonkin et à l'iroquois.

Si nous mettons en balance les considérations pour et les considérations contre, certes, les premières l'emporteront de beaucoup. Rien qu'une communauté d'origine ne peut expliquer la similitude des procédés grammaticaux. M. de Humboldt avait prétendu voir en eux, simplement, l'indice de l'état social auquel était parvenu chaque nation, lorsque son langage se constitua. On dirait que les hommes ont attendu les progrès de la vie sociale pour se donner un idiome. D'ailleurs, l'opinion du savant allemand se trouve carrément démentie par les faits. Les Australiens étaient encore moins avancés que les plus barbares des Américains, et cependant leurs dialectes ne rassemblent en rien à eux des sauvages du Nouveau-Monde. La constitution de chaque famille d'idiomes forme un caractère ethnographique, nullement un caractère social ou politique.

Au contraire, l'on peut jusqu'à un certain point expliquer les plus profondes divergences des vocabulaires par certaines circonstances secondaires, la très haute antiquité de l'époque de dispersion des diverses tribus, le petit nombre des individus qui les composaient, ce qui favorisait les rapides modifications da la phonétique, etc. etc.

Maintenant, si l'on admet comme probable la parenté des dialectes iroquois et algonkins, il faudra bien se résoudre à être logique jusqu'au bout, et ne pas craindre d'admettre une parenté possible entre les Canadiens et les montagnards des Pyrénées. Alors, la ressemblance des pronoms personnels entre le basque et l'algonkin acquiert une assez grande importance et établit un lien entre ces deux idiomes qu'on ne retrouverait pas entre les dialectes algiques d'une part et de l'autre,

les dialectes, américains cependant, des Sioux et des Mohawks.

Je ne vois point que pour soutenir cette parenté du basque avec les langues des Peaux-rouges, il soit, le moins du monde, nécessaire d'admettre l'existence d'une seule et grande famille linguistique, dite touranienne et englobant tous les idiomes agglomérants des deux mondes. Les langues des Finnois, des Turcs sont formés sur d'autres principes que le basque; le pronom, cette partie capitale du discours, n'offre nulle analogie. Donc il ne faut pas essayer de les ramener tous à un seul groupe. En vérité, plus on compare le finnois, le lapon à l'euskara et moins on découvre de ces affinités vraiment probantes. Au point de vue grammatical, presque rien de commun entre eux, si ce n'est ces ressemblances tenant forcément à leur nature agglomérante. Quelques désinences casuelles ou postpositions se ressembleraient singulièrement, mais elles sont en petit nombre et peut-être ne convient-il de voir là que le fruit du hasard. Le vocabulaire offre certains termes communs. Rien n'empêche de les expliquer par la présence, à des âges reculés, de tribus turques ou mongoles jusque dans l'Europe occidentale. C'est là une hypothèse à laquelle les recherches des anthropologistes semblent donner un certain crédit. En un mot, les motifs qui nous poussent à rattacher le basque aux dialectes canadiens, sont précisément les mêmes qui nous portent à l'isoler des dialectes tartares et touraniens.

Il est une objection que M. Vinson ne songe point à nous faire. Qu'il nous soit permis de nous la poser à nous-même. Un des caractères les plus persistants des dialectes du Nouveau-Monde, c'est leur ténacité à incorporer le pronom soit au nom, soit au verbe. Ainsi en Maya, on dira *achacobex*, tes lits, en un seul mot, au

lieu *aex chacob;* le *ex* étant le signe du pluriel pour le pronom, comme *ob* pour le substantif. Nous ne connaissons, en basque, rien de réellement analogue, mais ne faut-il point tenir compte ici de l'influence séculaire exercée sur lui par des dialectes d'origine indo-européenne?

Pour en revenir au sujet principal de ce mémoire, la nature des formes de la conjugaison en euskara, nous pouvons, ce semble, soutenir hardiment que nos explications sont conformes à la nature de la langue même et surtout à celle de l'esprit humain. Peut-être trouvera-t-on même que notre système ne soulève pas le mêmes difficultés insolables que celui de M. Vinson.

Passons maintenant à l'étude de la forme *zen* „il était". Notre contradicteur admet une forme primitive *lizitz* ou *zizitz,* dont la première syllabe aura disparu au présent. Le finale *en* de *zen* devrait d'ailleurs être considérée comme adventice (ce qui, bien entendu, reste à démontrer).

Quant au terme *zen*, employé dans le sens de „mort, défunt", p. ex. dans *aita-zena* „feu mon père", ce serait bien le même radical, mais avec une finale sans doute d'origine différente. Toute cette théorie semble donner lieu à d'irréfutables objections.

1° D'abord, la forme archaïque supposée *zitz* ou *litz* se doit rattacher nécessairement au *da* du présent, de même que *nintzan* se rattache à *niz*. Il aurait d'abord fallu nous démontrer par quelles modifications de phonétiques, *da* a dû devenir *zitz* ou *litz*.

2° En admettant l'existence antique de ce *zitz* ou *litz,* est-il bien certain qu'il ait jamais été réellement employé au présent de l'imparfait? Ne serait-il pas possible même que cette racine pronominale s'omit ou s'employât à volonté, suivant que l'on entendait donner plus ou moins d'énergie à la phrase? Ainsi le latin dira tantôt

fleo et tantôt *ego fleo*. Ceci nous expliquerait pourquoi aujourd'hui, la dite racine a tout à fait disparu du mode présent, tandis que son emploi est devenu de rigueur pour le conditionnel et le suppositif.

3° Il est dans les tendances naturelles de l'esprit humain, et par suite, dans le génie des langues primitives, de considérer l'idée de passé, non comme simple et primitive, mais comme négative, et par suite composée. Il est admis généralement aujourd'hui que le sanscrit *abhavan* „j'étais", signifie litt. „je ne suis plus, j'ai cessé d'être". Or, précisément, cette idée négative, nous la retrouvons dans la syllabe *zen*, et cela pour deux motifs. On ne saurait douter que ce terme, tout comme le français „feu, dé-funt", n'indique pas seulement la notion abstraite de „mort", mais bien celle de „n'existant plus, ayant cessé d'exister". En outre, comment *zen* est-il lui-même formé? Le déterminer ne semble pas chose fort difficile; c'est simplement le génitif syncopé de *zer*, quoi, quel (peut-être apparenté au démonstratif celto-irlandais *sé*). Chez tous les peuples, l'on a employé l'idée exprimée par les particuls *de*, *ex*, *ab*, à rendre celle de cessation, de passé. Les exemples de cela seraient nombreux. Tenons-nous en à un. En égyptien, p. ex. „écrit de moi" se prendra dans le sens de „j'ai écrit". De même, la particule locative est par excellence signe du présent et le destinatif, signe du futur p. ex. en basque *izango naiz* „je suis pour être"; *id est*, „je serai".

4° Le basque (et c'est même un caractère qui les rapproche de certains dialectes américains), donne volontiers les mêmes signes de temps aux noms et aux verbes. La finale *ko* et *gaï* ou *go* du futur reparait p. ex. dans *idizko* „taurillon, jeune veau" (litt. qui bos facturus est) — *emastegai* „fiancée" (litt. Uxor futura). Donc nous pouvons être surs, par voie d'induction, que *zen* a juste

le même sens et la même origine dans le traitement du nom et dans celui du verbe. Or, il est certain que dans *aitu zena*, cette syllabe *zen* veut strictement dire „défunt".

L'objection à nous faite par M. Vinson, que, dans notre système, il faudrait *nintzanz* au lieu de *nintzan*, prouve une seule chose, c'est qu'avant de nous critiquer, il ne s'est seulement pas donné la peine de nous lire. Dès que nous admettions l'existence isolée de *zen* ou *zan* à la 3e personne, dans le sens de „defunctum", il était bien clair que dans *nintzan* „per me defunctum", *defunctum* ne se rapportait pas à *me*. Peut-être aurions-nous été mieux compris en traduisant „per me *res* acta, *negotium* actum". Dans ce cas, *nintzon* se trouve, on ne peut plus conforme au génie de la langue et *nitzanz* deviendrait un barbarisme.

M. Vinson nous reproche d'avoir qualifié le *tz* de *nintzan*, d'adoucissement du *z* redoublé, parce que, dit-il, en cas de rencontre l'un des deux *z* tombe, tandis que l'autre devient *tz*. Il cite l'exemple *etzen* pour *ezzen* „il n'était pas". Si ce n'est pas là un cas évident d'adoucissement, franchement nous ne savons plus ce que c'est que de parler français. Il n'y a point ici simple suppression d'un son reputé trop dur, mais modification en un autre, c'est à dire adoucissement.

Somme toute, le travail de M. Vinson dénote une connaissance fort remarquable des divers dialectes de l'idiome basque, mais il prouve en même temps que l'auteur ne se rend point un compte suffisant du génie grammatical de cette langue.

Une dernière réflexion avant de déposer la plume. M. Vinson s'élève contre ceux qui „nient la constitution matérielle du langage"; qui „voient dans la parole, une œuvre artificielle, indépendante de l'homme et extérieure

à ses organes". Nous pensons que sur ce point il a grandement raison, mais on ne saurait partir de là, pour conclure avec l'école rationaliste actuelle, que le langage est un produit nécessaire et spontané de l'activité humaine, qu'un un mot, nous avons parlé uniquement, parce que nous en avions besoin et que notre nature nous y portait forcément. Une telle conclusion serait démentie par les faits. Un sourd-muet a autant besoin de parler par signes qu'un homme bien conformé de causer de vive voix. Or, jamais les sourds-muets, même réunis en groupes n'ont pu parvenir à inventer un langage mimique. Il faut qu'on le leur enseigne. Une fois instruits, ils se montrent, en général, d'une intelligence remarquable pour tout ce qui est moyen d'exprimer la pensée. Tant qu'on ne nous aura pas rendu compte de ce phénomène, nous serons en droit de penser que l'homme n'a pas appris à parler tout seul. Il a sans doute développé et même créé la grammaire de chaque langue, mais nous aurions peine à croire qu'il ait pu inventer l'usage des racines et les explications données à cet égard, par l'école positiviste nous paraissent ne reposer sur aucun fondement solide.

H. de Charencey.

Je me garderais bien d'intervenir dans cette discussion sur le verbe basque, autrement que pour inciter mes collaborateurs à poursuivre un débat si intéressant. Chacun de nous y doit trouver son profit, lecteurs et rédacteurs. Il se rencontre toutefois dans les dernières considérations émises par M. de Charencey une assertion, qui, toute destinée qu'elle paraisse l'être à M. Vinson, ne peut me laisser insensible. Comme M. Vinson, je ne vois dans le langage qu'un produit spontané et forcé de l'organisation humaine; cette fonction physiologique dénote, comme toute autre fonction, un organe dont elle est le produit nécessaire. Il n'en saurait être autrement du langage qu'il n'en est de la pensée, de la locomotion, de la vision, de la digestion. A qui ne m'accorderait pas que cette proposition n'est qu'un simple „truism", je ne me sentirais point en goût de répondre. Mais

par contre, je ne saurais me laisser qualifier de „rationaliste“, de „positiviste“ — ce qui m'arrive ici indirectement, très indirectement et sans intention, je le reconnais volontiers, puisque la phrase de mon collaborateur est générale, — pour ce motif que j'affirme, tout comme M. Vinson, la *nécessité* des faits, et que je regarde toute production naturelle, c'est à dire toute transformation de la matière, comme inéluctablement déterminée. Cette doctrine n'a rien à voir avec le „rationalisme“ ou le „positivisme“, ou alors les mots n'ont plus de valeur; c'est simplement la doctrine *expérimentale*.

A. H.

LES DIEUX DU VENT VÂYU ET VÂTA DANS LE RIG-VÉDA ET DANS L'AVESTA.

Bien que moins important dans le vieux recueil hindou que *Rudra* et les *Maruts*, le vent lui-même, adoré sous ses propres noms *Vâta* (lat. *ventus*, got. *vinds*, all. *wind*), et *Vâyu* (lit. *véjas*), dut conserver une profonde influence religieuse sur les esprits, car la divinisation de ce phénomène naturel, avec le nom appliqué à celui-ci, persistant dans la théologie de l'Inde, nous ramène aux premiers temps de l'humanité, à cette période fétichiste qu'avec plus ou moins de peine on retrouve sous tous les mythes. D'autre part, ce culte poursuivit longtemps, à travers les âges, sa voie dans la religion des Hindous, puisque parmi les plus anciens *Puraṇas*, le *Vâyu-puraṇa* est compté comme le plus antique; et nous savons que selon les Nâiruktas il était aisément substitué à *Indra* dans le gouvernement de l'atmosphère. Néanmoins, il lui est souvent associé dans le Rig-Véda, association bien naturelle du dieu du vent avec le dieu de la foudre dans l'orage. Les deux dieux occupent le même char et le passage suivant, tiré du

46e hymne du IVe maṇḍala, donne une série d'épithètes qu'on retrouve dans d'autres hymnes appliquées au seul *Vâyu*:

3. â vâṁ sahasraṁ haraya indravâyû abhi prayaḥ | vahantu sômapîtayê.

4. rathaṁ hiraṇyavandhuram indravâyû svadhvaram | â hi sthâthô divispṛçam.

3. Que vers la boisson mille (chevaux) fauves ô *Indra* et *Vâyu*, vous amènent tous deux boire le sôma!

4. O *Indra* et *Vâyu*, vous vous tenez tous deux sur un char au siège d'or, se dirigeant de lui-même, touchant au ciel.

Un des caractères particuliers à *Vâyu*, c'est qu'il est d'entre tous les dieux celui qui goûte le premier aux libations, *tvaṁ hi pûrvapâḥ asi* „tu es certes celui qui bois le premier"; de là un conte de l'*Aitarêya Brâhmaṇa*, où *Vâyu* gagne à la course le droit à la première libation, dont il accorde le quart à *Indra*. Qu'y a-t-il au fond de ce mythe? N'est-ce pas une explication, à la façon des théologiens hindous, de la vieille prééminence des dieux de la tempête et de la foudre, de celui de la tempête surtout. Il est hors de doute que le conte de l'*Aitarêya-Brâhmaṇa* a été forgé à une époque postérieure, mais le fait de la priorité de *Vâyu* à la libation n'en existe pas moins dans le Rig-Véda. D'autre part, on peut encore expliquer ce mythe et ce fait réel, l'offrande première du sôma à *Vâyu*, de la façon suivante: le dieu du vent, ou le vent lui-même, est le plus rapide des dieux, c'est lui qui arrive le premier au sacrifice, c'est lui qui doit goûter le premier à la libation; je ne me contente pas de cette interprétation, et je lui préfère de beaucoup celle-ci. De même que *Saramâ*, autre forme mythique du vent, est appelée la chienne d'Indra, en souvenir de la brise fraiche qui précède l'orage, du

coup de vent qui est comme le prélude de ce phénomène météorologique, de même, il me semble que le droit à la première libation accordé à *Vâyu* vient de la même observation, et que ce précurseur de la pluie, objet des vœux des Aryas, que cet allié, cet émissaire du grand dieu de l'orage, du dieu qui ouvre le flanc des nuées pour en faire sortir l'eau bienfaisante, doit être celui qui boira le premier la liqueur favorite de nos ancêtres et de leurs divinités.

Vâyu est appelé *Krandad-iṣṭi* „qui s'élance avec fracas", épithète aisément intelligible, mais, ce qui est plus singulier, il n'est appelé qu'une fois père des *Maruts* dans l'hymne que je donne ici comme spécimen du culte réservé à *Vâyu* (Maṇḍala I, h. 134).

1. Que tes rapides coursiers, ô *Vâyu*, t'amènent ici vers la boisson, pour boire le premier, pour boire le premier le *sôma*! Que ton esprit accueille notre hymne élevé, intelligent et sincère. Sur ton char attelé des *niyuts*, viens pour faire des dons, ô *Vâyu*, pour faire des dons au guerrier!

2. Qu'elles t'enivrent, ô *Vâyu*, ces enivrantes gouttes (de *sôma*), puissantes, bien préparées, et resplendissantes, par nos chants puissantes et resplendissantes; lorsque tes puissants, actifs et dociles coursiers les *niyuts* te suivent dans la salle du sacrifice pour le don de ce qu'ils désirent, ils parlent de ce qu'ils désirent.

3. *Vâyu* attelle ses deux chevaux rouges, *Vâyu* attelle ses deux chevaux fauves, *Vâyu* attelle à son char ses deux chevaux infatigables à porter leur charge, très-forts à porter leur charge. Lève-toi, comme un homme qui réveille sa maîtresse endormie. Regarde les deux mondes, allume l'aurore pour acquérir de la gloire, allume l'aurore.

4. Pour toi les pures aurores étendent de loin leurs vêtements fortunés en rayon, en nombreux et glorieux rayons. Pour toi la vache qui possède l'ambroisie allaite tous les *Vasus*; tu as engendré les *Maruts* dans le sein du ciel, dans son sein.

5. Pour toi, les gouttes de *sôma* brillantes, pures, rapides dans leur cours, puissantes à enivrer, désirent la création des eaux, elles en désirent la création. L'homme timide et anxieux te prie, toi qui

est bon, de crainte de voleurs. Contre tous les êtres tu nous protèges pour notre équité, contre les démons tu nous protèges pour notre équité.

6. O *Vâyu*, toi qui n'es surpassé par personne, tu as droit le premier à la boisson du *sôma*, tu as droit à la boisson de cette liqueur exprimée, surtout de celle qui a été l'offrande des hommes qui ont péché. Pour toi, certes, toutes les vaches ont du lait et du beurre, pour toi elles ont du beurre.

Enfin, on se le représentait avec tous les dons de la beauté, on le disait beau, *darçata*, doué de très-belles formes, *supsarastama*.

Quant à ses affinités mythiques avec les autres dieux, nous avons vu qu'en un seul passage il est considéré comme ayant engendré les Maruts; deux versets du 26e hymne du VIIIe maṇḍala l'appellent le gendre — *jâmâtṛ* — du dieu *Tvaṣṭṛ*, et un autre hymne (VIIe m., hym. 90) lui donne le ciel et la terre pour parents: *râyê nu yaṁ jaǰnatû rôdasîmê* „celui qu'engendrèrent les deux mondes pour la richesse.“ L'hymne à *Puruṣa* fait de *Vâyu* une émanation de cette divinité, mais le caractère relativement moderne de cette pièce rend cette notion d'une importance singulièrement minime.

L'autre nom du dieu du vent, *Vâta*, lui est donné spécialement dans deux petits hymnes du Xe maṇḍala, le 168e et le 186e que je donne ici, ne pouvant mieux faire le portrait du vent-fétiche.

1. (Je chante) la grande gloire du char de *Vâta*. Son bruit vient rugissant, profond. Touchant le ciel, il s'avance, rendant les objets rougeâtres, il vient, chassant la poussière de la terre.

2. Les bouffées d'air se précipitent avec lui, et se réunissent à lui comme des femmes dans une assemblée. Assis avec elles sur le même char, le dieu-roi de cet univers est entraîné.

3. Se précipitant par les chemins de l'atmosphère il ne se repose jamais un seul jour. Ami des eaux, premier né, saint, où est-il né? d'où est-il sorti?

4. Âme des dieux, germe de l'univers, ce dieu se meut comme il veut. Ses bruits ont été perçus, mais non son corps. Honorons ce *Vâta* par un sacrifice.

On voit dans cet hymne que la confusion entre l'objet et la cause dirigeante, caractère distinctif du fétichisme, existe encore. La pièce suivante a déjà un sens moins primitif et plus élevé:

1. Que *Vâta*, salutaire et propice, nous souffle au cœur la guérison. Qu'il prolonge nos existences!
2. O *Vâta*, tu es pour nous un père, pour nous un frère, et pour nous un ami: toi, fais nous vivre!
3. De l'immortalité (ou de l'*amṛta* [la pluie]) qui est déposée là dans ta demeure, ô *Vâta*, donne-nous en un peu pour vivre!

Ici, le dieu du vent a dépouillé une partie de ses caractères matériels pour revêtir l'apparence d'un guérisseur, particularité qui est également donnée en propre à *Rudra*, cette autre forme du vent divinisé, très-probablement postérieure au personnage de *Vâta*, qui, avec tout son appareil naturel, appartient plus au fétichisme qu'au polythéisme, dont, au contraire, *Rudra* fait indubitablement partie.

Si quelque distinction peut être établie entre le *Vâyu* et le *Vâta* du Rig-Véda, puisque ces deux noms ne se rencontrent pas dans le même hymne, on peut affirmer plus hardiment que dans l'Avesta *Vayu* et *Vâta* sont deux entités mythologiques bien distinctes. *Vâta* est incontestablement le vent, toujours adoré fétichiquement, tandis que *Vayu* est le génie de l'air, l'Ized *Vâi* des livres pehlevis et parses, le Yazata *Râma-qâçtra*, „celui qui donne du goût aux aliments“.

Les passages suivants du XIX^e^ fargard du Vendidad sont les premiers témoignages de la différence qui existait entre *Vâyu* et *Vâta* dans la pensée des Mazdéens :

44. *nizbayaiñuha tû Zarathustra Thwâṣahê qadhâtahê Zrvânahê akaranahê Vayaos uparôkairyêhê.*

45. *nizbayaiñuha tû Zarathustra Vâtô takhmô Mazdadhâtô çpenta çrîra dughdha Ahurahê Mazdâo.*

44. Célèbre, toi Zarathustra, le Firmament créé par lui-même, le Temps sans bornes, l'Air (*Vayu*) qui agit en haut.

45. Célèbre, toi Zarathustra, le vent (*Vâta*) rapide créé par Mazdâ, la sainte et belle fille d'Ahura-Mazdâ.

Et plus loin, le texte étant alors dans la bouche de Zoroastre :

55. *nizbayêmi Thwâṣahê aadhâtahê Zrvânahê akaranahê Vayaos uparôkairyêhê.*

56. *nizbayêmi Vâtô takhmô Mazdadhâtô çpenta çrîra dughdha Ahurahê Mazdâo.*

55. Je célèbre le Firmament créé par lui-même, le Temps sans borne, l'Air (*Vayu*) qui agit en haut.

56. Je célèbre le Vent (*Vâta*) rapide créé par Mazdâ, la sainte et belle fille d'Ahura Mazdâ.

Outre l'épithète de *takhma* „rapide“, le vent est aussi appelé *darṣis* „fort“ : *Vâtemcâ dareṣîm Mazdadhâtem yazamaidê,* „nous adorons le Vent (*Vâta*) fort, créé par Mazdâ“ (Yaçna, XLI, 24).

Il est encore surnommé le „pur“, le „bien fait“ : *Vâtem çpentem hudâoñhem yazamaidê* „nous adorons le Vent (*Vâta*) saint, bien fait“ (Yaçna XVII, 33). Cette dernière qualité du vent est également une de celles que nous avons remarqué dans le *Vâyu* védique qui est doué de très-belles formes *supsarastama.*

Enfin, le *Sîrôza* (22), en lui conservant la beauté, lui reconnait le don d'ubiquité, et dans un même verset de cette litanie mazdéenne, lui associe la force virile.

22. *Vâtahê hudaoñhô adharahê uparahê phratarahê paçéâithyêhê nairyayâo hãmvaretôis.*

22. Au Vent (*Vâta*) bien fait, qui est en bas, en haut devant et derrière, à l'Énergie virile.

Cette dernière, quand elle est dans le corps d'un héros, est plus puissante que le Vent lui-même. Témoin la légende guèbre qui dit que *Vâta*, irrité d'avoir appris que le héros *Kereçaçpa* (le Guerschasp des Persans) se vantait d'être plus fort que lui, se mit à souffler avec une telle violence que rien ne lui résistait jusqu'à ce que le guerrier, cause de cette colère, saisît lui-même *Vâta* et le contraignit à retenir son souffle impétueux, montrant de la sorte, qu'il ne s'était pas vanté à tort.

Le vent joue un rôle important dans le drame de la mort, selon les Mazdéens. Si, la troisième nuit que passe l'âme d'un mort au-dessus de son tombeau, un vent du sud, chargé des parfums les plus doux se met à souffler, c'est signe de l'état d'innocence de cette âme, si, au contraire, une bise empestée venant du nord vient à tourmenter l'âme en peine, c'est que celle-ci est chargée de péchés et qu'elle doit être la proie d'*Añrô-Mainyus* et de ses *daêvas*.

Par suite de la figuration du vent en oiseau, dont il sera question tout-à-l'heure, les deux oiseaux, l'un bon et l'autre mauvais, qui dans la mythologie parse, accompagnent l'homme défunt jusque sur le pont *Çinvaṭ*, me semblent être ce bon et ce mauvais vent qui se disputent cette âme. Il existe, du reste, dans la religion zoroastrienne un démon du vent, de ce vent du nord qu'*Aṣa-Vahista* frappe et fait tomber, de ce vent émané des

sombres régions septentrionales, du noir *Apâkhtara*, d'où vint *Aŋrô-Mainyus*, quand il voulut tenter Zarathustra, et où se réfugient les *daêvas* lorsqu'ils sont chassés de l'Eran par les sacrifices pieux des Mazdéens.

Si *Vâta* était spécialement le vent, la brise, pour les Eraniens, il y avait un autre génie, supérieur à *Vâta*, qui présidait à tout l'ensemble de l'air respirable, à l'atmosphère; c'était *Vayu*, *uparôkairya* „qui agit en haut", que dans les passages du XIX^e^ fargard du Vendidad cités plus haut nous avons vu associé avec des entités célestes, le Firmament créé par lui-même, et le Temps sans bornes.

Un passage du XXII^e^ hâ du Yaçna fait de ce *Vayu* une émanation de lui-même, *Vâyu*, aussi bien que du Bon Esprit (*Çpenta-Mainyu*), et supérieure aux autres créatures:

27. *Vayaos uparôkairyêhê taradhâtô anyâis damãn aêtaṭ tê Vayô yaṭ tê açti Çpentô-Mainyaom.*

27. (Pour la satisfaction) de l'Air (*Vayu*) qui agit en haut, supérieur aux autres créatures, quand celui-ci provient de toi, *Vayu* [1]) et de *Çpenta-Mainyu*.

En effet, l'Air est respiré par tout le monde, il souffle aussi bien sur les méchants que sur les bons et ce n'est naturellement que dans ce dernier cas qu'il a droit a quelque adoration.

---

[1]) Neriosengh, dans sa traduction sanskrite de l'Avesta, emploie ici le mot *pakṣin* „oiseau, ailé". Que l'épithète d'„ailé" soit appliquée au dieu du vent, cela est plus que vraisemblable, et c'est pour la même raison que *Çiva*, dernière transformation de *Rudra*, dieu de la tempête, est désigné aussi par ce surnom. Mais la forme d'„oiseau" attribuée au vent n'a rien d'étonnant au point de vue mythologique. On sait que chez les Skandinaves, le génie du vent était représenté sous l'aspect d'un aigle gigantesque, qui, en battant des ailes, produisait toutes les commotions de l'air; aux îles Shetland la tempête prend, dans les contes populaires, le corps d'un aigle. Rappellons, à ce propos, la ressemblance d'*Aquila* „aigle" avec *Aquilo* „vent du nord".

Mais, nous possédons un texte important sur le culte du génie de l'air; c'est, dans le Khorda-Avesta (petit Avesta), le Râm-Yast, le Yast où l'on invoque *Râma-qâçtra*, le quinzième de cette importante collection liturgique.

Râma-qâçtra est le nom propre du Yazata qui préside à l'air, le nom propre de *Vayu*. Ce nom signifie proprement „celui qui donne du goût aux aliments", et si nous le retrouvons dans les livres zoroastriens des époques postérieures sous la forme pehlevie *Râmaşn-khvarôm* et sous la forme parse *Rãmesn-qarôm*, nous pouvons, avec grande probabilité, constater son existence théologique au temps des Achéménides, dans le nom perse *Ariyârâmna*, que l'on trouve dans les inscriptions cunéiformes aryennes et indiquant un ancêtre de Darius, dans ce nom que les Grecs nous ont transmis de la sorte Ἀριαράμνης.

Si donc nous prenons le Râm-Yast en mains, nous voyons d'abord cette invocation: *yazâi apãmca bagheméa* „je loue le dieu des eaux", selon que le traduit M. Justi, „je loue le dispensateur des eaux", selon l'interprétation de M. Spiegel; outre les raisons philologiques données par celui-ci dans son Commentaire sur l'Avesta (II. 633), je vois à l'appui de cette thèse la concordance mythologique. Nous savons que le principal devoir du dieu de la tempête, comme de celui de l'orage, est d'arroser la terre de l'eau des nuées, nous connaissons le pouvoir de Rudra sur les plantes, et parmi les nombreux attributs de *Wôdan*, le grand dieu du vent des Germains, nous pouvons remarquer un caractère générateur que nous ne pouvons expliquer que par son pouvoir sur la pluie qui féconde la terre.

On l'invoque comme le meilleur (*vahista*) des Izeds, pour qu'il protège la maison de son adorateur, et l'ado-

rateur lui-même contre les attaques du démon et de l'ennemi.

Puis, vient un passage qui le distingue du *Vâta* que nous avons vu être une créature d'*Ahura-Mazdâ*, *Mazdadhâta;* ici, au contraire, c'est *Ahura-Mazdâ* qui lui offre un sacrifice, qui prie *Vayu uparôkairya* „l'Air qui agit en haut", l'Atmosphère, de lui accorder le pouvoir de vaincre les créatures du mauvais esprit. De ce passage, une double conclusion se tire d'elle-même: en premier lieu, que *Vayu* et *Râma-qâçtra* sont identiquement le même génie, en second lieu que l'Atmosphère n'est pas une créature de *Mazdâ*, mais qu'il était, dans les textes du Vendidad cités plus haut, placé à juste titre en compagnie de *Thwâṣa*, le Firmament, et de *Zrvân*, le Temps, qui sont comme lui des êtres créés par eux-mêmes, *qadhâta*, et, par conséquent, presque supérieurs à *Ahura Mazdâ*, ou, pour le moins, égaux à celui-ci.

Entrerai-je, maintenant, dans le détail des requêtes que lui adressent les personnages héroïques et les monarques célèbres de l'histoire mythique de l'Eran, requêtes auxquelles il fait droit quand ce sont les bons qui les présentent, requêtes qui n'ont aucun effet au contraire quand ce sont des créatures d'*Añrô-Mainyus*, comme le fameux *Aži-Dahâka?* Ce serait une énumération trop longue. Mais ce que nous devons constater, c'est le caractère guerrier et protecteur de la race que revêt ici le dieu de l'air, et qui donne à *Râma-qâçtra* encore plus d'analogie avec *Rudra*, *Wôdan* et les dieux guerriers et nationaux de la Grèce et de l'Italie.

Il nous faut, cependant, ne pas laisser de côté la prière que lui adresse *Hutaoça*, qui a beaucoup de frères, qui appartient à la tribu des *Naotaras*. Elle demande au génie de l'atmosphère d'être bien accueillie, d'être aimée de son époux *Kâvi-Vîstâçpa*. Et, plus loin, ce

n'est plus une jeune épouse, ce sont toutes les jeunes vierges qui l'invoquent pour obtenir des époux jeunes, beaux, sains de corps et d'esprit, qui fassent d'elles des mères de famille. N'est-ce pas là encore une preuve du pouvoir procréateur accordé à l'air, et par suite de son influence sur l'amour? Du reste, nous ferons observer que les Hindous reconnaissaient au *Rudra* védique une souveraineté sur les naissances célestes et terrestres, souveraineté d'où est sorti le caractère ithyphallique de *Çiva,* ce succédané de *Rudra,* adoré par les castes anaryennes de l'Inde sous la forme de l'obscène *Liñga.* D'autre part, la plus haute personnification du dieu de la tempête, *Odinn* chez les Skandinaves s'enivre d'amour avant de s'enivrer de l'hydromel poétique, et *Wôdan* n'est pas insensible aux charmes de *Lili,* la fille d'un bûcheron des forêts de Bavière. Le dieu du vent et de l'atmosphère peut donc être aussi le dieu de l'amour.

Les dernières strophes du Yast sont alors un dialogue entre *Vayu* et *Zarathustra,* qui contient le résumé du culte qu'on doit à celui-là et la nombreuse série des épithètes qui lui sont appliquées. *Vayu* pousse devant lui, dirige les créatures d'*Ahura-Mazdâ* et celles d'*Añrô-Mainyus,* il les frappe toutes indistinctement, mais ce n'est qu'aux premières qu'il fait du bien. On doit invoquer *Vayu* au moment de combat, quand le guerrier est blessé (remarquable concordance avec *Rudra,* le guérisseur), quand il est enchaîné et quand on le traîne en prison.

L'aspect de *Vayu* est superbe, son corps est de toute beauté, sa poitrine large, son regard perçant; il est couvert d'un casque d'or, d'une armure d'or, de vêtement d'or; il est orné d'un collier d'or, d'une ceinture d'or; il s'avance sur un char d'or aux roues d'or. Que de ressemblances avec le beau *Rudra* aux armes d'or, avec le beau *Vâyu* védique au char rapide! Enfin, dans l'*Avesta,* comme dans le *Véda,* l'air ou le vent est un purificateur, et le 15e Yast se termine par ces mots: „Nous te louons, *Vayu* le pur!“ *Vayô aṣâ yazamaidê.*

Girard de Rialle.

TABLEAU PHONÉTIQUE

DES PRINCIPALES LANGUES USUELLES.

Voyelles simples:	GROUPE GERMANIQUE					GROUPE ROMAN						GROUPE SLAVE							GREC	GROUPE OURALO-ALTAÏQUE		ARABE
	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	ROUMAIN — Écriture cyrillique	ROUMAIN — Transcription mobles-vlaque	ROUMAIN — Transcription transylvaine	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE		MAGYAR	TURC	
Pharyngiennes:	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ع
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	á (ország)	—	—
	a[1] (far)	aa, a[1] (haap, maken)	—	—	a[1], au, äh, (haar, wahr)	d, a[1] (alma)	a[1] (mar)	a[1] (fh, mano)	à (âme)	d, a[1] (ДА, ЪЪ)	a (marqué de l'accent aigu)	a (accentué)	d, a[1] (ДОБЪК)	a[1] (страхъ)	a[1] (strach)	á	á	a[1] (бо̀жићу̀)	a[1] (nòžich)	—	—	—	—
	—	a[2] (maan)	a	a	a[2] (mann)		a[1] (patto)	a (sa, ta)		d, a[2]	a	a	d, a[2] (да)	a[2] (да)	a[2] (haba)	a	a	a[2] (ама)	a[2] (ama)	ء	—	ا (ىِ ـ ـِ ـ ـٍ)	ا (ىِ ـ ـِ ـ ـٍ)
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ا (ىُ ـ ـُ ـ ـٌ)
	a[1] (mate)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ا (ـَـا ; ـَـى ; ـَـا)
	a[2] (fat)	—	—	—	—	—	a[2] (pua acc. pedra)	—	—	—	—	—	—	a[2] (мясо) or[1] (хлѣбъ)	—	ä (pät)	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	e (emberek)	— (كَلْبُك gelmez)	ا[2]
	e[2] (mete)	e[2] (west)	e[1]; æ (het)	e[2]; ä	e[2] (hemme)	e[2] (de-vant r, let n)	e[2] (pé, mel)	è	è (tête); äi (laite)													
	—	—	—	—	—	—	—	—	—														
	a[1] (fate); æ; äi; ay; ey; œ (archeology, dairy, day, key)	e[1] ee (mèten, veel)	e[2], ee (led)	e[1] (hem, eld)	e[1], ee, eh, a, æ, äh (wenig, schnee, ehre)	e[1] (padre)	e[1] (lê, vé)	e[1] (accetta, *hachette*)	é (été), aî[2] (j'ai), æ, œ	ъ, ъ	á, é, ó	e	é, ъ, e	e	é, e	é, e	é, e	e; (é dans la Principauté et en Hongrie)	e	ë (albanais)	—	—
																				ë[1], æ[1]	é (érsek)	—	—
Palatales:	e[1]; y (vanity, limited)	i[2] (ik)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	a[2] (village)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	e[1]; ee; ea; ie (me, thee, sea, grief)	i[1]; ie (jveer, niets)	i[1]; ij, (lidt)	i[1]; j	i[1]; ie; ih (diener, ihn)	i (Dios)	—	j (premj)	î (gîte)	—	—	—	—	—	i	i	i	n[1] (стрàрй)	i[1] (stvári)	—	í	ي	ي
	—	i[2] (zin)	i[2]; (lid)	i[2]	i[2] (will)	i (libro)	i (timido)	i	i (lit)	ï, и, i	i	i	и, ы, ьі, ѣ, ѣ, e[2] son acc. vulgaire grec	ы	i	i, ý	i, ý	и[2], (ы)	i[2]	γι, ι, υ, αι[2], ε[2] (αι et ε finals sont aujourd'hui prononcés comme ε, ου, ευ)	i	ي	ـِ ـِ ـِ
	i[2] (fin)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	i[1] (civility)	—	—	—	—	—	—	—	—	ѝ й (жѝщй)	i (munți)	i (munti)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

Voyelles simples:	GROUPE GERMANIQUE					GROUPE ROMAN						GROUPE SLAVE							GRÈC	GROUPE OURALO-ALTAÏQUE		ARABE
	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	Écriture cyrillienne	ROUMAIN Transcription académique	Transcription française	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE		MAGYAR	TERC	
Labiales:	a¹ au, aw, awe (fall, naught, awful	—	au	å	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	a² (yacht)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	a (atya)	—	—
	o¹ (oa, ow² (no, goat, row)	ou¹	o¹, aa, (gaat)	—	o¹, oh (rot, roh)	o¹, o (no, sino)	—	o¹ (rocca, château)	o¹, ô, au, eau (idiome, apôtre,	ш¹, о	о = oua	o	ш, ѳ, о¹ (Boris)	о¹ (Борь)	o¹ (Bóg)	ó, ô	ó	о¹ (Bor)	o¹ (Bog)	—	ó (bálrál)	٥ ٢ ٢ وا (yūl)	٥ ٢ ٢ قوم (kömün)
	o² (not)	o	o² (god)	o¹	o² (morgen)	o² (obra)	o¹, ó (dó)	o² (rocca, quenouille)	o², u² (bord, spâtre)	ѳ, ш², о (ѫѱ)	o	o	ѳ, о²	o² (волна)	o² (bo-gaux)	o	o	o² (волови)	o (volovi)	ω, ο	o	—	—
	o³ (nor)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	oo² (hoqen)	—	o² (oxe)	—	—	o² (poder)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	u¹, oo, ew (après r); u², ue (rule, good, crew, do, zoe)	oe (doen)	uu, u	—	u³, uh (duh,	—	—	—	ou¹, oüe, aoû (boue, août)	—	—	—	ѹ, ѕ, у¹ (ýrra)	у¹ (зонъ)	u¹ (ustа)	ů	ů, ů	ý¹ (рѣдъ)	u¹ (růd)	—	ú	٥ ٢ ٢ وا (طُوطَا Tuna)	٥ ٢ ٢ ٥ tübi
	u³, o³ (full, bu		u²	u¹	u (butter)	u (uno)	u (tu)	u, o³ (lungo, virtù, cusi)	ou² (bout)	ѹ, ѕ, ъ	u	u	ѹ, ѕ, у² ou² (ou, ou, vulgaire) (родина)	у² (сдухъ)	u² (stuga)	u	u	у² (утокъ)	u² (ibok)	ου (πλούτος)	u	٢ ا	٢ ا
	a⁵, o⁵, u⁵ (England, common, gun)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	eu (heaved	u (oe (fjær)	o	u, ue, üh (rühr)	—	—	—	eu¹ (jeu)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	e¹, i¹, u³ (her, Sir, burn)	—	ü (o) (gjør)	—	—	—	—	—	eu², oü (peu, sœur	—	—	—	—	(ë)	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	u² (tule)	u² (dun, bus)	—	—	e final (dans, pronom classique	—	—	—	eu³ (seul	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Palato-Labiales:	—	e³ final (gave)	—	—	—	—	e final non a	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	n¹ (du	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
		mu (muur)	y¹ (tryk)	—	ü², ue¹, üh (rühren)	—	—	—	u¹, û (pus, flûte)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ü (ü)	٢ ا وا (كُوْن gün)	—
	—	u² (dure	y² (tyk)	y, u²(tjuf)	ü², ue² (mälle	—	—	—	u² (but	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ü	٢ ا (اُكْتُبْ üktüb)	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ѧ, ѫ (ТЪлѣгі)	â, ô, i, ó, û (tirgu	ă, e, i, o, u (tirgu	ѧ, ѫ (пъргъ)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ą	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	an, en¹, aou (enfant, paon)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Nasales:	—	—	—	—	—	—	ẽ, en (dente)	—	—	—	—	—	—	—	ę	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	em mal (bem)	—	in, ain, en² (pain, chien	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	õ, oni, on (bom)	—	on (bon, ton)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	چكه mal ك	—

Voyelles simples:	GROUPE GERMANIQUE					GROUPE ROMAN							GROUPE SLAVE							GREC	GROUPE OURALO-ALTAÏQUE		ARABE
	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	ROUMAIN — Écriture cyrillique	ROUMAIN — Transcription hongroise	ROUMAIN — Transcription française	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE		MAGYAR	TURC	
Nasales			—		—	—	ñ, nn, nn (hiñ)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
			—	—	—	—	—	—	nn	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
Vibrantes		—		—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		r	r (prst, truc)	r (prr, Kpui)	r (Kva, prv)		—	—	—
					—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	l (chlekat)	l (plu, plst)	—		—	—	—	—
Semi-voyelles	y (yes)	j	j	j	j	y, (i)	(i)	j (i	y	r (i	i	(i	i, u	u	j	j	j	j	j	، (ος)	j	يُوْد yod	ي (يَدْ yedun)
	w (wake)	w				(u, hui (hues	(u)	(u)	(oui, ouu	(oy, S, s t	(u	(u)	—	—	—	—	—	—			—	—	—
		aaü (haai)	aj	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
	i (like)		ai	—	ai, ei	ai, ay	ai, ae (pai, animaux)	aï (sai)	ai, ay[1] (aire, ayse	añ, ai	ai	aï	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
		aaiaw				—	—	—	—	—			—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
	ow[1], ou (how, cloud)	—	au; av, ay (devant une voyelle)	—	au	au	au, ao (saüda, nao)	au (aurora)	—	aŝ, as, aș	au, au Autria)	au	aŭ	ay	au	au	au (August)	(ay)	(au)	αυ	au	—
		ei, ij (hei, hij)	ei, ej	—	—	ei, ey (rey)	ei, ey (rey, lei)	ei (sei)	ay[2], ey (pays grasseyer)	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
				—	—	—	—	—	—	zŝ (TZS)	ei, ieu)	eu (feu	—	—	—	—	—	—		—	—	—	—
				—	—		ei (rirei)	—	—	ţ, ţ, ţ,

Semi-voyelles:	GROUPE GERMANIQUE					GROUPE ROMAN							GROUPE SLAVE							GREC	GROUPE OURALO-ALTAÏQUE		ARABE
	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	ROUMAIN Écriture cyrillique	ROUMAIN Transcription latino-valaque	ROUMAIN Transcription transylvaine	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE		MAGYAR	TURC	
Groupes formés de la semi-voyelle w et d'une voyelle.	wa[1] (war)					uă (quarenta)	ua (igual)	ua (guari)	oi, oe (poids, poêle)														
									oua, oi (ouate, roi)														
	wa[5] (waggon)																						
									ouai (ouais)														
	we[2], wea[2] (wedding, weather)					ue (puerto)			oue ouai (rouet, Douai)														
	way, wai (way)					ue (pueblo)	ue (equestre)	ue (guerra)	oué (doué)														
	wee, wea[1] (week, weak)	oei (bloei)			ui[2] (pfui)	ui (argüir)	ui, uy (fui, Rüy)	ui (Guido)	oui														
	wi[2] (whip)																						
	wa[4] (water)																						
	wo[1] (wome)						uo (equorea)	uo (cuore)															
	wo[2] (wonder)					uo		uo (continuo)															
	wu[1], woe (woe)						uu (equuleo)																
	wi[3], woo (wood)																						
	wi[3], wo[3] (word)																						
	u[2] (one)																						
									ouan, ouen (rouan, Rouen)														
									ouin, oin (soin, groin)														
									ouon (rouone)														
	wi[1] (wife)							uai															
								uoi (suoi)															
Groupes formés de la semi-voyelle y et d'une voy. simple ou composée.	ya[3] (yard)				ja[1], jah (jahr)																já		
					ja[2]	ia (diacono)	ia (gloria)	ia (piace)	ia (acacia)	ꙗ, ѧ ia	ia	ia	ѧ, я; ѣ, Ѣ[2] accentué (мѣсто)	я	ja	ja	ja	ja	ja		já		ﻳﺎ, ﻳﻪ
									iè[1] (bière)														
	ye (yellow)								iè[2], iai (niais)												je		
	ya[4] (yare)				je, jä (jeher, Jäger)	ie (pieza)		ie (fiena)	ié (lié)	ïѣ, є	ie, e (este)	ie, e (este)	ïѣ, є, ïe	e[1] (есть)	je	je, ě	je, ě	je (jezen) (ě en Croatie)	je		jé		
	yea[1], yie (year, yield)																						

Semi-voyelles	GROUPE GERMANIQUE					GROUPE ROMAN							GROUPE SLAVE							GREC	GROUPE OURALO-ALTAÏQUE		ARABE
	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	ROUMAIN Ecriture cyrillique	ROUMAIN Transcription mélé-vlaque	ROUMAIN Transcription franc-vlaque	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE		MAGYAR	TURC	
	ya[1] (yawn)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	yo[1] (yoke)	—	—	—	—	io	io	io	io[1], io, iau (idiome, pïauler)	ю, ѩ	io	io	ю, іо	io	ju	jo	ju	jo	ju	ιε	jó	ье	—
	yo[2], yeo (yeo, yeoman)	—	—	—	—	—	—	—	io[2] yo (diograma, yole)	—	—	—	—	е[2] (медъ)	—	—	—	—	—	—	—	jo, ja	ье	—
	you[1], yu[1] (youth, yule)	—	—	—	ju	iu	iu	iu	iou (pioupiou)	ю, ıu	iu	iu	ю, ю	ю	ju	ju	ju, iu	jy (tu)	ju	ιοι	jú	ье	(يوع) يو
	u[1] yew, eu, Europe, tube, yew)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Groupes formes de la semi-voyelle y et d'une voy. simple ou composée.	you[2] (you)	—	—	—	ju (jucken)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ιοι	jú	—	—
	yu[2] (yung)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	yeu, ieu (yeux, mieux)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	jü, jö	ье	—
	—	—	—	—	jü (jünger)	—	—	—	iu	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	jü, jü	ье	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ію	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	ian, ien (diantre, récipient)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	iem (fiem)	—	yen, ien (moyen, lien)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	ion (pion)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	jau (jauchzen)	—	—	iai (Chiais)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	iei (miei)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ѣ, ѣea	ea mea	ea	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ѣѕ, ies	eu (eu, meu	eu	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Voyelle, semi-voyelle et voyelle.	—	—	—	—	—	—	ião (vivião)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	eia (meia)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Consonnes :																							
Laryngienne.	h[1] (house)	h		h[1]	h	—	—	—	—	—	—	—	χ, χ[2]	x, χ[2]	h	h	h	x	h (Hrvat)	χ[2] (devant ω, o, ου)	h (Horváth)	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ع
Gutturales.	—	—	—	—	—	—	—	—	r (grasseyé forte-ment)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	غ
	—	—	—	—	—	j	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	ج
	—	ch, g[1] (gewigt)	—	—	ch[1] (nach)	g[2] (dev. e, i) x[1] (muger, xeres)	—	—	—	χ, x (χριστъ)	h (hrană)	h	χ, x[1]	x[1]	ch	ch	ch	—	—	χ[1] (dev. e)	—	ъ	—

Consonnes

GROUPE GERMANIQUE

	ANGLAIS	HOLLANDAIS	DANOIS	SUÉDOIS	ALLEMAND
Gutturales.	—	—	g^1 (sang)	—	g^2 (tage)
	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	k, q, c^1 (k, s, ou ss devant e, i, y) ch^2	k, q, c^1	k, q, c^1, ch	k^1, q, c^1, ck, ch	k, q, ck
	x	x	x	x	x, chs (sechs)
	—	—	—	—	—
	g^1 (g, ou gu devant e, i, y)	—	g^1	g^1	g^1 (gold)
	ch, tsh (chamber)	—		—	tsch
	—	—	—	k^2 (kol)	—
Palatales.	g^2 (j devant e, i, o, u, y)	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	sh, t^2 (ship, nation)	—	—	stj, sj, sk (devant i, y) t^2	sch
	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	—	—	—	j (final)	ch^2 (ich)
	—	g^2 (dans les mots en ig, ou après e, o)	g^2 (dans certains mots après e, o)	g^2 (dans les mots faibles, et après e, o) ^{2} (final)	g^2 (morgen)
	—	—	—	gn (final)	—
	—	—	—	tj	—
	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	r	—	—	—	—
	—	r	r	r	r
Linguales.	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—
	l	l	l	l	l
	—	—	—	—	—

GROUPE ROMAN

	ESPAGNOL	PORTUGAIS	ITALIEN	FRANÇAIS	ROUMAIN : Écriture cyrillienne	ROUMAIN : Transcription moldo-valaque	ROUMAIN : Transcription transylvaine
Gutturales.	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	c^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) qu, k	c^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) k, qu, ch^2	c^1 (devant e, i, ou ch devant a, o, u) ch	c^1 (devant a, o, u, ou devant une consonne) qu, k, ch^2	к, ь	c^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) ch	c^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) ch
	x	x	—	x	ѯ, кс, кс	cs, x (Alecsandri)	cs (x)
	—	—	—	—	—	—	—
	g^1 (devant a, o, u, ou devant une consonne) gu (devant e, i)	g^1 (devant a, o, u, ou devant une consonne) gu (devant e, i)	g^1 (devant a, o, u, ou devant une consonne) gh	g^1 (devant a, o, u, ou devant une consonne) gu	г, г	g^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) gh	g^1 (devant a, o, u, ou en fin de mots) gh
	ch (devant a, o, u, ou en fin de mots)	—	c^2 (devant e, i)	tch (dans certains mots : ch^2)	ч, ŋ	c^2 (devant e, i)	c^2 (devant e, i)
	—	—	—	—	—	—	—
Palatales.	g^2 (devant e, i) j	—	g^2 (devant e, i)	dj	ђ, ў	g^2 (devant e, i)	g^2 (devant e, i)
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	ch	ch^1, x^2 (xa)	sc (devant e, i)	ch	ш, щ	ș	si
	—	—	—	(cht)	щ, щ	ști, sc (dev. e, i)	sc (dev. e, i)
	—	—	—	(chtch)	—	—	—
	—	—	g^2 (dev. e, i, y) j	j	ж, ж	j	j
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	ñ	nh	gn	gn	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	r	r	r	r	р, р	r	r
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	r	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	l	l	l	l	л, л	l	l
	—	—	lh	gl (gli)	ill, il (mouillé, travail)	—	—

GROUPE SLAVE

	BULGARE	RUSSE	POLONAIS	SLOVAQUE	TCHÈQUE	SERBE	CROATE et SLOVÈNE
Gutturales.	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	к, к	к	k	k	k	к	k
	ѯ, кс, кс	кс	x (ks)	x (ks)	x (ks)	кс	ks
	—	—	—	—	—	—	—
	г, г	г	g	g	g	г	g
	—	—	—	—	—	—	—
	ч, ŋ	ч	cz	č	č	ч	č
	—	—	ć, c^2 (devant i)	—	—	h	ć, tj
	ѱ, ѱ	(дж)	—	dz	dz	џ	dz
	—	—	dż	—	—	—	—
	ш, щ	ш	sz	š	š	ш	š
	щ, щ	—	szt	št	št	ш т	št
	—	щ	—	—	—	—	—
	ж, ж	ж	—	ž	ž	ж	ž
	—	—	ź, z^2 (devant i)	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	(нь)	ń	ň	ň	нь (ињ)	nj
	—	(ть)	—	ť	ť	—	—
	—	—	—	dť	ď	ђ	gj
	р, р	р	r	r	r	р	r
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	rz	—	ř	—	—
	—	л	l	—	—	—	—
	л, л	—	l	l	l	л	l
	—	(ль)	l	ľ	ľ	љ	lj

GROUPE OURALO-ALTAÏQUE

	MAGYAR	TURC
Gutturales.	—	—
	k	ك
	—	—
	ɣ	ڭ
	—	—
Palatales.	(zz)	ڃ
	cs, ts, (ch)	ڃ
	—	—
	—	—
	(γz, γz)	ڭ
	s	ڜ
	—	—
	—	—
	—	—
	(ż, ẓ)	ژ
	zs	ژ
	—	—
	—	—
	—	—
	—	—
	(v)	—
	ny	—
	ty	—
	gy	—
Linguales.	—	—
	—	—
	—	—
	—	—
	—	—
	l	ل
	ly	—

ARABE

—
ت
ج (ڤ)
ك
غ
ڃ
ڃ 1 Algérie, Tripolitaine. ڃ en Barbarie
ش Chine et Égypte.
ڃ chez les Bédouins d'Algérie
ڃ 2
—
ڜ
—
—
—
ڃ 1 en Syrie et à Tunis
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
—
ل
—

BIBLIOGRAPHIE.

Ferdinand Justi. *Ueber die kurdischen spiranten.* Marbourg, 1873. In-8°, p. 29.

La Revue a publié récemment (t. VI) un travail de M. Justi sur les mots étrangers en kurde. Cet idiome éranien a été l'objet d'importantes recherches, mais aucunes, jusqu'à cette heure, n'ont revêtu un caractère aussi méthodique que celles de MM. Friedrich Müller [1]) et Justi. Ce dernier auteur traite dans le mémoire que nous annonçons ici, un point important de la phonétique kurde, — l'on peut dire de la phonétique éranienne, car cette étude est strictement comparative. Les aspirées sourdes se transforment en la sifflante de leur ordre; les sonores deviennent explosives moyennes (g, d, b) de très bonne heure, puis se transforment en sifflantes, et aspirées sourdes et sonores peuvent toutes disparaître complétement.

Exemples. Un *kh* aspiré de l'ancien éranien s'est déjà transformé, dans cette strate, en sifflante de même ordre et se présente comme telle en pehlvi (huzvâresh) et

[1]) Kurmângi-dialekt der Kurdensprache, 1864. Zaza-dialekt der Kurdensprache, 1865. Dans les t. 46 et 48 des Bulletins de l'académie de Vienne.

en persan; il en est de même en kurde: *χasían* „ils se levèrent brusquement“ persan خاستن; au lieu du χ peut se trouver un *hᵉ*, sifflante un peu moins forte. Dans l'intérieur des mots le χ tombe tout-à-fait; si on l'y rencontre, il faut tenir les mots en question comme empruntés au persan, par exemple *baχšíš* „pourboire“. Mais *sôr*, *sûr* „rouge“ qui a perdu la sifflante (cf. baloutchi *sohar*, *sohr*, zend *çukhra*-), est réellement kurde. Même chute de cette sifflante à la fin des mots: *ru* „joue“ persan رخ. (De plus la sifflante peut se changer en la ténue, ou explosive forte: kurde *ker* „âne“ persan خر, zend *khara*-). — La sifflante sonore, née d'un *g* plus ancien, apparait parfois en kurde sous la forme *i* et *y* dans le corps des mots. Parfois le *g* est remplacé par *v*, *u*, comme cela a lieu en bien d'autres langues d'après un phénomène très connu: *deraú* „mensonge“ persan دروغ, perse *dranga*-. La sifflante se perd totalement à la fin du mot: *ré* „veine“ persan رگ. Au milieu du mot, comme en persan, dans: *nâñ* „pain“ persan نان, baloutchi *naghan*. — Dans l'ordre des labiales il en va à peu près de même. La sifflante *f*, née d'une ancienne aspirée, ne se trouve en kurde, en tant qu'initiale, que dans des mots empruntés; même observation pour *f* dans le corps des mots: *haft* „sept“ est emprunté, le vrai terme kurde est *havt*. De même que l'arménien, le kurde change *f* en *h;* par exemple dans *husâu* „pierre à aiguiser“ persan غسان; mais il le peut également changer en *v*, *u*: zaza *haut* „sept“ persan هفت. Le *f* tombe totalement au commencement du mot devant un *r*, parfois dans le corps des mots.

Dans l'ordre des dentales la sifflante sourde procédait déjà en ancien éranien d'une aspirée *th*: le kurde fait de cette sifflante soit un simple *s*, soit purement

l'aspirée *h*. Exemple: *ciâhr* „quatre“ zaza *čehér*, persan چهار, cf. zend *cathwar-*. La sifflante dentale sonore, née de *d*, se change aussi en *h*: *bah* „vent“ persan باد (la série est donc d, dh, đ, h; tout comme, plus haut, t, th, þ, h). D'ailleurs ce *h* peut se changer en *i*, *y*: kurde *keriar* „procédé“ persan کردار.

Il faut désirer que M. J. donne suite à ces intéressantes monographies. Espérons qu'elles encourageront M. Friedrich Müller à réaliser son plan déjà ancien d'une grammaire comparée des langues éraniennes.

A. H.

Kossowicz. *Inscriptiones palaeo-persicae Achaemenidarum Petropoli, MDCCCLXXII.*

L'Académie de Pétersbourg nous a habitués aux belles et bonnes publications de cette nature. L'ouvrage de M. K. est peu accessible, sans doute, à bien des bourses modestes, mais les bibliothèques publiques doivent compter son acquisition parmi leurs premiers soins.

L'on a déjà beaucoup écrit sur le vieux perse. M. K. a mis soigneusement à profit les travaux de ses prédécesseurs. Les plus récents de ces derniers sont ceux de M. Kern (revue de la société orientale de Leipzig, 1869) et de M. Oppert (revue de linguistique t. IV, journal asiat. 1872).

Nous avons noté, au cours public de M. Oppert (1873), quelques tentatives d'interprétations nouvelles dont plusieurs nous semblent bonnes à soumettre à M. Kossowicz. — Behistan I, l. 21 ss. M. Spiegel lit: *martiya hya âgatâ* (*âha*) *avam ubartam abaram hya arika âha avam ufraçtam aparçam*, et traduit: „welcher mann

folgsam (?) war, den habe ich wohl beschützt, wer feindlich war, den habe ich schwer bestraft;“ dans son glossaire nous trouvons: *âgatâ* „der folgsame . . . eigentlich: der herzukommende“. La version de M. K. est: mortalis qui accedens fuit (qui imperiis meis penitus se accomodabat) hunc bona-tutela tutabar; qui (vero) invidiosus fuit hunc . . . . Et au glossaire nous lisons: *âgantâ* „accedens, nom. ag. (â-gam)“. M. Oppert voit aujourd'hui dans *âgatâ* une fausse lecture; il proposer de remplacer ce mot par celui de *daustâ* „ami“ que l'on retrouve plus loin dans la même inscription. — Même inscript. I l. 34: *drauga dahyauvâ vaçiy abava* „darauf nahm die lüge zu in den provinzen“ Spiegel; et au glossaire *„vaçiy*, viel . . . . Es ist vaçiy wohl ein locativ von vaç, wollen, wille“. M. Kern lit *vaçaiy* et y voit un locat. adverbial de *vaça* „force, volonté“. M. K. accepte cette opinion. M. Oppert, au contraire, lit *vaçya* „plus fort“ comparatif; „le mensonge devint plus fort dans le pays et en Perse . . .“ Même inscript. I l. 70—71: „J'ai opéré jusqu'à ce que j'aie remis de nouveau notre clan à sa place, comme auparavant: so bewirkte ich es wieder, als Gaumâta der Mager unsern clan noch nicht beraubt hatte“ Spiegel; d'après M. K. „ego omni-opera enisus sum, ut Cometes stirpem, quam nostram, non diripuisset (ne diripuisset)“. M. Oppert traduit: „comme si G. n'avait pas enlevé l'empire à notre race“. — Même inscript. II l. 11 ss. Version Kossowicz: Tunc ego in-pergendo (contra eum) fui in Susianam. Inde . . . (perterriti) Susiani hunc Martiyam ceperunt, qui illorum princeps fuit, et illum occiderunt“. Version Oppert: „Lorsque j'étais *toujours* en de bonnes intentions vers la Susiane, les hommes qui enfin avaient fait défection de moi prirent ce M.“ — Même inscript. II l. 23 ss. Version Spiegel: „Der welcher der

oberste bei den Medern war hielt nicht . . . aus, Auramazda brachte mir beistand"; Version K.: qui in Medis princeps fuerat, hic tunc non . . . sustinuit . . . Version Oppert: Celui qui était le chef parmi les Mèdes, celui-là *toujours* ne tient pas, et alors Ormuzd me porta secours. Ainsi M. Oppert traduit *adakaiy* par *toujours,* et M. K. par *alors.* De même plus loin (IV l. 82): „ces hommes m'aidèrent toujours"; Kossowicz: tunc hi mortales adjuvabant me.

Le volume de M. K. est enrichi d'un grand nombre de gravures représentant soit des sites de Perse (les gorges de Fars, le tombeau de Cyrus, le mont de Behistan, où est gravée la grande inscription, les gorges d'Alvend, l'emplacement de Persépolis, les sépulcres de Naqsi-Rustam, la ville de Van), soit des motifs détachés, plus ou moins importants. La traduction en latin, accompagnée d'un grand nombre de notes, renvoyant aux interprétations précédentes, est précédée du texte cunéiforme perse et suivie de la transcription de ces caractères puis d'un glossaire.

G. Curtius. *Grundzüge der griechischen etymologie.* 4ᵉ édit. 1873.

Un véritable manuel comme celui de M. Curtius était appelé au succès qu'il obtient. Cette nouvelle édition offre comme attrait particulier l'introduction des langues celtiques — notamment de l'ancien irlandais — au milieu des autres langues comparées. M. E. Windisch a assumé les soins de ce complément.

Nous n'avons pas à juger de nouveau, dans cette revue, l'ensemble de cet excellent livre, qui constitue,

avec le Compendium de Schleicher, le premier fond de toute bibliothèque spéciale. Nous nous bornerons simplement à quelques observations particulières.

P. 259. Dans le sk. *gudh, guh* „cacher", z. *guz,* M. Curtius persiste à regarder le *g* comme remplaçant un *k* primitif. Nous avons déjà proposé la restitution d'un organique GHUDH, par lequel s'explique parfaitement aussi le gr. κεύθω. Quant au *custos* latin et aux formes germaniques commençant par un *h* leur origine est dans un KU organique, pour SKU.

P. 188. Le got. *biugan* „flectere" ne se rattache pas à la même forme BHUG d'où sont issus le lat. *fugio,* le gr. φεύγω, le sk. *bhujâmi,* mais bien à une forme parallèle BHUGH. Ces deux formes n'ont vraisemblablement point de priorité l'une sur l'autre; elles doivent être nées concurremment.

La fausse conception des thèmes organiques en *at,* devenant par la suite thèmes en *as, ar,* ou bien *ant, an,* entraîne M. Curtius à regarder comme „accessoire" le τ de σῶμα, gén. σώματος. Nous ne voulons par revenir ici sur ce que nous avons dit précédemment à ce sujet (IV, 5).

P. 311. M. C., avec juste raison, ne se prononce pas sur l'origine de *sana-,* vieux, ξενο-, etc. Mais pourquoi, en ce cas, ces analyses z. *han-a-,* lithuan. *sén-a-s?* Il eut été bien plus prudent de s'en tenir à sana-, séna-, hana-, car rien ne dit que la racine ne soit un simple SA, parent du sk. *sâi* (sâyâmi), s'affaisser, dépérir. Comparez le zend *hanare* „petit morceau". La terminaison pourrait être *na* comme dans *pûr-ṇa,* lith. *pìl-na-.*

P. 179. Le thème du zend *žnûm* (accus. sing.), *zanva* (accus. plur.) est, non pas *žnu-,* comme l'admet M. C. à la suite de MM. Spiegel et Justi, mais bien *zanu-* (cf. sk. *jânu-*). Dans la forme *žnu-* il n'y a qu'un

phénomène d'élision vocalique puis un changement secondaire de *z* en *ž*. Autant dire que le thème serait *ṣau-*, d'après *phraṣṇa-*, en sk. *jíṇu-* (cf. *abhijíṇa*), en grec χνο (cf. πρόχνο).

P. 186. Le mot zend *vazdvare* „gedeihen, fülle, beförderung" pourrait bien, vu l'incertitude de son origine, ne devoir pas être donné sous la forme analytique *vaz-d-vare* que lui assigne M. Curtius.

P. 254. Le nomin. du zend *dâta-* „loi" est *dâte-m*, et non *dâta-m*.

P. 293. Le véritable sens du slave ecclésiastique **РАБОТА** est-il bien celui de „travail"?

P. 348. Est-il bien assuré que dans εὐρύ- (= *aru-* pour *varu-*) il y ait au commencement du mot une métathèse? Rien ne me semble moins démontré. Le υ peut être la contraction d'un *va* plus antique et le ε un simple son euphonique comme dans ἐϝέργειν, ἐϝέρσῃ, ἐϝείκοσιν, etc.

P. 458. M. Curtius ne se prononce pas sur la question de savoir si le son initial de *quinque* est pour un *p* plus ancien, en un mot si la forme primordiale de *paṅćan*, πέντε, *quinque* etc. est „pankan". Une raison qui me semble valoir contre cette hypothèse est le *k* qu'il faut absolument restituer dans la forme organique du nombre dix „dvaka(n), deux fois cinq". Ce motif, qui, me semble-t-il, n'a pas encore été avancé, pourrait bien être concluant en faveur d'un *k* organique. — Notons d'autre part que la seconde moitié du mot peut être la dérivatif *ka* et que „kanka(n)" ne se trouve pas forcément un redoublé.

La correction, si importante dans un répertoire de cette espèce, est excellente. Signalons toutefois, en dehors des errata relevés par l'auteur: z. *dharṣi-* „fort" lisez *darṣi-*; — *tarṣṇa-* „soif" lisez *tarṣṇa-*, p. 223; — p. 267, lisez *napaṭ*, avec *ṭ* et non *t*; — p. 335 au lieu

de „nomin. sk. et z. *mâtâ*“ lisez „sk. *mâtâ*, z. *mâta*“. — Parfois M. C. transcrit la voyelle ɛ par è (parè, 270), tantôt par *é* (erethé, 342), tantôt par *ê* (parê, 269); il faut s'en tenir à l'un ou l'autre des systèmes. — Même observation pour ", lequel, p. 225 est rendu par *j* (thritja-, troisième), tandis qu'ailleurs c'est *y* qui se trouve employé (tanya- 216, bitya- „deuxième“ 238, etc.). — M. C. transcrit ꬹ par *ñ*: cela est fort admissible. Mais au moins faut-il être conséquent: pourquoi, par exemple, p. 203, *grantô* et non *grañtô?* Bien pis, nous trouvons que le signe *ñ* est employé pour rendre ꬴ (p. 229 dans *dañhista-* „le plus sage“) et pour rendre ꬳ (p. 276 *pivañh-*, p. 312 *manañh-* „esprit, pensée“): c'est *ń* qu'il faut dans le premier cas, et *ń* dans les deux derniers. — Ces différentes erreurs se retrouvent malheureusement presque toutes dans la table des matières. — M. C. qui, pour l'ordinaire, cite les noms zends par leur forme thématique, emploie de temps à autre le nominatif: *zyâo, dâo, dareghô, mâoŋh, grantô;* au moins faudrait-il prévenir le lecteur.

A. H.

Шапиро (м.). Филологическая замѣтка о происхожденіи слова „осёлокъ“. *Notice philologique sur l'étymologie du mot* осёлокъ, par M. Šapiro.

Assurément bien des forces exercent leur action dans la dérivation des mots et particulièrement dans le sens des mots. L'influence poétique par la métaphore et les images ne doit être admise, sans doute, qu'avec une grande critique, mais on ne peut, toutefois, la négliger entièrement. Là aussi il y a pour les langues une force créatrice.

Le principal mérite de la notice ci-dessus mentionnée, est d'avoir donné quelques exemples intéressants du procédé métaphorique dans la dérivation des sens, des significations. Dans ce qu'il nous propose sur l'étymologie du mot en question nous trouvons très peu de probabilité. En effet, bien que осла soit en dehors de la formation остръ, ce mot peut pourtant appartenir à la même racine, en conservant en soi les restes de la dérivation d'une autre couche que остръ. Le renvoi aux traducteurs et commentateurs de la sainte écriture n'explique rien dutout lors que nous avons affaire à une dénomination de la vie quotidienne. Même observation en ce qui concerne la pierre à aiguiser. Les questions d'étymologie peuvent souvent rester ainsi indécises; pour trancher celle-ci dans le sens qu'il propose l'auteur devrait, à notre sens, fournir des raisons plus décisives.

Belgrade, févr. 1874.

St. Nov.

Supplément au „*Corpus inscriptionum latinarum*".

Comme notice pouvant servir de premier supplément au troisième volume du *Corpus inscriptionum latinarum* de M. Mommsen, M. Ernest Desjardins, maître de conférences à l'Ecole normale, fait paraître sur le Musée épigraphique de Pest un travail rectificatif qui ne laissera pas de causer sensation. L'avertissement en fera comprendre toute l'importance:

Le troisième volume du *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin vient de paraître. M. Théodore Mommsen

en est l'auteur. Ce volume est composé de deux parties, avec pagination suivie, et il comprend les inscriptions de l'Egypte, de l'Asie, des provinces grecques d'Europe et de l'*Illyricum*, et sous ce dernier nom il faut entendre les deux *Moesiae*, la *Dacia*, la *Dalmatia*, les deux *Pannoniae*, le *Noricum* et la *Raetia*. Les inscriptions des petits monuments de terre cuite ou de métal sont données à part sous le titre d'*Instrumentum reliquum*. Il en est de même pour l'édit du *Maximum* de Dioclétien, pour les diplômes militaires, enfin pour le Monument d'Aneyre et pour les *Tabulae ceratae* dont M. Zangemeister a fourni la lecture. Les suppléments, *Additamenta*, n'ont pas moins de 100 pages, et l'on y voit figurer les inscriptions *Troesmis*. D'excellentes *Tables* accompagnent le tout. M. Kiepert y a ajouté trois belles cartes de géographie comparée.

Nous n'avons pu prendre connaissance de ce volume dans son entier, mais notre attention a dû se porter d'abord sur les régions que nous avions parcourues à plusieurs reprises et sur les monuments épigraphiques que nous avions étudiés sur place. Nous n'avons que des éloges à donner à M. Mommsen pour le soin qu'il a mis à reproduire ou à fixer la lecture des inscriptions que nous avions publiées nous-même, à la suite de notre excursion de 1867 en Valachie, en Bulgarie et dans la Dobrudja. Mais il n'en est malheureusement pas de même pour celles de la Pannonie et en particulier pour les monuments conservés dans le Musée national de Pest.

L'intérêt tout exceptionnel de cette riche collection épigraphique, qui s'est formée presque exclusivement dans le pays même, c'est-à-dire dans la partie septentrionale de la Pannonie, nous avait décidé, pendant l'automne de 1871, à dessiner et à estamper tous les monuments qui la composent. Nous avons publié ce travail au mois de

juillet dernier et il figure à l'Exposition de Vienne à la section de la typographie hongroise, car il a été imprimé et les planches ont été tirées (par le procédé de l'albertotypie) aux frais du ministère de l'Instruction publique du royaume de Hongrie. Ce volume in-folio, exécuté avec un certain luxe, comprend 35 feuilles de texte et 55 planches. Le tirage en a été très limité; nous croyons donc être utile aux amis de l'antiquité classique en donnant ici, sous forme de *Desiderata* au t. III du *Corpus*, les inscriptions du Musée de Pest qui ne figurent pas dans ce recueil et celles qui y ont été reproduites inexactement. Le nombre en est considérable.

Sur les 336 inscriptions composant la collection épigraphique du Musée national hongrois, 76 ne se trouvent pas dans le *Corpus;* c'est le quart environ;

52 ont été mal lues, au point que quelques-unes sont même tout à fait méconnaissables;

36 d'un déchiffrement difficile ou douteux ont donné lieu à des différences entre la lecture de M. Mommsen et la nôtre. Nous indiquerons ces différences en mettant sous les yeux du lecteur les deux interprétations du même monument.

D'autres enfin, en très petit nombre, qui ont été données par le savant de Berlin comme se trouvant au Musée de Pest ou devant s'y trouver, et que nous n'avons pas publiées, soient qu'elles n'y aient jamais figuré, soit qu'elles ne s'y rencontrent plus, soit enfin qu'elles aient été négligées avec intention par nous parce qu'elles sont fausses, formeront la quatrième partie de cette notice.

On peut la considérer en conséquence comme un premier Supplément au III^e^ volume du *Corpus*.

Ainsi, sur 336 monuments qui composent la collection épigraphique romaine du Musée national de Pest,

— et qui s'y trouvaient tous réunis au mois de juillet 1871, c'est-à-dire deux ans avant la publication du troisième volume du *Corpus* de Berlin, et qu'il était facile, en conséquence, d'ajouter aux *Addenda* qui terminent la seconde partie de ce volume, — il y en a 164, c'est-à-dire presque la moitié, qui ont été omis ou mal lus.

TABLES GÉNÉRALES DES TOMES IV, V, VI.

(Les tables des trois premiers volumes se trouvent à la fin du tome troisième.)

I. Table des Sujets.

A „sicut". — IV, 284.
AN. — IV, 282.
'ANIIP. — IV, 281.
ARĪ. — IV, 282.
Arabe (notes sur la grammaire). — *H. Derenbourg.* — IV, 321.
Athênê, voy. Ma.
Avesta (Morale de l'). — *A. Hovelacque.* — VI, 253.
Basque (phonétique). — *J. Vinson.* — IV, 118; V, 276.
Bibliographie. — Voir ci-après à la table spéciale.
Bibliographique (bulletin) — *A. Dureau.* — V, 337, 446; VI, 205, 302.
Bois (la déesse des) dans le Rig-Véda. — *Girard de Rialle.* — V, 273.
Caecus. — *A. Joannon.* — IV, 395.
Celtiques (les études). — V, 436.
Chinois (l'origine des) et l'introduction du cheval en Chine. — *Piétrement.* — IV, 349.
Cheval (l'introduction du) en Chine. — *Piétrement.* — IV, 349.
Concours de poésie basque à Sare en 1871. — *J. Vinson.* — V, 5.
DARVA. — IV, 283.
Déclinaison ouralo-altaïque. — *L. Adam.* — IV, 127, 229.
Dialectes de l'Italie septentrionale. — *E. Picot.* — VI, 266.
— roumains (documents pour servir à l'étude des). — *E. Picot.* — V, 225; VI, 62.
Dis (le préfixe roman) en albanais. — *Fr. Miklosich.* — IV, 97.
EAP. — IV, 282.
Errata. — IV, 127, 413; V, 128, 445; VI, 103, 216, 312.
Étymologies (les) basques. — *J. Vinson* — V, 10.

Euphonie sanskrite. — *A. Hovelacque.* — V, 17.
GANVA. — IV, 283.
Geben. — *Hovelacque.* — VI, 101.
Germaniques (essai de grammaire comparée des langues). — *L. de Baecker.* — IV, 338.
Ghr (les huit) de l'Aryaque. — *H. Chavée.* — V, 267.
Grammaire tongouse. — *L. Adam.* — VI, 129.
Grâv, grav (temi). — *F. W. Pasanisi.* — IV, 159.
H basque est-il primitif? — *J. Vinson.* — V, 221.
— serbo-croate (le). — *A. Hovelacque.* — VI, 128.
Homo. — *Hovelacque.* — IV, 285.
Victor Hugo et la langue basque. — *J. Vinson.* — V, 434.
Idiomes (répartition par) des enfants allant dans les écoles publiques de la Prusse. — IV, 96.
Images dans la parole indo-européenne; du souffle à la parole par la flamme et la lumière. — *H. Chavée.* — V, 85.
Instruction publique en Russie. — IV, 95.
Kurde (mots étrangers en). — *F. Justi.* — VI, 89.
κωφός. — *A. Joannon.* — V, 395.
Langage (la science du) et M. Taine. — *H. Chavée.* — V, 120.
Ma (la racine). — *Ch. Ploix.* — IV, 101, 173.
Mar (la racine). — *Ch. Ploix.* — V, 168.
Mars. — *Ch. Ploix.* — V, 168.
Mercurius. — *Ch. Ploix.* — V, 168.
Minerve, voy. Ma.
Mithridates. — *Girard de Rialle.* — IV, 223.
Morale de l'Avesta. — *Hovelacque.* — VI, 253.
Morphologie des langues letto-slaves. — *Fr. Müller.* — IV, 261.
Mythologie. De la méthode en mythologie et des divers systèmes de critique mythologique. — *Girard de Rialle.* — IV, 14, 161. — La déesse de bois. — *Id.* — V, 273.
Lettere critiche. — *G. Ascoli.* — VI, 105.
Napât-, naptr — *Hovelacque.* — V, 83.
Orthographe du bas allemand. — V, 127.
Phonétique (tableau) des principales langues usuelles. — *Picot.* — VI, 362.
Phonologie (basque). — *J. Vinson.* — IV, 113; V, 276.
Lois phonétiques des idiomes de la famille Mame-Huastèque. — *de Charencey.* — V, 129.
Perses (mélanges). — *J. Oppert.* — IV, 204.

Prix Gobert en 1872. — V, 125.
Promêthée voy. Ma.
Du thème du **pronom** de la première personne (ling. touranienne). — *L. Adam.* — IV, 29.
Pronom démonstratif basque. — *J. W. van Eys.* — VI, 183.
Prononciation et transcription de la sifflante linguale du sanscrit. — *Hovelacque.* — V, 84. — r voyelle. — *A. Hovelacque.* — V, 84. — *J. Vinson.* — VI, 336.
Prophétie (une ancienne) en langue maya. — *H. de Charencey.* — VI, 42.
Prosodie. Esthétique du vers allemand. — *Charles Wiener.* — VI, 1.
Ṛ vocal sanscrit. — *A. Hovelacque.* — V, 84. — *J. Vinson.* — III, 81; VI, 336.
Racines verbales en basque. — *H. de Charencey.* — V, 389.
Redoublement de cinq formes grecques. — V, 124.
Roumaine (langue). — *Ém. Picot.* — IV, 268.
Thèmes grecs en -art (les prétendus). — *Hovelacque.* — IV, 5. — grâv, grav. — *Pasanisi.* — IV, 159.
Théophile, Théophobe. — *Ch. Schœbel.* — V, 181.
Thuki-im (paons). Origine de ce mot. — *J. Vinson.* — VI, 120.
Thwâsha, dieu de l'espace céleste. — *Fr. Spiegel.* — IV, 20.
Tiridates. — *Girard de Rialle.* — IV, 223.
Tout. — *H. Chavée.* — IV, 187.
Transcription du serbe. — *S. Novakovié.* — V, 263. — *Hovelacque.* — VI, 99.
Vabh, vab (les racines). — *Hovelacque.* — VI, 101.
Vâyu et Vâta, les dieux du vent dans le Rig-Véda et dans l'Avesta. — *Girard de Rialle.* — VI, 352.
Vendidad (observations critiques sur le XVIIIe fargard du). — *A. Hovelacque.* — VI, 313.
Verbe basque (le). — *J. Vinson* — VI, 238. — Recherches sur la nature et le mode de formation du verbe basque. — *H. de Charencey.* — VI, 337.
Voyelles (notes musicales caractéristiques des). — *J. Weber.* — IV, 76.
Weben. — *Hovelacque.* — VI, 101.
Zend. Questions de grammaire zende. — *Hovelacque.* — V, 74, 291.

II. Table des articles de Bibliographie.

Adam (L.). — Grammaire de la langue mandchou. — *J. Vinson.* — V, 415.
Arbois de Jubainville (H. d'). — La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne. — *A. Prost.* — V, 314.

Ascoli. — Corsi di glottologia. — *Hovelacque.* — IV, 308.

Attwell. A table of the aryan languages. — *S. Novakovié.* — V, 431.

Autenrieth (G.). — Wörterbuch zu den homerischen gedichten. — VI, 291.

B. E. — La légende de Mélusine. — *Girard de Rialle.* — V, 189.

Barbe (P.). — La vérité sur la langue d'O. — *A. Hovelacque.* — VI, 286.

Bartsch (K.). — Sancta Agnes, provençalisches geistliches schauspiel. — *É. Picot.* — IV, 71.

Beaufils (C.). — Phonétique latine. — *A. Hovelacque.* — V, 404.

Bladé. — Études sur l'origine des Basques. — *H. de Charencey, J. Vinson.* — IV, 43, 55.

Bonaparte (L. L.). — Diverses publications basques. — *J. Vinson.* — V, 189.

Budenz (J.). — Ugrische sprachstudien. — *J. Vinson.* — V, 303.

Burgaud des Marets. — Notes d'Oihenart sur Pouvreau. — *J. Vinson.* — IV, 293.

Burnouf (Ém.). — La science des religions. — *H. Chavée.* — V, 328.

Chabas. — Le calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne. — *Girard de Rialle.* — V, 104.

Charencey (H. de). — Recherches sur les noms d'animaux, etc., chez les Basques. — *Girard de Rialle.* — IV, 73.

— Le mythe de Votan — *Girard de Rialle.* — V, 187.

Chavée (H.). — Enseignement scientifique de la lecture. — V, 417.

Coelho (F. Ad.). — Bibliographia critica de historia e litteratura. — V, 422.

Mmes **Coignet, Delon.** — Rapport sur la réforme de l'instruction primaire. — *H. Chavée.* — IV, 297.

Culmann (F. W.). — Die Namen der raubthiere in verschiedenen sprachen. — *É. Picot.* — IV, 72.

— Aspiraten; *dslh.* Zahlwörter der indo-germanischen. — V, 311.

— Geheimniss des spiritus asper. — VI, 199.

Dasconaguerre. — Atheka gaitzeko oihartzunak. — *J. Vinson.* — IV, 75.

Donner. — Finsk-Ugriska sprakforkningens historia. — *J. Vinson.* — VI, 296.

Edmonston. — La parabole du semeur en écossais des Shetlands. — *J. Vinson.* — VI, 298.

Esquer (A.). — Les castes dans l'Inde. — *J. Vinson.* — V, 398.

Fabre. — Dictionnaire français-basque. — *J. Vinson.* — IV, 289.

Fick. — Wörterbuch der indo-germanischen grundsprache. 2e éd. — *A. Hovelacque.* — V, 105.

Gèze (L.). — Grammaire basque. — *J. Vinson.* — VI, 197.
Gubernatis (A. de). — Zoological mythology. — *G. Ascoli.* — VI, 105.
Guide de la conversation français-basque. — *J. Vinson.* — VI, 204.
Hadley. — Greek pronunciation of the tenth century. — VI, 284.
Hübschmann (H.). — Ein zoroastrisches lied. — V, 324.
— Avesta studien. — VI, 187.
Hunfalvy (P.). — A kondai vogul nyelv. — *É. Picot.* — V, 307.
Jireček. — Bibliographie de la littérature bulgare moderne. — *É. Picot.* — V, 423.
Jolly (G.). — Vergleichende syntax. — V, 336.
Kossowicz. — Sarat'ustricæ Gat'æ posteriores tres. — *A. Hovelacque.* — IV, 316.
Kurelac (F.). — Chants populaires croates. — *J. G. Jireček.* — VI, 202.
Lancereau (Éd.). — Traduction française du paṅćatantra. — *Chavée.* — V, 333.
Laude. — Dupleix, le siége de Pondichéry en 1748. — *J. Vinson.* — IV, 403.
Lenormant. — Lettres assyriologiques. — *Girard de Rialle.* — V, 188.
Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. — *A. Hovelacque.* — VI, 299.
Miklosich (Fr.). — Die negation in den slavischen sprachen. — *Louis Leger.* — IV, 40.
— Ueber den accusativus cum infinitivo. — *É. Picot.* — IV, 313.
— Die genitivendung *go* im slavischen. — IV, 401.
Möbius (Th.). — Die altnordische sprache. — V, 325.
Mortillet (G. de). — Indicateur de l'archéologne. — V, 335.
Müller (Fr.). — Suffixlehre des indog. verbums. — *Hovelacque.* — V, 312.
Müller (G.) e **Pezzi** (D.). — Rivista di filologia. — *Hovelacque.* — V, 323.
Müller (M.). — Ueber die resultate der sprachwissenschaft. — *Hovelacque.* — V, 311.
Mussafia (A.). — Darstellung der romagnolischen mundart. — *É. Picot.* — V, 427.
Novaković (Stojan). — Jezik i stil. — V, 414.
— La physiologie des sons du serbe. — *A. Hovelacque.* — VI, 191.
Piétrement. — Les origines du cheval domestique. — *É. Picot.* — IV, 313. — Les chevaux à 34 côtes de l'époque védique. — IV, 420.

Politis (N. G.). — Mythologie néo-hellénique. — *J. Girard de Rialle.* — VI, 189.
Revue celtique. — IV, 81.
— ethnographique. — V, 102.
— de la Société littéraire bulgare de Braïla. — *J. C. Jireček.* — VI, 200.
Rivista di filologia. — V, 420.
Sallaberry. — Chants populaires du pays basque. — *J. Vinson.* — IV, 295.
Sayce (A. H.). — Assyrian grammar. — *J. Vinson.* — VI, 291.
Schleicher. — Laut- und formenlehre der polabischen sprache. — V, 101.
Schmidt (J.). — Zur geschichte des indo-germanischen vocalismus. — *Hovelacque.* — V, 115.
Sergi (G.). Ἑκατόν — centum. — V, 328.
Soury (J.). — La Bible d'après les nouvelles découvertes archéologiques. — *Girard de Rialle.* — V, 186.
Spiegel (Fr.). — Zur erklärung des Avesta. — V, 423.
Summer (Mme Mary). — Les religieuses bouddhistes. — *Girard de Rialle.* — VI, 188.
Шерцль (В.). — Сравнительная грамматика славянскихъ, etc. — *S. Novaković.* — V, 295.
Weber (A.). — Aussprache des griechischen. — *J. Vinson.* — V, 306.
Whitney. — Müller's translation of the Rig-Veda-Sanhita. — *N. . .*, *Girard de Rialle.* — V, 421, 425.
Wilhelm (E.). — De infinitivi forma et usu. — V, 429.
Zeitschrift für deutsche philologie. — *H. Chavée.* — IV, 298.

III. Table des langues étudiées.

Albanais. — IV, 97.
Assyrien. — VI, 291.
Basque. — IV, 43, 55, 73, 75, 118, 289, 293, 295; V, 5, 10, 190, 220, 221, 276, 389, 434; VI, 183, 197, 204, 238, 337.
Bulgare. — V, 423; VI, 200.
Celtiques (langues). — IV, 81; V, 436.
Chinois. — V, 349.
Croate. — VI, 202.
Dravidiennes (langues). — IV, 403, 399; VI, 120.
Finnoises (langues). — VI, 296
Germaniques (langues). — IV, 298, 338; V, 127; VI, 1, 101, 102, 298.
Grec. — IV, 5, 281, 282; V, 124, 306; VI, 284, 291.

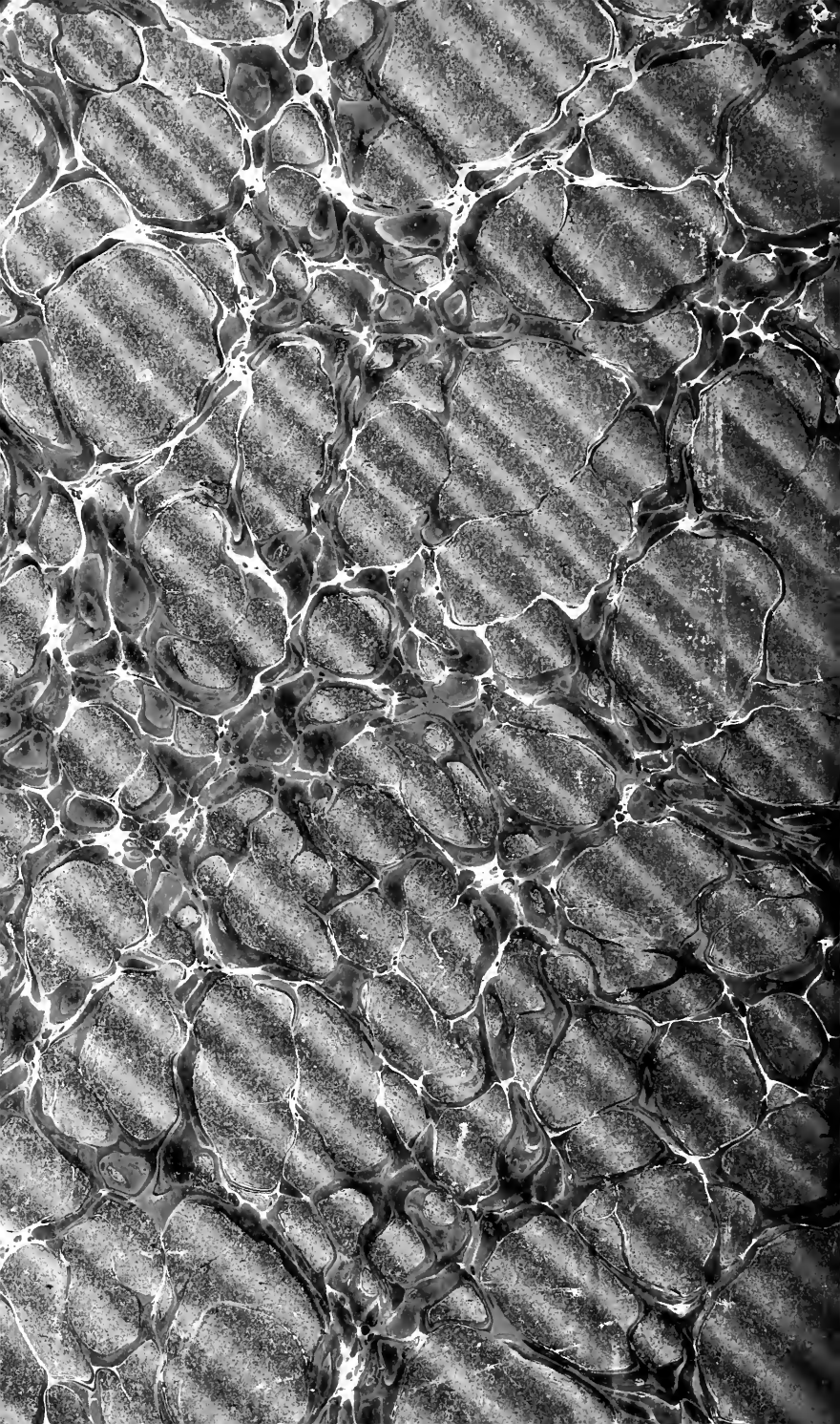
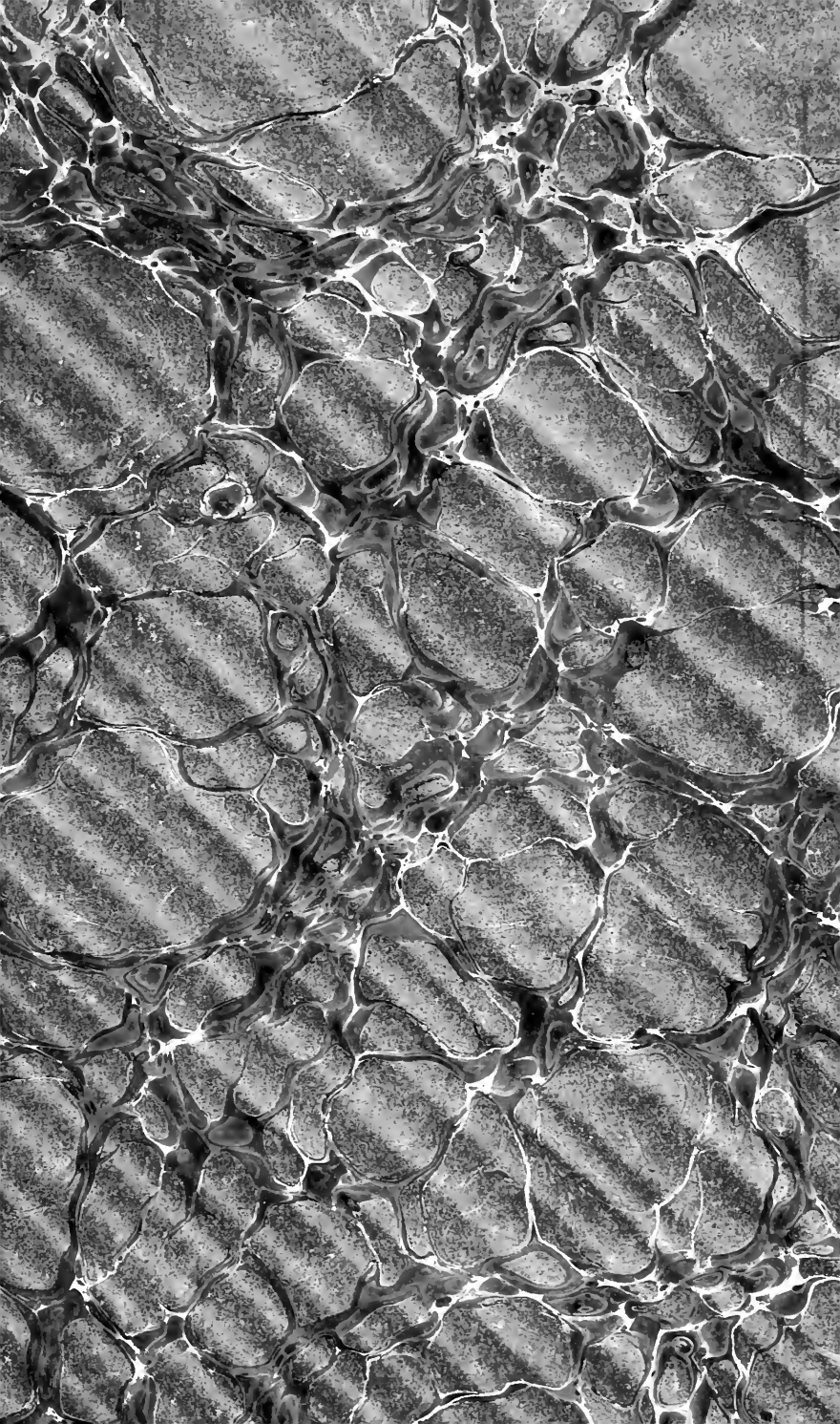
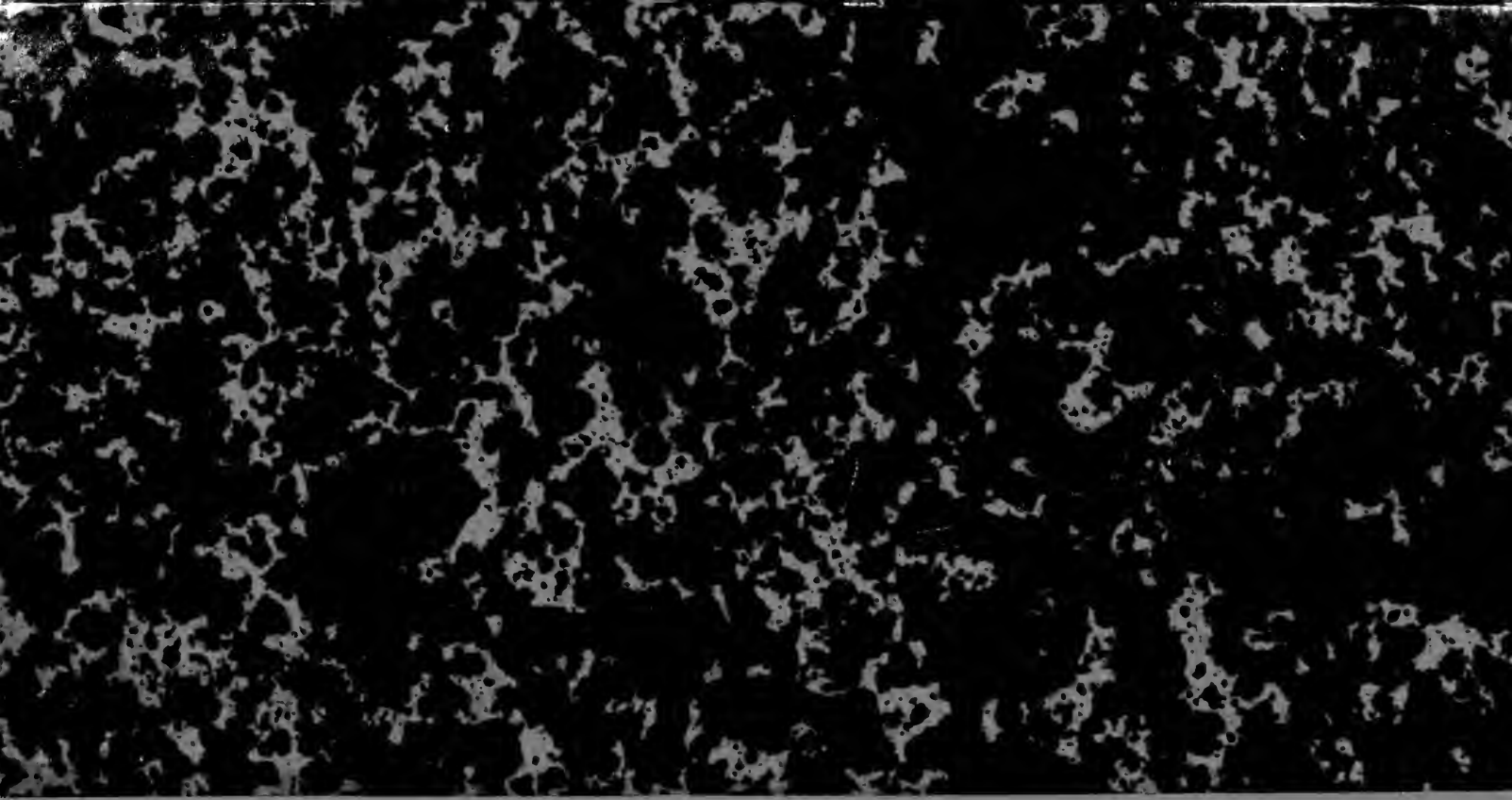
Hébreu. — VI, 120.
Indo-européennes (langues). — IV, 101, 159, 173, 187, 285, 313; V, 83, 85, 105, 115, 168, 181, 267, 311, 312, 328, 395, 429, 431
Italien (dialectes de l'). — VI, 266.
Kurde. — VI, 89, 363.
Latin. — V, 314, 404.
Letto-slaves (langues). — IV, 261; V, 124.
Linguistique générale. — IV, 76, 182, 183, 308; V, 120.
Mame-Huastèque (langues de la famille). — V, 129.
Mandchou. — V, 415.
Maya. — VI, 42.
Nordique (vieux). — V, 325.
Ouralo-altaïques (langues) ou **ougriennes.** — IV, 127, 229; V, 303.
Perse. — IV, 204; VI, 365.
Polabe. — V, 101.
Romanes (langues). — IV, 71; V, 427; VI, 266, 286.
Roumain. — V, 225; VI, 61.
— IV, 184; V, 17, 84, 333.
Sémitiques (langues). — V, 186.
Serbe. — V, 263; VI, 101, 128, 191.
Slaves (langues). — IV, 40, 401; V, 295.
Tongouse. — VI, 129, 217.
Touranienne (linguistique). — IV, 29.
Vogoul. — V, 307.

IV. Table des auteurs.

Adam (L.). — IV, 29, 127, 229; VI, 129, 217.
Ascoli (G. I.). — VI, 105.
Baecker (L. de). — IV, 338.
Charencey (H. de). — IV, 43; V, 129, 220, 389; VI, 42, 337.
Chavée. — IV, 187, 297, 298; V, 85, 120, 267, 328, 333.
Derenbourg. — IV, 321.
Durean. — V, 337, 446; VI, 205, 302.
Eys (J. W. van). — VI, 183.
Girard de Rialle. — IV, 14, 73, 161, 223; V, 102, 104, 186, 187, 188, 189, 273, 425; VI, 188, 189, 352.
Hovelacque. — IV, 5, 281, 285, 308, 316; V, 17, 74, 83, 84, 101, 105, 115, 291, 311, 312, 323, 324, 325, 328, 335, 336, 404, 414; VI, 99, 101, 102, 128, 187, 191, 199, 253, 284, 286, 299, 313.
Jireček (J. G.). — VI, 200, 202.
Joannon. — V, 395.

Justi (F.). — VI, 89.
Leger (L.). — IV, 40.
Miklosich. — IV, 97.
Müller (Fr.). — IV, 261.
Novaković (Stojan). — V, 263, 295, 431, 367.
Oppert. — IV, 204.
Pasanisi. — IV, 159.
Picot. — IV, 71, 72, 268, 313, 401, 402; V, 225, 307, 423, 427; VI, 61, 266, 362.
Piétrement. — V, 349.
Ploix. — IV, 101, 173; V, 168.
Prost. — V, 314.
Schœbel. — V, 181.
Spiegel (Fr.). — IV, 20.
Vinson (J.). — IV, 55, 75, 118, 289, 293, 295, 403; V, 5, 10, 190, 221, 276, 303, 306, 398, 415, 434; VI, 120, 197, 204, 238, 291, 296, 298.
Wiener (Ch.). — VI, 1.

Rectification.

En citant dans mon „Dictionnaire basque-français“, p. X, un passage tiré de la „Revue de linguistique“ (t. V p. 222) j'ai attribué par erreur au prince L. L. Bonaparte des paroles qui sont à M. Vinson. Il faut donc lire: „Mais l'observation de M. Vinson . . .“ etc.

Londres. W. van Eys.